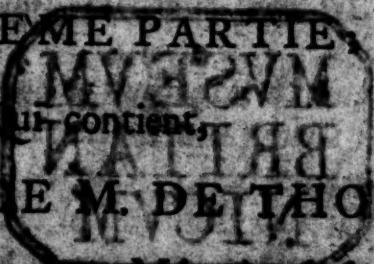


508a

CONTINUATION  
DE  
L'HISTOIRE  
DU  
XVI. SIECLE,

SEPTIEME PARTIE.



LA VIE DE M. DE THOU,

Extraite de ses propres Mémoires jusqu'en  
1601, & continuée jusqu'à sa mort  
en 1617.

&

Les COMMENCEMENTS du Règne de  
FRANÇOIS II.

Par D. DURAND, Min. de St. Martin  
& Membre de la S. R.

A LONDRES,

Pour l'AUTEUR at Gresham-College, & se trouve chez  
JEAN NOURSE, at the Lamb without Temple-Bar.

M D C C X X X I I I .

4

CONTINUATION

DE

L'HISTOIRE

DU

XVI. SIECLE



LA VIE DE LA REINE  
EXTRAITS DES PROCESSIONS DE L'ACADEMIE  
1701, 82 EDITION DE JAILDRAY, A PARIS.

en 1715.

2

Les Commencemens du Regne de  
LE CARDINAL R.

PAR D. DURAND, MUSÉE DE MUSÉE  
des Monumens de l'ART.

A LONDRES,

PAR L'AUTHOR DE GAYLORD'S HISTORY OF THE MONARCHY OF  
ISRAEL. NOUVEAU, ET PLUS AMPLIÉ, PAR  
MDCCXXXII.

## P R E F A C E.

O I C I la Continuation de mon Histoire du XVI<sup>e</sup> Siècle, dont on a déja vu les 6 premiers tomes. Comme l'auteur & dont je suivrai le plan, n'a com-<sup>t M. Perrin</sup>  
mme fait la frenne que jusqu'en 1559, il m'a fallu choisir quelque Historien de réputation,<sup>Hist. Soc.</sup> qui me dirigeât jusqu'à la fin de ma carrière, & je me suis déterminé pour M. De  
THOU.

C'étoit un homme de naissance, d'éducation & de genie, & avec cela d'une probité rare, qui a brillé dans les plus grands emplois & dans les commissions les plus délicates, & qui ayant passé toute sa vie dans la Communione de l'Egl. Rom. estoit a tous les traits de l'envie; n'a pas laissé que de rendre justice aux Protestans. Son Histoire est proprement la leur, & l'Edit de Nantes fut son ouvrage. Que Rome l'ait condannée; que l'Espagne l'ait proscrite dans son Indice Expurgatoire; & que la France toujours timide se soit dispensée jusqu'à présent de nous en ouvrir tous les trésors, par une bonne Traduction; je ne m'en étonne pas: mais que les Protestans se soient si peu empêchez à lui enlever cet honnête, & sage ouvrage qui paroîtra surprenant à quelqu'un boudoir reflechir.

## P R E F A C E.

\* V oyez Je m'occupois de \* ces pensées, lorsque  
l'Avertis-voici tout-à-coup trois savantes Nations qui  
se sont comme accordées à faire finir ce  
reproche. Les Anglois ont commencé, &  
de cette non contens d'une + Edition Latine actuel-  
Histoire. + V oyez lement sous presse, qui effacera toutes les  
les Lettr. autres, ils ont déjà poussé leur Traduction  
de M. Anglaise jusqu'au 2<sup>e</sup>. Tome. La Hollande  
Buchley. de son côté nous promet une || Traduction  
¶ Biblioth. Raisonnée, Françoise, & la France même s'est enfin  
T. 6. p. 2. picquée d'émulation, puisqu'on m'assure + que  
+ Dans la traduction de l'œuvre entier y paroîtra  
quelques lettres de en moins d'un an.

¶ Paris, en Je n'ai garde de me mettre ici en con-  
Qz. 1731. currence avec tant d'babiles gens ; je me  
contenterai de les animier de la voix & des  
yeux & de me renfermer dans la tâche  
que je m'étois imposée avant qu'ils eus-  
sent pensé à la leur. On jugera de mon  
travail par l'effai que j'en donne ici. Mais  
comme il est naturel de souhaiter de con-  
noître celui qui nous instruit, j'ai trouvé  
à propos de commencer par la Vie de mon  
Auteur. Ce n'est qu'un précis de ses Mé-  
moires jusqu'en 1601, avec une addition  
de ma façon jusqu'au jour fatal qui l'en-  
leva de ce Monde en 1617.

A Londres,  
Graham Coll.  
le 22. Nov. 1731. par un amateur  
LA

HISTOIRE  
DU  
XVI. SIECLE.

LIVRE XXVI.

ENRY III étant mort de la maladie dont nous l'avons rapporté †, François II, succède à son père. Avis du Connétable à Catherine. 1559. Livre XXIV. P. 291.  
François Duc de Guise & Charles de Lorraine son frère, accompagnez des Ducs de Ferrare & de Nemours, se rendirent aussi-tôt auprès du jeune Dauphin, désormais Roi de France & François II. du nom, & l'ayant salué comme leur souverain légitime, fils le mirent dans un Carrosse & le menèrent avec eux au Louvre: où se rendit peu après la Reine-Mère, Catherine de Medeis; qui, pour se joüer du Connétable, qu'elle n'aimoit point, le laissa morfondre auprès du corps de son Mari; donc, pour surcroit de mauvaises manières, elle lui envoya brusquement redemandez le cachez. Gépén-

## HISTOIRE DU France.

1559. dant ayant donné ordre aux cérémonies ordinaires en pareil cas, il vint aussi au Louvre & fit hommage au Successeur. Après quoi, s'approchant de Catherine, il l'éxhorta à ménager l'esprit de son Fils de telle sorte, qu'il tînt la balance égale, sans se livrer à aucun parti & encore moins à la haine qu'on ne manqueroit pas de lui inspirer pour ses meilleurs sujets : qu'il étoit de son intérêt à Elle, de lui prescrire, comme une bonne Mere, la maniere de gouverner qui seroit la plus approuvée par la Noblesse & par les autres Etats du Royaume, dont la tranquillité & le bonheur devoit être son objet capital : qu'Elle parviendroit à ce but, si, en conservant à chacun ses emplois & sa dignité, Elle se souvenoit qu'elle avoit à faire à un Peuple aussi impatient sous une domination étrangero, que fidelle & constant pour les Roix légitimes & pour les Princes de leur sang. A ces bons avis il ajouta des prières pour lui-même & pour sa famille, & lui offrit tout ce qui dépendoit de ses soins. Catherine l'écouta avec sa douceur accoutumée, sainte ou véritable, & le renvoya chargé de promesses.

Il.  
Il avoit  
sollicité le  
Roi

MONMORENCY n'en fut pas la dupé : car connoissant la France comme il faisoit & joignant à l'expérience d'une longue vie

vie une pénétration peu commune, il 1559.  
 voyoit bien que les rènes du gouvernement allant tomber entre les mains des Guises, tout y alloit être en combustion en très-peu de tems. Aussi, pour parer le coup; dès la blessure du feu Roi, qu'il jugea mortelle, il avoit dépêché un Ex-<sup>Roi de Navarre à venir en Cour: mais ce Prince laissa passer l'occasion.</sup>  
 près à Antoine, Roi de Navarre & premier Prince du sang, le priant de venir en Cour en diligence, pour être plus à portée de se saisir de l'administration en cas de besoin. Mais naturellement timide, ou peu ambitieux, & fâché d'ailleurs contre Montmorency de ce qu'il l'avoit oublié dans le dernier traité de paix avec l'Espagne, il laissa passer l'occasion, se contenta de s'approcher de Vendôme à petites journées, & qui pis est s'y arrêta; ce qui fut la cause prochaine des tumultes qu'on va lire, & qui ne finiront qu'avec le Siècle. Car dans la suite, Louis Prince de Condé son frère, homme de courage & de génie, voyant avec douleur, que contre les loix & le bien du Royaume, la septième puissance avoit passé, sous le nom de Catherine, entre les mains des Lorrains, il entreprit avec plus d'ardeur que de prudence ce que son frère n'eût pu faire de plein droit: & de cette matière la bonne Cause, dit M. De Thou, une fois trahie

## HISTOIRE DU France.

1559. trahie par la nonbalance de l'ainé, fut taxée d'ambition & de rebellion dans le Cadet, & chargée par dessus de tous les préjugez que la difference de Religion peut faire naître dans les esprits foibles.

III. De son côté Catherine n'ayant pas beaucoup de tems à délibérer sur le parti qu'Elle avoit à prendre, ou de se confier aux deux Freres, premiers Princes du Sang ; ce qui paroissoit plus régulier, mais plus dangereux pour Elle, qui ne craignoit rien tant que de se trouver inutile ; ou de s'attacher au Connétable, qui ne pouvoit pas la soutenir contre les Princes ; ou enfin de se livrer aux Guises, déjà si puissans auprès de son Fils par le moyen de la jeune Reine leur Nièce ; enfin lasse de balancer, elle se détermina pour les derniers, qu'elle connoissoit le moins, se flattant qu'après avoir écarté leurs Rivaux, Elle trouveroit en Eux des amis assez reconnoissans, pour plier sous ses ordres & laisser un libre cours à sa passion dominante.

IV.  
Leur ingratitude  
envers Diane de  
Poictiers,  
qui est  
chassée de  
la Cour.

ANIMEZ par tant de circonstances favorables, les Guises ne manquerent pas de s'en prévaloir & de se prêter d'abord aux vœus de Catherine : & quoi qu'un de leurs Cadets, Claude Duc d'Aumale, eut épousé une des filles de la belle Diane de Poictiers, avec une dot immense,

mense, provenue de tant de confiscations injustes pour fait de Religion ; ses frères, dès que le Roi eut fermé les yeux, ne manquerent pas de se joindre à Catherine, pour déclarer la guerre à la Favorite, avec la dernière animosité, après l'avoit bassement flattée, pour ne pas dire, honteusement servie dans le tems de son empire. Jusques-là que D'Aumale témoignant quelque répugnance à l'expulsion de sa belle-mere, le Cardinal l'en reprit avec indignation : *Qu'il vous suffise, lui-dit il, d'avoir retiré de cette alliance, outre la clé de la faveur, des biens infinis, quoiqu'avec une grande tache. Le Roi n'étant plus, il ne vous reste qu'à effacer doucement la honte qui en réjaillit sur vous & sur nous, & en écarter la cause, plustôt que de la perpétuer, en l'exposant aux yeux du Public & de toute la Noblesse. Vous imaginez-vous que Catherine, quelques ménagemens qu'elle ait gardez jusqu'ici, pour l'amour du défunt, se trouvant aujourd'hui à la tête des affaires & en état de dispenser les graces, puise digerer fort tranquillement la vuë d'une Créature, qui, non contente de lui avoir enlevé le coeur de son Epoux, s'étoit rendue en quelque sorte la Maitresse de toute la France ? Sacbez que si nost're famille s'est prévaluë en son temps de l'autorité de cette femme aux dépends*

1559. de l'bonneur, il n'est question maintenant que de conserver & d'augmenter même par des voyes plus bonnêtes, en se réconciliant avec la Dame légitime, une fortune dont la source n'a été que trop noitée. D'Aumale s'étant rendu en soupirant, Diane avec ignominie fut chassée de la Cour ; les pierreries qu'elle avoit reçues lui furent redemandées, ou, pour mieux dire, arrachées avec reproche, & ce qui prouvera toujours le peu de fonds qu'on doit faire sur le zèle des Courtisans, c'est que de tous ceux qu'elle avoit élevé aux emplois, gens qui en étoient presque tous indignes, il ne s'en trouva pas un qui eut le courage de la consoler dans ce revers.

V.  
Grands  
changemens  
à la Cour.

Avec Diane tomberent presque aussitôt le Connétable, dont le fils ainé avoit aussi, du vivant du feu Roi, épousé une des filles naturelles de ce Prince, mais d'une autre Créature : ce qui hâta la disgrâce du Pere, comme nous le verrons bientôt. Avec le Connétable tombèrent aussi les principaux de la Noblesse & de l'Armée, savoir ceux qui étoient de ses amis, ou ennemis des Guises. Jean Bertrandi, Garde des Sceaux, quoique nouvellement élevé au Cardinalat par la faveur de Diane, fut aussi congédié, & François Olivier remis à sa place, moins par un principe d'équité de la part du Cardinal

1559

Cardinal de Lorraine, que par un principe de politique & pour jeter de la poudre aux yeux, le peuple ayant conçu depuis long temps une grande idée de la probité & de la capacité de ce magistrat, qui par le privilege de sa charge, + Chance n'avoit pas trouvé à propos de s'en démettre. Mais cet habile homme n'eut pas grand sujet de se féliciter de son retour à la Cour, où il effuya tout le reste de sa vie, sous la domination la plus fière, la plus honteuse de toutes les servitudes. Car il faut savoir que le Cardinal avoit l'ame hautaine & l'humeur véhément, quoique son frere fut plus modéré : mais comme l'ambition n'a point de frein, il se laissoit entraîner par la violence de son frere. Le premier concevoit les projets & dominoit dans le conseil, & l'autre, qui avoit du courage & du talent, prêtoit la main à l'exécution. Jean d'Avanson, Confident des Guises, fut conservé, autant par crainte peut-être que par reconnaissance ; quoiqu'on trouva à propos de lui rogner les ailes, en lui ôtant le Coffre-fort, je veux dire, la Surintendance des Finances, qu'il tenoit aussi de la faveur de Diane. Pour ce qui est du Cardinal de Tournon, exilé de la Cour & privé de toutes ses charges depuis la mort de François I. Cathé-

1559. rine souhaita qu'on le rappelât, comme un homme grave, de bon conseil & neutre d'ailleurs entre les deux partis ; à quoi les Guises consentirent enfin, quoiqu'avec peine, dans l'esperance que gagné par ce rappel, il deviendroit plus iouple envers ses restaurateurs. Enfin Jaques d'Albon, Maréchal de S. André, quoique d'abord assez irresolu, se déclara aussi pour les plus forts. C'étoit un homme de courage & de capacité, principalement pour la guerre, mais d'un luxe & d'une débauche, à laquelle il avoit tout sacrifié jusqu'à la justice & à l'honneur. Aussi ayant abusé de son pouvoir sous le feu Roi, il étoit à craindre, que s'il venoit à être exilé de la Cour, il ne fut accablé sous le poids de ses Créanciers & de ses victimes, c'est à dire, d'un nombre de malheureux qu'il avoit dépouillé sous prétexte de Religion. Il se tourna donc du côté des Guises & fit son accord avec eux, en offrant, pour confirmation du traité, sa fille unique en mariage à un des Fils du Duc, avec la cession aux nouveaux fiancez de tous ces biens qu'il avoit acquis par la fraude ou par la violence, ne s'en réservant que l'usufruit pour lui & pour sa femme leur vie durant : ce qui pourtant n'eut point de lieu dans la suite.

AINSI

AINSI ayant subjugué toute la Cour <sup>VI.</sup>  
en quelque sorte, les Guises devinrent *Etat de la France,*  
maîtres absolus. Car pour ce qui est du *pouissance*  
Peuple, qui avoit porté le faix de tant *des Guises.*  
de guerres, il ne demandoit que la paix  
& l'adoucissement des impôts, & ne  
prévoyoit gueres les malheurs qui alloient  
fondre sur lui sous de pareils di-  
recteurs. La Noblesse étoit plus clair-  
voyante & en état de donner le branle  
en cas de besoin ; mais fatiguée aussi  
bien que le Peuple de tant de pertes &  
de défaites consécutives, elle s'étoit pres-  
que toute retirée dans ses Terres à la  
Campagne, pour y jouir de quelque re-  
pos. Pour le Clergé, également respecta-  
ble & opulent en toute saison, bien loin  
de murmurer contre la puissance des  
Guises, on peut dire, qu'ils s'en déclare-  
rent le soutien & les défenseurs. Car il  
faut se souvenir que le Cardinal & son  
frere, par une politique très-raffinée,  
quoique si négligée de nos jours, avoi-  
ent su les gagner par toutes sortes de  
ménagemens & de complaisances, & sur-  
tout par un grand zèle pour l'ancienne  
Religion & pour l'éxirpation des nou-  
velles idées ; *en quoi, dit mon Historien,*  
*ils faisoient paroitre plus d'ostentation que*  
*de piété ; puisque s'ils aimoient sincére-  
ment la Religion, ils devoient plustôt*  
*l'empêcher*

1559. l'empêcher de faire du mal, que de s'en servir, comme ils faisoient, comme d'un prétexte pour désoler la France. Ajoutez à cela que la Cour du Parlement étant composée en grande partie de Conseillers Clercs, il arrivoit que dans ses Assemblées, la plus grande autorité du Royaume après le conseil du Roi, la plus part de ses Membres, ou gagnez par des promesses, ou intimidez par des menaces, se rangeoient ordinairement du côté de la Cour : sans parler ici de la *Mercuriale*, qui leur ôtoit la liberté des suffrages & leur mettoit, pour ainsi dire, un baillon dans la bouche. On en avoit vu un triste exemple dans la Mercuriale d'Avril de cette même année, où quelques uns s'étant aviséz d'opiner selon leur conscience sur les moyens les plus convenables de reprimer l'hérésie, le Roi lui-même voulut être témoin des sentiments qu'on lui avoir déferez & s'attira ainsi les censures indirectes dont nous † Liv. 24. avons parlé dans un autre † livre & qui vers la fin furent si fatales ou plutôt si glorieuses à Anne Du Bourg. Telle étoit la situation de la France, lorsque les Guises en devinrent les véritables Regens. Aussi, pour faire entendre au Monde, que leur crédit n'étoit point une puissance usurpée, mais un bienfait du Prince & une récom-

récompense due à leurs travaux, ils en-  
gagerent le Roi à déclarer aux Députez  
du Parlement, lorsqu'ils vinrent lui ren-  
dre leurs homages ; Que par le conseil de  
sa Mere, il avoit choisi ses deux Oncles, le  
Duc & le Cardinal, pour leur confier l'ad-  
ministration des affaires ; le premier pour  
tout ce qui regardoit la défense du Royaume  
& les soins de la guerre, & l'autre pour  
le ménagement des Finances ; & que c'étoit  
à Eux désormais à qui il faloit s'adresser,  
quand ils auroient quelque proposition à  
faire. Telle est ma volonté, disoit-il, en  
répétant son catéchisme, & mon bon  
plaisir.

Le Connétable, qui comprit par cette  
déclaration où il assista, qu'il n'avoit  
qu'à penser à la retraite, dissimula encore,  
se flattant que le Roi de Navarre, qu'il  
avoit sollicité & appellé en quelque sorte  
à son secours, venant à se joindre aux  
autres Princes, il pourroit par ce moyen  
conserver ses charges & sa dignité. Mais  
Antoine, comme nous l'avons dit, ou  
peu content du Connétable, ou naturel-  
lement peinant & irresolu, n'arriva à  
Vendosme qu'à petites journées, & qui  
pis est, s'y arrêta, n'ayant pas le courage  
de passer le Rubicon pour délivrer sa  
patrie. Là se rendirent bientôt le Prince  
de Condé son Frere, & le Prince de la

VII.  
*Conférence  
de Ven-  
dosme.*

Roche-

1559. Roche-sur-Yon son Cousin, suivis d'un bon nombre de la premiere Noblesse, pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire dans une crise si importante. On y fit de grandes plaintes, comme on peut croire, sur l'orgueil des Guises & leurs pernicieux projets, & pour en convaincre les intéressez, on ne manqua pas d'alléguer un fait tout nouveau & tout singulier ; savoir que le jeune Roi ayant paru en public pour le premiere fois, depuis qu'il avoit pris le deuil de son Pere, ce qui se fait toujours en grande cérémonie, le Duc de Guise avoit poussé l'insolence jusqu'à se saisir de la queüe du Manteau Royal & la porter au milieu des Princes, faisant leurs fonctions ni plus ni moins, que s'il avoit été légitimement à leur tête. François de Châtillon Coligny, nommé communément D'Andelot & frere de Gaspar, qu'on nommoit autrement l'Amiral, se trouva aussi à Vendosme & s'y réconcilia avec la Roche-sur-Yon par l'entremise des deux Princes, qui voyoient, comme les autres, la nécessité de s'unir contre des Ennemis si puissans. On scait que Condé avoit épousé Eléonore de Roye, fille de Magdeleine de Mailly & soeur utérine des Coligny par leur Mere commune, Héloïse de Monmorency soeur du Connétable :

netable : laquelle ayant épousé en premières noces, Frederic Comte de Mailly, en avoit eu cette Eléonore ; & ensuite en secondes noces, le Maréchal de Châtillon, en avoit eu les trois freres, désormais si illustres dans notre Histoire, François, Gaspar & Odet, surnommé le Cardinal : ce qui réunissoit les trois freres avec leur Oncle le Connétable & avec le Prince de Condé leur beau-frere ; familles d'ailleurs très-puissantes par leur ancienneté, par leurs biens & par la réputation des armes. La réconciliation faite, on delibera sur les moyens de résister à l'ambition des Guises. On fit de beaux discours, on étala de grands sentiments, on proposa des expédiens vigoureux ; dit M. de Thou, mais qui ne furent pas secondez par le Roi de Navarre, sans lequel on ne pouvoit rien faire. Il représenta qu'il faloit laisser passer, sans les troubler, les obseques du feu Roi ; qu'après cela on découvrirroit bienôt les vrais desseins des Favoris & qu'on pourroit prendre de justes mesures pour les déconcerter. C'est tout ce qu'en dit mon Historien : Le P. Daniel en paroit mieux instruit ; il rapporte leurs propres discours & met dans la bouche du Roi de Navarre & de son frere toutes les raisons pour & contre, qui devoient suspendre

pendre ou hâter leurs mouvements. Il est Davila pour garand de sa narration, & je n'ai pas de peine à l'en croire pour le fond des choses ; quoiqu'il paroisse assez surprenant qu'un Italien ait été mieux instruit, que M. De Thou, d'une Conférence, qui fut des plus secrètes & dont on ne voit pas que la Cour ait pénétré les détails : autrement elle n'aurait pas manqué de les leur reprocher.

VIII.  
Froideur du Roi envers le Connétable.  
Quoiqu'il en soit, la cérémonie des obsèques étant finie, les Guises revinrent de S. Denys à S. Germain, où ils tiennent le Roi, & où se rendit aussitôt la Reine Mère, sans accorder au défunt les quarante jours de retraite que la bienséance exige des Veuves & surtout des Veuves Royales, en pareille occasion. Ensuite y parut aussi le Connétable qui fut reçu du Roi assez froidement selon le rôle qui lui avoit été imposé. Cependant le lendemain après le repas, s'étant approché du jeune Monarque pour lui recommander les Collignys ses neveux, le Roi, bien loin de lui en temoigner quelque repugnance, parut prendre plaisir à la seule mention de Gaspar, ajoutant qu'il ne manquerait pas de lui assigner un poste digne de lui : & sur ce que le Connétable commençoit à parler aussi pour lui-même, le Prince l'interrompit,

terrompit, en lui répétant ce qu'il avoit dit aux Députez, mais avec un compliment trop malin pour ne pas venir d'ailleurs. Il lui déclara donc, que pour le soulager, lui Connétable, dans un âge si avancé, il avoit chargé le Duc de Guise de toutes les affaires de la Guerre, Et le Cardinal son frere du maniment des finances : deux personnes, disoit-il, qui ont si bien mérité de moi & de mon Royaume : ajoutant néanmoins que pour lui, Montrancy, il auroit toujours une place distinguée dans le conseil, toutes les fois que sa santé lui permettroit d'y venir. Également surpris du Compliment, & de la maniere dont il étoit tourné, le Connétable fit réponse en se redressant ; Qu'il ne cruyoit pas qu'il fut de sa dignité de se soumettre à ceux qu'il avoit autrefois commandez, Et qu'ainsi il ne pouvoit assister avec honneur dans une assemblée où il n'auroit pas sur eux la même superiorité qu'au paravant : que cependant il seroit toujours prêt d'obéir aux ordres de son souverain pour son service & pour celui du Royaume, Et qu'il n'étoit pas encore si affaibli de corps & d'esprit, quo ses Ennemis voudroient le faire passer, ni incapable de le conduire des affaires tant à l'armée qu'au cabinet.

POUR

1559. POUR surcroit de mortification, on ajoute, mais M. De Thou ne garantit pas le fait, que lors qu'il prit son congé IX.  
*Reproche que lui fait la Reine Mere.* de Catherine, elle lui rappela, par maniere de reproche, une raillerie qui pouvoit être innocente dans un tête à tête, mais qui ne se pardonne guere dans une Cour dès qu'elle vient à être publique: c'est d'avoir dit au feu Roi en plaisantant, que de tous ses *Enfans*, il n'y en avoit aucun qui lui ressemblât excepté sa fille Diane; celle-là même qu'il avoit euë d'une Demoiselle de Savoye, & qui étoit échuë en partage à François de Montmorency son fils ainé: *Insinuation*, disoit-elle, qui en attaquant mon honneur, réjaillit sur toute la famille Royale, & qui mériteroit, si j'étois vindicative, de retomber sur votre tête! Mais la mémoire de mon Epoux m'est si chère, qu'elle trouffe tous mes ressentimens particuliers . . . Du reste, ajouta-t-elle, c'est à vous à y penser & à vous soumettre de bonne grâce aux propositions du Roi; car pour ce qui me regarde, j'aurai bien soin que votre absence ne me cause ici aucun préjudice. Le Connétable ne se déconcerta point: il répondit que c'étoit un tour de la part de ses ennemis; qu'il la prioit de n'y avoir aucun égard; que si on l'avoit traduit devant

1559.

devant elle comme coupable, il étoit de son équité de lui réserver une autre oreille : qu'au lieu de donner créance à des discours visiblement faux, ou d'en relever d'innocens, qu'on empoisonnoit pour le perdre ou pour le dépouiller, véritable objet de la jalouzie & de l'avidité de ses ennemis ; elle devoit plutôt se rappeler les sueurs & les travaux de tant d'années, pour le service du Roi & la défense de son Royaume : qu'après tout il esperoit que ses Envieux ne réussiroient pas dans leurs vuës aussi facilement qu'ils se l'étoient imaginé. Sur quoi il prit son congé & se retira à Chantilly. Si ce réeit est véritable, il est visible que Catherine ne cherchoit qu'un prétexte, puisqu'elle savoit bien en sa conscience, que ce vieux courtisan n'étoit pas un homme à toucher une corde si délicate sans avoir pris ses précautions.

MONMORENCY écarté de la sorte, X.  
Condé & la Roche-sur-Yon eurent à peu près le même sort ; si ce n'est que pour les éloigner plus honorablement, on les chargea d'une nouvelle ambassade pour Philippe, qui étoit encore en Flandre ; Les Princ  
ces de Condé & de la Roche-sur-Yon écar-  
tex.  
l'un pour confirmer par serment le Traité de Cateau-Cambresis, & l'autre pour porter à ce Prince le collier de S. Michel. L'Ambassade étoit magnifique

1559. du côté des personnes ; mais il faut avouer que l'honneur en fut bien tempéré par la lézine affectée du Cardinal, qui sous le vain prétexte de ménager les deniers du Roi, n'accorda que mille écus au premier de ces Princes pour son voyage, quoi qu'il ne pût ignorer qu'il fut pauvre, comme cadet d'une illustre maison, & que dans un cas pareil il dût faire une figure convenable à sa naissance & à la commission dont il étoit chargé.

XI. Ces deux Princes ayant été ainsi éloignez, aussi bien que le Connétable, *Le Roi de Navarre* avant l'arrivée du Roi de Navarre, ce mal reçu & mal dirigé. qui étoit le projet des Vizirs, il ne restoit plus que de congédier celui-ci dès qu'il seroit arrivé. C'étoit la coutume en France, d'envoyer quelqu'un au devant des Princes du sang, & après les avoir bien reçus, de leur assigner à la cour un appartement honorable. Non seulement on n'envoya personne au devant de lui, mais même à dessin on fit faire au Roi une partie de chasse du côté opposé à celui de son arrivée, & à l'égard de l'appartement qui lui étoit dû, le Duc de Guise, qui s'en étoit empêtré, au lieu de le lui offrir par bienséance, déclara tout haut, quand on lui en parla, qu'on lui arracheroit plustôt la vie,

1559.

vit, que de lui enlever un honneur que le Roi avoit accordé à ses services. C'étoit bien pire que de prendre la queue du manteau Royal. Sur quoi, le Roi de Navarre se voyant mal reçu, & sur le point de camper avec tout son Monde, ne pensoit qu'à s'en retourner, lorsque S. André vint lui offrir une partie de ses logemens & lui donna les meilleures raisons qu'il pût pour le calmer: au grand étonnement des bons Patriotes, qui frémissoient de colère de voir la patience du Prince devenir le jeuët de l'audace des Guises. Car quoi qu'il ne manquât pas de bons amis, même parmi les Grands, qui l'encourageoient à prendre en main les intérêts du Royaume & à rompre les efforts de ses Ennemis, ils faisoient peu d'impression sur lui, parce que d'autres mauvais Conseillers le tiroient incessamment d'un autre côté: comme un Nic. d'Anguy, Evêque de Mande, & bâtard du Cardinal du Prat; un François d'Eccars, homme de naissance, mais flétti par les ordures de l'avarice; un Emery Bouchard, Maître des Requêtes, & son Chancelier, qui par crainte, ou par ambition du côté des Guises, adoueissoit tant qu'il pouvoit le sentiment des injures que son maître venoit de recevoir & qui se renouvelloit

1559.

nouvelloit à tout moment dans le fond de son cœur. Cependant pour donner quelque chose à sa réputation & répondre en quelque sorte aux plaintes réitérées de plusieurs, qui le reclamoient comme le seul Vangeur de la Liberté & du nom François, & lui faisoient entendre que non seulement les yeux du Public, mais les vœux de toute la France étoient tournez de son côté ; il vint à Paris, & suivant le conseil de quelques mal-intentionnez, qui ne cherchoient qu'à gagner du temps, il tâta le poux aux principaux de la Ville & du Parlement ; ce qui le fit échoûer : car s'étant apperçu que la pluspart se trouvoient atteints de la même maladie que lui & qu'il leur avoit en quelque sorte communiquée, il succomba tout à fait & ne fit plus paroître aucun dessein digne d'un grand cœur : & les Guises d'en triompher & de s'en enfler d'avantage, bien assurez qu'ayant déconcerté le chef, ils auroient bon marché du reste des Bourbons. J'oubliois de dire, qu'il y eut entrevuë des deux Roix à Fontainebleau, mais froidement de part & d'autre : les Guises ne firent point les empressez, ils ne garderent pas même les apparences : il n'y eut que Catherine qui donna de bonnes paroles à Antoine,

en lui déclarant pourtant que le Roi déjà majeur & en droit de nommer ses Pilotes, avoit choisi le Duc & le Cardinal pour ses principaux Ministres.

1559.

A CETTE face des affaires, qui devoit paroître bien nouvelle en France, tout retentissoit & même à la Cour de plaintes & de murmures; que les Guises, à force de promesses & de menaces, pouvoient à peine reprimer. Ainsi pour n'avoir rien à se reprocher sur tout ce qui pouvoit affermir leur domination, ils conseillerent à Catherine d'appuyer son parti de toutes les forces du Roi d'Espagne: conseil des plus honteux & des plus légitimement suspects à une Nation libre, qui pouvoit se passer d'un secours si équivoque, pour ne pas dire si dangereux! Elle le suivit pourtant & écrivit à son Gendre, pour lui demander sa protection, disoit-elle, contre les perturbateurs de la France. Ravi de se voir ainsi nommé arbitre d'un Royaume, qu'il étoit plus de son intérêt de troubler que de calmer, Philippe répondit à sa belle-mere selon son cœur & selon son attente, mais d'une maniere si hautaine pour la nation, encore tranquille, qu'elle en fut également picquée & alarmée. Il disoit dans sa lettre au Roi, que les intérêts de son frere lui étoient

XII.  
Catherine  
avec les  
Guises à  
recours à  
l'Espagne,  
qui ne de-  
mande pas  
mieux.

1559. aussi cbres que les siens propres; qu'il avoit résolu de prendre en main sa défense & celle de son Royaume envers tous & contre tous, & que s'il y avait des gens assez temeraires en France, quels qu'ils fussent, pour refuser obéissance au Roi ou à ses Ministres, il était prêt d'armer contre eux toutes ses forces & d'agir de telle maniere, qu'ils trouvraient en lui un zélé defenseur de la Majesté Royale & un vangeur severe de quicanque la mepriseroit. Le P. Daniel ajoute, qu'outre l'usage de ses trésors, il offrit un secours de 40000. hommes. Ces lettres ayant été luës au Roi de Navarre, qui s'y trouvoit obliquement taxé & qui craignoit pour ses terres en deça des Pyrénées, on eut d'autant moins de peine à le faire partir au plus-tôt, que son Epouse, d'autre côté, l'y sollicitoit, & que d'ailleurs on trouva un prétexte honnête pour l'éconduire. Ce fut de le charger de la Princesse, ou pour mieux dire, de la Reine Elizabeth de France, dont le mariage avec Philippe, quoique déjà conclu & célébré à Paris, comme nous l'avons dit en son lieu, n'avoit pas encore été consummé & ne devoit l'être qu'en Espagne à l'arrivée des deux Conjoints, selon l'accord fait entr'eux. On fit donc entendre à Antoine, qu'il ne pouvoit pas trouver

trouver une plus belle occasion d'appâter Philippe, qui paroissoit en colere, d'assurer la conservation de ses Etats, ni même de prendre ses mesures pour le recouvrement de la Navarre, que le grand-pere de Philippe avoit envahie. Ainsi il fut aussi écarté, & voilà tout le succès des démarches de ce Prince & de la Conférence de Vendome.

POUR ce qui est de l'administration XIII.  
civile de l'Etat, on ne peut pas dire *Reglements civils pour qu'elle fut tout à fait négligée. On la sûreté pourvut à la sûreté publique par de sa-publique. ges Constitutions. Entr'autres on dé-  
Pensions fendit les pistolets de poche, comme on & grati-  
avoit défendu auparavant les istilets & fifications  
les poignards : on proscrivit les longs mal admi-  
manteaux & les hauts-de-chausses trop  
larges, qui pouvoient cacher aisément  
ces sortes d'armes imprévuës, & tout  
cela, disoit-on, par la précaution du Cardinal,  
qui étant poltron de son naturel &  
outre cela chargé d'une mauvaïse conscience,  
n'apprébendoit pas sans raison le ressentiment  
de plusieurs : car comme il n'avoit  
respecté personne, dit M. de Thou, il n'é-  
toit pas merveilleux qu'il se défit de tout  
le Monde. On révoca aussi, peu de tems  
après, toutes les alienations qui avoient  
été faites sur les revenus du Roi, quoi-  
que la plus part eussent été confirmées*

1559. sur le pié de Pensions ou de Gratifications Royales ; en exceptant néanmoins de cette liste les pensions accordées en forme de dot aux Filles du Roi, ou à leurs héritiers. Le règlement n'étoit pas mauvais en lui-même ; mais on ne fit pas assez d'exceptions, & dans celles qu'on fit, on ne tint point la balance égale : Car dans le tems que des Princes & autres Officiers d'élite, qui par de longs services avoient mérité ces récompenses, s'en virent privez, on les conserva à d'autres d'un rang & d'un mérite très-inferieur, par la seule raison qu'ils étoient dévouez aux Guises : ce qui excita beaucoup de jalouzies &acheva de soulever le public contre ces distributeurs iniques des bienfaits de la Cour.

XIV. CEPENDANT ils préparoient toutes choses pour le sacre du Roi, se flattant artificieuse de procurer par cette cérémonie une des Guises. plus grande vénération à celui dont ils possédoient actuellement l'esprit & la volonté. Dans cette vuë le Roi & la Reine avec Catherine, les Princes, les Guises & tout leur cortège se mirent en chemin & arriverent à Nanteuil, place de la dépendance des deux frères de Lorraine, enlevée depuis peu & d'une maniere très-malhonnête à leurs anciens amis,

amis, la famille des Lénoncourts. Comme le Roi avec toute sa suite s'y arrêta, ce fut-là aussi où le Duc de Guise tâcha de gagner Coligny & de le détacher des Bourbons, en lui disant à l'oreille, comme un grand secret, que le Prince de Condé, sur qui il comptoit si fort, avoit représenté à son insçu, qu'il n'étoit pas juste que lui Coligny eut le gouvernement de deux Provinces, la Picardie & l'Isle de France ; & qu'on pouvoit bien lui ôter la première, pour la lui donner à lui Condé, comme son Pere & son Frere l'avoient euë successivement. En cela le Duc n'avoit d'autre yuë, que de commettre ces deux amis : mais l'Amiral n'en fut point la dupe, & pour prévenir la Cour, il se démit volontairement de la première Province, dans l'esperance qu'on en disposeroit en faveur de Condé son ami & son beau-frere, qui la demanda en effet, mais de concert entr'eux. Dans le fond les Guises ne gagnoient pas beaucoup pour leur parti, en ôtant la Picardie à l'un pour la donner à l'autre, ces deux Provinces étant contiguës & comme la clé de la France de ce côté-là. Ainsi on la refusa au Prince & on la donna à Brissac, excellent Capitaine, à la verité, mais dévoué aux Guises.

D

1559.

XV.

*Le Roi est  
sacré à  
Rheims.  
Catherine  
oblige le  
Connétable  
à se démet-  
tre de sa  
charge.*

*+ Grand-  
maître de  
la Maison  
du Roi.*

De Nanteuil on passa à Rheims, où Charles Duc de Lorraine & Claude sa sœur arriverent presque aussitôt pour saluer le Roi & assister à la cérémonie. Le Roi fut sacré en grand pompe le 18 de Septembre, & ce fut le Cardinal de Lorraine qui officia comme Archevêque du lieu. Pendant les réjouissances, Catherine qui alloit toujours à son but & qui s'impatientoit d'éloigner le Connétable, lui fit dire par l'entremise de ses neveux, qu'il feroit plaisir au Roi aussi bien qu'à elle de se démettre de sa charge, devenue inutile depuis qu'il s'étoit retiré de la Cour & que le Duc de Guise l'exerçoit à sa place. D'abond il fit le rétif, en représentant par les mêmes Entremetteurs, que le feu Roi, qui la lui avoit conférée, en avoit accordé la survivance à son ainé. Et qu'il ne feroit jamais de bon cœur une démarche si préjudiciable à sa famille: mais sur ce que Catherine insistoit sur la démission, tantôt par menaces, tantôt par promesses, jusqu'à l'assurer d'un bâton de Maréchal pour son Fils, il se calma, ou du moins il en fit semblant, & répondit qu'il y penseroit dès qu'il seroit de retour chez lui; & en effet, ayant rassemblé à Chantilly ses meilleurs amis, le résultat en fut, que de crainte qu'on

qu'on ne l'y forçât, le plus court étoit d'engager son fils à accepter ces conditions, mais de ne se démettre de sa charge qu'entre les mains du Roi, & non en faveur des Guises, pour ne pas paroître avoir cédé à un Rival : ce qui fut exécuté dans la suite à Blois, où le Roi le fit Maréchal de France par extraordinaire.

P O U R revenir à Rheims, il ne faut pas oublier, que par le manège des Guises, on y créa dans une seule promotion jusqu'au nombre de 18 Chevaliers de l'Ordre de S. Michel, ce qui ne s'étoit point vu depuis son institution en 1494. Si bien que cet honneur, qui jusqu'alors n'avoit été que l'apanage de la Vertu & des travaux militaires, se trouva avili à un point qu'on en fit de grandes railleries & que Charles Tiercellin entr'autres, Chevalier de bonne marque & de mœurs antiques, ne pouvoit s'empêcher de dire à tout le Monde, que depuis qu'on avoit prostitué cet ordre à tant de conaille, il étoit moins l'enseigne des gens d'honneur, que le collier de toutes sortes de bêtes.

AUTRE folie tout autrement considérable : c'est qu'immédiatement après les cérémonies du sacre & de la promotion, on passa jusqu'à Bar en Lorraine, où par

1559

MIVX

XVI.

*Promotion  
de 18 Che-  
valiers :  
bon mot de  
Tiercellin à  
ce sujet.*

XVII.

*Renuncia-  
tion de la  
France au  
droit d'  
bam-*

**1559.** L'avis de Catherine, dirigée par les Guises, le Roi céda tous ses droits d'hommage & de souveraineté sur ce Duché, au Duc de Lorraine son beau-frère : brêche manifeste à l'honneur & à la majesté de l'Empire Français, & qui ne pouvoit partir que du Conseil perfide & ruineux d'une domination étrangere.

**XVIII.** APRES cette belle expédition, le Roi *Inquisition contre les Protestans; calomnies odieuses dont on les charge, & dont ils sont justifiés.* avec toute la cour revint à Fontainebleau, où il resta quelque tems. Cependant on avoit déjà repris les procédures

contre les Conseilliers prisonniers, qui avoient osé, en présence du Prince, énoncer leurs sentimens avec tant de franchise sur les moyens violens qu'on avoit choisi contre les Sectaires. Or pendant qu'on y travailloit, on recherchoit aussi avec beaucoup de rigueur ceux d'entre le peuple qui favorizoient les nouvelles idées, & c'étoient proprement les Guises qui étoient à la tête du S. Office. Ils employoient principalement à cette enquête un S. André, Président du Parlement, avec un certain Dr. de Sorbone, nommé Antoine de Mouchi, qui à l'exemple de ce fou de la Comédie, se faisoit appeler *Democbarès*, comme qui diroit *agréable au peuple*. Le Nounce du Pape, qui l'avoit choisi entre plusieurs autres, comme le plus actif &

le

le plus zélé de ses Emissaires, lorsque la Cour, qui avoit eu dessein d'introduire l'Inquisition sous le précédent règne & n'en avoit pû venir à bout, s'en éroit dédommagée en quelque sorte par la sévérité des poursuites & par la réalité même de cet horrible tribunal. Ceux-ci donc animez par leurs Directeurs & pour se rendre redoutables à tout le Royaume, commencerent par la capitale ; mais comme ils ne pouvoient pas être par tout, ni agir toujours par eux-mêmes, ils associerent à leur ministère deux ou trois fripons de leur connoissance, qui avoient été autrefois de la Religion & qui savoient les lieux & les personnes ; un Russanges, un Claude David, tous deux Orfèvres, & un George Renard, Tailleur. A ceux-ci se joignirent encore par crainte ou par espérance deux Apprentifs, qui n'ayant pas eu toute l'abstinence requise chez leurs Maîtres, les avoient quitté & s'étoient mis en danger de tomber entre les mains de la Justice. Ainsi par friponnerie ils devinrent faux-témoins & allèrent déposer chez le Curé, *Qu'il se faisoit dans la Ville des Assemblées illicites ; que ces Assemblées nocturnes étant formées, on y éteignoit les chandelles, pour s'y livrer indistinctement à une débauche générale ;* *qu'ils*

1559-

qu'ils y avoient eux-mêmes participé & qu'entr'autres chez un Avocat de la place Maubert, où il y avoit eu un grand concours de toute sorte de Monde, hommes & femmes, on y avoit servi en leur présence un Cochon de lait, en guise d'agneau pascat, dont chacun avoit goûté; après quoi les lumières ayant été enlevées, chacun s'y étoit pourvu à l'aventure de sa chacune & s'y étoit abandonné jusqu'au dernier excès; enfin qu'un d'entre eux, déposans, en particulier, y avoir si bien joué son rôle, qu'ayant échu à la fille de l'Avocat, il avoit eu affaire avec elle deux ou trois fois. C'est ainsi qu'il prétendoit avérer la chose, comme ces Menteurs de profession, qui pour vous fermer la bouche vous crient au plein de la tête, qu'ils y étoient. Une impudence si marquée ne méritoit aucune créance: Cependant on les crut, & au lieu de leur couper la langue, si le fait étoit faux; ou l'instrument de leur crime, s'il étoit véritable, on reçut avidement la calomnie, quelque manifeste qu'elle fut. Démocharez goba la déposition, mena les Délateurs à S. André, & celui-ci au Cardinal, qui exagerant à sa maniere l'énormité du Cas, les introduisit devant Catherine & eut grand soin de fermer à l'innocence toutes les avenus qu'il ouvroit à la calomnie.

calomnie. Il est certain au moins que depuis ce tems-là cette Princesse ne pût jamais revenir des préjugez sinistres que lui avoient inspirez ces miserables, dit M. De Thou; en quoi je remarque qu'elle ne faisoit guere paroître cette pénétration Italienne tant vantée, puisqu'il n'étoit nullement probable qu'un Avocat aussi connu que celui-là, s'avisât de fournir sa maison, en risquant tout, pour y prostituer sa femme & sa fille. Aussi les choses n'en demeurerent pas-là: L'Avocat, sa femme & sa fille ayant été faisis & interrogéz & les témoins confrontez, prémièrement séparément & ensuite avec elles, par ordre du Chancelier; ceux-ci, sur leurs variations & sur leurs faussetez tant pour le lieu, que pour le tems & les autres circonstances, furent convaincus de fourberie, démechanceté & de parjure: il est vrai qu'à la honte de la France & du ministere d'alors, leur crime demeura impuni & que la haine publique prévalut sur l'innocence justifiée. C'est ainsi que M. De Thou d'après les régîtres Originaux, a détaillé le fait, qui a fait tant d'honneur aux Protestans par la conformité des calomnies anciennes avec les nouvelles: au lieu que le P. Daniel se contente à son ordinaire de passer par dessus

1559.

dessus avec rapidité, en nous disant pour toute apologie, qu'il y avoit peu d'apparence aux accusations.

XIX.  
Persécution lamentable contre eux dans Paris, & ailleurs.

CEPENDANT avant que la fraude fut découverte, on profita de l'indication des lieux, & il y eut des ordres sévères pour procéder contre tous ceux qui iroient ou qui assisteroient à ces Assemblées. On se faisit d'un grand nombre, qu'on traina en prison : d'autres s'ensuivirent de la Capitale, dont les biens furent confisqués sur le champ. C'étoit une chose lamentable, dit l'Historien, qui courroit déjà sa septième année, que de voir les rues embarrassées des meubles & des effets des proscrits, jusqu'à des charretées entières de linge & autres choses, qui se vendoient publiquement & au plus offrant, au milieu d'une populace avide & d'une troupe de Huissiers, qui citoient les absens à son de trompe sous peine de proscription & de confiscation ; ajoutez à cela quantité de maisons vides & desolées avec des enfans au berceau, ou en bas âge, que la frayeur de la mort avoit constraint leurs parens d'abandonner & dont les cris perçans se faisoient entendre jusques dans les rues & dans les places publiques. Tel fut le prélude des malheurs de la France sous la domination des Guises ; l'Historien ajoute

ajoute que les plus durs & les plus bigots  
d'entre les Catholiques ne pûrent s'em-  
pêcher d'en être émus. 1559.

AYANT repurgé la Ville, à ce qu'ils  
croyoient, les Inquisiteurs passèrent au  
Faubourg S. Germain, qu'ils nommoi-  
ent par dérision *la petite Geneve*. Il y  
avoit là un certain *Viconte*, c'étoit son  
nom, qui y tenoit une espèce d'auberge  
ou de pension pour les Etrangers de  
même créance que lui, tant François,  
que Genevois, ou Allemands, qui ve-  
noient à Paris pour leurs propres af-  
faires. C'étoit dans la ruë des Marais.  
On commença par investir cette maison  
par un certain nombre de Sergeans &  
d'Archers & ensuite on l'attaqua dans  
les formes en présence du Lieutenant  
Criminel, Thomas Bragelone, qui ani-  
moit ce bel exploit. Les Logeurs au  
nombre de seize, ne faisoient que se met-  
tre à table lorsque le tumulte survint,  
& au premier bruit des assaillans, cha-  
cun se leva, courant à droit & à gauche  
pour se sauver ; ce qui leur réussit, parce  
que les Archers n'avoient ordre que de  
piller & non de faire violence à ceux  
qui ne résistoient pas. Il n'y eut que  
les deux frères Soucelles, Gentilshom-  
mes Angevins & Domestiques du Roi de  
Navarre, qui ayant tiré l'épée, repous-  
serent

serent cette Canaille & en blesserent quelques-uns, jusques-là que Bragelone y pensa périr ; & en effet il auroit mal passé son tems, si Viconte, qui craignoit que la tempête ne retombât sur lui, n'eût paré les coups & arrêté l'indignation des Soucelles : mais toutes ses précautions n'aboutirent qu'à sauver le coupable, sans se garantir lui-même. On le prit avec sa femme & ses enfans & on les mit en prison : & comme c'étoit un Vendredi, on fit voir au peuple, pour l'animer, un des plats qu'on avoit enlevé de la table, où il y avoit un Chapon bien picqué, indice manifeste d'hérésie mortelle : qui aussi couta cher à l'Hôte ; car ayant été mis dans un cachot infect, il y périt de langueur & de misere. Cependant les Soucelles s'étant retirez, la troupe du S. Office se rassembla aussi-tôt, rentra dans la maison & en fit le pillage à la vuë & du consentement du Lieutenant Criminel. Ce fut la seconde Scene Tragique, que les Guises dotinrent au peuple dans Paris & que j'ai voulu détailler pour de bonnes raisons. Ils en firent autant par leurs Emissaires en plusieurs endroits du Royaume, mais principalement en Poitou, à Angoulême, à Toulouze, à Aix en Provence & dans tout le Languedoc, où

où le Cardinal d'Armagnac, oubliant ce qu'il étoit, y faisoit publiquement l'of-  
fice d'Inquisiteur & faisoit traîner en prison quiconque lui étoit suspect.

JAMAIS violences n'ont été plus mal concerteés. C'étoit dans un temps de crise, sous une espèce de minorité, sous un Prince imbécille & sous une administration étrangère ; & d'ailleurs les Réformez, qui étoient déjà en très-grand nombre dans le Royaume, & qui avoient leurs Pasteurs, leurs assemblées, leurs formulaires & leurs règlemens, comme cela paroit par leur Discipline déjà ébauchée sous le regne précédent & dont on peut voir la Copie dans la Bibliothèque de l'Eglise de Londres, se croyant déjà en état de se faire craindre si on les poussoit à bout, furent si irritez de tant de fureurs, qu'ils jugerent qu'il étoit temps de se plaindre publiquement contre les auteurs de leurs souffrances. C'est à dire, qu'ils se donnerent la liberté d'écrire & sur le fait & sur le droit, non seulement sur le droit des peuples & le bien de la patrie en general, mais aussi sur la conduite de Catherine & de ceux, qui sous sa direction, abusoiient si visiblement de l'enfance du Prince. Les Ennemis des Protestans ont fait beaucoup de bruit de ces plaintes, comme

XXI.  
*Effet na-  
turel de  
ces violen-  
ces. Ecrits  
contre la  
Cour. Cen-  
sure de  
Maim-  
bourg &  
de l'Avis  
au Réfu-  
giez.*

1559.

si dans un Royaume tel que la France, où les Etats du Pays avoient encore tant de pouvoir & où le Prince se dit *Très-Chrétien*, il étoit fort criminel de se récrier contre des Meurtriers & des Brigands publics, qui remplissent une Capitale de deuil & de larmes & qui mettent le feu dans tous les coins du Royaume, sous prétexte qu'il s'y forme des assemblées où des gens paisibles prient Dieu à leur maniere & font scrupule d'adorer *un peu de pâte*, sans faire scrupule de manger *un chapon* le Vendredi. N'est-ce pas-là un beau sujet pour dragonner les gens & les faire perir dans un cachot ou sur l'échaffaut ; n'est-ce pas un article à faire honneur à la France dans tous les Siècles ? On dit à cela que les Réformez devoient tout souffrir sans murmurer & que les premiers Chrétiens ont porté la patience beaucoup plus loin. Maimbourg dans son Histoire du Calvinisme nous parle de *dix volumes in folio*, qu'il dit avoir vus, composés de la compilation de ces prétendus libelles, & l'Auteur de l'*Avis aux Refugiez*, avec sa droiture ordinaire, ne manque pas d'alléguer le fait, en citant l'Auteur, déjà déprimé par lui jusques dans la bouë quelques années auparavant. Il ne s'agit point ici des premiers Chrétiens ; j'ai

j'ai fait voir ailleurs † que cette compa- 1559.  
raison est aussi injuste que mal fondée ; Dans la  
mais à propos de Maimbourg & du <sup>Vie de M.</sup>  
Siècle dont j'écris l'histoire, le Donneur <sup>Jacquelot</sup>  
d'Avis n'auroit-il pas dû rejeter une <sup>encore en</sup> MS.  
accusation si vague & la traiter d'im-  
posture, jusqu'à ce qu'on eut produit les  
titres de ces libelles ; déposé les libelles  
même entre les mains de Juges experts ;  
prouvé qu'ils sont *vénus de nous* ; qu'ils  
ont eu l'approbation de tout le corps ; que  
les Princes & les Politiques, que les Ca-  
tholiques mêmes n'y ont point eu de  
part ; & qu'enfin ces écrits véhéments &  
irréguliers quant à la forme, ne sont point  
légitimes & bien-fondés quant à la ma-  
tière, tels que la Préface du *Commentaire*  
*Philosophique*, par exemple, & Ce que  
c'est que la France toute Catholique sous le  
regne de Louis XIV, ouvrages si bien  
louez par l'Auteur de la *Rep. des Lettres*,  
c'est à dire, par celui-là même qui les a  
faits, & qui prend ce même tour pour  
les justifier : voilà proprement de quoi  
il s'agit entre lui & nous. Car pour ce  
qui est de Maimbourg, j'ose dire que  
son témoignage devoit être plus suspect  
à un homme qui avoit le nez si bon.  
Il dit qu'il a vu ; & où ? dans quelle  
Bibliothèque ? un Historien doit mar-  
quer les chasses, à faute de quoi il ne

1559. persuade que les sots. Et qu'à-t-il vu enfin? *Dix volumes in folio* composez de nos libelles. Quoi! in folio? & pour quoi cette forme? Est-elle particulière aux libelles? N'y en avoit-il point in quarto, in octavo? J'ai vu des Relations de massacres & de dragonnades qui n'étoient qu'in 12; des Mémoires imprimés à la Rochelle & ailleurs, qui n'excedoient pas nos bluets de poche; qu'elle affectation de les étaler in folio & en dix volumes! En vérité, le Compilateur s'étoit donné bien de la peine. Il auroit mieux fait de joindre à son recueil toute l'Histoire de M. De Thou, qui n'est proprement que la Censure des Guises & l'apologie des Protestans. Mais laissons-là Maimbourg & ses anecdotes, & convenons de bonne foi qu'il parut alors quelques Ecrits contre le gouvernement & un entr'autres, dont l'incomparable Historien que nous suivons à la trace, nous a conservé la substance, avec la Réponse qu'on y fit & la Replique: voici qu'elle en fut l'occasion.

XXII. CELUI des frères Soucelles qui avoit  
*A quel occasion on agita la question des droits de Catherine* le plus contribué à dissiper les assaillans dans l'affaire de Viconte, étant revenu en Cour à la faveur du Roi de Navarre, qui l'aimoit & qui avoit obtenu sa grâce sur tout ce qui s'étoit passé, se crut obligé

oblige à demander justice sur le pillage 1559.  
 qui avoit été fait dans son auberge & <sup>& des</sup>  
 dans lequel il avoit perdu beaucoup de <sup>Guises, par</sup>  
 choses. Le Cardinal irrité de ces plain- <sup>rapport au</sup>  
 tes, ou intimidé par sa présence, l'ayant <sup>gouverne-</sup>  
 apperçu dans la sale où le Roi dinoit <sup>ment.</sup>  
 publiquement, lui détacha quelques uns  
 de ses gardes & l'envoya prisonnier au  
 Chateau de Vincennes, où il avoit con-  
 finé depuis peu le Cadet des jeunes  
 Comtes d'Aran, comme complice de  
 l'évasion de son ainé, qu'il accusoit d'a-  
 voir soulevé les Ecossois contre leur pro-  
 pre Reine. Il y avoit aussi dans le même  
 Chateau un autre prisonnier de distin-  
 tion ; c'étoit le Sr. Coiffard Avocat,  
 chez qui on avoit trouvé quelques ex-  
 emplaires d'un libelle contre Catherine  
 & contre les Guises, & qu'on taxoit,  
 aussi bien que Soucelle, d'avoir donné  
 de mauvais conseils au Roi de Navarre.  
 Ce fut donc précisément dans cette com-  
 plication de circonstances, à peu près  
 de même nature, qu'on commença dans  
 les Cercles & dans les Compagnies à  
 agiter la question délicate, Si en effet la  
 Reine Mere, Italienne de naissance, avec  
 ses deux favoris, le Duc & le Cardinal,  
 Princes Lorrains, avoient un droit réel à  
 l'administration des affaires dans le Roy-  
 aume, au préjudice des Princes du Sang ?

1559. Ce fut, pour ainsi dire, la question à la mode & le texte du temps, lorsqu'il parut un Livre vers la fin d'Octobre, qui tenoit pour la négative, & qui confirmoit à cet égard l'opinion du grand nombre & des plus senséz.

XXIII.

*Extrait  
d'un Me-  
moire pu-  
blié con-  
tr'eux.*

ON y disoit, que l'Empire des Francs, dès son origine, avoit été fondé sur certaines loix, que la Tyrannie ou la domination absoluë n'avoient jamais altérées. Qu'ayant subjugué par leur bravoure les peuples du pays & ne pouvant s'y maintenir sans un Chef, ils avoient élu un Roi, dans la famille duquel ils devoient trouver des successeurs ; que ces Rois n'avoient point une puissance arbitraire, mais qu'ils étoient sujets aux loix comme les autres : qu'avant toutes choses ils avoient eû la précaution d'écartier les femmes de la succession à la Couronne, pour éviter deux inconveniens ; premierement celui d'une domination étrangere, qui ne manqueroit pas d'arriver par leurs mariages avec des Princes de dehors ; & en second lieu, celui d'un deshonneur évident, en soumettant à un sexe presque toujours passionné ou imbécille le gouvernement d'un peuple libre & guerrier : Qu'au cas que le Successeur légitime, c'est à dire, le male le plus proche, à cause de sa

sa jeunesse ou autrement, ne fut pas en état de tenir le timon, on choisiffoit, selon les loix, celui qui étoit le plus près de la succession, jusqu'à ce que l'autre fut en âge de gouverner par lui-même : que cependant de peur que le Royaume ne s'épuisât par une mauvaise administration des Finances, ou que le peuple ne fut accablé d'impôts, on avoit sage-ment établi des Assemblées générales, qu'on appeloit communément les *Etats du Royaume*, afin que la puissance d'un seul, qui devient presque toujours exor-bitante, fut temperée par les avis des principaux, & que par ce moyen on pût faire attention aux plaintes des sujets & y apporter du remede ; ce qui faisoit aussi que chacun ayant part au gouvernement de l'Etat, il en portoit les charges avec plus d'allégresse & vénéroit son Roi & ses Ministres avec plus de zèle & de sincérité : que c'étoit-là une gloire particulière au nom François ; toutes les Histoires du Monde ne pouvant pas produire un seul peuple, dont le respect & la fidélité pour leur Prince ait été comparable à la leur : que dès qu'on a voulu interrompre cette hûreuse correspondance du sujet avec le Souverain, en faisant violence aux loix & aux constitutions qui l'établissent, le peuple s'y

1559. s'y étoit toujours opposé, au grand préjudice de la sûreté & de la tranquillité de l'Etat : que sous Louis le Debonnaire, par exemple, sous Charles le Simple, & ensuite sous Philippe I, sous S. Louis, & sous Charles VI, lorsque tout se faisoit en France, ou à la fantaisie des Maîtres du Palais, ou des Régens, ou des Favoris, qui abusoient de leur puissance, peu s'en falut que le Royaume, d'ailleurs si florissant, ne fut renversé par les discordes civiles. Qu'il n'y a rien de plus juste & de plus raisonnable, que de soumettre au conseil de plusieurs, ceux qui ne sont pas encore parvenus à un âge compétant pour administrer leurs propres affaires ; & principalement les Roix, dont les fonctions sont tout autrement difficiles & importantes. Faut-il des exemples pour appuyer cette maxime ? L'Histoire en est toute pleine. Ancus Marcius ne laissa-t-il pas son Fils sous la tutèle du premier des Tarquins ? Antonin le Philosophe ne nomma-t-il pas ses meilleurs Amis pour diriger la jeunesse de son Fils Commodo ? Theodoze le Grand ne fit-il pas la même chose pour Arcadius & Honorius ? & Arcadius pour Theodoze le jeune, en † Isidore priant le Roi de † Perse par son testament de se charger de sa tutèle ? C'a été

été la pratique constante des plus sages Princes. Et au contraire qu'y a-t-il de moins raisonnable & de plus absurde, que ce qu'on dit aujourd'hui en Cour, que le Roi François II. a confié le soin & la tutelle de son Royaume à sa Mere & aux Oncles de sa femme? Comme si un Pupille avoit droit de se donner lui-même des tuteurs, ou que ce qui est établi de droit entre les particuliers, ne dût point avoir lieu à l'égard des Roix; dont le bien & le mal concerne tout le Monde & de l'administration desquels dépend le salut public. Que l'usage de la France a toujouors été de leur donner des Tuteurs, & non de les prendre de leur main; que si quelqu'un y a quelque droit, ce sont les Princes du Sang, & non des Princes Etrangers, qu'il est également injuste & honteux d'appeler au gouvernement du Royaume à l'exclusion des autres: que l'Histoire de France fournit des preuves de cet usage au dessus de toute exception: que Charles le Bel étant mort en 1327, laissant son Epouse, Jeanne d'Evreux, enceinte & par conséquent dans l'incertitude s'il auroit un Fils ou une Fille, il y eut un grand débat au sujet de *la garde du Ventre*, comme on parle, & de l'administration du Royaume, parce qu'Edou-

ard

## HISTOIRE DU France.

ard III. Roi d'Angleterre, d'un côté, Neveu de Charles par Elizabeth sa Mere, prétendoit qu'elle lui appartenoit comme au plus proche parent, & que de l'autre Philippe de Valois Cousin germain du feu Roi se l'attribuoit en vertu de l'esperance de la Succession ; différend qui fut décidé par les Etats en faveur du dernier ; à qui en conséquence furent remises l'une & l'autre tutelle, à l'exclusion d'Edouard, parce qu'il étoit étranger. Que Charles V. surnommé le Sage & avec raison, laissant son Fils en bas âge, ordonna par son testament qu'il fut élevé auprès de Louis de Bourbon son beau-frère, véritablement de sang Royal, mais plus éloigné de la Succession, & que cependant la garde du Royaume fut donnée au Duc d'Anjou son propre frere, jusqu'à ce que Charles son Fils eut atteint sa quatorzième année & qu'il fut sacré : mais que comme il prévoyoit, ce qu'il avoit appris à ses dépends, que ce seroit ouvrir la porte à de nouveaux troubles, que de laisser gouverner le Royaume par l'autorité d'un autre que le Prince, quand même ce ne seroit que pour peu de temps, il abolit jusqu'au nom de *Régent*, & régla par un Edit qu'à l'avenir les Enfans des Rois, à quel âge qu'ils

1559.

qu'ils succédaissent, seroient Roix & reconnus pour tels, & que le Royaume seroit gouverné sous leurs auspices & sous leur autorité. Qu'avec tout cela les Etats ne se conformerent à sa volonté qu'en partie & qu'autant qu'elle s'ajustoit au bien public ; qu'ainsi on abolit le nom de Régent à la vérité, & qu'on chargea le Duc d'Anjou de l'administration, mais à condition qu'il suivroit les avis du Conseil & des Grands, & que Charles VI. son pupille ne sortiroit point de tutelle qu'il ne fut parvenu à l'âge de 22 ans : en quoi on prétend même que les Etats lui firent grâce, en considération de l'amour du public pour ce jeune Prince & de sa beauté qui étoit singuliere ; sans quoi il lui auroit falu accomplir sa 25<sup>e</sup>. année. Que les brouilleries & les soulevemens n'ont pas été moins fréquens, lorsque les femmes ont été mises au timon des affaires : qu'après la mort de Louis XI, par exemple, lors du débat de la Princesse Anne, sœur ainée de Charles VIII, d'un côté, & de Louis Duc d'Orleans, de l'autre, pour la tutelle de ce Prince & l'administration des affaires, il fut réglé par les Etats que le jeune Roi seroit élevé auprès de sa sœur, sans qu'elle eut pour cela aucune part au maniment

des

1559. des affaires ; que le Duc d'Orléans, n'ayant pas encore 23. ans accomplis, ne l'auroit pas non plus, quoiqu'héritier présomtif de la Couronne ; mais que les Princes du Sang de concert avec les Grands du Royaume administreroient en commun les affaires d'importance. Sur ces principes on ajoutoit, qu'il n'étoit pas merveilleux si le grand pouvoir de Catherine & des Guises devenoit tous les jours plus insupportable au Peuple François ; & sur-tout si l'ambition du Cardinal lui étoit si suspecte ; puis que, par les loix du Royaume, on avoit sagement pourvû à l'éloignement des Ecclésiastiques, par rapport à la conduite des affaires, parce qu'étant attachez au Pape par leur propre caractère, il n'étoit pas de la prudence de leur confier des intérêts souvent opposéz : que ce fut par la même raison que Jean Dormans, Evêque de Beauvais & Chancelier de France, perdit les Sceaux, sous le Roi Jean, dès qu'il eut arboré le Chapeau de Cardinal ; n'étant pas naturel, lui dit-on, qu'il servit à deux maîtres : que le même sort échut en France & en Angleterre au Cardinal de la Baluë sous Louis XI. & au Cardinal Volsey sous Henry VIII. parce qu'en effet, par leurs intrigues avec la Cour

Cour de Rome, ils avoient abusé de la pourpre & de leur autorité: que chatum scait que le Sénat de Venise, la meilleure école de politique qu'il y ait peutêtre au monde, a toujours pris grand soin d'écartier de son corps toute espèce d'Ecclésiastiques. Qu'à l'égard de la France, la mémoire y est encore toute fraîche de ce qui arriva sous Charles VI. lorsque Jean de la Grange, Cardinal d'Amiens, n'ayant été que trop souffert, après tant de menées, en fut chassé & en emporta de grandes richesses, sans néanmoins discontinuez dans son absence d'employer son crédit à la ruine de sa patrie, comme il avoit fait sur les lieux. Qu'à la vérité on compte sous Louis XII. & sous François I. un George d'Amboise & un Guillaume du Prat, qui ont été zelez pour leur Patrie, quoique tous deux Cardinaux: mais qu'outre que ce choix n'a jamais été approuvé des meilleurs politiques, on ne s'est servi de leur ministere qu'avec précaution, jusques-là que toutes les fois qu'il s'agissoit de Rome & du souverain Pontife dans le Conseil secret, ils n'y étoient jamais admis; ce qui a fait que leur crédit a été moins nuisible à la France. Que pour ce qui est des deux freres de Lorraine, personne n'ignoroit à quel

1559.

à quel point leur puissance devoit être suspecte ; que desormais ce n'est plus à l'oreille, mais publiquement qu'ils se disent descendus des Carlovingiens, qu'Hugues Capet, chef de la famille régnante depuis tant de Siècles, a injustement depossedez du droit héréditaire & du royaume, disent ils : imposture, démentie par l'Histoire, qu'ils n'ont point honte d'aggraver par une nouvelle, en se plaignant qu'on leur a enlevé le Duché d'Anjou & la Comté de Provence : ce qui n'empêche pas qu'ils ne prennent le nom & les armes de la premiere de ces Principautez, indubitablement dans la vuë de s'introduire, tout étrangers qu'ils font, dans la famille Royale. Que d'ailleurs il étoit défendu en bonne Jurisprudence de donner aux Pupilles des Tuteurs qui pussent avoir action contr'eux ; ce qui étant établi entre les particuliers comme très-raisonnable, l'est encore plus à l'égard des Administrateurs d'un Royaume, où le péril est bien plus grand & regarde un plus grand nombre de personnes ; que les Guises sont dans le cas par leurs prétentions inouïes sur les deux Provinces dont on vient de parler & qu'il n'y a rien de plus pernicieux dans un Royaume que de pareilles insinuations, jointes

1559.

Jointes à la tutelle d'un Prince mineur, ou imbecille. Que souvent sous ce prétexte les Couronnes ont passé sur d'autres têtes & en d'autres familles : témoin la perfidie d'un Tarquin contre les ensans d'Ancus Marcius ; celle d'un Cléandre, d'un Ruffin & d'un Stilicon, sans parler ici de celle d'Athenodore, contre Hieronymus Roi de Sicile, à qui son Pere avoit laissé 14 Tuteurs, conjointement avec l'Oncle de l'Enfant, ce même Athenodore ; qui enflé à peu près, comme le sont aujourd'hui les Ducs de Guise, de la prérogative de la parenté, voulut s'en servir, comme ils font à présent, comme d'un degré pour monter à la souveraine puissance : qu'ainsi il persuada au jeune Prince d'éloigner de lui cette foule importune de Tuteurs, pour gouverner par lui-même ; après quoi ayant écarté tous ses Collègues, il conspira contre son Neveu & auroit réussi dans son attentât, si la Noblesse de Sicile, ayant découvert la fraude, ne Peut courageusement prévenuë. Qu'aureste il n'y avoit personne qui ne vid bien à quoi tendoit ce grand respect & cette soumission qu'ils affectent pour le Pape & pour le S. Siège : aux mêmes vœs sans doute, aux mêmes artifices, qu'employerent autrefois les Charles Martels

1559.

Martels & les Pepins, dont ils prétendent être sortis, pour monter sur le trône, comme ceux-ci s'en servent à présent pour l'arracher aux Capets, par qui ils murmurent que leurs Ancêtres en ont été dépouilléz : que c'est dans ce dessein & dans cette esperance, que + Hen. II. le Cardinal conseilla au feu Roi †, de violer la trève, quoique jurée avec l'Espagne, pour avoir occasion d'envoyer son frere à Naples avec une puissante armée & par ce moyen de se faire élire Pape lui-même après la mort de Paul IV. & procurer à son frere par reconnaissance la Conquête de ce Royaume, à la faveur des armes Francoïses : que tout le Monde déplore encore les suites funestes de cette expédition par rapport à la France, parce que ses meilleures troupes, avec l'élite de la Noblesse, ayant passé en Italie, le Royaume dénué de ses forces & en quelque sorte épuisé, avoit été livré en proye à un Ennemi puissant & irrité, ou, pour mieux dire, avoit été honteusement trahi. Que c'étoit à cela proprement qu'il faloit rapporter les deux sanguinaires défaites de S. Quentin & de Gravelines, toutes deux si ruineuses, & sur-tout la dernière, arrivée en grande partie par la faute du Duc & par sa lenteur, après la prise de Thionville :

Thionville : ce qui obligea le Roi, comme malgré lui, à une paix aussi pernicieuse que flétrissante, & qui a mis les choses dans une situation pire que la guerre la plus cruelle : conclusion qu'il n'y a rien de plus dangereux dans ces circonstances que de confier, contre les loix du Royaume, le pouvoir suprême à des gens aussi mal intentionnez pour le Roi, & qui ayant conçu des desseins si ambitieux, ne manqueront pas de les exécuter à la ruine totale de l'Etat, si on les laisse faire & si on les souffre plus long temps. Telles furent en substance les raisons dont on se servit alors pour ébranler l'autorité des Guises & pour ouvrir les yeux à la France sur les malheurs qui la menaçaient.

Les deux frères en furent allarmez. XXIV.  
 & quoi qu'on ne les attaquât encore que par des paroles, ils crurent qu'ils avoient besoin de quelque chose de plus fort contre ces plaintes & ces murmures : ainsi n'ayant pas assez de confiance aux Gardes ordinaires, qui auroient pu suffire, ils en ajoutèrent d'Italiennes, moins pour la sûreté du Roi, qui étoit leur prétexte perpétuel, que pour leur propre assurance. Cependant comme les droits & l'autorité de Catherine n'étoient guere épargnez dans le Mémoire,

Réponse de  
Jean du  
Tillet à ce  
Mémoire.

1559. dont on vient de lire l'extrait, Jean Du  
+ du Par- Tillet, Greffier de la Cour & tres-savant  
lement. dans la Jurisprudence Françoise, mais  
d'une droiture fort équivoque, tâcha de  
refuter ces raisons dans un petit livre  
qu'il publia sous le titre, *De la Majorité  
du Roy*. Il y ramassoit la plus part des  
articles des coutumes Municipales, par  
lesquelles on démontre que la Tutèle  
finit en France presque où commence la  
puberté & qu'elle ne s'étend pas au  
delà de quinze ans : qu'ainsi il a tou-  
jours été permis à ses Roix & l'est en-  
core de choisir à cet âge les Conseillers  
& les Directeurs qu'ils trouvent à pro-  
pos de se donner & d'attacher à leurs  
personnes. Ensuite, il venoit aux ex-  
emples, & tâchoit de prouver que l'ad-  
ministration des affaires n'avoit pas tou-  
jours été commise au plus proche pa-  
rent : qu'en effet Henry I, sans avoir  
égard à Robert son frere, avoit confié  
la tutèle de Philippe son Fils à Baudouin,  
Comte de Flandres son beau-frere : que  
de même Philippe le Jeune avoit remis  
celle de Philippe Auguste son Fils entre  
les mains de l'Archevêque de Rheims,  
jusqu'à ce qu'il eut atteint sa quinzième  
année, comme il est porté dans son te-  
stament : que le Pere de S. Louis,  
ayant préféré à son frere la Reine Blanche  
fa

sa femme, l'avoit donnée pour tutrice à son propre Fils, & l'avoit nommée Régente du Royaume : que les mêmes Roix, Louis VIII. & Louis IX. ayant que de partir pour la guerre sainte, avoient nommé l'un & l'autre pour Administrateurs & Regens du Royaume en leur absence, les Abbez de S. Denys. Il empruntoit sa dernière preuve de l'Ordonnance de Charles V. dont on a parlé, laquelle déterminoit la majorité des Roix à la quatorzième année : ajoutant qu'il seroit bien dur que le Roi, qui, en vertu des loix du Royaume, pouvoit se choisir un Conseil par lui-même, eut besoin pour cela de l'avis de ses voisins & des Etrangers ; taxant par ce trait assez peu obscurément les Protestans, qui avoient sollicité les Princes d'Allemagne de la Confession d'Augsbourg, de s'interposer dans les affaires de France, pour obtenir une administration légitime. Enfin il se découvroit tout à fait & tomboit sur ces mêmes Protestans comme sur les auteurs de ces troubles & de ces rumeurs, & principalement sur l'Auteur du Mémoire, qu'il traitoit de second Achitophel, & les Ministres de Trompettes de Sédition ; contre lesquels il étoit non seulement légitime, mais même nécessaire de prendre

1559. les armes & de les détruire comme des Sectaires & des Schismatiques.

XXV. Ce libelle virulent ne demeura pas  
*Replique à sans replique.* Et premièrement par  
*Du Tillet.* rapport aux loix municipales sur la ma-  
jorité, le grand renfort de Du Tillet,  
on lui fit voir qu'elles ne s'étendoient  
qu'aux personnes privées, de son pro-  
pre aveu, & non jusqu'aux Roix & à la  
succession du Royaume, qui est une af-  
faire de tout autre importance. Qu'à  
l'égard des Exemples qu'il avoit rap-  
portez, celui d'Henry I. ne faisoit rien  
au fait, puisque Robert étant accusé du  
crime de lèze-majesté, comme ayant  
voulu arracher le Royaume à son propre  
frere, il n'étoit pas naturel qu'on lui en  
confiât l'administration ; d'autant plus  
que les Gascous, qui se défioient de sa  
fidelité, comme tous les bons François  
se défient aujourd'hui de celle des Guises,  
s'y étoient opposéz, ainsi que les Annales de France en faisoient foi : que  
d'ailleurs le cas étoit bien différent entre  
un Tuteur que le Pere nomme à son  
Fils par son testament, & celui que la  
Loi lui donne, lorsque le Pere est mort  
sans avoir testé. Que ce qu'on rap-  
portoit de Louis le Jeune, qu'il auroit  
commis la tutèle de son Fils à l'Arche-  
vêque de Rheims jusqu'à ce qu'il eut  
atteint

atteint la 15<sup>e</sup>. année, éroit évidemment faux; puisque, sur ce pié-là, le dit Prélat n'auroit jamais eu l'administration; Philippe Auguste ayant déjà passé sa 16<sup>e</sup>. année, lorsque son Pere vint à mourir: qu'à l'égard des frères de Louis le jeune, qui furent exclus de la tutelle, ce ne fut pas pour des raisons de proximité, mais en partie pour avoir embrassé une vie solitaire & en partie par incapacité, ne pouvant suffire eux-mêmes à ménager leurs propres intérêts: que l'exemple du Pere de S. Louis n'est pas mieux choisi que le précédent, puisque si Louis le Jeune & Louis VIII. ont donné chacun des Tuteurs à leurs enfans, ce n'a été qu'avec le consentement & l'approbation des Etats; au lieu que le feu Roi en mourant n'a assigné aucun tuteur à ses enfans, ce qui remet la chose à la nomination des Etats & les autorise à établir un Conseil légitime. Pour ce qu'en ajoute des deux Rois, Pere & Fils, qui en partant pour la Syrie, ne choisirent pas des Princes, mais des Abbez pour Régens en leur absence, il n'est d'aucun poids pour la controverse présente, puisqu'il ne s'agissoit alors ni de minorité, ni de tutelle, & que si en mourant ils ont pu nommer des Tuteurs à leurs enfans, à

plus forte raison ont-ils pu nommer des Régenz en leur absence, lorsqu'ils étoient encore pleins de vie. Au sujet de l'Ordonnance de Charles V, on repliquoit qu'elle avoit eu si peu de force, que Charles VI, héritier légitime du Royaume, ne fut appellé à le gouverner qu'après avoir accompli sa 22<sup>e</sup> année, la souveraine puissance demeurant entre les mains d'un Conseil légitime, composé des Princes & des Grands du Royaume, en conséquence d'un Arrêt des Etats assemblés à Tours pour cet effet. Que par toutes ces raisons l'Auteur de *la Majorité des Rois*, étant aussi habile qu'il est en matière de Jurisprudence, & engagé par son état à défendre les droits du Gouvernement, avoit grand tort d'abuser ainsi de son génie & de ses lumières pour établir laschement un pouvoir injuste à la ruine du bien public : sans compter qu'il ne répond point à la principale objection du Mémoire, savoir que les Guises étant qu'Etrangers & suspects, doivent être éloignez de l'administration ; article qu'il a malicieusement évité comme un écueil, tandis qu'il aigrit sa plume vénale contre les Protestans, comme s'ils étoient les perturbateurs du repos public ; nous fournissant lui-même par son esprit

esprit & par ses paroles la vraye copie de cet Achitophel, dont il fait mention vers la fin de son livre : car comme ce mauvais conseiller, par un véritable renversement du droit & du juste, aimoit un peuple fidelle à répendre le sang ; lui, de même, se mettoit, pour ainsi dire, à la tête des méchans pour exciter la sédition & le carnage au milieu d'un grand peuple.

LXXX.  
-  
-  
-  
-  
-  
-  
-  
-  
-

M. De Thou ne nous apprend point qu'on ait repliqué à ces raisons, qui parurent alors d'une grande force, mais il nous dit que le Livre de Du Tillet, quoiqu'assez mal reçu d'abord, par ce qu'il avoit été composé en faveur des Guises, qu'on n'aimoit pas, fut rappelé sur le tapis dans la suite sous Charles IX, & cela par le Chancelier de l'Hopital, lorsque le Royaume divisé en factions par l'ambition des prétendants au timon des affaires, se trouva en grand danger. Ce fut donc alors proprement que les idées de ce livre commencerent à prendre racine à la faveur des circonstances, & qu'on les fixa sur le pié de *Constitutions Royales*, au grand préjudice des Princes du Sang, de l'honneur, & de la tranquilité du Royaume. La Monarchie en a profité sans doute du côté de la splendeur & de la force sous

*Fortune de  
son Livre.*

1559. sous les Cardinaux suivans, mais aux dépends du peuple qu'on a mis aux-fers & réduit à une extrême misere.

**XXVII.** *Inbumanité des Guises contre les protestans.* **U**N des premiers soins des Guises, dans ce tems-là, étoit, comme je l'ai dit, de rétablir les Finances, épuisées par tant de guerres consécutives : dessein des plus louables sans doute, s'ils n'avoient eu en vuë que le soulagement du Public, & non leur propre grandeur, qu'ils ne pouvoient plus soutenir, disoient leurs Ennemis, que par des profusions, & par conséquent par des rapines. Ainsi, comme de tous les côtez du Royaume, il venoit quantité de gens pour demander au nouveau Roi, ou le payement de ce qui leur étoit dû, ou des récompenses, ou des bienfaits en considération de leurs services, & qu'on ne pouvoit les contenter, les Guises conseillerent au Roi, qui étoit encore à Fontainebleau, de faire dresser un gibet, & publier en même temps, Que tous ceux, de quelque condition qui furent, qui suivoient la Cour, ou pour être payez de ce qui leur étoit dû, ou pour obtenir des récompenses ou des bienfaits du Roi, eussent à se retirer dans l'espace de vingt-quatre heures, à faute de quoi, ils seroient pendus à ce gibet.

Cette rigueur si à contre temps irrita  
beaucoup

beaucoup le peuple contre les Guises & sur-tout contre le Cardinal, qu'ils soupçonnent généralement d'être l'auteur d'un avis si inhumain & si criant. Ceux qui avoient souffert jusques là avec quelque patience leurs artifices & leurs détours, ne se possederent plus à la vue d'une injure si atroce ; principalement les gens de guerre, qui après tant de sueurs & de services, ne s'attendoient pas sans doute à une pareille récompense.

**C E P E N D A N T** le Roi, guéri d'une fièvre quarte, qui l'avoit long tems miné, croissoit tous les jours en stature & faisoit juger à son port qu'il étoit capable de gouverner, ce qui favorizoit beaucoup les Guises, non seulement par rapport à leurs desseins, mais aussi par rapport aux plaintes de leurs Adversaires, qui leur reprochoient la tutèle. Avec tout cela ils n'étoient gueres tranquilles sur une santé aussi foible que laienne : car son visage ayant été presque toujours pâle & livide, commença tout à coup à se remplir de rougeurs tout à fait désagréables ; ce qui l'ayant obligé, par l'avis des Medecins, à changer d'air & à passer à Blois, où il avoit été élevé, il n'y fut pas plustôt, qu'il se rependit un bruit impudent & malicieux,

1559.

XXVIII.

*Maladie  
du Roi :  
bruits in-  
fames re-  
pendus con-  
tre lui ou  
par les  
Guises ou  
par leurs  
Ennemis.*

*fædis  
ruboribus.*

1559.  
† Ou, si  
lon veut,  
la Vérole,  
*Elephan-*  
*tias labo-*  
*rare;* dit  
M. De  
Thou; &  
voilà pour-  
ce nomme ce  
bruit im-  
pudent &  
malin.

malicieux, qu'il avoit la lèpre. Il se trouva même des gens armez qui avoient été envoyez, disoit-on, avec des ordres secrets, pour prendre dans tous les lieux aux environs de la Loire, tous les enfans au dessous de 6 ans & de les arracher même du sein de leurs mères pour les mener comme des victimes à une mort assurée. Le bruit courroit que c'étoit pour faire de leur sang un bain chaud, dont le Roi, par ordre des Médecins, devoit user pour corriger la masse du sien, qui étoit vicieuse, pour ne pas dire, tout à fait corrompuë: d'autres disoient que c'étoit pour le boire tout pur & tout chaud. On ne scait point encore d'où venoit l'imposture, ou des Ennemis des Guises, ou des Guises mêmes, qui pensant dès ce temps-là à se faire une voye jusqu'au Trône, commençoient à diffamer la famille Royale dans l'esprit du peuple & à solliciter ce jeune Prince à la ruine des Protestans, en rejettant sur eux toute la haine & toute l'horreur d'une calomnie si détestable. Du moins les Protestans soutinrent dans des Ecrits publics, que tout cela étoit sorti de la biquotique du Cardinal, non pas tant en haine du Roi, que pour éprouver la patience des François, & jusqu'où elle pourroit aller

1559.

lèr sous une domination aussi superbe que la leur. Il est certain encore qu'entre ceux de ces Emissaires, qui furent pris, condannez & suppliciez, il s'en trouva un, qui avec une fermeté & une perseverance étonnante soutint jusqu'au dernier soupir, que c'étoit le Cardinal lui-même, qui lui avoit donné ces ordres tragiques. Quoiqu'il en soit, dit mon Historien, il est constant que Catherine n'avoit conçu le Prince régnant, qu'après avoir eu ses ordinaires assez tard ; ce qui contribua, dit-on, plus qu'autre chose à la mauvaise santé de son fils. Son cerveau ne se purgeoit ni par le nez, ni par la bouche, & voilà pourquoi il s'y forma une éruption par l'oreille, qui dégénéra enfin en pourriture & hâta sa mort.

PENDANT que toutes ces choses se passoient, on pressoit toujours le procès d'Anne Du Bourg & des autres Conseillers, qui avoient été mis d'abord à la Bastille & ensuite retenus prisonniers pour avoir répondu avec tant de fermeté en présence du Roi & de son conseil sur les voyes de rigueur dont on usoit avec les Protestans : & c'étoient les Guises qui cherchoient par-là à gagner les bonnes graces des Catholiques & à adoucir l'idée qu'on s'étoit faite de

Procédures  
contre  
Anne du  
Bourg &  
*sa condamnation.*

20098

1559.

de leur domination. Du Bourg, avant que d'en appeler à l'Archevêque de Sens, avoit appellé comme d'abus de la sentence de l'Evêque de Paris à la grande Cour du Parlement, selon la coutume reçue en France, où l'on suppose que cette Cour, supérieure à toutes les autres, a été principalement établie, pour soutenir la Religion & la Majesté du gouvernement, en cas que la Cour Ecclésiastique outrepassat ses droits & voulut empiéter sur le temporel : louable institution, s'il en fut jamais, & qui en diverses occasions a été salutaire à la France. La cause y ayant donc été d'ébattue en présence des Cardinaux de Lorraine & de Sens, quoique Du Bourg par une requête les eut recusés comme suspects, la requête fut rejetée & l'appel déclaré nul : ce qui l'ayant renvoyé à l'Archevêque de Sens, comme à son Pramat, celui-ci confirma la condamnation qui avoit été prononcée par l'Evêque de Paris ; je dis l'Evêque & non pas l'Archevêque, parce que cette capitale n'étoit encore qu'un Evêché. Du Bourg, continuant à user de ses droits en appela encore au Parlement, comme à un tribunal de son ressort, puisqu'il en étoit un des membres ; mais cette Cour intimidée continua à rejeter son appel

appel & à abandonner un confrere, sous  
ombre qu'il étoit Prêtre. Enfin la cause  
ayant été portée devant l'Archevêque  
de Lyon, comme Primat des Gaules,  
c'étoit le Cardinal de Tournon, il con-  
firma la sentence de celui de Sens; & de  
cette maniere l'Accusé, condanné par  
3 sentences unanimes, fut renvoyé à son  
Évêque, qui d'abord, selon l'usage, lui  
ôta le Carectere sacerdotal, & le livra  
ensuite au bras séculier. Ce qui, bien  
loin de le regarder comme une flétrissure,  
fut pour lui le sujet d'une véritable joie:  
*Graces à Dieu, dit-il, me voilà délivré de  
la marque de la bête; je n'ai plus rien de  
commun avec l'Antechrist!* Cependant  
comme la cause avoit trainé plusieurs  
mois par cette longue suite d'appels &  
de jugemens, plusieurs s'imaginoient  
qu'il n'avoit cherché qu'un subterfuge  
pour éviter la mort, d'autant plus qu'en  
interrogé sur sa Religion il n'avoit ré-  
pondu sur divers chefs que d'une ma-  
niere ambiguë; & il faut avouer que  
ses amis, pour le tirer d'affaires, lui  
avoient donné ce conseil. Mais les  
Protestans au contraire, lui ayant en-  
voyé un Pasteur, l'exhorterent à tenir  
bon; lui représentant la honte & le  
crime qu'il y auroit à abandonner par  
une tergiversation honteuse la cause de  
Dieu:

1559.

Dieu : qu'il devoit être assuré que Dieu ne l'abandonneroit point ; qu'il trouveroit en lui plus d'appui que dans les hommes ; qu'il persévérait seulement & ne mit point en parallèle une vie de peu de jours avec une félicité sans bornes ; que s'il demeuroit ferme, ses Ennemis quoi que violens, viendroient peut-être à s'amollir ou à se lasser : & que si Dieu en avoit ordonné autrement, une gloire & un triomphe sans fin dans le Ciel avec Dieu, avec ses Anges & la troupe des bienheureux le dédommageroient amplement de quelques souffrances ; sans compter qu'il laissoit ici-bas aux hommes un exemple de vertu & de courage, préférable à tous les honneurs : qu'ainsi il laissât dire ses Amis peu éclairez, qui avoient plus de soin de son corps que de son ame & de sa réputation, & qu'il se préparât à soutenir avec une conscience intrépide le combat qui lui étoit proposé. Ces exhortations prévalurent. Du Bourg écrivit au Parlement, que ce n'étoit ni pour conserver, ni pour prolonger sa vie, qu'il avoit interjetté appel sur appel, mais pour n'avoir rien à se reprocher sur les moyens de défendre son droit & sur-tout d'éclaircir la vérité, qui ne pouvoit qu'acquérir plus de lumiere par tous ces débats.

1559.

débats. Non content de cette déclaration, il leur présenta un autre écrit, dans lequel ayant révoqué sa première confession, comme ambiguë, il lui en substituoit une autre, tout à fait conforme à celle de Suisse ou de Geneve, & où, après avoir déchargé son cœur avec assez de véhémence contre le Pape, il déclaroit qu'il étoit disposé à vivre & à mourir dans cette foi.

DANS le même temps arriverent à la Cour de la part de Frederic, Electeur Palatin, des lettres de recommandation ou plutôt de supplication en faveur du Condanné. Ce Prince, bon Protestant, comme on sciait, prioit le Roi de faire grace à Du Bourg, ajoutant que s'il craignoit quelque chose de la part de ce Conseiller pour l'avenir, il n'avoit qu'à le lui remettre entre les mains & qu'il regarderoit ce présent comme un grand bienfait. On ne sciait pas bien ce qu'auroit pu produire une intercession si généreuse & si éclatante; mais il arriva malheureusement peu de jours après, que le Président Minart revenant du Palais le 18. Décembre pour s'en retourner chez lui, tomba sur le soir dans une embuscade, où il pérît d'un coup de pistolet. On a scu depuis que le même sort étoit destiné au Conseiller le

XXX.

*L'Electeur  
Palatin  
intercédé  
pour lui ;  
mais le  
Prés. Mi-  
nart ayant  
été assas-  
siné, les  
Guises  
présent  
son sup-  
plice. Sa  
confiance  
& son  
éloge.*

1559.

Maître & au Président de S. André, s'ils eussent été au Parlement le même jour & qu'ils s'en fussent retournez à la même heure. Du reste le Président Minart, homme fort emporté, le principal tison de la violence sous Henry & d'une vie d'ailleurs très-dissoluë & très-peu séante à son caractère, avoit été inutilement recusé par Du Bourg comme suspect à son égard, avec menace que s'il ne vouloit pas s'en désister de bonne grace, en ayant été pris, il surviendroit d'autres raisons qui l'empêcheroient bien d'assister comme juge dans cette cause ; ce qui n'ayant échappé à Du Bourg que comme un trait de sa sagacité ordinaire, fut interprété néanmoins comme une espèce de collusion ou de complicité avec les assassins : & c'est ce qui hâta son supplice ; le Cardinal qui pressoit vivement la condannation & qui soutenoit à cor & à cri, que la mémoire du feu Roi y étoit intéressée, craignant, d'un côté, que le Roi ébranlé par les prières de l'Electeur & de divers autres Princez, ne leur relâchât cette proye, & se persuadant de l'autre, qu'il n'y avoit qu'un exemple d'éclat & de sévérité, qui pût reprimer l'audace d'un petit nombre de gens, qui venoient de commettre un si grand crime dans l'assassinat du Président

1559.

dent Minart. Ainsi trois jours après, on prononça contre Du Bourg sentence de mort. Il l'écucha de sang froid, ou, ce qui est peut-être aussi grand, sans le moindre signe d'alteration ou de consternation. Il dit qu'il pardonnoit à ses juges; qu'ils avoient jugé selon la conscience, mais non pas selon la science & la vraye sapience. Ensuite il passa au jugement de Dieu que rien ne peut révoquer, & se tournant du côté de ses juges, il finit par ces mots avec un peu d'émotion: Enfin il est temps, leur dit-il, que vous éteigniez vos feux & vos bûchers, & qu'après avoir réformé votre conduite, vous tourniez vos coûrs du côté de Dieu, afin qu'il vous pardonne & que vos pechez soient effacez. Que l'homme injuste délaisse sa voie & ses mauvais conseils & qu'il se convertisse au Seigneur, & il aura pitié de lui. Du reste vivez & portez vous bien, O Senateurs, mes anciens frères & pensez à Dieu sans fin & sans cesse; pour moi je prend congé de vous & je vais à la mort de grand courage. Dès qu'il eut fini, on le mit sur un tombeau, environné de gardes, dépour de quelque tumulte, & on le conduisit ainsi jusqu'à la place S. Jean: où ayant, selon sa promesse, édifié le peuple par une courte exhortation, l'assurant que

1559. ce n'étoit pour aucun crime, mais pour la cause de l'Evangile qu'il étoit mené au supplice, il se dépouilla de ses habits & se livra à l'Exécuteur. Dans le temps qu'il montoit l'échelle, on l'entendit soupirer à diverses fois en prononçant ces paroles, *Mon Dieu, ne m'abandonne point, depeur que je ne t'abandonne!* Dès qu'il eut expiré on coupa la corde, & on le jeta dans le feu, où il fut bientôt réduit en cendres. Telle fut la fin d'Anne Du Bourg, à l'âge de 38. ans, né à Riom en Auvergne, d'une famille distinguée & opulente, qui a donné un Chancelier à la France sous François I. Celui dont nous parlons ayant professé la Jurisprudence à Orléans avec beaucoup d'applaudissement, quoique dans une grande jeunesse, fut ensuite Conseiller au Parlement de Paris & y brilla avec une réputation éminente d'intégrité & d'habileté. Pendant le cours de sa prison & de son procès, les vœux & les prières de ceux mêmes qui n'approuvoient pas sa Religion, ne l'abandonnèrent jamais, & après sa mort il en a été regretté par de véritables larmes. Pour ce qui est des Protestans, sa constance en confirma une partie & irrita l'autre à tel point, qu'on assure qu'il sortit de ses cendres une telle abondance de murmures

mures & de desespoir, que le Royaume, jusqu'alors si florissant, en fut réduit en langueur & a eu bien de la peine à s'en remettre. 1559.

ENSUITE on en vint aux autres Conseillers. Or il faut savoir qu'il y avoit eu de grands débats entre la Grand' Chambre & la Tournelle, au sujet des punitions qu'on devoit infliger aux Sectaires. La Grand' Chambre étoit pour le dernier supplice, & les autres pour une peine plus moderée ; c'est ce qui donna lieu à la dernière Mercuriale, où se trouva Henry II, & qui fut si fatale à Anne Du Bourg. Entre ces Conseillers, Eustache la Porte, en disant son avis devant le Roi, avoit opiné pour la douceur. Ce fut tout son crime : pour satisfaction duquel on exigea une retractation dans les formes, savoir une déclaration devant tout le corps du Parlement, par laquelle il approuvoit & respectoit les jugemens de la Grand' Chambre comme entièrement juridiques & irrevocables. De Foix, autre Conseiller accusé, avoit usé de distinction dans les peines à décerner contre les sectaires : Qu'à l'égard de ceux, par exemple, qui nioient la chose ou le mystere purement & simplement, on pouvoit les punir de mort ; mais qu'à l'égard de ceux qui n'atta-

XXXI.  
Procès des  
autres Con-  
seillers,  
qui sont  
rétablis.

1559.

quoient que la maniere, ou la forme, on pouvoit les traiter avec moins de rigueur : c'est à dire, en bon François, que cet habile Conseiller vouloit tendre une planche à plusieurs des Protestans inquiéitez pour leur Religion, en les avisant de ne pas contestier la présence de J. C. dans l'Eucharistie, sauf à eux à l'expliquer in petto à leur maniere, ou comme Calvin, ou comme Luther. Il fut condanné à se retracter devant toutes les Chambres réunies, & à déclarer que dans le Sacrement de l'Autel la forme étoit inseparable de la matière & qu'on ne pouvoit là-dessus se départir des sentiments de l'Eglise Romaine. Pour surcroit de peine, il fut suspendu de ses fonctions pour un an. On fut plus de tems à instruire le procès de Louis du Faur, car comme il étoit intrepide, on l'attaqua aussi avec plus d'animosité. Il se servit d'un plaignant tour pour démasquer ses adversaires : il présenta un Ecrit au Parlement, dans lequel il exposoit qu'il lui avoit été révélé en songe : ce sont les termes qu'il employa pour ne nommer & n'exposer aucun de ses Indicess ; que le Sieur de S. André, le premier des Commissaires, non content de suborner ses juges en particulier, en étoit venu jusqu'aux menaces pour les empêcher d'opiner en conscience

1559.

science & en toute liberté ; qu' ainsi il supplioit la Cour de l'exclure de ce jugement. On l'auroit peut-être écouté, si sa révélation eut été appuyée par de bons témoins, mais à leur défaut il fut condamné : son crime étoit d'avoir dit, Que pour extirper les hérésies il n'y avoit qu'un seul & bon remede, savoir la tenuë d'un Concile général, & qu'en attendant il faloit s'abstenir du dernier supplice contre les Errans : & pour un tel blasphème, il fut condamné à demander pardon à Dieu, au Roi & à la Justice, à une suspension de cinq ans & à cinq cens livres d'amende pour les pauvres. Voila certainement une plaisante charité & un jugement bien singulier pour le premier Parlement du Royaume ! La lecture de l'arrêt ayant été faite en pleine Assemblée, Du Faub se leva & protesta contre, comme ayant été attaché par les menaces & la violence de S. André. La violence étoit de fait, de l'aveu même du premier Président, Christophe de Thou, qui, ennuyé de ces mauvaises manières, reçut & fit recevoir la protestation. Les voilà donc à se débattre de nouveau avec une ardeur pareille de part & d'autre, lorsque les Guises, voyant qu'on ne s'accordoit pas & qu'on pafloit le tems en altercations, dans une

1559.

Assemblée, où la concorde & la modération sont essentielles, évoquerent la cause devant le Roi; en défendant au Parlement d'en connoître, pour sauver l'honneur de S. André. Il n'y gagna gueres cependant, car obligé de comparaître devant le Conseil, malgré son grand âge, il y fut poussé avec tant de vigueur, & Du Faur y representa si bien l'innocence de son procédé & la violence des Commissaires, qu'enfin l'arrêt fut révoqué, & lui rétabli à la grande joie de tout le Monde. De Foix voyant le tour qu'avoir pris le procès de son Confrere, profita de sa fermété & se fit rétablir peu après, principalement par les soins de Christophe De Thou, qui eut la gloire de faire redresser par le Parlement en Corps les obliquitez d'un petit nombre de Commissaires. Depuis ce tems-là, De Foix fut très-consideré dans sa Patrie & même à la Cour, qui le chargea de diverses Commissions ou Ambassades très-honorables, & dont il s'acquitta avec beaucoup de prudence & de succès: jusques-là qu'ayant été envoyé à Rome, à l'indication du Cardinal de Pellevé, sous Gregoire XIII, il n'y eut personne qui ne s'en louât, excepté le rusé Pontife, qui lui fit une querelle sur ce qui s'étoit passé à la Mercuriale,

curiale, & sur le jugement de la Cour en 1559.  
dernier lieu, qui l'avoit relevé de la pre-  
miere condannation. Le Jeune de Thou,  
qui minutoit déjà son Histoire, étoit  
pour lors avec lui à Rome & y ramassoit  
les matériaux, dont il a ensuite fait u-  
sage & dans son Histoire & dans les  
Mémoires de sa Vie. Il ne restoit plus  
qu'Antoine Fumée, qui comme le der-  
nier de tous, lorsque la fureur persécu-  
tante étoit déjà ralenti, ayant été in-  
terrogé par d'autres Judges que les Com-  
missaires, qu'il recusa, fut aussi plus  
favorablement traité. On dit même que  
Catherine, à la recommandation de Par-  
thenay, Seigneur de Soubize, s'intéressa  
pour lui. Ainsi étant sorti de prison &  
rétabli dans son emploi, il revint au  
Parlement, & commença par féliciter  
cette Assemblée de ce qu'après tant  
d'orages & de tempêtes, qui déroboient  
aux Judges leur véritable lumiere, les E-  
sprits avoient repris leur calme & leur  
sérénité: qu'en particulier il ne se pou-  
voit trop louer de l'équité de leur juge-  
ment à son égard. Aussi le President  
de Thou, qui avoit déjà eu une si belle  
part au rétablissement des autres, se  
signala dans celui-ci, & malgré le vent  
& la marée qui lui étoient contraires,  
le vent de la Cour, & la marée du Pa-  
lais

1559. lais, appuyé de son innocence & jaloux de la gloire d'un illustre corps où il présidoit, il ne craignit point de se mettre à la brèche pour sauver l'honneur & la réputation de ses Collègues.

**XXXII.** *Avec tout cela, les Esprits pétulans & sanguinaires, irrités par le massacre des Guises, & leurs artifices pour diviser les bons Francois.* contre les Herétiques : & le Parlement n'étoit point exempt de ces boutefeux.

Bourdin, Procureur du Roi, dépêcha en Cour un de ses Mouchards, nommé Des Croisettes, pour l'informer, comme de la part du Parlement, qu'on avoit des preuves suffisantes contre un certain Ecoffois, nommé Robert Stewart, pour le convaincre lui & quelques autres d'avoir formé le dessein de mettre le feu en divers endroits de la Ville, afin que dans le tems que chacun seroit occupé à l'éteindre, ils püssent rompre les prisons & en retirer ceux qui y étoient renfermés pour fait de Religion. Ordre aussi-tôt de la part du Roi, qui étoit à Chambor, de procéder sévèrement & promptement contre toute personne suspecte. C'est à quoi on destina quatre Chambres ou Classes de Commissaires tirées de tout le corps du Parlement pour

pour vacquer à cette affaire, & l'en fit tant de diligence, que les prisons furent bientôt évacuées : une bonne partie furent condamnez à mort & la subirent avec constance : d'autres s'avouerent coupables & obtinrent grâce en rechignant ; d'autres furent bannis ou punis diversement. Stuart, qui avoit été pris comme les autres, eut beau recourir à la protection de la Reine, comme ayant l'honneur d'être son parent. Elle nia la parenté à l'instigation de ses Oncles, & cependant comme les preuves alléguées contre lui n'étoient point fortes, & qu'ayant été mis à la question on n'en put rien arracher, on le retint dans les fers, parce qu'on le craignoit. Ce fut à peu près dans la même conjoncture, qu'on tua près de Chambor un des Emissaires des Guises, nommé Firmin, ordinairement chargé de leurs dettres ; ce qui les irrita extraordinairement. Mais ce qui les intrigoit le plus, c'étoit les discours perpétuels qu'on tenoit alors de la tenue des Etats du Royaume, comme du seul remede aux divisions dont la France étoit déchirée. En effet la simple mention de cette Assemblée faisoit trembler Catherine & les deux freres, parce qu'ils craignoient, non sans raison, que l'autorité d'un corps si auguste, ne renver-

soit,

1559. sat, ou du moins n'ébranlât considérablement la leur. Aussi accusoient-ils de sédition & de rebellion tous ceux qui souhaitoient ou qui pressoient la tenuë de cette Assemblée ; & comme ils voyoient que les Protestans, dont le nombre étoit déjà grand & croissoit tous les jours, se joignoient à ceux d'entre les Catholiques, qui la demandoient, ils renouvelerent leurs efforts pour les diviser, en persécutant ceux qui tenoient pour les nouvelles idées. Les supplices & les vexations recommencèrent donc contre eux & pour les faire tomber dans le piège ils userent de nouveaux artifices : Car dans les principales villes du Royaume & sur-tout à Paris, on plaça dans les rues & dans les carrefours des images des Saints & de la Vierge, avec des ornemens aussi prophanes que les lieux qu'ils avoient choisis, pour les consacrer ; sans oublier les cierges & les bougies à droit & à gauche, qui y bruloient en plein jour : & ce qu'il y avoit de plus indécent, c'est que la canaille la plus vile & la plus impudente s'assembloit tout autour & chantoit à sa maniere sans ordre & sans discipline, les Pseaumes & autres cantiques ordinaires, réservez au Sacerdoce. Ajoutez qu'il y avoit aussi dans les rues des troncs ou

des boëttes, où l'on forçoit les passans de contribuer, au moins pour payer la chandelle, ensorte que celui qui refusoit ou l'adoration aux images, ou la contribution aux boëttes se trouvoit aussitot assailli de cette populace effrenée : & malheur à celui que ses affaires appeloient au passage perilleux, s'il ne se sentoit pas assez de complaisance pour ces mommeries prophanes : il étoit fort hureux, si après maint coup de poing & maint coup de pied, il en étoit quitte pour être traîné dans la bouë & mis en prison. Tels étoient les lâches artifices des deux frères pour diviser les bons Catholiques des Protestans : c'étoit une oppression & une véritable tyrannie, qui aussi, comme toutes les choses violentes, ne fut pas de durée ; parce que les Protestans se voyant poussez à bout, n'en furent que plus irritez, & se déterminerent enfin, au moins en bon nombre, à se délivrer d'un joug si cruel par un complot des plus mémo- rables dont les Annales de France fas- sent mention. C'est la Conjuration d'Amboise contre les Guises, dont nous allons rendre compte dans le Livre sui- vant. X

HISTOIRE DU France.

1559.

SOMMAIRE DU LIV. XXVI.

- I. François II. succède à son Père. Avis du Connétable à Catherine. II. Il avoit sollicité le Roi de Navarre à venir en Cour; mais ce Prince laissa passer l'occasion. III. Catherine se livre aux Guises. IV. Leur ingratitudo envers Diane de Poitiers, qui est chassée de la Cour. V. Grands changemens qui y surviennent. VI. Etat de la France: puissance des Guises. VII. Conference de Vendôme. VIII. Froideur du Roi envers le Connétable. IX. Reproche que lui fait le Reine Mere. X. Les Princes de Condé & de la Roche-sur-Yon écartez. XI. Le Roi de Navarre mal reçu & mal dirigé. XII. Catherine avec les Guises a recours à l'Espagne, qui ne demande pas mieux. XIII. Règlements civils pour la sûreté publique: pensions & gratifications mal administrées. XIV. Politique artificieuse des Guises. XV. Le Roi est sacré à Rheims. Catherine oblige le Connétable à se démettre de ses charges. XVI. Promotion de 18 Chevaliers; bon mot de Tiercelin à ce sujet. XVII. Renonciation de la France à l'hommage des Lorrains pour le Duché de Bar. XVIII. Inquisition contre les Protestans; calomnies odieuses

1559.

odieuses dont on les charge & dont ils sont justifiez. XIX. Persécution lamentable contre eux dans Paris & ailleurs. XX. Et au Faux-bourg St. Germain. XXI. Effets naturels de ces violences. Ecrits contre la Cour. Consûre de Maimbourg & de l'Aviz aux Refugiez. XXII. A quelle occasion on agita les droits de Catherine & des Guises par rapport au gouvernement. XXIII. Extrait d'un Mémoire publié contre eux. XXIV. Réponse à ce Mémoire par Du Tillet. XXV. Replique à Du Tillet. XXVI. Fortune de son Livre. XXVII. Inhumanité des Guises contre les Officiers postulans. XXVIII. Maladie du Roi, bruits infâmes répandus contre lui ou par les Guises ou par leurs Ennemis. XXIX. Procédure contre Anne du Bourg & sa condamnation. XXX. L'Electeur Palatin intercède pour lui, mais le Prés. Minart ayant été assassiné, les Guises pressent son supplice. Sa Constance & son Eloge. XXXI. Procès des autres Conseillers, qui sont rétablis. XXXII. Irritation des Guises & leurs artifices pour diviser les bons François.

Fin du Livre XXVI.

ON trouve chez M. DURAND, en  
Broadstreet, Gresham-College, over a-  
gainst Crown-court.

**H**ISTOIRE du XVI. Siècle, Première partie,  
qui comprend les IV. premiers Livres,  
depuis le règne de Louis XII, en 1498, jusqu'à  
l'élevation de Gustave à la charge d'Administrateur.  
A Londres, 1725. 8vo.

— SECONDE PARTIE, qui comprend les V, VI,  
VII, & VIII. Livres, c'est à dire, tout ce qui  
s'est passé en Allemagne & en Suisse, depuis les  
premiers mouvement de Luther, jusqu'à la fameuse  
Assemblée de Worms en 1521. tiré des Actes  
mêmes de cette Assemblée. A Londres, en 1726.  
8vo.

— TROISIÈME PARTIE, qui comprend les IX,  
X, XI, & XII. Livres, & ce qui s'est passé en  
Europe depuis l'Assemblée de Worms en 1521,  
jusqu'à la mort d'Oecolampade en 1531. A Lon-  
dres, en 1727. 8vo.

— QUATRIÈME PARTIE, qui comprend les XIII,  
XIV, XV, & XVI. Livres, & ce qui s'est passé  
en Europe depuis cette mort jusqu'à la Convoca-  
tion du Concile de Trente en 1542. A Lon-  
dres, en 1728. 8vo.

— CINQUIÈME PARTIE, qui comprend les XVII,  
XVIII, XIX, & XX. Livres, & ce qui s'est passé  
en Europe depuis la mort de Jeanne Seymour,  
jusqu'au règne de Marie, en 1553. A Londres,  
en 1729. 8vo.

— SIXIÈME PARTIE, qui comprend les Livres  
XXI, XXII, XXIII, XXIV, & XXV, & ce qui  
s'est passé en Europe sous le règne de Marie  
jusqu'à la mort de Charles Quint.

L A V I E  
D E  
**J A Q U E S A U G U S T E D E T H O U ,**  
Extraite de ses propres Mémoires,  
&  
augmentée de quelques éclaircissements.

H I V A J

E A

YACQUES YNGASTEPHON

Extrait de l'ouvrage de M. Mandeville

53

... et il n'y a pas de plus grande

LA VIE  
DE  
*Monsieur de Thou.*



AQUES AUGUSTE DE THOU, sa Naissance & ses ancêtres.  
l'un des plus grands-hommes du XVI. Siècle & le meilleur

Historien François que nous ayons, naquit à Paris le 9. Octobre 1553, sur les 7. heures du matin & fut bâtité le même jour dans l'Eglise de S. André des Arcs, où sont les tombs pas des beaux de la famille & le sien propre. Son Pere souhaita qu'on lui imposât le nom de JAQUES, qui outre le rapport Arts, comme écrit le Traduc- qu'il avoit avec celui de la Mere, *Jacqueur des queline de Tuleu*, avoit été porté par *Memoires*. trois de ses ayeux, tous célèbres. *Adrien de Thou* son Oncle, qui étoit présent à la cérémonie, y ajouta celui d'AUGUSTE, comme d'un hûreux présage ; & en effet il n'y a rien de plus auguste, philosophiquement parlant, que les senti-  
mens

## LA VIE de

mens & les écrits de celui à qui il fut donné en cette occasion.

*Son Ayeul.*

\* Voyez  
Moreri à  
l'article  
*De Thou.*

AUGUSTIN DE THOU son grand-Pere, pour ne pas remonter plus \* haut, fut choisi par François I. pour remplir une place de Président à mortier au Parlement de Paris & il en joûit jusqu'à sa mort en 1545. Le Parlement qui fut prié à son Convoi, répondit par la bouche de son Premier Président, *Que l'intégrité & la vertu éminente d'Augustin de Thou, qui avoient paru avec éclat parmi Eux, ne méritoient pas seulement que la Cour honorât ses obsèques, comme celles de tous ses Présidens ; mais même qu'Elle en regrettât la perte, tant que la Justice regneroit dans son corps :* ce qui fut couché dans les Régîtres. Il avoit épousé Claude de Marle, arrière-petite fille d'un Chancelier de France de même nom, & en avoit eu vingt-deux enfans, dont Christophe de Thou étoit l'ainé.

*Son Pere.*

[CHRISTOPHLE commença à se faire connoître de bonne heure dans les charges de Conseiller & d'Avocat du Roi au siège de la Table de Marbre, de Contrôleur en la Chancellerie, & de Prévôt des Marchands de la Ville de Paris. Depuis, le Roi Henry II. lui donna en 1554, dans le Parlement, le même poste qu'y avoit occupé son Pere, &

## Monſieur DE TILLOU.

5

Et enfin, après la mort de Gilles le Maître, Charles IX. à la priere de sa Mere, le choisit pour Premier Président & Chef de la Justice dans le premier Parlement du Royaume : charge importante, où il justifia si bien l'estime que tout le Monde avoit conçue de son expérience & de sa probité. On le vit dans le cours de cette Histoire, toujours circonspect, mais égal & équitable, dans un temps où le Royaume étoit déchiré en factions. Ainsi honoré des Rois, aimé des Grands & chéri des petits, autant pour sa piété & l'innocence de ses mœurs que pour ses lumières & ses talents, il mourut le 1. de Novembre, 1582, âgé de 74 ans. Le Peuple avoit tant de soumission pour ses conseils & de respect pour sa personne, qu'on la crut que s'il eut vécu plus long temps, il auroit été seul capable de reprimer les séditions qui éclatèrent depuis contre l'autorité Royale. Le Curé de S. Séverin fit son Oraison funèbre & sa mémoire a été célébrée dans les Ecrits des Savans de son Siècle, dont il se déclara toujours l'ami & le Protecteur. Il avoit commencé lui-même une *Histoire de France*, à ce qu'on † pré- † Voyez tend ; mais ses grandes occupations ne *Moreri :* car son fils lui permirent pas de la continuer. Une *ne le dit chose pas.*

chose peut nous en consoler en partie ; c'est cette multitude de faits & d'anecdotes qu'il a communiquées à son Fils pour sa grande Histoire, & que nous chercherions très-inutilement ailleurs.] De Jacqueline de Tuleu, Dame de Céli, son Epouse, alliée à plus d'un Chancelier de France, il eut trois fils & quatre filles, outre 6. autres enfans morts en bas âge. Les Filles se partagerent entre l'Eglise & la Robe. Jacqueline, l'ainée, prit l'habit de Religieuse dans l'Abaye de Mallenouë, dont elle mourut désignée Abbesse : Marie fut Abbesse des Clairetz dans le Perche : Anne épousa Philippe Hurault, Comte de Chiverni, Chancelier de France ; & Catherine échut en partage à Achille de Harlay, Premier Président du Parlement de Paris. Pour ce qui est des garçons, Ses frères. Jean de Thou l'ainé mourut jeune, après avoir donné à la Cour de grandes idées de son mérite dans les charges de Conseiller au Parlement & de Maître des requêtes ; [il laissa un Fils, René de Thou, qui fut Interventeur des Ambassadeurs sous Louis XIII.] Le second, Christophe de Thou, moins âgé de deux ans que son ainé, étoit Grand-maître des Eaux & forêts de Normandie & Bailli de Melun, lorsque le zèle qu'il avoit toujours

Ses 4.  
Sœurs.

Ses frères.

toujours témoigné pour le service du Roi, n'ayant pas plu à ceux de la Ligue, il se vit assassiné dans sa propre maison avec son fils unique : [ce qui ne manqua pas sans doute d'éloigner plus que jamais du Conseil des méchants & des bigots le cœur & l'esprit du troisième frere, dont il s'agit proprement dans cet Eloge.]

JACQUES AUGUSTE DE THOU naquit <sup>sa pre-</sup>d'un tempérament si délicat & son en-<sup>miere In-</sup>fance fut si agitée de cris & d'insom-<sup>clination</sup>nies, que jusqu'à l'âge de cinq ans on <sup>se déclare</sup> pour la en desespéra : cette délicatesſe fut cause <sup>pour la</sup> Peinture, qu'on négligea de cultiver de bonne heure les talens de son esprit, qui promettoit déjà beaucoup. Uniquement attentif à la conservation de sa santé, on le laissa faire & on n'y perdit pas extrêmement. Car d'un côté, ennemi de la paresſe, & d'ailleurs peu touché des jouets de son âge, il s'attacha de lui-même aux bonnes choses. L'imitation est ordinairement le premier guide de l'enfance : ainsi sa première inclination se déclara pour la Peinture ; elle étoit comme héréditaire dans sa famille & il ne s'en cachoit pas. *Adrien mon Oncle,* dit-il, & mes deux freres peignoient bien, & pour ce qui est de moi, dès l'âge de sept ans, je copiois déjà à la plume les Estampes

*d'Albert Durer*, ayant même que de faire lire, je formois déjà mes lettres. [Si bien que sans y penser notre jeune De Thou exécutoit de son chef un des anciens reglemens des Amphycctions, où, pour mieux dire, un des sages conseils + Hujus du Peintre + Pamphile, qui vouloit & auctoritate qui obtint d'abord à Sicyone sa patrie effectum. & ensuite dans toute la Grèce, qu'on est, Sicyone primum, commencât l'instruction des Enfans par deinde & les Principes du Dessin; ensuite le Calcul & la Géométrie. Cette Methode a Graecia, produit de grands hommes, sans parler ut pueri ici des Apelles, des Lysippes & des ingenui omnia ante Euphranor. Socrate même antérieur Graphicen à Pamphile, a été grand Dessinateur & in buxo bon Sculpteur, & quoiqu'il ait été Je docerentur. Plin. Hist. premier qui ait donné aux Graces des Nat. Lib. drapperies, elles n'en ont pas été moins touchantes entre ses mains. Je remarque aussi entre les Modernes qu'Erasme a aimé la Peinture & en a fait ses délaſ-

\* Voyez semens\* dans le Monastere où il a été l'Hist. des élevé, & où l'on a montré long temps Peintres Hollandois, quelques unes de ses pièces. Il est vrai en Fl- que tous les enfans ne sont pas également mand. disposés pour la pratique de cet art, qui demande une imagination vive, un œil fin & une main légère; aussi n'est il pas nécessaire qu'ils soient tous peintres: mais il est certain qu'il est agréable

Monsieur DE THOU.

agréable de s'y connoître & utile de n'y être pas trompé ; &, pour dire naïvement ce que j'en pense, je m'étonne qu'en Angleterre, où l'on en fait tant de cas, on n'ait point encore pensé tout de bon à fonder une Académie de Peinture, pour ceux qui veulent s'y perfectionner, & qui, outre l'inclination, ont tous les talens nécessaires pour y réussir. On aime mieux prodiger ses largesses à des *Histrions* & à des *Chanteuses* qui amolissent nos mœurs & qui acheveront bientôt d'éteindre le peu de vertu qui reste encore parmi nous. Mais cela soit dit en passant & à propos d'un art qui a mérité l'affection, ou, si l'on veut, l'indulgence de tant de grands hommes.]

A L'AGE de dix ans le jeune de Thou fut envoyé au Collège de Bourgogne : des Etudes. 1564. mais à peine y eut-il demeuré un an, qu'une fièvre violente le prit & le fit reporter chez lui. Les Medecins n'ayant su le tirer d'affaires, le condannèrent, & sa Mere les crut si bien, que, dans la crainte qu'il ne vint à mourir dans l'antichambre qui donnoit dans le Cabinet de son Mari, & que cet accident ne fut cause qu'il n'y voulut plus remettre le pied, elle l'avoit fait transporter ailleurs. Ce fut dans cette occasion

*Eloge de  
Gabrielle  
de Mareuil.* sion que la Marquise de Mezieres, GABRIELLE DE MAREUIL, héritière de l'illustre Maison des Mareuils, signala sa douceur & sa piété auprès de ce jeune enfant : car non contente de le soigner pendant le jour, elle passoit souvent les nuits entières à le veiller ; bonne amie qu'elle étoit de la Maison & presque dépendante des bons avis du Premier Président : & lorsque le Pere & la Mere la prierent enfin de s'épargner tant de fatigues pour un enfant sans esperance ; Non, dit-Elle, avec une charité ou plus-tôt avec une modestie admirable, *la bonne opinion que j'ai de son temperament, me fait esperer ; & celle que j'ai de son bon-naturel me persuade qu'il en aura un jour de la reconnaissance pour moi & pour ma famille.* Elle ne se trompa point dans son pronostic ; car de Renée sa fille unique, qu'elle maria dès-lors à François de Bourbon, Prince Dauphin d'Auvergne, naquit bientôt Henry Duc de Montpensier, l'amour & les délices de son siècle, & l'ami de M. De Thou jusqu'à la mort.

1565.  
*Ses pre-  
miers Mai-* Savans, tous Médecins : Henry Monantheuil, Jean Martin de Paris, Michel Marescot

Marescot & Pierre Du Val. Monant-heuil, élevé au Collége de Presle & attaché à la doctrine de Ramus, joignoit à la profession de la Medecine celle des Mathématiques, qu'il enseignoit dans le Collége Royal; & ce fut de lui que le jeune de Thou en apprit les Elemens. Du reste, en refléchissant dans un âge plus avancé sur l'éducation qu'il avoit reçue, il n'approvoit pas qu'on abandonnât avec tant de confiance l'éducation des enfans à des Régens. Il croyoit qu'il valoit mieux les diriger & les faire observer de près par des personnes choisies, qui raisonnaissent avec eux & qui leur inspirassent de bonne heure, en les instruisant, les règles de la bienféance & de la Vertu. Outre cela, il se plaignoit de deux défauts assez communs: le premier, de ceux qui commencent trop tard à pousser leurs enfans, & l'autre de ceux qui les poussent trop tôt. Quintilien, par exemple, se hâte beaucoup, à son avis; & cela est d'autant plus singulier en lui, que pour avoir suivi cette méthode à l'égard d'un Fils qu'il avoit, il eut le malheur de le perdre encore enfant. Hûreuse perte pourtant, puisque de son propre aveu, elle lui laissa le loisir & la consolation de composer son excellent ouvrage de l'*In-*

*l'Institution de l'Orateur*, où il regrette ce fils d'une maniere si touchante, & où l'on trouve en effet de si bons préceptes pour l'éducation des enfans & pour la correction des hommes faits !

*Son amour  
pour les  
Savans.*

1570.

OUTRE la foibleſſe de ſon tempéra-  
ment, qui ne lui permettoit guere une  
ſorte application, M. De Thou ſe plaint  
encore de ſa mémoire : mais il s'en dé-  
dommageoit par ſon аſſiduité & prin-  
cipalement par le commerce des gens  
de lettres : c'eſt une des qualitez qu'il  
hérita de ſon Pere & qu'il porta encore  
plus loin. Il n'y avoit point de Savans  
en France ou en Europe qu'il ne ſou-  
haitât de voir & d'entretenir, & jamais  
peutêtre aucun homme n'en a tant vû  
& tant connu. Dans ce tems-là Adrien  
Turnebe vivoit encore : M. De Thou  
le vit par l'entremise d'un ami com-  
mun, & s'imprima, dit-il, ſi fortement  
ſon image, qu'elle lui resta long tems  
dans l'esprit, & même en dormant.  
[Ce fut tout autre chose après ſa sortie  
du Collège : il étoit déjà tout fait aux  
rides, à la barde & à cet air de gravité  
qui marque la Phyſionomie de ces hom-  
mes Extraordinaireſ.] Il connut Lam-  
bin & Pelerin, Professeurs Royaux, &  
quoi que Jean D'Aurat, n<sup>e</sup> enseignant  
plus, ſe fut retiré dans l'Abbaye de S.  
Victor,

Victor, il ne manquoit pas de l'y visiter souvent, [non pas pour lui demander des nouvelles de † Budé & des autres Sa-  
vans, comme dit le Traducteur de ses Mémoires, mais] pour lui faire des que-  
stions sur leur caractere & les particu-  
laritez de leur vie. D'Aurat lui procura aussi la connoissance du fameux Ronsard, [qui avec tant de talens pour la Poësie a si mal connu le génie de sa langue & qui après avoir fait l'admiration de son siècle ne nouve plus aujourd'hui de lecteurs.] Il estima particulierement M. De Thou, & dans la seconde Edition de ses œuvres, il lui dédia ses *Orphées*. Baïf & Remi Belleau ne lui furent pas moins attachez. Enfin personne ne figuroit alors ni dans le Lycée, ni dans le Parnasse, qu'il ne trouvât moyen de s'en faire un ami.

SUR la fin de l'année 1570, il fit un tour à Orléans avec un de ses Cou-  
sins & s'y attacha tout de bon à la Ju-  
risprudence. Ce fut alors que les Ecrits du grand CUJAS ayant tombé entre ses mains, il en fut tellement charmé, qu'il quitta ses Camarades pour se rendre à Bourges & de là à Valence en Dauphiné, où Cujas expliquoit Papinien à ses Auditeurs, [tandis que d'autres com-  
mentoient ses œuvres, à ce que dit M.  
Bayle,

1571.

*Ses Etudes  
sous Cujas.*

*Eloge de  
Joseph  
Scaliger,  
son grand  
ami.*

Bayle, en la personne de sa fille.] Mais sans nous arrêter ici à la médisance, disons que le jeune de Thou, pour comble de fortune, y trouva JOSEPH SCALIGER, qui étoit venu voir Cujas. La rencontre de trois hommes si extraordinaires fut bientôt suivie d'une amitié des plus sincères & des plus constantes. Celle entr' autres qui se forma entre Scaliger & de Thou a duré trente-huit ans sans interruption, toujours entretenuë par un commerce de lettres également utile & agréable, malgré la différence des Religions. Car chacun scçait que Scaliger étoit Protestant & de Thou Catholique : ce qui fut une ample matière de reproche & de malignité de la part des Ligueurs : mais il se fit honneur de leurs médisances & le souvenir d'un commerce si doux, si honnête & si savant lui étoit si cher, qu'il étoit prêt, disoit-il, de le racheter aux dépends des mêmes outrages. [Il paroît par les Conversations de Scaliger, qu'il n'a pas été moins sensible aux attractions d'une si belle

+ Scalige- amitié : Les + Loyolites, dit-il, parlent  
rana, p. mal & médisent tout ouvertement de M.  
201. C'est à dire, les De Thou ; je veux écrire contr'eux ; &  
Jesuites. dans un autre \* endroit : Lipsius a écrit à

\* Ibid. p. Monsieur De Thou que ce n'est pas ici le  
391. siècle, où il faille écrire avec tant de li-  
berté ;

berté ; & l'autre lui a fait réponse, que nous ne vivons pas sous l'Inquisition... Je ne dedierai mon Eusebe ni à Roi, ni à Prince, ni à République ; mais à MON BON AMI MONSIEUR DE THOU, qui m'a fait avoir des livres du Roi.] Ajoutons pourtant que dans ce même endroit où M. De Thou se félicite d'un si grand bonheur, il va au devant des soupçons qui en pouvoient naître. Il remarque que ce Savant ami ne parloit jamais de controverse devant les Catholiques, & que non seulement étant Gouverneur des Enfans de Monsieur D'Abin, il avoit observé cette règle, mais que lors même que le second de ces Enfans, qui a été ensuite Evêque de Poictiers, passa en Hollande & fit un long séjour chez Scaliger déjà Professeur à Leyde, celui-ci garda religieusement la même discréption à son égard, & le renvoya aussi attaché qu'auparavant à la Religion de ses Ancêtres. M. De Thou, pour sa propre défense, les prend ici à témoins l'un & l'autre de la vérité du fait ; & de là il n'oublie pas de faire une vive excursion contre ces faux-zèlez, qui véritables bourreaux de l'Orthodoxie, font consister la Religion à s'entre-manger.

De

1572. *Il peint le Baron des Adrets.* De Valence il passa à Grenoble avec Charles de Lamoignon son parent, qui lui fit voir entr' autres Curiositez l'Hercule de ce tems-là, je veux dire le fameux BARON DES ADRETS, alors redevenu Catholique & prêt à partir pour Saluces. De Thou, qui étoit encore dans l'habitude de peindre, s'applica si fort à considerer un homme si extraordinaire & qui avoit tant fait parler de lui, [au moins dans le tems qu'il éroit dans le parti Huguenot, jusques-là que s'étant rendu maître de Grenoble, il mena par force tout le Parlement entendre le prêche ;] il s'applica, dis-je, si fort à considerer un homme si rare, qu'après son départ il le peignit de mémoire, & si bien, que tout le Monde le reconnoissoit. Des Adrets étoit déjà tout blanc, mais d'une vielleesse encore forte & vigoureuse, d'un regard farouche, le nez aquilin, le visage maigre, mais marqué de taches rouges, comme de sang meurtri, tel qu'on a dépeint Sylla ; en gros, l'air d'un véritable homme de guerre.

*Il est témoin du Massacre de la St. Barthélémi.* De retour à Paris, il trouva cette grande ville occupée des préparatifs des noces du Roi de Navarre avec la Princesse Marguerite, & ne manqua pas de

se rendre pour les voir dans l'Eglise de Notre-Dame. Après la Messe, il sortit par la barrière & entra dans le chœur, où il écouta la conversation de l'Amiral avec D'Anville. [Il rend compte dans sa grande Histoire de toute sa curiosité dans une circonstance des plus mémorables.] L'Amiral fut blessé peu de jours après & ensuite un dimanche matin, avant jour, fut commencé l'horrible massacre de la S. Barthelemy, dès long tems projeté. M. De Thou dans ses Mémoires, n'en dissimule, ni la cause, ni l'horreur, ni les suites funestes. [Cependant comme dans la + Relation imprimentée qui en courut, & qu'il a suivie lui-même à la trace dans ses Annales, son Pere y étoit taxé d'avoir applaudi à la dissimulation de Charles IX. en plein Parlement, par une application odieuse de la maxime, *Qui ne scait pas dissimuler, ne scait point régner;*] M. De Thou se jette ici sur la défensive, justifie son Pere du mieux qu'il peut, & pour prouver l'éloignement qu'il avoit toujours eu pour cette affreuse boucherie, il produit de sa Bibliothèque, un Exemplaire de Stace, où à côté de ces paroles du Poète \* Latin :

*Excidat illa dies aevi, ne postera credant*

\* Silvar.  
Lib. V.  
n. 2.

B

*Secunda:*

1572. *Secula: nos certe taceamus, & obruta multa  
Nocte tegi propriae patiamur criminis gentis.*

[C'est à dire : " Que ce jour soit à jamais retranché de nos Fastes & que les siècles futurs n'en croient pas même la tradition ; Nous du moins qui avons été les témoins de tant d'horreurs, n'en parlons plus & laissons en sevelies dans de profondes tenebres ces énormitez de notre nation : ] A côté, dit-il, de ces paroles on trouve en marge l'application que son Père en fit au massacre de la S. Barthelemy, écrit de sa propre main, & de ce beau caractère qui lui étoit particulier & si connu par les Régîtres du Parlement. [Tout cela est fort bien jusques-là, & on ne doute point de la modération de Christophle de Thou : mais s'il se croyoit permis de cacher ses véritables sentiments devant Charles IX. ce qui est encore une question ; comment s'avisoit-il de louer pas de s'en la † dissimulation du jeune Tyran dans prévaloir. une circonstance si atroce ?]

<sup>† Notez que le P. Daniel ne manque pas de s'en la † dissimulation du jeune Tyran dans prévaloir.</sup>

*Fin tragique de l'Amiral de Coligny.* POUR revenir au Massacre, M. De Thou sortit dès le Dimanche matin pour entendre la Messe ; mais les corps morts de deux personnes notables, qu'il vit trainer tout ensanglantez dans la Riviere, le saisirent si fort, qu'il rentra chez lui tout

tout consterné & n'en sortit que plusieurs jours après, lorsque le tumulte fut appaisé. Enfin il rencontra son frere, avec qui il monta sur une hauteur, d'où ils pouvoient découvrir Montfaucon. Le Peuple y avoit trainé ce qui restoit du corps de l'Amiral & l'avoit attaché à une pièce de bois de traverse avec une chaine de fer. La vuë d'un si grand Capitaine dans cet état leur parut un objet bien lamentable. Quoi! disoient-ils, c'est ce même homme que nous avons vû peu de jours auparavant dans le Chœur de Notre-Dame, plein de vie & de projets contre l'Espagne & les Pays-Bas ! Le voilà qui a fini ses jours d'une maniere si déplorable ! qu'est-ce que de l'homme & que les jugemens de Dieu sont terribles !

L'ANNE'E suivante, il pensa à étudier plus commodément, & pour cet effet il quitta la maison de son Pere pour loger chez son Oncle, Nicolas de Thou, Conseiller au Parlement & Chanoine de Notre-Dame, où il avoit dans le Cloître une très-belle maison. Ce fut-là où notre illustre Auteur, Collègue de son Oncle & Chanoine comme lui, commença de former cette belle Bibliothèque, [dont le Catalogue a été imprimé après sa mort, & dont je pense que celle

1573.  
*Son desir  
de voir  
l'Italie.*

1573. celle du Roi à profité, au moins en grande partie.] Mais la vie douce qu'il menoit dans cet Enclos avec son Oncle & avec ses livres, n'empêchoit pas qu'il ne soupirât de tems en tems vers l'Italie : [Objet perpétuel des vœux d'un jeune homme qui aime la Peinture & qui s'y connoit, mais sur tout d'un homme de Lettres, zélé pour la gloire de son pays, & qui a déjà formé le dessein de travailler à l'Histore universelle de son Temps.] Voici comment il arriva que sa passion fut satisfaite.

*Il y va  
avec Paul  
de Foix.*

PAUL DE FOIX, qui avoit été Conseiller au Parlement de Paris, & un de ceux qui avoient été engagez dans l'affaire de la Mercuriale sous Henry II. & François II. après avoir eu depuis diverses commissions ou Ambassades très-honorables & à Venise & en Angleterre, venoit d'être nommé par Charles IX. pour aller remercier le Pape & les autres Princes d'Italie de la part qu'ils avoient bien voulu prendre à l'élévation †Hen. III. de son Frere sur le trône de la Pologne. Cette nouvelle Ambassade, qui étoit extraordinaire, fut envisagée par la famille, comme une des plus belles occasions pour faire voir l'Italie à leur jeunesse, c'est à dire, au Jeune de Thou, à son Cousin germain & à quelques autres,

tres, parens ou alliez. Le Chancelier de Chiverni, déjà beau-frere de M. de Thou, s'intéressa pour lui auprès du nouvel Ambassadeur, d'ailleurs grand Ami du Premier Président. Conclusion qu'il fut accepté avec ses Camarades & que le voyage se fit avec le plus grand plaisir du monde.

DE FOIX étoit un homme d'un mé-*Caractere* rite rare à tous égards & du côté des *de cet Am-* talens & du côté de la vertu. Comme *bassadeur.* il avoit été destiné à l'Eglise dès son enfance, il avoit fait ses humanitez avec tant d'application, qu'il écrivoit en Latin correctement & parloit Grec avec facilité. Naturellement il étoit propre aux sciences ; mais il se partagea entre le Droit & la Philosophie, le premier comme son occupation, depuis qu'il avoit été appelé aux affaires, & l'autre comme son délassement. Aristote par sa netteté & son exactitude lui parut préférable à tous les Philosophes ; & cette prédilection alla si loin, qu'elle s'étendit sur tous ses sectateurs déclarez, mais principalement sur Jaques Charpentier, Docteur célèbre pour ce tems-là ; sur Augustin Nyphus, petit-fils du fameux Italien de ce nom, Charles Utenthove, Hubert Giffen, & Robert Constantin, le même qui nous a donné un

1573. si bon Dictionnaire Grec. Ces quatre derniers, véritablement savans & par conséquent peu avantagez de la fortune, il les prit dans sa maison [& renouvella dans un siècle à peu près barbare, l'humanité des Scipions & des Atticus dans les tems les plus hâueux de la République Romaine.] Daniel Barbaro, noble Venitien & restaurateur de la Philosophie dans son pays, comme son Parent Hermolao l'avoit été des belles-lettres, eut aussi beaucoup de part à son estime par la conformité de leurs sentiments sur l'Ancien Philosophe ; car ce Venitien, quoique d'Eglise & homme de piété, en étoit si coiffé, qu'il avoûoit ingénument que *s'il n'étoit pas Chrétien, il seroit Aristotelicien en toutes choses* ; [aveu si souvent répété par nos Hypocrites de profession ; je veux dire, Vanini & ses semblables.] Dès que M. De Foix eut renoncé au Parlement pour les Négociations étrangères, il ménageoit son temps avec tant d'économie, qu'après celui qu'il donnoit à ses dépêches, il employoit tout le reste à l'étude. Cependant il ne lisoit point & n'écrivoit rien ; mais il écoutoit avec tant d'application un jeune Lecteur, qu'il avoit dressé, & se formoit des idées si nettes & si fixes de tout ce qu'il avoit ouï, qu'il

1573.

qu'il pouvoit l'énoncer sur le champ, & l'éclaircir à sa maniere. A l'égard des qualitez morales, jarnais, dit M. De Thou, on n'a vu tant de candeur, tant d'élévation de génie, tant de zèle pour l'Etat & pour le bien public, tant d'horreur pour toutes sortes de vices : ajoutez un air vénérable, un port majestueux, un accueil obligeant, une voix douce & insinuante, qui lui gagnoient tous les cœurs, & même à la Cour.

DANS cette Ambassade, il prit avec *Et du*  
lui Arnaud D'Ossat, celui-là même qui *Cardinal*  
lui succéda à Rome, qui le servit si bien *D'Ossat.*  
dans le procès qu'il y eut & dont nous  
parlerons tout à l'heure, & qui y mé-  
rita le Chapeau. D'Ossat partageoit a-  
gréablement tous ses plaisirs, c'est à  
dire, ses lectures & ses méditations. Il  
tâchoit même, par un effort de génie  
très-louable, de le réconcilier avec Pla-  
ton, en lui faisant la lecture de ses plus  
beaux Dialogues ; mais les fleurs & les  
digressions continues de ce Philosophe,  
jointes à l'interruption ordinaire du  
genre Dialogique, ne lui revenoient pas  
tant que la précision & la méthode du  
précepteur d'Alexandre. D'Ossat, pour  
soulager son attention, après avoir lu  
le Dialogue, lui en rappeloit le précis :  
[c'est à dire, que pour le reconcilier

1573. avec le Divin Platon, il faisoit auprès de lui l'office du grand Aristote.] Mais c'étoit-là *l'étude secrète*, ou pour mieux dire, le *plaisir à la dérobée* qui se passoit entr'eux deux dans le Carosse, ou à Cheval tête à tête. Dès qu'on étoit arrivé au gite, toute la troupe se rassembloit sous le chef, &c, en attendant le diner, le Lecteur y lissoit tout haut les sommaires de Cujas sur le Digeste, que l'Ambassadeur leur expliquoit ensuite dans le détail : & en effet ces sommaires étoient si succints, que Cujas, informé de l'honneur que M. De Foix lui avoit fait en si bonne compagnie, en donna une seconde édition plus étendue & la lui dédia. Enfin les Muses les plus severes étoient si fort de l'Ambassade, qu'après la pâture du corps, on revenoit immédiatement à celle de l'ame, Choene (c'étoit le nom du Lecteur) déployant son Aristote avec les Commentaires de Picolomini sur les secrets de la Physique, & à chaque article qu'il en avoit lû, De Foix & d'Offat leur en développant alternativement les difficultez. [On dit que M. Daillé + le Bayle, *Dictionnaire Hist.*

+ Voyez *Dictionnaire Hist.* Pere se plaignit toute sa vie des deux ans qu'il avoit été obligé de voyager avec les fils de Du Plessis Mornay, par la raison qu'il n'avoit jamais plus mal étudié,

étudié, disoit-il ; il est probable, que  
s'il se fut trouvé en pareille compagnie  
en faisant son tour de delà les Monts,  
il auroit plustôt lamenté sur la briéveté  
du voyage, que sur sa longueur.

IL faut que M. De Thou ait eu grand plaisir à faire le sien ; car il en a beau- coup à le raconter : & ce n'est pas l'article le moins curieux de ses *Mémoires.*] D'abord ils virent Turin & Cazal, d'où ayant pris congé de l'Ambassadeur avec ses jeunes Amis, ils fit une Course dans le Milanez, toujours avec cet esprit d'examen & de recherche, qui convient à un homme qui se propose d'écrire l'*Histoire*. Pavie fut le premier objet de leur curiosité & sur tout la Chartreuse, devant laquelle se donna la funeste bataille, où François I. tomba entre les mains des Vainqueurs. Un Chartreux des plus âgez, qui y faisoit l'office de Mystagogue, les assura comme témoin, que ce Prince ayant été fait prisonnier proche de leur couvent, y fut introduit par la brèche que le Canon y avoit faite, & que s'étant mis à genoux pendant que les Religieux chantoient au Chœur une partie du Ps. CXVIII, [ou selon nous CXIX.] ils en étoient, quand le Roi entra, au y 69. *Coagulatum est sicut lac cor eorum ; ego vero legem tuam*

1573. *tuam meditatus sum*; Leur cœur s'est coagulé comme du lait, mais pour moi j'ai médité ta parole: & que ce bon Prince les prévenant ajouta la suite à haute voix: *Bonum mibi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas*; Il m'est bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances. [Le fait pouvoit être vrai, quoi qu'il ne soit guere probable & ne s'accorde pas même avec l'histoire; mais enfin le Religieux Ultramontain n'étoit peut-être pas fâché de couvrir sous une enveloppe sacrée la censure indirecte d'un Prince François.]

*Le Cupidon de Michel Ange.* De Pavie on fut à Milan, à Lodi, à Plaisance, où ayant rejoint l'Ambassadeur, on se rendit à Mantouë pour y saluer le Duc Guillaume. Ce fut-là, où entr'autres curiositez arrangées en très-bell ordre dans un Cabinet magnifique, la Princesse Isabelle leur fit voir ce fameux CUPIDON ENDORMI de la main de Michel Ange, que toute la Troupe avec M. De Foix lui-même ne pouvoient se lasser d'admirer. Il étoit du plus

+ Dans le territoire de Genes. beau marbre de † Spezzia, & le Sculpeur y avoit mis tout son savoir faire. Mais ils furent bien étonnez, quand à ce Cupidon moderne, qui avoit comme épuisé leur admiration, on en fit succéder

1573.

der un autre d'un ancien maître, déterré depuis peu & un peu gâté de la terre, où il avoit été enseveli depuis plus de mille ans. Stupefaits à la vue d'un marbre si correct & si animé, ils avoûerent de bonne foi & avec un peu de honte, qu'ils avoient mal ménagé leur admiration & leurs éloges, & qu'on n'avoit pas mal fait de leur montrer l'autre le premier. *Aussi, leur dit l'Introducteur, ce n'est qu'à cette condition, que l'Ouvrier a fait présent du nouveau, n'étant pas naturel, que ceux qui auront vu l'Ancien, se soucient beaucoup de considerer le moderne.*

DE Mantouë on passa à la Miran-François dole, à Concordia & à Ferrare, où de Patrice. Foix s'arrêta autant comme Philosophe que comme Ambassadeur ; car après y avoir salué la Cour, il souhaita d'avoir quelque conversation avec François Patrice, qui y expliquoit Aristote d'une maniere nouvelle & singuliere, [c'est à dire, en le réfutant, & en frayant le chemin, comme il a fait, aux Gassendistes futurs ; c'est à dire, au Vuide & aux atomes.] Il ne croyoit pas même que tout ce que nous avons sous son nom, fut véritablement de lui. Ce ne sont que des Extraits, disoit-il, où l'on a fourré par-ci par-là quantité de choses, qui

1573. qui appartiennent à des Philosophes plus anciens.

*Entrée  
dans Ve-  
nise.*

UNE Galere magnifique du Duc de Ferrare conduisit toute l'Ambassade à Venise par le grand Canal, où il profitèrent d'un beau clair de Lune, qui redouloit la beauté du Spectacle, en peignant dans le fond des eaux l'image de tant d'édifices & de palais qui sont presque tous de marbre. De Foix alla loger chez l'Ambassadeur de France, & les jeunes de Thou chez Dona Justina, la seule femme de son genre, dans cette grande ville, qui fut exempte de mauvais bruit. C'est que l'Ambassadeur ordinaire, Le Sieur Du Ferrier, ami du premier Président & de toute sa famille, pour ne pas omettre cette circonstance de précaution, en ayant été averti de bonne heure, y avoit sage-ment pourvû.

*Séjour à  
Padouë.*

CEPENDANT M. De Foix eut avis de Rome, qu'il pourroit y être mal reçu ; que le Pape n'avoit pas oublié la Mercuriale, ni la condamnation des Conseillers & que quoi que son affaire en particulier eut été terminée à son avantage, cela n'empêcheroit pas qu'on ne demandât en plein Consistoire la révision du procès. [Voyez jusqu'où va la délicatesse d'un Vicaire de J. Christ ! il ne veut

veut point auprès de lui d'Ambassadeur qu'on puisse soupçonner de tolerance, & c'est un crime chez lui que d'avoir voulu sauver la vie à quelques Errans. Aussi assure-t-on que le bon Pere avoit fait faire des réjouissances publiques sur le massacre dont on a parlé.] Dans la crainte que ces avis ne fussent trop bien fondez, De Foix jugea à propos de faire un petit alte sur les terres de Venise, & pour cet effet il choisit Padouë, la plus savante de ses villes & toujours fidelle à Aristote depuis long tems. Et cependant le jeune de Thou avec son Cousin parcoururent Vicenze, Peschiera, Le lac de Garde, Verone, les Tombeaux des Scaligers, Bresse, Bergame, Creme, Este & Cremone ; y compris la visite chez les Savans de tous ces lieux ; car c'étoit-là sa principale chasse : [il vouloit, dans cette Histoire projetée, rendre justice, comme il a fait, à tous les Hommes Illustres de son siècle. Pour cela, il faloit les voir, les entendre, s'informer de près de leur caractere & de leurs ouvrages : tout cela entroit dans son plan aussi naturellement que la situation des lieux, le cours des rivières, les divers campemens des armées. En un mot, notre jeune Chanoine, semblable à Pline la jeune & toujours

1573. toujours muni de bonnes tablettes, ne revenoit jamais chez lui les mains vuides.]

*A Florence.* DE FOIX un peu rassuré par ses amis, partit pour Rome sur la fin de l'hyver & arriva à Bologne, où chacun s'empressa de le saluer, & nouveau profit pour l'Historien futur. De Bologne on descendit jusqu'à Florence par l'A-pennin déjà tout couvert de neige. Le Vieux Cosme, qui vivoit encore, envoya au devant d'eux le Prince son Fils, & de Thou trouva à Florence tout ce qu'un homme de lettres pouvoit souhaitter de plus rare & de plus curieux : bustes, tableaux, vases antiques, pierres gravées, bas reliefs, tout ce qui ne se voit point ailleurs. La Bibliotheque de S. Laurent lui parut un vaste repertoire, dont Pierre Victori lui faisoit voir tous les trésors ; entr'autres un vieux recueil des *Interprètes Grecs* d'Aristote, un *Virgile* en lettres capitales le plus ancien qui soit au monde, un Livre des *Pandeîtes*, transporté de Constantinople, peutêtre l'Original de Justinien, rare MS. que Cujas avoit tant desiré de voir, jusqu'à se rendre en Savoie pour en négocier l'usage, s'offrant de consigner deux mille écus en main tierce, s'il pouvoit en jouir pendant un an,

an, & ne doutant nullement qu'avec ce secours il ne restituat tout le texte dans sa premiere intégrité. A quoi le Grand-Duc fit réponse qu'il n'avoit qu'à venir sur les lieux, mais que ni pour or ni pour argent le MS. ne sortiroit point de sa place. Le Vazare, Historien des Peintres & des Sculpteurs d'Italie, & grand Peintre lui-même, se trouva là tout à propos pour informer de Thou de mille particularitez qu'il ne savoit pas, & entr'autres de celles qui ne se disent qu'à l'oreille, comme par exemple, le meurtre de Garcias de Médicis par son propre frere, & la vengeance que le Pere en tira de ses propres mains. [On en a parlé à la fin du VI. Volume de cette *Histoire*.]

DE Florence on vint à Sienne, où vivoit encore le vénérable PICOLOMINI, <sup>A Sienne.</sup> *Picolo-*  
*mini.* qui faisoit passer à nos voyageurs tant d'après-dinées agréables & instructives. On fut le voir en corps & à la suite de l'Ambassadeur, qui ne crut point se dégrader par cette visite. On le trouva tout seul, apuyé sur un oreiller & retouchant ses commentaires sur Aristote, mais si ces commentaires les avoit instruits, sa conversation les édifa parfairement, par le récit tout simple de ses études & des consolations qu'il y avoit trouvées

1573. trouvées & qu'il y trouvoit encore tous les jours malgré son grand âge. [En effet, un Philosophe, dans la sublimité de ses Méditations, est comme isolé du Monde, &, transporté aux régions supremes de la lumiere, il regarde la Terre de haut en bas. C'est le vrai Daphnis de l'Eglogue :

*Candidus insuetum miratur lumen Olympi,  
Sub pedibusque videt nubes & Sydera Dap-  
nis.]*

*Avis aux Historiens.* AUTRE agrément a Sienne pour M. De Thou. Cette Ville, comme on scait, venoit d'essuyer une guerre cruelle, où la France étoit entrée sans beaucoup de raison & avoit payé bien cher son imprudence. De Thou naturellement en devoit parler sous Henry II. & pour en parler pertinemment, il faloit visiter les lieux, les dehors, les campemens, les attaques diverses de la place, le tout avec des experts, témoins oculaires de tout ce qui s'étoit passé : [Figurez-vous les Troyens, lorsque les Grecs s'étoient retirez sous la rade de Tenedo :

*Panduntur portae ; juvat ire & Dorica  
castra,  
Desertosque videre locos, littusque relictum :  
Hic*

*Hic Dolopum manus ; bic saevus tendebat* 1573.

*Achilles :*

*Classibus bic locus : bic acies certare solebant.*

M. Le Maréchal de Schomberg conseilloit autrefois au Dr. Burnet, lorsqu'il travailloit à son *Histoire de la Réformation*, de ne pas trop s'engager dans des détails de guerre, de sièges & sourtout de batailles, par la raison sans doute, qu'il n'y a gueres de personnes, même de celles qui s'y trouvent, qui en pénètrent le détail, occupées qu'elles sont à leur poste particulier. Ce Conseil est encore plus sage à l'égard d'un Historien qui n'a point été sur les lieux & qui par conséquent ne sauroit s'en former une idée bien nette.]

DE FOIX entra de nuit à Rome & *A Rome* fut conduit à l'audience secrète du Pape par l'Ambassadeur ordinaire : quelques jours après, il eut audience publique, & de Thou avec tous ses Camarades fut admis à baiser la sainte pantoufle : [preuve non équivoque de sa Religion :] Cela n'empêcha pas que le procès de la Mercuriale, terminé à Paris, depuis plus de douze ans, ne fut rappelé à Rome & renvoyé à une Congrégation de Cardinals. Voici les raisons qui engagent de Foix à tant de patience : La 1.

1573. est qu'il étoit d'Eglise ; la 2. que le Cardinal de Pellevé lui avoit conseillé malignement de s'en remettre à la décision du Pontife ; & la dernière que le Cardinal d'Armagnac son Oncle, encore plus bigot que son frere, lui avoit promis tout nouvellement à Avignon, où ils s'étoient vus, de lui réfigner tous ses bénéfices, s'il avoit cette complaisance pour le S. Siège. Avec tout cela, il fut bien surpris, quand il se vit de nouveau sur la celiette, quoi qu'Ambassadeur extraordinaire : & en effet, il me semble qu'il étoit plus naturel de suspendre le procès jusqu'à ce que la Commission fut expirée. Quoi qu'il en soit, s'il trouva des Ennemis à Rome, il y trouva aussi des Consolateurs, sur tout parmi les Cardinaux de la Faction François. Un des plus ingénus fut le Cardinal de S.<sup>e</sup> Croix, qui avoit été Nonce en France & qui venoit d'obtenir le chapeau à la recommandation de Catherine. Voici de quelle maniere cette Eminence lui developpa les longueurs & la fierté de la Cour de Rome, un jour que de Foix, accompagné du jeune de Thou, l'étoit allé voir dans sa vigne. De Thou n'étoit point suspect, il étoit fils du premier Président, & le premier Président avoit eu de grandes relations avec

*Discours  
notable du  
Cardinal  
de Sainte  
Croix sur  
les lon-  
gueurs de  
la Cour  
de R.*

avec le Nonce, Raving qu'il fut Cardinal.

— DE FAUT, leur dit-il, que je vous découvre des mystères que d'on voile ici du plus religieux silence & que je vous fasse connaître l'esprit d'une Cour, dont la sévérité ne s'excuse qu'envers les fobbles. Elle n'a pas de plus grande joie que d'embarrasser par la longueur de ses procédures toute personne distinguée qui s'est soumise à son jugement. L'éclat qui s'en répend dans le Monde, fait naître dans les Esprits cette crainte respectueuse de son autorité, à proportion de notre foolishness, ou de cette terreur panique qui nous fait renier de Religion. Mais quand il se trouve un Prince assez ferme pour s'en exempter, alors on use d'adresse & déguisement avec lui & cette rigueur disparaît. Sachez donc que tout ce grand respect qu'en a pour cette Cour n'est fondé que sur l'opinion des hommes & sur leur patience, & que ce qui perdroit les autres Etats, comme a dit Machiavel, fait subfitter celui-ci. Je vous en aurois averti d'abord si vous vous fussiez adressé à moi. Avez-vous connu un certain Galleas de S. Severin, Comte de Cajazze, mort en France depuis peu? Dans vos

C 2 dernières

1573. dernieres guerres le \* Roi le fit un des premiers Colonels de son Infanterie Légere. Après la paix, il vint à Bologne voir ses parens & recueillir le peu de bien qu'il y avoit. Ceux qui s'en étoient emparez, le déférèrent à l'Inquisition, comme nouveau Religionnaire, sur quoi il fut arrêté & conduit à Rome. A cette nouvelle, le † Roi tout en colère dépêcha ici S. Goart de la maison de Vivonne, présentement Ambassadeur en Espagne, avec charge expresse de le redemander & de le ramener à quelque prix que ce fut. S. Goart exposa ses ordres ; Le † Pape qui étoit dur, tergiversa, & à la troisième instance, fit mine de renvoyer cette affaire à une Congrégation de Cardinaux. Mais l'autre, qui voyoit bien où le jeu alloit, ne lui donna que trois jours pour y penser, lui déclarant que si on ne lui remettoit l'Officier sain & sauf dans ce terme-là, il se le feroit rendre d'une autre maniere & qu'il avoit ses ordres. Le terme expiré, il vint au Pape, & comme il vit qu'à son ordinaire il vouloit éluder sa demande, Hé bien, dit-il, puisque je n'ai rien obtenu, j'ai ordre du Roi de retirer son Ambassadeur & de le ramener avec moi. C'étoit proprement le serrer de près

\* François I, ou Henry II.

† Charles IX.

‡ Pie V.

1573.

près & du même cercle dont usa Popilius Lénas avec Antiochus. Le Pape extraordinairement ému & craignant une rupture, répondit en pâlissant qu'il y penseroit & que le Roi seroit content : & en effet l'audience finie, après avoir déchargé sa colere contre ce Prince, qu'il traita de *Jeune homme*, & contre son Envoyé qu'il traita d'*Yvrogne*, il donna ordre pour l'élargissement de S. Severin. Vous voyez par-là, disoit le Cardinal, que notre Cour est plus expéditive quand elle a à faire à certaines gens ; & du reste, il ne faut pas que vous vous arrêtez aux injures de sa Sainteté ; Car de Vivonne, qu'Elle taxoit d'*Yvregnerie*, est un homme d'esprit & de bon sens, & d'une si grande sobrieté qu'il ne boit jamais de vin.

[Tout ceci n'est point dans la grande *Pourquoi Histoire de M. De Thou*, mais il n'en *de Thou* est pas moins vrai.] Il dit dans ses Mémoires, qu'ayant noté ce Discours dans ses Tablettes pour en faire usage dans <sup>ne la pas insérer dans son Histoire</sup> ses Annales, il s'en abstint parce qu'il en avoit oublié la date ; [C'est une défaite, puisqu'il ne pouvoit ignorer l'année de son séjour à Rome, qui ne dura pas six mois : mais voici la véritable raison qu'il ne dit pas : c'est que les Emissaires de la Cour de Rome, ayant

1573. beaucoup écrit sur les 18 premiers Livres de son Histoire, qui furent imprimés chez Pauisson en 1604; n'auroient pas manqué de renouveler & de redoubler même leurs criaillicies, si en 1608, que parut la suite jusqu'à la fin du règne de Charles IX, ils y avoient trouvé sous l'année du voyage, cette longue & odieuse conférence de 3. Ecclésiastiques à Rome, dans la grotte de la vigne d'un Cardinal, sur la lenteur ordinaire des procédures du S. Siège. C'est alors qu'il auroit fallu rompre avec une Cour, qu'on vouloit ménager; il n'en auroit pas été quitte pour une obèle dans l'Indice Expurgatoire. Ainsi il renvoya le tout aux Mémoires, qui ne dévoient paroître qu'après sa mort.]

*Course à Naples.*

*Folie des Athées.*

PENDANT que le procès de l'Am-  
bassadeur se renouvelloit, & que D'Os-  
sat signaloit son apprentissage politique,  
à le mettre dans une parfaite clarté, De  
Thou prit ce tems pour faire une Course  
jusqu'à Naples par cette caverne pou-  
dreuse & cavée dans le Roc, que Se-  
neque a si bien décrite quelque part &  
qui traverse toute la Montagne Pan-  
philippe. Ce voyage fut très-court, il ne  
vit que peu de Savans à Naples; mais  
il y vit les Tombeaux de Virgile & de  
Sannazar, sans oublier Notre Dame de  
Mergiline,

1573.

Mergiline, si fort chantée par les Muses d'Italie. Ajoutez à cela, que la vuë de Naples & des environs entroit encore dans son plan, rien n'étant plus aisé à un Historien Peintre, que de représenter une scène qu'on a vuë pour ainsi dire de tous côtés. A son retour à Rome, Muret, Manuce, Latini, Gambara, Fulvio Ursino, Pantagola & quantité d'autres, satisfirent amplement sa curiosité sur tout ce qu'il vouloit savoir. Muret entr'autres lui apprit le triste sort de trois Savans de réputation, *Scipion Tettio Napolitain*, *Aonius Palearius de Verulo*, & *Nicolas la Franc de Benevent*. Le premier, pour avoir été accusé d'Athéïsme fut envoyé aux Galères, & apprit à ramer sur ses vieux jours, pour n'avoir pas voulu apprendre à se taire dans un âge mûr ; Le second, pour avoir dogmatisé, passa par le fagot, malgré toutes les beautes d'un poëme Latin qu'il avoit publié sur l'immortalité de l'ame : & l'autre fut pendu pour avoir parlé trop librement sur le chapitre du S. Siège. [Après cela, que dirons-nous de ces Etourdis, qui se proposent de corriger les opinions du Genre-Humain ? Ils disent que la Politique a eu besoin de ces opinions pour tenir les peuples en règle : quand

1573. cela seroit, il ne prouveroit que la folie des Murmurateurs & la nécessité qu'il y a de reprimer en eux une espece de rebellion philosophique, qui influë sur la tranquilité générale.]

1574. *Retour de l'Ambassade à Lyon.* SUR ces entrefaites arriva à Rome la nouvelle de la mort de Charles IX. elle tira hûreusement d'intrigue M. De Foix. Ainsi ayant pris congé du Pape & laissé à D'Offat le soin de ses intérêts, il partit pour aller Saluer le Roi de Pologne qui revenoit à grandes journées pour succéder à son frere : il le trouva en Dalmatie & l'accompagna jusqu'à Venise avec tout son Monde. De Thou dans sa grande Histoire a rendu compte en détail de cette entrevue, dont il fut le Spectateur curieux, & nous dispense de nous y arrêter. Nous dirons seulement que l'Ambassade ayant comme fini, il songea à regagner sa patrie. Du Ferrier, grand ami de son Pere, lui expédia à Venise ses passeports & ne le quitta qu'après de grands témoignages de confiance. En voici un des plus forts. De Thou n'avoit pas encore renoncé à l'Eglise, où on l'avoit destiné dès son enfance, comme Cadet de la Maison. Du Ferrier, qui par sa sagesse & son grand âge prévoyoit toutes les conséquences d'un tel engagement

ment & qui avoit des idées fort saines sur la Religion, le conjura de prendre bien garde au parti qu'il embrassoit, de consulter ses forces & ses motifs, avant-

que de se déterminer : qu'à la vérité, il n'y avoit rien de plus jouable, ni de plus grand, que de se vouer à la gloire de Dieu & au service de son Eglise par des motifs Chrétiens ; mais que ces grands bénéfices que l'on couchoit en jouë & qu'on n'obtenoit guere que par la faveur, y apportoient un plus grand obstacle qu'il ne croyoit, & que de récompenses de la vertu qu'ils devoient être, ils en devenoient souvent le véritable poison : paroles, dit-il, qui le pénétrerent si fort, qu'il resolut dès-lors d'en profiter en tems & lieu & de choisir pour cet effet un genre de vie plus naturel. Cependant De Foix fut renvoyé à Rome pour remercier le Pape des brefs qu'il avoit envoyez au Successeur, & De Thou l'y accompagna ; comme il l'accompagna aussi dans son retour auprès du Roi, qui avoit déjà gagné Turin. Là, pour ne point l'embarrasser dans les défilez des Montagnes, on ordonna à ceux qui suivoient la Cour de prendre le chemin de Lyon.

De Thou y trouva son frere ainé, *Henry III.*  
qui étoit Maître des Requêtes, homme *se déclare  
pour la  
vigoureux  
guerre.*

## LA VIE de

vigoureux & actif & très-propre pour la négociation. Dans ce tems-là chacun étoit dans l'impatience de savoir de quel côté tournoiroit l'esprit du Roi à l'égard des Protestans, ou pour la paix ou pour la guerre. Car on ne doutoit point qu'il ne se déclarât avant que de passer outre ; & les deux frères, très-zelez pour le bien public, furent ravis de se trouver-là pour en apprendre quelque chose. En effet, il y eut Conseil & délibération là-dessus, où de Foix fut admis & parla fort judicieusement & fort inutilement : car le Roi avoit pris son parti dès sa retraite de Pologne, malgré les remontrances qu'il reçut à Venise & les sages conseils qu'on lui donna de pacifier son Royaume ; comme Charles-Quint & Ferdinand avoient été obligez de faire à l'égard de l'Allemagne. Ce quiacheva de déterminer ce Prince du mauvais côté, ce fut la flatterie de ses Courtisans, qui le prirent par son foible, qui étoit la presomption, & entr'autres de Villequier, qui l'accompagnoit, celui-là même qui poignarda sa femme deux ans après, dans le Château de Poictiers ; De Foix lui résista en face à Lyon dans le Conseil & ils eurent sur ce sujet de grosses paroles, comme il le fit connoître à De Thou,

Thou, avec de grands soupirs sur ce qui alloit arriver; *La Cour vaut la guerre*, leur dit cet habile Ministre, mais elle ne sera pas long temps sans s'en repentir. Du reste, il remit le jeune Chanoine entre les mains de son frere, en lui témoignant que la compagnie d'un garçon si sage lui avoit fait grand plaisir & qu'il ne le laisseoit partir qu'à regret. Les deux freres en arrivant chez eux trouverent leur Père & leur Mere à Celi en Gâtinois, où ils faisoient leurs vendages.

De retour d'Italie M. De Thou s'applaça à la lecture plus que jamais. Il avoit acheté beaucoup de livres à Rome, à Genes, à Venise, par tout où il en avoit trouvé de rares, & il n'avoit respiré qu'après le loisir d'en faire usage, comme un homme enrichi des dépouilles de l'Orient: c'est à dire, des Auteurs Grecs, [gens pour la plus part d'une merveilleuse simplicité & d'un commerce fort agréable; préférable même à tout autre, à moins qu'on ne trouve de bons amis formez sur ce goût, qui vous dédommagent de la conversation des Anciens, en les reproduisant en quelque sorte.] M. De Thou en trouva de ce caractère & il s'en félicite à chaque page: ceux qu'il distingue parti-

1575.  
*Les Amis  
de M. de  
Thou.*

1575.

particulièrement, & qui sont déjà tout connus par une réputation qui n'a point varié, sont les deux frères, *Pierre & François Pitbou*; *Antoine Loysel*; *Jacques Houllier*; & *Claude du Puy*, qui avoit épousé une de ses parentes. Sur tous les autres il éléve *Nicolas le Fèvre*, qu'il cultiva davantage & qu'il conserva plus long temps. C'étoit un homme, dit-il, en qui le savoir & la droiture, la douceur & la gravité, la pieté & la sagesse avoient fait une alliance à ne se séparer jamais.

1576.

*Il voit la* voyage. Comme le plan de son Histoire devoit embrasser non seulement ce qui s'étoit passé de plus considérable en France depuis la mort de François I. mais encore dans tout le reste de l'Europe, il comprit qu'un voyage en Flandre & en Hollande où tout se disposoit à de grands mouvemens, lui devenoit en quelque sorte nécessaire; & pour cet effet il s'afficia avec quelques parens & quelques amis de son âge pour faire cette course. Ils virent la Picardie, la Flandre, le Brabant; mais ils ne passèrent pas Anvers, parce que les tems étoient soupçonneux & qu'on les arrêtoit en divers endroits, à la vérité sans danger, mais non pas sans crainte de quelques

quelques interrogatoires incommodes.

A son retour à Paris il retourna à ses livres & à son projet, bien mortifié, lors qu'on vint lui dire, qu'à la sollicitation de son Pere, le Roi l'avoit nommé Conseiller Clerc au Parlement de Paris. Il nous apprend lui-même qu'il eut beaucoup de peine à se soumettre au desir paternel ; il aimoit l'étude & la liberté, quoique zélé d'ailleurs pour le bien de l'Etat autant qu'homme du monde & déplorant ses malheurs plutôt que les siens propres. Mais enfin il fut ceder : ce fut M. De Chiverni son beau-frere, qui lui apporta les provisions de cette charge, des premières postes. qu'il eut expédiées depuis qu'il avoit reçu les Sceaux. Le Témoignage que M. De Thou se rend à lui-même, par rapport à sa conduite dans ce nouveau poste est digne d'être rapporté. Il parloit peu, disoit-il, s'appliquoit fortement à ce qu'on disait, avoit du respect pour ses Présidens, honoroit ses confreres, déféroit à ses anciens & vivoit avec les jeunes avec amitié. Il fut deux ans sans rapporter de procès, & depuis il s'en défendit tant qu'il pût. Comme il étoit un des derniers de sa chambre, quand il faloit opiner, il avoit une attention extraordinaire pour les avis des

pré-

1578. préopinans, & suivoit celui qui du rappo-  
roissoit le meilleur, en louant la per-  
sonne qui l'avoit ouvert : il n'en disoit  
pas davantage, à moins qu'il n'eût de  
nouvelles raisons pour le confirmer.  
Quand il commençoit à parler, il avoit  
une émotion dont il n'étoit gueres le  
maître ; dans la suite il élavoit sa voix  
& poursoivoit avec plus de tranquillité.  
Cette émotion jointe à son peu de mé-  
moire lui faisoit souvent perdre ce qu'il  
avoit médité, & qu'il ne se rappeloit  
qu'après le jugement. Pour obvier à ce  
défaut, il ne trouva d'autre moyen que  
de coucher par écrit les principaux chefs :  
ce qu'il pratiqua depuis dans les plus  
importantes affaires. Il ne s'en cachoit  
point, quoique d'abord il en eut eu  
quelque honte : car malgré tous ses soins,  
sa mémoire infidelle lui faisoit toujouors  
oublier une partie de ses raisons : sem-  
blable à ces Poëtes, dit-il, qui génez  
par la rime ou par la césure ne s'expri-  
ment qu'imparfaitement. Ainsi quoique  
la Chambre fut convaincue de la pré-  
sence d'esprit & qu'on ne put mieux  
entrer dans la difficulté, il n'éroit ja-  
mais content de lui-même. [Voilà des  
leçons dont chacun peut faire usage :  
Les Esprits superficiels sont toujoutrs as-  
sez prévenus en leur faveur, mais il n'ap-  
partient

partient qu'aux grands hommes de se défi er de leurs forces.]

L'ANNEE suivante fut douloureuse, mais assez diversifiée pour M. De Thou. Son frere ainé, pour avoir servi la Cour avec trop d'ardeur, jusqu'à courir la poste & faire les trente ou quarante lieues en un jour pour des négociations secrètes, succomba enfin sous le poids, & tomba dans une langueur dont il ne put revenir. Les Médecins lui conseillèrent de prendre les eaux & on se détermina pour celles de Plombières dans la Lorraine. Sa femme & son frere, c'est à dire, notre De Thou l'y accompagnèrent ; & pendant que l'aîné prenait les eaux, le Cadet prit un Guide avec lequel il parcourut une partie de l'Allemagne, Strasbourg, Bado, Stugard, Esling, Ulm, Augsbourg, Lindau, Constance, Bâle & Schaffhouse en Suisse, Colmar, d'où il retourna à Plombières, & de là à Paris, où son frere mourut. [Il fait quantité de remarques Géographiques & autres sur tous ces lieux, mais nous n'en choisissons que celles qui nous ont paru les plus intéressantes, en nous réservant le droit d'y joindre nos petits éclaircissements.]

1579.  
Il parcourt  
une partie  
de l'Alle-  
magne.

UNE

1579. UN des plus belles églises de Strasbourg est sa Cathédrale, dont la Tour est d'une hauteur extraordinaire. De Thou voulut y monter; mais lorsqu'il fut descendre, un vent furieux qui s'éleva tout à coup, joint aux ouvertures qui éclairent l'escalier & ne montrent qu'un affreux précipice, le firent trembler. [Je remarquerai en passant que l'Architecte qui travailla à cette Eglise, fit aussi le plan de celle de Berne & l'exécuta: mais il ne vécut pas assez pour finir la Tour, & voilà pourquoi elle est demeurée imparfaite jusqu'à présent, nul autre n'ayant eu le courage de la pousser plus haut.]

*Bade, où  
il trouve  
Hubert  
Languet.*

À BADE De Thou trouva HUBERT LANGUET, Bourguignon de naissance, mais attaché au service de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange & Fondateur de la République des Provinces-Unies. Il fut charmé de sa franchise, de sa probité & de la solidité de son jugement, non seulement par rapport aux belles-lettres, mais principalement par rapport aux intérêts publics, qu'il avoit ménagé toute sa vie auprès des Princes d'Allemagne avec une droiture & une habileté peu communes. [On prétend que c'est lui qui composa le Livre de

*Junius*

*Junius † Brutus*, où les Tyrans sont si mal traitez. M. Arnaud & M. Bayle † *Vindi-  
cione contra Tyrannos*.

1579.

ont fait grand bruit de ce livre & l'ont objecté très-injustement à tout le corps des Protestans : mais ils ne consideroient pas que ce livre étoit sans nom d'auteur & sans aveu, que dans la suite deux Universitez fameuses, Oxford & Cambridge, en ont condanné la doctrine, & qu'enfin il fut composé dans un temps, où il étoit bon de faire peur aux mauvais Princes, qui se croyoient arbitraires & qui en venoient à des massacres pour se rendre justice, lorsque les peuples refussoient d'aller à la Messe. Si ceux qui approchent des Roix & des Princes savoient prendre leur temps pour leur dire la vérité & les convaincre qu'ils doivent être les Peres de leurs sujets, on n'auroit pas besoin de composer des Livres pour se défendre contre eux ; mais quand on void tant de gens qui les flattent, Ecclésiastiques & autres, & qui leur soufflent dans le cœur le venin du Despotisme, au renversement de toutes les loix Divines & Humaines, n'est-il pas juste qu'il y ait quelqu'un qui leur fasse peur & produise quelque Ecrit qui serve en quelque sorte de principe reprimant contre le torrent de la flatterie ? C'est proprement ce qu'on

1579: se proposoit alors dans ces sortes de livres; comme pour tourner en sens contraire un jonc qui a contracté un mauvais pli & qu'on veut redresser.] De Thou passa trois jours entiers dans la compagnie de cet éxcellent homme, & quand il le quitta, Languet lui fit present d'un mémoire écrit de sa main sur l'Etat du Corps Germanique, qu'il possédoit si parfaitement, qu'il en instruisoit même ceux du pays. Ce Mémoire ne fut point inutile; on le retrouve dans la grande Histoire sous l'année 1543, lorsqu'il entre dans le détail de la Guerre de Smalcalde contre Charles-Quint. Avant que de se quitter, Languet lui fit remarquer dans le lieu même, où ils prenoient les eaux, le célèbre Salentin, Comte d'Ysembourg, qui étoit à une fenêtre vis à vis, avec Jeanne de Ligne sa femme, sœur du Comte d'Arenberg. *Que choisiriez vous,* lui-dit-il en riant, *si vous en étiez le maître, ou d'une belle femme, comme celle-là, ou de l'Archevêché de Cologne?* Sur quoi voyant que De Thou ne comprenoit rien à cette question, il ajouta que ce Salentin étoit devenu si amoureux de cette femme, que pour l'épouser, il avoit renoncé à cet Archevêché. Il lui fit remarquer encore, que les Princes & les

1579.

les grands-seigneurs Allemands, qui avoient embrassé la Religion Protestante, se trouvoient assez embarrassez pour marier leurs filles, qu'ils ont presque toujours en grand nombre; au lieu qu'au paravant ils les plaçoiient dans de riches Abayes, où elles gagnoient bientôt le tûton & la régence du Monastere. [En effet, une fille, fut-elle née Princesse, veut être occupée, & si ce n'est des minucies du ménage, du moins des minucies de la Religion.]

Sur la route de Stutgard, son guide <sup>Stutgard</sup> s'égarant, ils furent obligez avec un <sup>& ses</sup> Gendil-homme qui les accompagnoit, de s'arrêter dans un petit village. Là ils appelerent le Ministre du lieu, le firent dîner avec eux, & lui demanderent pourquoi on ne travailloit point chez Eux ce jour-là? C'étoit le 25. de May, fête du Pape S. Urbain. Je vous dirai <sup>mon sentiment là-dessus</sup>, dit l'Ecclesiastique, dès que vous m'aurez dit le vôtre <sup>sur ce qui s'est passé il y a quelques années en France le jour de la S. Berthelemy.</sup> De Thou ne hésita point, traita le massacre selon ses mérites, & le perça du trait de son Pere; *Excidat illa dias, &c.* Sur quoi l'autre se voyant rassuré, lui parla ainsi: "Quoi qu'on ait aboli les <sup>anciennes</sup> superstitions; on n'a pour-

1579. " tant pû réussir à l'égard de certains  
 " jours, que le peuple chomme avec  
 " une dévotion très-supersticieuse. Celui-  
 " ci en est un. Ces bonnes gens uni-  
 " quement occupez de leurs intérêts,  
 " se sont mis dans la tête depuis plu-  
 " sieurs siècles, que s'il fait beau temps  
 " aujourd'hui, leurs vendanges seront des  
 " plus abondantes : & c'est ainsi qu'on  
 " chomme en France le jour de S. Vin-  
 " cent ; ce qui est vrai.

*Esling & ses vins.* ESLING est renommé pour l'abon-  
 dance de ses vins. Dans les Celliers de  
 l'Hopital, on en conserve une grande  
 quantité dans des tonneaux de diverse  
 grandeur, rangez de suite en forme de  
 degrez. On en fit boire à M. De Thou  
 du N°. XL. qu'on disoit être en effet  
 de quarante feuilles : Les Princes d'Al-  
 lemagne le prennent par remede, [com-  
 me les Romains du tems de Pline pre-  
 noient le vin Opimien, qui avoit alors  
 plus de 160 feuilles :] mais à l'égard  
 du Vin du Necker, à mesure qu'on en  
 tire du plus grand tonneau, on en re-  
 met autant du tonneau voisin, toujours  
 plus nouveau que son confrere ; & ainsi  
 de suite jusqu'au N°. 1.

*Burgaw.* A BURGAW, capitale d'un petit  
 Marquisat de ce nom, il admira la vé-  
 nération des Allemands pour la pureté  
 du

1579.

du mariage ; car de tout le grand patrimoine que possédoit l'Archiduc Ferdinand & qui s'étendoit depuis les Alpes de Carniole jusqu'aux Montagnes de la Vosge, au de-là du Rhin, les Princes ses Neveux, fils de son frere Maximilien, ne laisserent aux Enfans naturels de l'Archiduc, que le petit Marquisat qu'on vient de nommer, parce qu'il les avoit eus de Philippine Velser, qui vivoit encore, & que ce mariage vrai ou faux, inégal & clandestin, avoit été contracté contre la volonté des parens.

A AUGSBOURG il vit les Fuggers, les *Augſbourg.* fils ou petits-fils de ces riches banquiers, que Maximilien, grand-pere de Charles-Quint, avoit ennoblis, & qui vivoient en Princes dans cette grande ville, curieux, savans, magnifiques & maîtres sur-tout d'une des plus belles collections de médailles qu'il y eut alors en Europe. A Lindaw sur le bord du Lac de Constance, il contempla les coteaux d'alentour, chargez de vignes jusques sur le bord de l'eau, & faisant une des plus riantes perspectives. Constance fut aussi visitée pour l'amour du Concile, qui termina si hûreusement un Schisme des plus scandaleux. Schaffhouse fit aussi considérer ses cascades ; & le Rhin commençant

1579. mençant à porter batteau le conduisit à Basle.

*Basle.*

BASILE AMERBACH, pour qui il avoit des lettres de recommandation de la part de M. Pithou, ne le quitta point, qu'il ne lui eut fait voir cent curiositez intéressantes : une Bibliothèque de recueils MSS, de médailles antiques & de quelques petits meubles qu'Érasme avoit laissez à son Pere par son testamant : entr'autres un Globe-Terrestre d'argent, bien gravé & enluminé & qui s'ouvrit tout à coup dans le tems qu'on étoit après à l'étudier : c'étoit le signal pour faire venir le vin, on en remplit les deux hémisphères, qu'on vuida à la santé du nouveau-venu, & du Président & des freres Pithou, selon la coutume du pays. Après quoi, on fut à la Bibliothèque publique, riche de plusieurs MSS. anciens & modernes, de Commentateurs Grecs sur Platon & sur Aristote non publiez, de divers MSS. du N. Testament, [de plusieurs Tableaux de Holbein, de son portrait quand il étoit jeune, de son portrait dans un âge mûr, du portrait d'Érasme, quand il avoit déjà plus de 50. ans, des figures du même Peintre, dessinées à la plume sur les marges de la *Louange* † de la *Fo-Encomium*. lie de l'édition in 4°. & très-mal cu-  
piées

*† Moriae*

*Encomium.* lie de l'édition in 4°. & très-mal cu-  
piées

piées dans les impressions de Suisse & de Hollande. Quel plaisir pour un Virtuoso, comme étoit alors notre Conseiller Clerc, que de pouvoir dire : *In Pinacothecam perveni vario genere tabularum mirabilem ! nam & Zeuxidos manus vidi nondum vetustatis injuria vittas, & Protagonis rudimenta, cum ipsius naturae veritate certantia, non sine quodcum horrore tractavi ; jam vero Apollis Helvetii etiam adoravi : tanta enim subtilitate extremitates imaginum erant ut similitudinem praecisa, ut credores etiam animorum esse picturam ! ]*

PLATER, Dr. en Medecine dans la même ville, leur fit voir dans son Ecurie une espèce d'Elan, ou d'Asne sauvage, de la grandeur des mulets d'Auvergne, le corps court & de longues jambes, la corne du pie fendue comme celle d'une biche, quoique plus grosse, le poil hérissé & d'une couleur jaunâtre & brune. Il leur montra encore un Rat de Montagne de la grandeur d'un Chat, autrement nommée Marmotte. Il étoit renfermé dans une Cassette & comme il avoit passé l'hiver sans manger, il étoit tout engourdi. Plater avoit aussi l'Etui des Fossiles de Conrad Gesner ; tel qu'il est décrit & dessiné dans un de ses Livres. De Thou avec

1579. l'aide d'Amerbach, qui s'y connoissoit, examina tout avec beaucoup de curiosité.

*Mulhouse* MULHAUSE, à peu de distance de & sa foire Basle, leur offrit un autre genre de spectacle. C'étoit la Foire du lieu ; on voit, dit-il, parmi une multitude de Monde de tout âge, de tout sexe, & de toute condition, les femmes soutenir leurs Maris, les filles leurs Peres chancelans sur leurs chevaux ou sur leurs Asnes ; en un mot c'est une vraye Bacchanale. Dans les Cabarets, tout est plein de bûveurs & de Chanteurs : là de jeunes filles leur versent du vin dans des gobelets d'une grande bouteille à long cou, sans en répendre une goutte ; les pressent de boire par d'agréables plaisanteries ; boivent elles-mêmes incessamment, & reviennent à toute heure faire la même chose, après s'être soulagées du vin qu'elles ont pris ; & tout cela dure jusques bien avant dans la nuit. Ce qu'il y a de singulier, dit-il, c'est que dans un si grand concours de peuple & parmi tant d'Yvrognes, tout se passe sans querelle & sans contestation.

*Son retour à Paris.* EN revenant à Plombieres, De Thou trouva son frere un peu soulagé par les eaux ; mais étant arrivez à Paris, il y mourut au bout de quelques mois. Cette perte

perte l'affligea éxtraordinairement aussi bien que toute la famille qui le sollicita à se marier par cette raison : mais il aimoit l'étude, & pour l'amour d'elle le célibat ; & son temps n'étoit pas encore venu. Il faut bien des circonstances réunies pour déterminer un Savant de côté-là.

L'ANNÉE suivante la Peste l'ayant chassé de Paris, il se retira à Maillé-Laval près de Tours ; où charmé des délices du lieu, il en fit la description en vers Iambiques. Mais cette même année ne se passa point sans voyage. Il les aimoit & il avoit plus d'une raison de suivre en cela ses inclinations. Son *Histoire*, dont il avoit déjà tracé le Canevas dans son Esprit, exigeoit de lui un œil curieux pour tout ce qui pouvoit l'embellir & la justifier ; & d'ailleurs il est probable que son Pere & toute sa famille & lui sur tout, étant dans le parti de la Cour, contre la Ligue, qui commençoit à sapper l'Autorité Royale, il avoit de tems en tems des Commissions secrètes, qui venoient fort à propos pour ses vues particulières. Il vit donc Alençon, Seéz, Falaize, Caen, & par occasion l'Abbaye de S. Etienne, fondée par Guillaume le Conquérant. Le Château de Caen fut aussi visité : on

1580.  
*Il se retire  
à Maillé-  
Laval.*

*Il parcourt  
la Nor-  
mandie.*

*Caen &  
son Cha-  
teau.*

1580. lui montra l'endroit par où Coligny l'avoit pris en dernier lieu, à la grande surprise de la Reine Mere, qui en passant par-là, peu de temps après, avoit taxé, par ces paroles méprisantes, la conduite du Gouverneur : *Comment a-t-on pu rendre une si bonne place ? il semble que des femmes avec leurs quenouilles auroient suffi pour la défendre.*

*Le Mont S. Michel.* De Caen il passa à Aunay, à Avranches, au Mont S. Michel, autre Abbaye fameuse, autrefois sur la côte & à présent située dans la Mer, à deux lieues du rivage. On y passe à cheval sur des bancs de sable, quand la Mer est basse. C'est un Rocher de figure Conique, enfermé d'un Mur fort élevé, où l'on monte par degrés taillés dans le roc. Ils y forment une espece de ruë, bordée des deux côtes de boutiques, où l'on vend aux Pelerins, des Chapelets, des images de plomb & autres bijoux de cette nature, autrefois d'un grand profit. Il y a aussi des hôtelleries pour les loger. Au haut du rocher est la Citadelle, avec l'Abbaye, aussi grande & aussi spacieuse que le rocher a de tour. Le bâtiment est soutenu par des Arcaboutans de la même pierre, qui servent à éléver avec des poulies les grosses provisions du Couvent. Outre l'Eglise

glise, avec une tour fort élevée, il y a 1580,  
deux Cloîtres voutez l'un sur l'autre,  
des Refectoires, des Offices, des Citer-  
nes, une Bibliothèque, un logis pour  
l'Abbé, une galerie très-bien percée,  
enfin un jardin, où il croit d'é excellens  
melons. Tout cela fait depuis long  
tems l'admiration de la France & même  
des Etrangers.

LA Bretagne fut aussi parcouruë ; 1581.  
après quoi il revint par Vitré, Laval, Il est nom-  
Chateaugontier, Angers, Saumur & mé Com-  
Tours à Maillé. Il y trouva des Let-  
missaire  
tres de son Pere, qui lui mandoit de se pour les  
rendre à Poictiers vers le Maréchal de grands  
Cossé pour des affaires de conséquence. Jours en  
Il s'agissoit de quelques instructions pour  
ce Maréchal, qui de concert avec le  
Duc d'Anjou, devoit joindre en Peri-  
gord le Roi de Navarre & le porter à  
la paix. Sa commission expédiée, il re-  
tourna à Paris, alors tout occupé à  
l'exécution des Articles de la Confé-  
rence de Flex. Entr'autres conditions  
on y étoit convenu, qu'on députeroit  
des Conseillers du Parlement de Paris  
pour rendre la justice en Guienne, &  
aux environs, où la licence de la Guerre  
avoit causé de si grands desordres. C'est  
ce qu'on appela les Grands Jours. On  
nomma pour cela douze Conseillers Laï-  
ques,

1581. ques, deux Conseillers Clercs & un Président. Le Président étoit Antoine Séguier, qui fit nommer de Thou pour un des Conseillers Ecclesiastiques. Parmi les Laiques, on choisit entr'autres Jean de Thumery, Claude du Puy, & Michel Hurault de l'Hopital, petit-fils du Grand Chancelier, jeune homme d'un génie élevé, d'un savoir délicat, & d'une grande facilité à s'énoncer en Latin & en François. De Thou lia avec lui une amitié intime, & parce que cet ami avoit une grande passion pour la

*Hieracolo-phium, hoc de re Accipitraria.* Cest son nouvelle Fauconnerie, il composa en sa faveur, & pour son coup d'essai un très-beau Poème sur cette espece de chasse.

*Il saluté le Prince de Condé & le Roi de Navarre.* CETTE nouvelle commission fit beaucoup d'honneur à M. De Thou & lui procura d'ailleurs de grands agréments. D'abord après son départ pour Guienne, il fut choisi par la Compagnie pour aller saluer en passant Henry Prince de Condé, qui faisoit sa résidence à S. Jean d'Angeli, & qui le reçut avec toute la distinction que meritoient & son caractère de Député, & aussi sa qualité de Fils du premier Président. On choisit Bourdeaux pour le siège de cette judicature. Nouvelle commission au jeune Député d'aller à Casteljaloux saluer le

1581.

Roi de Navarre, qui l'ayant reçu avec sa bonté ordinaire, lui ordonna de le suivre à Nérac, lui fit voir sa ville, ses jardins, ses allées, sa cour, la Reine Marguerite son Epouse, & la Princesse Catherine, sa sœur unique, qui échut quelque tems après à un Prince de Lorraine; bien différente de sa belle-sœur du côté des sentimens & de la conduite. Il y vit aussi Du Faur, Chancelier de ce Prince, celui qui avoit été engagé dans l'affaire de la Mercuriale, & qui avoit tant d'obligation au premier Président.

S'ETANT acquitté de sa commission, Fait con-  
il reprit son chemin par Agen, où il vit noissance  
Sylvius Scaliger, le frere ainé de son avec Syl-  
Ami, homme fort doux & fort savant, vius Sca-  
liger.  
celui qui publia l'ouvrage de son Pere  
sur l'*Histoire des Animaux* † & les dédia † par Ari-  
à Durandy Président de Thoulouze. M. foste.  
De Thou eut beaucoup de part à cette  
publication, quoi qu'imparfaite: le reste  
qui échut à Joseph Scaliger, fut confié  
à sa mort à Daniel Heinsius son Elève,  
qui n'en a pu rien faire, tant ces papiers  
étoient en desordre.

Le Couvent des Jacobins de Bour- Eloge de  
deaux fut choisi pour le lieu des séances. Pithou &  
Loisel étoit Avocat, & Pithou Procu- de Loysel.  
rleur général de la Commission: couple  
d'Amis,

1581. d'Amis, illustre par leur mérite & par leur probité, & plus encore par la conformité de leur zèle pour le bien public : l'ouverture s'en fit avec un concours extraordinaire, attiré par la nouveauté du spectacle, & par l'élevation d'un Tribunal, qui alloit finir tant de desordres, ou du moins en suspendre le torrent.

1582.  
De Montagne &  
de Vinet.  
+ Langebaston, I.  
Président.

AVEC tout cela, il ne perdoit point de vuë ni son Histoire, ni ses autres Etudes. Un Vieillard + vénérable de Bourdeaux, l'instruisit de mille particuliitez intéressantes : Le Célèbre Montagne, Maire du lieu, s'y trouva encore tout à propos pour lui communiquer les siennes ; & il en étoit bien capable, tant par sa franchise naturelle, ennemie de toute cabale, que par son expérience ; car il connoissoit la Guienne à fonds : Jean Malouin de Sessac fournit aussi son écot ; & même Elie Vinet, Recteur du Collège public, & Ami de Turnebe, de Muret, & de Buchanan. Comme il étoit bon Critique, de l'aveu de tous ceux qui ont vu son *Ausone*, De Thou lui communiqua les deux premiers chants de sa *Fauconnerie*, qui furent imprimez à Bourdeaux cette même année sous leur révision. La Poësie étoit pour de Thou une espèce de délassement ;

lassement ; la Jurisprudence sa profession particulière ; & l'*Histoire* son travail & son occupation sérieuse. [Il a eu cela de commun avec de grands hommes, d'avoir su cultiver les fleurs parmi les ronces des affaires publiques : mais il faut avouer que c'est trop de choses à la fois & qu'un homme qui n'est occupé qu'à un beau jardin, est beaucoup plus en état de réussir de ce côté-là, que s'il partageoit son temps entre le parterre & les épines.]

PENDANT le mois de Février les *Courses au*  
réunions des Commissaires furent inter-pays de  
rompus : On prit cette occasion pour  
voir le pays de Medoc ; Thumeri, Loy-  
sel & Pithou voulurent être de la par-  
tie. Ils virent donc en bonne com-  
pagnie tout ce pays qui est à côté de  
Bourdeaux, & parcoururent toute la  
côte qu'ils trouvèrent fort agréable. Ils  
voulurent même avoir le plaisir de di-  
ner sur le rivage : & comme la Mer  
étoit basse, on leur apportoit des huî-  
tres toutes fraîches, qu'ils trouvèrent  
d'un goût si relevé, qu'ils croyoient re-  
spirer la violette en les mangeant, & si  
saines, qu'un de leurs valets en avala  
plus d'un cent sans en être incommodé.  
La conversation répondit au regal &  
jamais Ciceron avec ses amis dans sa

1582.

Tusculane n'ont passé de plus doux moments. La beauté de la saison les invita à aller voir M. de Candale à Castelnau. Ce Seigneur étoit savant dans la Géométrie & dans les Méchaniques. Pendant le repas qu'il leur donna, on le jeta sur la hauteur des Pyrénées : c'étoit l'article favori de sa science, sur lequel ils eurent toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter. Il leur raconta donc que s'étant trouvé aux eaux de Bearn à la suite de Henry d'Albret, pere de la Princesse Jeanne, il résolut de monter au sommet de la plus haute de ces Montagnes, qu'on nomme les *Jumelles*, à cause de ses deux pointes : que dans le tems qu'il s'y préparoit, quelques jeunes gens, vétus de simples camisoles, s'offrirent de l'accompagner ; qu'il les avertit que plus ils avancerroient, plus ils sentiroient de froid ; ce qu'ils n'écouterent qu'en riant, surtout lorsqu'ils le virent muni d'une robe fourrée, telle qu'on les porte dans la Norwege : qu'environ la Mi-May, sur les 4 heures du matin, ils monterent assez haut pour voir les nuées au dessous d'eux ; qu'alors le grand froid arrêta tout court les rieurs, & les obligea de rebrousser ; mais que pour lui il prit sa robe, & gagna, en montant, des retraites

*Hauteur  
des Pyré-  
nées.*

traitez de chevres & de boucs sauvages, qu'il vit se promener par troupes sur ces roches escarpées ; qu'ayant poussé plus loin, il parvint jusqu'aux aires d'aigles & autres oiseaux de proye, qui avoient été le *non plus ultra* de tous les curieux qui l'avoient précédé ; ce qu'ils remarquèrent aisément aux traces qui avoient été faites dans le roc & qui aboutissoient là ; quoique ce ne fut encore que la moitié du chemin : Qu'ainsi après s'être un peu reposé & avoir pris de la nourriture, il s'enveloppa la tête & se fit une nouvelle route avec les paysans qu'il avoit amenez ; qu'en cas de résistance de la part du Roc, ils se servoient d'échelles & de grapins ; que par ce moyen ils arriverent en un lieu, où ils ne voyoient plus de traces d'oiseaux, fort satisfaits & comme triomphans de les voir voler au dessous d'eux, quoi qu'ils ne fussent pas encore au sommet ; mais qu'enfin ils y arriverent à peu de distance près : Qu'alors il choisit un lieu commode, d'où il pût regarder sûrement jusqu'en bas, qu'il s'y assit & qu'avec le quart de Cercle, prenant pour rez de chaussée le courant plausible des eaux au pie de la montagne, il trouva la hauteur de onze cens brasses, ou toises de notre mesure, la

1582. toise de six pieds ; ce qui monte à 1320. pas Géometriques , le pas de 5 pieds , à la maniere des Grecs.

*Sentiment  
de Pline  
là-dessus.*

*+ Hist.  
Nat. Lib.  
2.*

[APPAREMMENT que ce Seigneur ne fit pas long séjour sur cette Montagne : Quoi qu'il en soit, il paroît par son calcul, que le Mont Olympe, qu'on a cru le plus élevé, ne l'est pas plus que les Jumelles, puisque tous les anciens Géographes sont convenus assez généralement de lui donner dix Stades de hauteur. Xenagoras en trouva un demi davantage & sur ce pié-là la différence disparaît. PLINE, qui n'étoit pas moins curieux que ce Seigneur & qui avoit été Procurateur en Espagne sous Vespasien, ne nous dit rien de la hauteur de ces Montagnes ; il se contente de nous rapporter le calcul de Dicéarque Disciple d'Aristote, & fort savant. *Cui + sententiae adest, dit-il, Dicaearchus, vir in primis eruditus, regum curâ permensus montes,* c'est à dire les Montagnes de son pays ou de la Grèce, *ex quibus altissimum prodidit Pelion, MCCL passuum;* c'est à dire, 1250. pas de hauteur ; ce qui revient à la mesure de dix Stades. Mais ce calcul paroît incertain à notre Pline : *Mibi incerta haec videtur conjectatio, haud ignaro quosdam Alpium vertices, longo tra-etu, nec breviore, quinquaginta millibus pas-choj*

*suum ad surgere.* Ce seroit 50000. pas de hauteur pour les plus hautes pointes des Alpes : ce qui est inconcevable. Aussi, dit le P. Hardouin sur ces dernieres paroles, il y en a qui les entendent du chemin qu'il faut faire pour aller jusqu'au haut par l'obliquité des sentiers : & je croi qu'il a raison.]

DE Castelnau nos Commissaires paſſerent à l'Esparre, à Soulac, à Royan, à Talmond, à Blaye, où ils indiquerent aux habitans du lieu le *Capilaire*, qui y croit en abondance, & leur apprirent à en faire le Syrop ; auparavant ils le faifoient venir de Montpellier pour leur argent ; & depuis ils en débittent eux-mêmes à qui en a besoin.

DE retour à Bourdeaux les séances recommencèrent & comme il s'agissoit principalement de causes criminelles, où les Conseillers Clercs n'avoient point de † voix, on chargea M. De Thou, † De Coquelei son ajout, des informations, des interrogatoires & des confrontations de témoins : occupation pour lui bien moins agréable, que la visitation des Cabinets des Savans & des Bibliothèques. Ensuite arriverent les feries de Pâques ; & nouvelle excursion en Gascoigne ; à Bazas, à Albret, à Tartas, au Mont de Marsan, à Ayre & à Tarbe,

*Le Capilaire.*

*Autre excursion : à Tarbes.*

*même en Angleterre*

*les Seigneurs spi-*

*nels rituels*

*n'assistent point com-*

*me Juges aux procès*

*des Criminaux d'E-*

*tat.*

1582. dont ils visiterent les bains si à propos, que M. De Thou s'y guérit d'un Rhumatisme au bras gauche, que ses veilles studieuses lui avoient causé.

*A Pau.* De Tarbes ils passerent à Compan ; à Lourdes, à Pontac & enfin à Pau, dont ils admirerent la situation, les Jardins & la Citadelle. La Princesse Catherine, qui s'y trouva, la même dont nous avons parlé, les y reçut avec beaucoup de bienveillance. Pithou les avoit déjà quittez dès Ayre pour s'en retourner à Bourdeaux ; Ici Loisel fut obligé de faire la même chose : mais Thumery & de Thou continuant leur route, allerent prendre les eaux de Bearn, admirables contre la gravelle & les obstructions, & si legeres, que toute leur force s'évapore en un moment, à moins qu'on ne les prenne à la source. On en prend 50. verres à jeun sans danger. M. De Thou se contenta de la moitié & s'en trouva extrêmement récréé.

*A Orthez.* ORTHEZ & sa nouvelle Académie fondée par la Reine Jeanne, furent aussi trouvez dignes de leur curiosité. Navarreins, forte Citadelle, & son pont qui est merveilleux, meriterent aussi un coup d'oeil : C'est Henry d'Albret, Roi de Navarre, qui la fit bâtir, pour se

1582.

se consoler de la perte de son Royaume & en défendre le reste. Passant ensuite par S. Palais & par S. Jean pié de Port, ils virent, à la Bastide de Clarence, *A la Bas-tide. Eloge du Ministre du lieu.* JEAN DE LICARRAGE, Ministre du lieu, qui par ordre de la Reine Jeanne, avoit traduit le Catéchisme & le N. Testa-ment en Langue Biscayenne & l'avoit fait imprimer en beaux caractères à la Rochelle : [ce qui me fait souvenir, pour le dire ici en passant, d'un petit Catéchisme, que j'ai vu à Carcassonne, imprimé en Patois du pays par ordre de l'Evêque pour l'instruction des paysans.] Le Ministre, que je viens de nommer & qui parloit également bien en François & en Basque, préchoit à ceux du pays en sa propre langue, & cela dans la même Eglise, où les Catholiques faisoient l'office devin, mais à heure différente ; [ce qui se pratique encore en divers lieux, comme dans le Limbourg + Hollandois ; où les Catholiques ayant + A Aulne dit la Messe jusqu'à dix ou onze heures & ailleurs. du matin, font tomber le rideau sur leur autel ; après quoi les Réformez s'y assemblent & font leur service : le tout fort paisiblement de part & d'autre ; car les peuples sont toujours tolérans dès que les Souverains ne sont point persécuteurs. Il y a plus, & puisque l'oc-

1582. casion s'en présente, j'instruirai ici mon Lecteur d'une particularité de Transylvanie encore plus singuliere : c'est que dans le tems que toutes sortes d'Hérétiques y étoient soufferts, on m'a assuré de bonne part qu'en certains lieux, dans la même Eglise, les 4. Religions y faisoient successivement leur service ; les Catholiques le matin, les Reformez à 10. heures ; les Lutheriens à deux, & les Unitaires à quatre ; sans que la paix & la bonne intelligence en fussent troublées le moins du Monde. Mais aujourd'hui les Jésuites, qui y sont les maîtres, se sont emparez de presque toutes les Eglises & ont si fort deconcerté les autres, & sur-tout les Unitaires, qu'ils leur ont imposé la nécessité ou de vider le pays, ou de se joindre à l'une ou à l'autre des deux communions qui y sont encore tolerées : triste situation, disent-ils, que d'avoir à choisir entre l'exil, ou l'hypocrisie & la mauvaise foi ! ]

*A Bayonne. Naissance du Gouverneur.*

BAYONNE, séparée en deux par la riviere de l'Abour, mérita aussi la curiosité de nos Voyageurs. Le langage y est fort singulier & les habits de même, sur tout pour les femmes : elles en ont pour chaque âge & pour chaque état ; pour l'état de fille, pour celui de

de femme, pour le deuil, & pour le service public de la Religion : ce qui fait de ce peuple un spectacle si bizarre, qu'on diroit à les voir qu'ils vont jouer la comédie. Le Gouverneur du lieu, JEAN DENYS DE LA HILLIERE, étoit un vieux Capitaine d'une grande simplicité & si bien fait à la fatigue, qu'il couchoit en tout tems la tête nuë & ne buvoit que du vin pur, quoi que ce fut du vin de Chalosse, le plus fort de la Province. Il reçut nos Commissaires avec la dernière franchise & ne fit point difficulté de leur raconter par le menu sa petite vie sans déguisement. Thumery, après l'avoir écouté, lui parla à cœur ouvert & lui conseilla de se marier au plus tôt. Ils se toucherent dans la main là-dessus & promesse de la part du Gouverneur d'en venir au grand remede : ce qu'il fit en effet peu de tems après.

De retour à Bourdeaux ils assisterent au procès de Rostaing, qui fut sévère-  
ment condanné ; ce qui fit dire par toute la Ville que depuis plus de trente ans on n'avoit point vu de si grand exemple de sévérité contre un Gentilhomme ; mais aussi il le méritoit bien, & d'ailleurs l'impunité, qui avoit régné dans toute la Guienne, étoit cause, qu'il

*Il revient  
à Bour-*

*deaux.*

*Procès di-  
vers.*

1582. n'y avoit aucun de ces Gentillâtres qui ne se fit justice à lui-même par la violence ou par le meurtre. Tous les procès n'étoient pourtant pas de même nature : en voici un d'un autre genre : Une jeune Demoiselle, sous prétexte de Religion, avoit quitté la maison de sa Mere, & sans le consentement d'aucun de ses parens, avoit épousé un jeune homme d'une condition très-inferieure à la sienne ; cependant *rebus integris*, le mariage n'étant point encore consommé. Le Jugement fut que le mariage seroit nul, que la fille rendue à sa Mere n'éprouveroit aucune violence sur sa foi, & défense au jeune homme de la voir, & de se marier avec elle sur peine de la vie. Arrêt, dit M. De Thou, d'autant plus nécessaire pour rétablir l'honneur & la validité des mariages, que dans ces temps de désordre il s'en éroit fait beaucoup de clandestins, & qu'on avoit besoin d'exemples pour reprimer l'infolence des ravisseurs.

*Il est rappelé à Paris.* CEPENDANT le Président de Thou, ou sentant la mort approcher, ou impatient de revoir un Fils qui lui faisoit déjà tant d'honneur, obtint du Roi la permission de le faire revenir. On nomma donc un autre Commissaire à sa place & il partit pour s'en retourner ; mais

mais sa marche ne fut pas directe : il 1582.  
vit l'Auvergne, le Bas-Languedoc, la  
Provence, le Dauphiné, la Bourgogne ;  
en un mot, tout ce qu'il falloit voir pour  
parler des lieux en Historien fidelle &  
intelligent. [Je soupçonne même que  
la Cour eut beaucoup de part dans cette  
excursion & qu'on ne fut pas fâché de  
sonder les Esprits par son Ministere. Il  
étoit d'Eglise, Conseiller au Parlement  
de Paris, d'une famille ancienne & sorti  
d'un Pere très-estimé ; tout cela lui  
ouvroit une entrée facile chez les Prin-  
ces, chez les Prelats, parmi les Nobles  
& parmi le Peuple.]

DANS le tems que M. De Thou se *Eft infor-*  
*disposoit à partir, il se répendit un bruit* <sup>mé du Ca-</sup>  
*que le Duc d'Anjou envoyoit au Roi un* <sup>ractère de</sup>  
*certain Salcède, qu'il avoit fait arrêter* <sup>Salcède.</sup>  
à Anvers. Les accusations fausses ou  
véritables, dont il avoit chargé plusieurs  
personnes, étoient cause qu'on en par-  
loit diversement. On en avoit écrit au  
Maréchal de Matignon, Gouverneur de  
Bourdeaux, pour l'informer qu'il étoit  
du nombre des accuséz, avec d'autres  
personnes du premier rang. Dans ces  
entretes, De Thou vint lui demander  
un passeport ; ce qui obligea le Gou-  
verneur de l'entretenir au sujet de Sal-  
cède, afin que suffisamment instruit sur  
son

son chapitre, il pût détromper sur sa route les prévenus, & sur tout le Duc de Monmorency, Gouverneur du Languedoc. Ainsi pour lui faire perdre toute créance au sujet de ce malhûreux, il lui dit que Salcède avoit passé sa jeunesse avec des brigans & des scelerats ; que depuis on lui avoit fait à Rouen son procès pour fausse monnoye ; qu'il n'avoit évité le supplice que par la fuite ; que s'étant caché de côté & d'autre depuis ce tems-là, enfin le Duc de Mercœur, du quel il étoit allié de fort loin, l'avoit pris sous sa protection. Matignon ajouta, que tout ce qui venoit de la Cour d'Anjou devoit être suspect, comme de gens sans Religion & sans honneur, qui se plaisoient à jeter dans l'ésprit du Roi des soupçons désavantageux contre ses plus fidèles serviteurs, en les confondant malignement avec un petit nombre de coupables. De Thou satisfait de ces éclaircissemens, partit avec Pithou & Thumery & après quelques jours de marche ils arrivèrent à Leictoure.

*Il passe à  
Leictoure.  
Caractere  
de Baleins,  
& son Hi-  
stoire tra-  
gique.*

IL venoit de s'y passer un fait des plus tragiques. Un nommé Baleins, qui en avoit été Gouverneur avant celui qui leur comptoit cette avanture, étoit un homme violent & qui avoit passé sa jeunesse

1582.

jeunesse dans les guerres contre le Turc. Il avoit une sœur, qui se laissa abuser par un des Officiers de sa Garnison sous espoir de mariage, & cependant l'Officier, quoi qu'amie de son frere, s'étoit marié à une autre. Mais la premiere en date en étant informée ; car qui peut tromper une personne qui aime ? Elle vint toute échevellée & toute éplorée trouver son frere & lui compter ce qui s'étoit passé. Baleins, qui étoit vif, prit aussi tôt son parti, lui ordonna de se calmer, & de le laisser faire. Ainsi il continuë de vivre avec l'Officier comme auparavant, sans lui en rien témoigner. Un jour il l'invite à dîner dans le château avec quelques amis & leur fait une chere magnifique. Le dîné fini & les Conviez retirez, il le prend à part, lui fait mettre les fers aux piez & aux mains, & se plaçant lui-même dans un fauteuil comme son Jugé ; l'interroge, & sur ses négations lui produit des témoins & entr'autres la demoiselle deshonorée & demanderesse, qui le confond. L'Officier effrayé avouë le fait, s'en excuse par les avances auxquelles il n'a pû résister, désavouant au surplus toute espece de parole ou de promesse de mariage. Baleins continuë de jouer son rôle, fait écrire par un secrétaire

1582. taire l'interrogatoire, les dépositions des témoins & leur fait signer le tout : Ensuite sur le serment des témoins & les confessions de l'Accusé, il le condanne à la mort : & non content d'avoir été son Accusateur, son témoin & son Juge, il fait encore le dernier office & le perce d'un coup de poignard, dans le tems qu'il reclamoit inutilement le secours de Dieu & des hommes, & qu'il se plaignoit amerement de l'infraction de l'hospitalité, ni plus, ni moins, que s'il n'en eut pas été lui-même le premier infracteur. Baleins envoya le corps aux parens, & ne doutant point que le Roi n'en apprit bientôt des nouvelles, il le prévint, lui en écrivit, en lui envoyant la copie du procès dont il garda l'Original par devers lui, & lui demanda sa grace pour un cas, où son honneur si cruellement outragé avoit reçu de ses propres mains une juste satisfaction. Le Roi effrayé de l'audace & de l'énormité de l'action, & appréhendant que s'il lui refusoit sa grace, cet homme violent ne se portât à quelque résolution fâcheuse, la lui envoya, en faisant partir en même tems un homme de confiance pour lui succéder. Baleins lui remit sans difficulté le gouvernement du Château & se retira avec sa famille dans une

une maison assez forte qu'il avoit dans le voisinage. [Si cette Histoire se fut trouvée reculée dans les temps fabuleux de l'Antiquité, il y a long tems qu'elle auroit servi de sujet à quelque belle Tragédie.]

De Leictoure ils vinrent à Auch, *A Auch.*  
 très-riche Archevêché, où le Cardinal *Caractère*  
 de Tournon avoit fondé un Collège. Ce *du Cardi-*  
 Prélat n'étoit pas homme de Lettres, *nal de*  
 mais comme il avoit l'ame élevée & *Tournon.*  
 qu'il vouloit soutenir son rang, il aimait  
 toute sa vie les sciences & ceux qui en  
 faisoient profession. Le beau Collège  
 qu'il fit bâtir à Tournon dans le Viva-  
 rais, origine d'un nom si illustre, en est  
 une marque, & toute sa vie en fut une  
 preuve perpétuelle. A la Cour, à Rome,  
 dans ses Voyages, il avoit toujours à sa  
 suite des gens habiles dans les belles  
 Lettres ; & il en prenoit tant de soin,  
 qu'Arnaud du Ferrier, qui avoit été  
 long temps attaché à son service, disoit  
 fort souvent qu'il n'avoit jamais étudié  
*plus à son aise, que lorsqu'il accompagnoit*  
*ce Cardinal dans ses Voyages.* S'il arri-  
 voit que ce Prélat fut obligé de suivre  
 la Cour, il n'étoit pas plustôt descendu  
 de cheval, qu'il visitoit la Chambre des  
 Savans de sa suite, pour voir si les males,  
 où étoient leurs livres, étoient en bon  
 état :

1582. état : souvent, pour qu'ils n'attendissent pas après, il les faisoit porter par ses mullets avec son lit & ses papiers : puis, tout étant prêt, il les éxhortoit à travailler pendant qu'il alloit trouver le Roi, dont il étoit le premier Ministre. Il tenoit table ouverte, mais il en avoit une particulière pour un petit cercle d'amis, dont ces Savans étoient du nombre, & c'étoit constamment la mieux servie & la plus délicieuse. Ceci se passoit sous le regne de François I. dans le temps qu'il avoit auprès de lui Pierre Danez, Du Ferrier, Vincent Lauro, Denys Lambin & Muret, tous distinguez par leur favoir & par leur mérite. [Du reste, ces Digressions perpétuelles n'appartiennent pas proprement à l'Histoire de M. De Thou ; mais comme il en est lui-même l'Auteur & qu'on les chercheroit vainement en d'autres livres, nous nous sommes imposéz la loi de n'en omettre aucune d'intéressante.]

*A Pybrac;  
Caractere  
du Seigneur du  
lieu.*

/ Au sortir d'Auch, De Thou & Pi-thou passerent par Caumont, Sanmathan, Lombez, S. Grimond & vinrent à Pybrac. Gui de Faur, qui en étoit Seigneur, les y attendoit comme ses Collègues & comme Ami particulier du Président de Thou, surtout depuis l'affaire

faire de la Mercuriale, où il en avoit reçu de si grands services. Ainsi grands épanchemens d'amitié de part & d'autre : communication du Poème de la Fouconnerie ; exhortation à de Thou de le continuer, ou plutôt de le finir par un 3<sup>e</sup>. Chant sur la guérison des Oiseaux de proye. Qui diroit que ce fut là un sujet poétique ? c'est pourtant ce qui fut exécuté. Passons à un article plus curieux.

Guil<sup>le</sup> de Faur, seigneur de Pibrac, Il est amoureux de la Reine Catherine. étoit alors Chancelier de la Reine Marguerite de Navarre, sœur des 3. Roix, & première femme d'Henry IV. Un petit refroidissement venoit de lui arriver de la part de cette Princesse une lettre un peu fiere, où elle lui reprochoit sa temérité d'avoir osé éllever ses desirs jusqu'à elle ; ce qui donnoit beaucoup de chagrin à Pibrac. Un jour qu'il se promenoit avec de Thou, il lui en fit confidence, comme au plus jeune, ne voulant pas, par une espèce de honte, s'en ouvrir à Pichou, qui étoit plus âgé & par consequent plus grave. Il récita donc à son jeune Ami la réponse qu'il méditoit pour cette Princesse, mais avec un air si prévenu & d'un siéle si passionné, qu'il étoit aisé d'en conclure qu'il en tenoit & que les reproches de la

1582. la Reine n'étoient que trop bien fondez. Pibrac envoya la réponse peu de tems après ; laquelle depuis a couru le Monde, & qu'on trouva pleine d'esprit & de délicatesse. C'étoit, dit M. De Thou, un homme d'une probité incorruptible & d'une pieté sincere, [Et bene  
conveniunt & in una sede morantur &  
pietas & amor. Il n'est pas le seul dont  
les soupirs aient été si ambitieux. J'ai  
connu un homme de bien qui en pou-  
voit dire quelque chose.] Il avoit du  
zele pour le bien public, une ame no-  
ble, une extrême aversion pour l'avarice,  
beaucoup de douceur & d'agrément  
dans l'esprit ; d'ailleurs bien fait de sa  
personne, de bonne mine & naturelle-  
ment insinuant. Voilà bien des tenta-  
tions pour une femme comme Margue-  
rite ! Il avoit appris les belles-lettres  
sous Pierre Busnel & s'étoit acquis sous  
Cujas une parfaite connoissance du Droit.  
Il écrivoit en Latin avec élégance &  
avoit du talent pour la poësie Fran-  
coise ; ce qui fit naître quelque petite  
jalouzie entre lui & le fameux Ronsard.  
Ses *Quatrains*, traduits en tant de lan-  
gues, lui acquirent quelque réputation,  
& encore à present on en trouve le fond  
très-solide. Enfin ses meilleurs amis  
n'ont jamais souhaité en lui qu'un peu  
moins

1582.

moins de paresse & de langueur ; mais c'étoit son tempérament & chacun scait assez que la Piété ne corrige pas toujours la nature ; à moins qu'on ne s'y prenne de longue main.

A TOULOUSE ils trouverent Pierre <sup>A Nar-</sup> du Faur, Cousin Germain du précédent, homme des plus laborieux & des plus appliquez ; & du reste, d'une humeur, d'une piété & d'une probité égales à celles de l'autre. A Montauban, ils virent Claude Granger & Robert Constantin, ce vénérable & labo-  
rieux Vieillard, dont la Vie parcourut tout le 16. Siècle, à 2 ans près. A Narbone ils trouverent le Duc de Joyeuse, qui les reçut amiablement & leur fit voir dans la Chapelle de la Grande Eglise, cet admirable tableau de la Résurrection du Lazare, peint par Sébastien del Piombo, mais du dessin de Michel Ange : ce qui leur rappela le défi de cet excellent Ouvrier avec Raphaël son Emule, à qui l'emporteroit dans son art pour un prix proposé par le Cardinal <sup>†</sup> de Medicis. Le Tableau de Hippo Michel Ange, qui fut achevé le pré-lite de mier, fut apporté à Narbone du vivant du Cardinal ; c'est celui dont on vient de parler : mais celui de Raphaël qui représentoit l'Ascension, n'ayant été fini

F qu'après

1582. qu'après la mort de l'Apprétiateur, on le garda à Rome, où il est encore dans l'Eglise de S. Pierre *in Montorio*.

*A Beziers.* A BEZIERS il admira ce beau pays, qui commence immédiatement après un bois de bruyeres & de Tamarins & qui offre le Spectacle de cet *Echantillon du Paradis tombé ici-bas*, comme l'appellent communément les Voyageurs, & qui en effet est le plus beau morceau du Monde habitable, si on en excepte quelques endroits d'Italie. Le Duc de Montmorency y reçut M. De Thou avec beaucoup d'honnêteté ; la conversation tomba d'abord sur Salcède : & comme de Thou parut se dénier des dépositions de ce Scelerat, Monmorency fit venir un † homme, nouvellement arrivé de Paris, qui lui apprit en particulier ce qui s'étoit passé à Anvers ; les motifs qui avoient porté le Prince d'Orange à arrêter Salcèdes, les entretiens que celui-ci avoit eus avec le Duc de Parme, & de quelle maniere celui que le Duc de Parme lui avoit associé, s'étoit tué lui-même quand on l'arrêta ; & afin, ajouta Chartier, que vous soyez convaincu que je vous dis vrai, vous saurez que Salcède a été mis entre les mains de Belliévre, qui l'a amené au Roi ; ce que le Duc d'Anjou & ses Ministres n'auroient jamais

1582.

jamais permis, s'il n'y avoit eu dans cette affaire que des suppositions. Conclusion que votre Pere même, que j'ai vu à Paris, a été d'avis de ne rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, mais de tenir le coupable en prison. En partant de Beziers, Monmorency lui donna pour guide ce même Chartier, reconnu dans la Province pour un homme d'un si mauvais caractère, que les Paysans demandoient à De Thou le long du chemin, si cet homme qui le précédent n'étoit pas Chartier? Et pourquoi me faites vous cette question, replica-t-il: C'est, dirent ils, que le bruit court qu'il a été pendu. Chartier, qui ne se souciolet de rien, & qui se croyoit à couvert de toute mauvaise aventure, ne fit que rire de ces questions & des avis qu'on lui donnoit: Il continua sur le même ton pendant le reste du Voyage, parlant de tout le Monde & de lui-même à tors & à travers: révélant la turpitude de son ancien Maître, le Maréchal de Bellegarde, dont la vie en effet avoit été fort sensuelle & la mort honteuse: [Car les uns disent qu'il mourut des excès + qu'il + Voyez avoit commis avec une jeune fille, comme pour grossir la liste de ceux, qui in *Tbuanus Reſtitutus.* *Venere obière:* quoi que d'autres prétendent p. 31. que la Reine Mere le fit empoisonner,

1582.

& c'est le rapport de Brantome.] Char-  
tier n'étoit pas plus discret sur son pro-  
pre chapitre: Il apprit à de Thou,  
qu'il étoit de Dol en Bretagne, qu'ê-  
tant encore fort jeune, son Pere le chassa  
de la Maison pour ses mœurs dépra-  
vées; qu'il s'embarqua ensuite sur un  
bâtiment, qui l'amena à Bourdeaux,  
qu'il s'y mit au service d'un Chanoine  
de son pays, qu'à l'aide de quelque  
peu de Latin il se fit Notaire Apostoli-  
que; que son Maître, qui étoit fort  
âgé, ayant chez lui une concubine, qu'il  
entretenoit; lui, qui étoit dans la vi-  
gueur de son âge, prenoit souvent la  
liberté d'usurper sa place; qu'ainsi il  
les gouvernoit tous deux; qu'après la  
mort du Chanoine, ils s'emparerent de  
son bien; qu'apprehendant les pour-  
suites des Héritiers, il s'étoit retiré à  
Toulouse & de là plus avant dans le  
Languedoc; qu'il s'y étoit insinué chez  
l'Evêque d'Aleth, de la maison de Joy-  
euse, en qualité de Notaire Apostolique:  
que le voisinage des Montagnes de Sault  
lui avoit donné occasion de s'associer  
avec les Bandouliers des Pyrénées, &  
avec leur Chef, dont il avoit épousé la  
fille: que comme dans cette Province  
il se mêloit de tous les différends, qui y  
sont fréquens, il s'étoit si bien fait à  
leur

leur manières, qu'ils le croyoient né & élevé dans le pays ; que déjà il éroit entré comme Secrétaire chez le Duc de Montmorency, mais qu'après la paix faite & rompue presque aussitôt avec des Protestans, il avoit pris parti avec le Maréchal de Bellegarde, & après sa mort, avec le Duc d'Anjou. Circonstances qu'il racontoit comme autant de belles actions, non sans y mêler plusieurs aventures pareilles à celle d'Apulée ou de l'Asne de Lucien, au grand étonnement des Afflans qui ne pouvoient comprendre d'où lui venoit tant de confiance & tant d'esprit avec si peu de jugement. [Pour achever l'Eloge Historique du dit Sieur, nous dirons ici que sa fin répondit au reste : Cat il fut pendu sous Henry IV. l'an 1603, comme M. De Thou nous l'apprend lui-même dans le CXXXIV. Livre de sa grande Histoire.]

A PEZENAS De Thou se débarassa de cet homme, & poursuivant sa route jusqu'à Montpellier, il y trouva hûtement & le Prince de Condé & François de Colligny-Châtillon, Gouverneur du lieu, qui lui firent l'un & l'autre l'accueil du Monde le plus obligeant. Le Prince le mena dîner avec lui à l'Hotel de Flès. Pendant le repas on

1582. parla de la fureur des duels, qui se répendoit par tout. Un homme de qualité †, qui se trouva-là, voulut les excuser sur la nécessité de défendre son honneur, préférable, disoit-il, à la vie même.

+ Isaac de Vaudrait-Mouï.

Surquoi le Prince, prenant la parole avec cet air d'autorité qui sied si bien aux personnes de son rang, lorsqu'il est soutenu par la raison, C'est à tort, répliqua-t-il, que la Noblesse fait consister son honneur dans ces sortes de combats, qui blesSENT les loix divines. Nos premiers devoirs doivent se rapporter à la gloire de Dieu & non pas à la nôtre ; que s'il est permis de tirer l'épée, ce ne doit être que par l'ordre du Prince, ou pour servir son pays, ou pour sauver sa vie. Puis se tournant vers le Ministre, qui étoit là présent, il lui demanda ce qu'il pensoit de ces sortes de combats ? Je ne crois pas, répondit il, qu'on puisse s'y engager sans risquer son salut. Ainsi, Messieurs, reprit Condé, apprenez de moi à vous defauter sur ce chapitre, je vous réponds là-dessus de votre honneur & je m'offre d'en être la caution. [Il ne paraît pourtant point, malgré tout ce qu'on en a dit & ce qu'a fait Louis XIV. pour bannir les duels, que tous les suffrages ayant été ramenez à la raison. Le Comte de Boulainvilliers, dans ses

Mémoires

1582.

*Memoires Historiques*, a pretendu justifier ces duels, & M. Bayle a hazardé quelque part ses reflexions sur l<sup>e</sup> utilité du point d'honneur. Il ne s'agit point ici de M. Bayle, ni du Comte de Boulainvilliers : mais il est visible, qu'en fait de justice, il n'y a nulle proportion entre une injure de paroles, qui est réparable, & la perte de la vie : & qu'en fait de coutume & d'usage, il dépend du Prince & des Souverains de fixer le véritable point d'honneur en tout autre chose. Les Romains & les Grecs, par exemple, se disoient à l'Armée d'assez grosses injures ; cependant ils ne paroît pas qu'ils y ayent été si sensibles : ils aimoient mieux conserver un Citoyen que d'en avoir tué dix ; mais quand il s'agissoit de l'Ennemi, de forcer un retranchement, d'escalader un mur, d'enfoncer un bataillon, de conserver son bouclier, il paroît par l'Histoire, que c'étoit-là où ils faisoient consister le vrai point d'honneur. Ils étoient donc plus sages & plus grands que nous, sans être moins braves. Je ne dis rien des suites funestes de ces sortes de combats ; on ne les a que trop éprouvées : & pour ce qui est des loix divines, ce n'est point aux Auteurs dont je parle, à qui il faut les alléguer.]

1582.  
A Lyon.

APRÈS le repas, De Thou entretint le Prince en particulier sur les affaires d'Etat & surtout sur la déposition de Halcète, mais sans prendre parti. Ensuite il prit congé de lui & gagna Augues-monts monté sur un beau Mulot dont le Prince lui avoit fait présent. Le reste de son voyage jusqu'à Paris ne contient rien de fort intéressant ; il se contente de nous indiquer quelques particularitez Géographiques assez communes sur Nîmes, Villeneuve, Avignon, Tarascon, Arles, S. Chamas, Marseille, Aix, Orange, Montélimar, Valence, Le Ruy en Velay, Langeac & Clermont en Auvergne, où il trouva son beaufrere de Harlay, occupé aussi des Grands Jours avec ses Commissaires, qui lui donnerent séance parmi eux. Deux jours après, il partit pour Lyon, où il mit entr'autres le Medecin Dalechamps qui

*+ Historia Generalis Plantarum.* travailloit à son *Pline*, & corrigoit aussi la *Botanique Generale*, qui s'imprimoit alors chez Raillé depuis 30. ans & in fol. 2. qui ne parut pourtant que 5 ans à vol. 1587. près.

*Mort de Christophe De Thou.* Christophe Pere de notre Auteur, partit de ce Monde le 1. de Novembre, lorsque son fils étoit encore à Lyon & n'en savoit rien : il continua sa route à côté de la Saone

&amp;

## Monsieur De Thou.

39

Il ayant parcouru divers lieux, il se rendit à Cîteaux, cette Abbaye si fameuse dans le Monde Chrétien, dont Nicolas Boucherat grand ami de son Père, étoit alors Abbé. Celui-ci l'avoit la perte qu'il venoit de faire, mais comme il s'aperçut qu'il l'ignoroit, il ne lui en témoigna rien. Du reste cette Abbé avoit fait plusieurs voyages par toute l'Europe & comme son érudition égalloit sa prudence, il étoit bien en état de satisfaire notre Historien futur sur toutes les questions qu'il pourroit lui proposer. A Dijon il trouva un autre Ami, qui eut la même inclination que l'Abbé ; mais qui s'étendit beaucoup sur les louanges de Christophe : il étoit lui-même Premier + Président du Parlement de Dijon, & chacun scait qu'un Eloge de la bouche d'un Homme en pareille situation est d'un grand poids. Or cet éloge fut si animé & prononcé avec une effusion de cœur si marquée, qu'il avoit plusôt l'air d'une Oraison funebre que d'un Eloge d'homme vivant. Enfin ce ne fut qu'à Boiffy, qu'un Colonel Suisse lui apprenant sans le connoître la mort de son Père, le jeta dans le dernier abattement : il fit le reste du chemin comme un homme hors de lui-même ; non que le Père n'eût assez vécu pour

Qu'il  
Fils n'a pas  
prend qu'il  
Boiffy.

1582. pour lui & pour les siens, puisqu'il étoit plus que septuaginaire : mais son Fils, plus sensible au bien de l'Etat qu'au sien propre, consideroit principalement cette perte du côté de la Patrie, à la quelle ce vénérable vieillard étoit encore si nécessaire dans un temps plein de factions & où la Ligue signaloit déjà ses fureurs contre l'autorité Royale. Or on convenoit généralement qu'il n'y avoit que lui dans Paris, qui put être le vrai original de cette homme grave, si bien dépeint dans l'Eneïde, Liv. I.

*Ac veluti magno in populo quum saepe co-  
orta est  
Seditio, saevitque animis ignobile vulgus ;  
Famque faces & saxa volant, furor arma  
ministrat :  
Tum pietate gravem ac meritis si forte vi-  
rum quem  
Conspexere, silent, arrestisque auribus adstant :  
Ille regit dictis animos & pectora mulcat.*

*Il trouva  
en arri-  
vant son  
Pere déjà  
enterré.*

ON avoit déjà fait son enterrement, lorsque son Fils arriva, car quoi que le premier Président fut mort quinze jours auparavant & pendant les vacances, le Roi avoit voulu qu'on en différât la ceremonie, afin qu'elle se fit avec plus d'éclat. On y dépensa 4000.  
écus,

écus, qui étoit tout ce qui se trouva chez lui après sa mort. Ce magistrat également ennemi de l'ambition & de l'avareur, négligeoit assez souvent ses propres affaires ; mais devant sa mort il y avoit donné si bon ordre qu'il ne devoit rien : il avoit mis cette somme en réserve, ou pour subvenir à la nécessité des temps, ou pour la prêter au Roi en cas de besoin, ou pour en aider ses amis. Lors que le Roi, accompagné Censure d'  
Henry III.  
& de sa  
Mere. des deux Reines fit l'honneur à la Présidente de lui rendre visite sur cette perte, on n'entendit aucune plainte sortir de la bouche de cette Veuve affligée, & elle ne marqua jamais qu'elle eut besoin de rien, quoi qu'après cette dépense elle se vit à sec. Cette vertueuse femme, qui méprisoit tout secours humain & qui n'en attendoit que de la Providence, leur dit simplement sans rien demander, *Que Dieu avoit suffisamment pourvu à ses besoins & à ceux de ses enfants, moyennant que sa grace ne les abandonnat point.* Le Roi parut confus de ces paroles & étonné d'une si grande confiance en Dieu à l'exclusion des hommes, ce Prince prodigue, qui ne gardoit aucunes mesures dans les biens-faits dont il accabloit ses mignons & ses favoris, gens qui en étoient tout à fait

1582. fait indignes, sortit aussitôt avec sa Mere, qui étoit de la même humeur, non sans avoir reçu l'éguillon. [Voylà le fait tel qu'il est rapporté par M. De Thou; accordez-là, si vous pouvez, avec le rapport de Moreni, qui dit en propres termes que Henry III. qui n'avoit pas trop considéré les avis de ce grand homme, le pleura mort & lui fit faire des obsèques solennelles: tout cela est vrai; mais il falloit ajouter pour être exact & éviter l'équivoque, que la famille en paya les frais.]

*Monumens  
érigez au  
1. Prési-  
dent.* Nous ne dirons rien ici du caractere de cet illustre Magistrat; nous en avons déjà touché quelque chose au commencement de cette Vie: nous ajouterons seulement que Pierre Du Val, fameux Medecin de ce tems-là, ne pouvoit se lasser d'en exalter les Vertus: Il disoit entre autres qu'il n'avoit jamais connu de six personnes comparables à Monsieur & à Madame De Thou; que leur piété étoit sans faste; leur candeur entiere; leurs mœurs irréprochables; leur simplicité extrême, toujours éloignée de l'avarice & de l'ambition; leur conduite également équitable en public & en particulier; enfin leur humeur douce, sociable & bienfaisante pour tout le Monde. Aussi, pénétré de tant de vertus, le Fils,

pour

pour adoucir l'amertume de cette perte, s'appliqua entièrement à conserver par quelque monument durable une mémoire si chère. Il fit donc ériger à S. André des Arcs dans la Chapelle de sa famille deux Mausolées, l'un de Sculpture, de la façon de Barthelemi Prieur, ouvrage où la beauté du travail renouvelé encore avec plaisir le souvenir d'un si bon Citoyen & l'excellence de l'Ouvrier ; & l'autre exposé dans un plus grand jour & travaillé par les plus beaux Esprits du Siècle. Il fut deux ans pour mettre l'un & l'autre en perfection, Prieur n'ayant pu finir le premier plus tôt, ni de Thou recevoir plus promptement les *Inscriptions* de ses Amis. Il en avoit un grand nombre dans toute l'Europe ; chacun envoia son écot, pour ainsi dire, & M. De Thou, toujours Peintre & toujours Poète, malgré toute la gravité de ses occupations, fit diversion à sa douleur en achevant son Poème de la Fauconnerie, & en voyant trayailler chez lui un jeune Peintre plein d'esprit & d'habileté, c'est Claude de Châlons, qui avoit un talent particulier pour copier d'après les meilleurs maîtres.

Il ne faut pas oublier ici l'éloge du Chancelier de Biragues, grand ami du défunt,

Caractère  
du Chan-  
celier de  
Biragues  
& de sa  
fille.

1582. défunt. Il envoyoit souvent chez la Veuve, lui faire des complimentz & des offres de services, & prioit le fils de venir se consoler avec lui, & s'entretenir amicalement durant le repas des moins dures circonstances de la liaison qu'il y avoit eu entr'eux. Tout ce qu'on peut dire à louange de l'un & de l'autre & d'une si belle amitié, c'est que la conformité de leurs vertus en avoit fait tout le ciment. Biragues étoit fils d'un Patrice de Milan : son pere l'avoit exhorté dans sa jeunesse, à se pousser dans le barreau ; mais il aimoit mieux suivre son penchant & se mettre dans les armes au service de la France ; ce qui le conduisit insensiblement aux affaires de Cabinet, aux négociations & aux ambassades, dont il s'acquitta parfaitement bien. Le Roi pour l'en récompenser, l'éleva enfin par degrés à la première dignité de la Robe, & ainsi le reconcilia avec la Jurisprudence, qu'il avoit voulu fuir. Il ne laissa qu'une fille, d'une conduite très-reguliere du côté de la pudeur, mais excessive du côté de la liberalité. Elle eut trois Maris, qui l'accoutumèrent au faste & à la dépense, & le dernier étant mort, le chagrin & la misere la firent tomber en langueur, & la couchèrent bientôt dans le

le tombeau. Il est sûr qu'il ne lui resta pas de quoi se faire enterrer; les Dames de la Cour qu'elle avoit connues, lui fournissant jour par jour, sa petite subsistance, & après sa mort de quoi l'inhumer. Bonne leçon pour les Veuves & autres Dames, qui ne mettant point de bornes à leurs désirs, croiroient se déshonorer que de paraître œconomes. Biragues mourut cette même année, quelque tems avant sa fille; & Chiverny, Garde des Sceaux, lui succéda.

Nous avons déjà dit, qu'il étoit beaufrere de M. De Thou; nous ajou-  
terons ici qu'il perdit son Epouse deux ans après, comme il nous l'apprend lui-même dans ses + *Memoires*. C'étoit une + *Mémoi-*  
*femme d'un mérite & d'une vertu di-*  
*stinguée: éloge commun à tous ceux*  
*de la famille.* Dans le tems que la Cour étoit à Blois, le 25. d'Octobre, on lui fit un service magnifique, & Renaud de Beaulne, Archevêque de Bourges & grand ami de la famille, prononça l'Oraison funebre, qui fut imprimée avec une Elegie Latine de la facon de M. De Thou.

Comme c'est ici la premiere fois *Caractere* qu'on a eu occasion de parler de ce *de Renaud* Prélat, il ne sera pas hors de propos *de Beaune* d'en donner le Caractere d'après notre *Arch. de Bourges.* Auteur.

1584. Auteur. Il étoit petit-fils de Jacques de Beauhône-Senablangay, Surintendant des Finances, celui qui fut condamné si injustement sous François I<sup>e</sup> & dont on a  
† Hist. du parlé en son † lieu dans cette Histoire  
XVI. Sié. Il avoit appris les belles-lettres sous Ja-  
cques Trousan & Jacques Stracelles. Sa  
P. 157. mémoire étoit si heureuse, qu'elle lui  
rendoit ou en public ou devant ses Amis  
à point nommé tout ce qu'il vouloit.  
A l'âge de quarante ans & au milieu  
des affaires les plus difficiles, il vous ré-  
citoit, s'il le falloit, une page entière  
d'Homere sans en oublier un mot : bien-  
fait d'ailleurs de sa personne & de bonne  
mine, naturellement éloquent, doux &  
agréable, & si patient qu'il ne lui é-  
chappoit jamais une parole brusque ou  
desobligeante contre personne ; circon-  
stance d'autant plus remarquable qu'il  
avoit tous les signes d'un homme colere  
& emporté. Il étoit d'un tempérament  
si chaud, qu'il avoit besoin d'un ali-  
ment presque continu : l'exercice ou  
le sommeil ne lui étoient point néces-  
saires pour digérer ; sa chaleur naturelle  
y suppléoit. A peine dormoit-il quatre  
heures par jour. A une heure après  
minuit, il se faisoit donner à manger ; se  
reposeoit ensuite & expédioit ses affaires  
jusqu'à quatre heures, qu'il se remettoit  
à

à table. A huit heures, on le servoit pour la troisième fois. Après ce déjeuné, il sortoit pour ses affaires jusqu'à Midy, qu'il revenoit pour dîner, toujours en bonne compagnie. Il faisoit collation à quatre heures, soupoit à huit & ne se couchoit point qu'après un *Médiarnacht*. Les repas de Cour ne l'accommoient point : on y mangeoit, disoit-il, *plusôt comme des Chiens avides que comme des hommes*. L'Hyver, il étoit toujours à table une bonne heure, & l'Esté par conséquent un peu plus. Le Duc d'Alençon, auprès de qui il s'étoit souvent excusé de manger à sa table, en ayant appris la véritable raison, lui promis d'ordonner à son Maître d'Hôtel, de laisser plus d'espace entre les services. Sicce Prélat eut voyagé par delà le Rhin, il y auroit trouvé des *Latitudinaires* d'un certain genre, qui ne l'auroient point gêné. Avec tout cela, on ne le vit jamais ni plus ému, ni plus assoupi, ni la tête plus embarrassée ; son Esprit fut toujours présent, & son visage, malgré ses années, conserva toujours, sans aucunes marques de chaleur, la même sérénité. Il faisoit peu d'exercice, mais il soulageoit la nature par quelques purgatifs, qu'il faisoit préparer chez lui, sans autre ordonnance que la sienne.

1584 Il eut de bonne heure une grande barbe; fut Conseiller Clerc au Parlement dans une grande jeunesse, &c, avant l'âge, Président aux enquêtes. De-là Maître des Requêtes & presque aussitôt Evêque de Mande, par le crédit de Marguerite sa sœur, très-bien en Cour. Elle épousa dans ce temps-là Claude Gouffier, Marquis de Boisy, grand Ecuyer de France & bientôt Duc de Roannez.

*Sa Sœur  
devoit é-  
pouser  
l'ainé de  
M. De  
Thou.*

Ceci n'est pas tout à fait une digression. M. De Thou nous apprend que la famille de Beaulne & la sienne étoient si étroitement liées, qu'on parla de marier Christophe de Thou, son ainé, avec cette Marguerite. Ce Mariage ne se fit point, mais l'amitié de deux personnes si vertueuses subsista toujours. Dès qu'elle se vit en crédit, elle n'oublia point celui qu'elle appelloit constamment son *bon Ami*, le fit gardien & exécuteur de son Testament, en lui laissant pour gage de son amitié un beau Livre de Prieres, orné de plantes & de fleurs, peintes en miniature, qu'elle avoit eu de la Reine Claude, fille de Louis XII. Femme de François I. & Mère d'Henry II.

*Addition  
au Carac-  
tère de ce  
Prélat.*

[POUR revenir à l'Archevêque de Bourges, que chacun sait avoir été un des grands défenseurs de la Maison de Bourbon

Bourbon &c en particulier des droits 1584.  
à Henry IV. à la couronne de France,  
à condition néanmoins qu'il rentrât  
dans le sein de l'Eglise; ce qu'il fit  
aussi, &c, à ce qu'on prétend, en consé-  
quence des conseils & des instructions  
qu'il a reçus, ceux qui seront curieux  
de voir un essay de son Eloquence,  
pourront consulter en gr' autres l'Oraison  
funèbre qu'il prononça à Notre Dame  
de Paris sur la Mort de Marie Stuart, &  
qui se trouve à la fin du Recueil, qu'on  
a publié ici, de tout ce qui a paru † En 1725  
pour & contre cette malheureuse Prin- en 2 vols.  
ceppe. Cespièce a de la beauté, &  
l'Orateur y appoit véritablement élo-  
quent. Il y démontre assez bien la vérita-  
ble cause de cette mort tragique, qu'il  
fait tomber presque toute entière sur  
les Ministres d'Elizabeth, tous en grand  
danger, si Marie venoit à succéder à  
la couronne; si pourront s'attendre, ce sont  
des tems, où à une antique ruine, se ca-  
lignit pisse desolation. C'est à dire, en bon  
Français, que si elle fut élue & qu'elle  
fut montée sur le trône d'Angleterre,  
elle les auroit traités comme elle se vit  
traitée elle-même. Ce n'est pas le seul  
endroit notable qu'on trouve dans cette  
pièce. Il croit quel tous les Reis, grands  
& honorables par eux-mêmes, le furent

1584. principalement, quand ils sont de race royale ; que c'est une Divinité, qui leur imprime à leur naissance, cette grandeur, que nous appellons communément Majesté. Il dit que Marie avoit tiré la sienne de 400. tant de Roix ses Prédécesseurs & que les Roix d'Ecosse sont les plus anciens Roix Chrétiens de l'Europe. Il exalte fort haut la maison de Lorraine, dont elle étoit issue du côté de sa Mere : Il louë excessivement la débonnaireté du Vieux Duc de Lorraine, l'incroyable prudence & grandeur d'esprit, savoir, & éloquence du Cardinal qu'il compare à Samuel, qui sa croit les Roix ; & pour ce qui est du feu Duc de Guise, son frere, il dit qu'il s'est rendu d'autant plus admirable entre tous ceux de sa maison, que cette maison est excellente entre toutes celles des autres Princes de la Terre, & que la France confesse par tout librement qu'elle lui doigt son honneur & sa grandeur. Ce n'est pas là l'idée que M. De Thou nous en donne dans ses Annales. L'Orateur n'épargne pas non plus les éloges à leur nièce ; il nous la représente non seulement comme la plus belle & la plus agréable, ce qui est vrai, mais aussi comme la plus vertueuse Princesse du XVI. Siècle ; ce qui est douteux : Il dit que le Roi Henry II. étoit le plus sage Prince de la Terre,

1584.

& que la Reine sa femme, qui excédoit en toute autre vertu, étoit sur-tout admirable en prudence : que la Princesse sa bru avoit un million de rares & grandes Vertus : Ce qui me rappelle une autre harangue, où l'on prodigue les Eloges par milliers. Cependant en parcourant l'histoire de sa vie & de ses Maris, il ne dit rien du troisième, qui étoit Bothwel, reconnu pour un homme d'un très-mauvais caractere. Dans un Temple Chrétien & dans un discours sacré, il ose dire, que les Roix étoient estimés des anciens avoir tous leur origine de JUPITER ; ce qui a fait qu'ils se sont toujours reputez comme parens. Sa grande maxime est qu'entre Dieu & les Roix il n'y a point de puissance moyenne : qu'ils sont par-dessus le reste du Monde, & qu'ils n'ont point d'autre Juge que Dieu ; que leur personne est inviolable, & que s'il arrive qu'ils tombent entre les mains de leurs Ennemis, on n'agit point avec eux selon la forme des loix données pour les particuliers, mais qu'on se contente de les mettre à rançon & de les renvoyer. Il met dans la bouche de son Heroïne de grands sentimens de douceur & d'humilité pour ses Ennemis & même pour la Reine Elizabeth sa cousine, lorsqu'elle eut signé sa condamnation ; mais il se garde bien

1584. de les imiter : il invoque hautement le Dieu des Vengeances contre cette nation, & ses paroles là-dessus avoient une beauté bien réelle dans la Bouche d'un Orateur Payen. O Dieu, dit-il, Pere & Vengeur des Rois, qui nous donnez aujourd'hui des larmes pour pleurer ce spectacle, ne nous donnez vous point un jour des brandons pour embraser & consumer la Terre qui a porté un tel monstre & de cruauté. Eas ! ils ont fait des Jeux de joie, qui feront, s'il plaît à Dieu, les augures des embrazemens qui consumeront jusqu'aux racines des plantes d'une si abominable contrée. Non content de rappeler le Maître du Monde à lancer la foudre sur ces Royaumes, il excite toutes les Puissances Chrétiennes à prêter leur ministère à la Providence pour cette punition d'éclat : Sus sus, Princes Chrétiens, dit-il, Dieu vous appelloit auparavant à la Vengeance de cette Nation, qui a pollu ses Temples, contaminé ses Autels & massacré ses Prêtres ; pour ce que vous avez été négligens à venger ses injures, il a conjoint vos injures avec les siennes ; il a permis que vous soyiez tous violés en la personne de votre Reine, pour vous rallier par une cause commune à venger sa mort. Reportez, reportez chez cette Tyrannique Princesse, les flambbeaux qu'elle a si long

+ Elizabeth,  
Reine  
d'Angl.

temps répendus par toute la Chrétienté : 1584.  
 qu'elle connoisse qu'elle n'est forte que de  
 nos divisions ; qu'elle sente comme sont  
 châtier ceux qui traitent irrévérement  
 la + fortune (je croi qu'il faut lire la + Remar-  
 personne) des Rois, & qu'elle connoisse que en  
 par l'exemple de son malheur, que l'on ne passant que  
 peut rien connoître (lisez commettre) en le livre  
 la personne d'autrui, qui ne puisse arriver qu'on cite,  
 en la personne de celui qui le commet. Si est plein  
 l'Auteur de l'Avis aux Refugiez avoit de fautes  
 consulté cette Oraison funebre & cent d'Impres-  
 autres Ecrits de cette nature, tous pro-  
 noncez par des Ecclésiastiques de France, fion.  
 il est probable qu'ayant à donner des  
 avis de moderation, il les auroit pa-  
 tagez entre les uns & les autres : car  
 assurément il n'est jamais rien sorti de si affreux d'une plume Protestante que  
 les paroles qu'on vient de lire ; & il y  
 a apparence que le Prélat, quand il é-  
 crivoit ceci, étoit dans une chaleur  
 d'entailles, qu'aucun aliment ni pur-  
 gatif ne pouvoit calmer. Je remarque-  
 rai encore en passant que le Recueil  
 + dont je viens de parler, est rempli *De Vita*  
*& rebus*  
*gestis Ma-*  
*riæ Stu-*  
*artæ, en*  
*2 voll. fo-*  
*lio.*  
*Medicis,* & où l'Auteur, qui extrava-

1584. gue, donne a cette Princesse tous les éloges qu'on pourroit donner à la plus sage & à la plus heureuse Raine qui fut jamais. Je reviens a M. De Thou.]

*M. De  
Thou est  
fait Maître  
des Requêtes.*

*Para-  
phrase le  
Livre de  
Job.*

Quoi qu'il fut encore Ecclésiastique, toujours logé dans le Cloître de Notre-Dame & qu'il soupât tous les soirs chez l'Archevêque de Bourges, cependant il songeoit dès-lors à se rapprocher du siècle & c'est ce qui l'obligea à accepter la charge de Maître des Requêtes, dont il fut pourvû le 10. d'Avril, à la place de Guillaume du Vair, qui préfera l'éloignement de la Cour à ses propres intérêts, dans la vuë de sauver sa jeunesse des tentations. Cette même année il s'attacha à deux sortes d'études assez différentes : Le Grec d'Euclide, & le Livre de Job, qu'il paraphrasa en Vers exhamètres. Pour réussir dans la première, il prit chez lui Maurice Bressieu, Professeur Royal dans les Mathématiques, & par rapport à l'autre, il employa le savant Commentaire de Jean Mercier, comme le meilleur que nous ayons sur le livre qu'il avoit choisi pour sujet de sa veine & de sa consolation. Car outre la perte qu'il venoit de faire de plusieurs de ses parens, il perdit encore plusieurs de ses Amis ; le Duc d'Anjou, frere unique du Roi, dont son

Pere

Pere avoit été Chancelier ; Paul de Foix, qui mourut Archevêque de Toulouze ; Gui de Faure de Pybrac, Président au Parlement de Paris ; Jean Guillelmus, un des bons Critiques de ce temps-là, qui dans une grande jeunesse avoit déjà fait des corrections sur toutes les Oeuvres de Ciceron ; mais qui se sont perdus, à la réserve de quelques lambeaux que Gruter en a publiez. Tout cela le rappeloit sans cesse à sa paraphrase, qui lui coûta deux ans de travail.

AJOUTEZ encore la Guerre civile, qui alloit recommencer, & qui l'attacha à ses livres plus que jamais. Cependant l'Avocat General son Oncle, fut pourvu, par ordre du Roi, de la charge de Président, vacante par la mort de Pybrac, & il n'en fut pas plustôt en possession, qu'il pria instamment son Neveu de lui permettre d'en obtenir la survivance en sa faveur ; ce qui fut réglé entr'eux par les seules loix de l'amitié & de la confiance, sans autre engagement de la part du Neveu, que celui de profiter de l'affection de son Oncle, & de prendre à l'avenir plus garde à ses affaires du côté de l'oeconomie.

SUR ces entrefaites Gregoire XIII. Ses liaisons étant mort, le Roi qui n'ignoroit pas que c'éroit sous ce Pape qu'on avoit jetté avec le Cardinal de Ven-

1585.  
Son Oncle  
lui ménage  
la survi-  
vance de  
sa charge  
de Prési-  
dent.

1585. jetté les premiers fondemens de la Ligue, résolut d'envoyer à Rome au prochain Conclave, pour écarter, s'il étoit possible, tout Pontife formé sur ce modèle ; & ce fut le Cardinal de Bourbon, qui avoit reçu le Chapeau depuis peu & qu'on appella le Cardinal de Vendosme, qui fut regardé comme le plus propre à s'opposer aux intrigues de la Ligue, & à défendre les intérêts du Roi & de l'Etat, qui se trouvoient mêlez avec les siens. Ce Cardinal, qui aimoit les lettres, avoit fait amitié avec de Thou, & on soupçonoit même celui-ci de le gouverner, jusqu'à avoir fait naître l'année précédente, à l'Assemblée de S. Germain, la contestation qu'il y eut pour la préséance entre lui & le Cardinal de Guise, malgré le Cardinal de Bourbon dévoué à la Ligue, qui empêcha le Roi d'envoyer son Neveu à Rome. De Thou naturellement zélé pour le bien & pour l'honneur de sa patrie, s'étoit offert de l'y accompagner & même de le cautionner sur les emprunts qu'il faloit faire pour ce voyage : ce qui lui réussit mal ; parce que le Cardinal mourut, avant que l'emprunt dont il étoit caution fut remplacé ; & de cette maniere il se vit exposé aux importunités des Crédanciers.

C'est

C'est ainsi, dit-il lui-même, en déployant toute sa grandeur d'âme à ses lecteurs, que par sa générosité naturelle il se faisoit aîtier des Princes & des Grands, d'où il foulageoit les disgraces par ses services & par ses conseils, sans en attendre d'autre récompense que la satisfaction d'avoir suivi son penchant. Content de ce plaisir intérieur, il s'éloignoit d'eux insensiblement au retour de leur prospérité & quittait la place à ces faux-amis & à ces lâches flatteurs, qui ne revendoient à Eux qu'avec leur bonne fortune. [Voilà ce qu'on pourroit appeler des *virtus anonymes* & un mérite bien original. On ne verra rien de pareil dans toute l'antiquité : ni les *Plines*, ni les *Atticus* ne nous offrent rien de semblable, & pour ce qui est de *Ciceron*, qui se peint par tout dans ses ouvrages, je voudrois bien savoir pourquoi il nous avoue si ingénument dans ses lettres, qu'il étoit charmé des manières de César & de sa générosité ; jusques-là, dit-il, que je me sers de son bien comme du mien propre ; *eius divitiis utor tanquam meis* : il est vrai que le Vainqueur des Gaules n'avoit pas encore levé l'étendant contre sa Patrie ; mais il n'en étoit pas loin, & les bons *Citoyens*

1585. Citoyens n'étoient pas la dupe de ses beaux semblans.]

*Mort de ce Cardinal.* Du reste ces reflexions ne doivent pas étre appliquées en tout au Cardinal de Vendôme. Il conserva pour M. De Thou une véritable amitié jusqu'en 1591, qu'il se fit chef de parti, entraîné par de mauvais conseils. Enfin étant malade à S. Germain des Prez, il manda de Thou, le vit & lui parla jusqu'au dernier moment de sa vie. Ce fut le sujet d'une belle Ode Latine, que De Thou lui envoya & dans laquelle il lui depeint très-poétiquement les tristes ravages de la Discorde, dont Philippe II. d'un côté, & le Duc de Savoie, de l'autre, ne manquoient pas de faire leur profit. C'est une des meilleures pièces qu'il ait inserées dans ses *Mémoires*; Poëte, Paraphraste, Mathematicien & Historien tour à tour, sans compter ses occupations au Palais & son *Histoire*, qu'il avança considérablement pendant ces troubles; tirant de son travail même cette douce récompense, dont parle Tite Live, en commençant la sienne, c'est qu'au moins en se rappelant dans l'esprit tant de bons exemples, il détournoit la vue de dessus tant de mauvais.

*Il retourne dans la mai-* CETTE année fut hûreuse pour M. De Thou. Depuis qu'il étoit Maître des

des requêtes, il s'étoit démis de ses bénéfices, & sa Mere qui vouloit le marier & le fixer, le persécutoit pour rentrer dans la maison de son Pere. Enfin il céda, & d'autre côté ses amis, qui s'employeronſt auprès du Duc de Joyeuse, lui obtinrent facilement la promotion pour laquelle il avoit transigé avec ſon Oncle, ſavoir qu'il accepteroit la charge de Président dès que la chose ſeroit faſable. *Choene*, autrefois lecteur de Paul de Foix, & nouvellement Lieutenant General de Chartres, avec *Philippe des Portes*, furent ceux qui s'employeronſt avec le plus d'ardeur, pour lui obtenir l'agrément de la Cour. Ses provisions furent expédiées le 22. de Mars, mais elles ne furent ſcellées que quelques temps après. Toute cette auguste Compagnie lui témoigna ſa joye de le voir revêtu d'une charge éminente, que ſon ayeul, ſon pere & ſon oncle avoient ſi dignement remplie & qui étoit comme héréditaire dans ſa famille. Après que Matthieu Chartier eut fait le rapport des provisions, la Cour ordonna qu'en cas que l'Oncle mourut avant que ſon Neveu eut atteint l'âge porté par les ordonnances, celui-ci ne pourroit opiner comme Président, qu'il ne fut entré dans la quarantième année :

1586. ce qu'elle fut, pour ne pas déroger à sa Discipline. Tous ses Amis s'en conjouïrent avec lui, six félicitations poétiques de part & d'autre.

*Il se marie avec Mademoiselle Barbanson-Cany.*

CETTE affaire finie, il ne restoit plus que de l'el marier. Pour cela il falloit lever quelques difficultez du côté de la Cour Ecclésiaistique ; & elles le furent, parce qu'il n'avoit encore pris que les quatre ordres Mineurs, & qu'il y eut deposition de témoins & entr'autres de sa Mere, qui at resterent qu'il ne s'y étoit porté qu'avec repugnance & pour complaire à ses superieurs : moyennant quoi, il fut déchargé, & déclaré mariable dès le 29. de Mars, la surveillance du Dimanche des Rameaux. Il ne fut pourtant marié que l'année suivante, année fameuse par tant d'évenemens singuliers, & entr'autres par la défaite du Duc de Joyeuse avec l'élite de la Noblesse de France devant Coutras. Il épousa Marie de Barbanson, fille de François de Barbanson-Cany & d'Antoinette de Valieres, très-tiche & très-noble héritière. Le Pere, d'une famille ancienne du Haynault, avoit eu trois enfans, Louis, Anne & Marie de Barbanson. Anne avoit épousé Antoine Du Prat-Nantouillet, petit-fils du Cardinal Antoine du Prat, Chancelier de France ;

France ; & pour ce qui est de *Marie*,  
sur le Caractere que Du Val le Médecin  
en donna à la famille, De Chiverny le  
Chancelier la demanda pour son beau-  
frere & l'obtint de la Mere même.  
L'Evêque de Chartres les fiança en  
présence des deux familles qui étoient  
nombreuses ; & comme le Pere & la  
Mere de la Fiancée avoient été autrefois  
de la Religion Protestante, quoique ren-  
trez depuis long temps dans le giron de la  
Catholique, on la fit examiner en particu-  
lier par Arnaud du Mesnil, Archidiacre  
de Brie & Grand Vicaire de l'Evêque  
de Paris, qui la confessa & lui donna en-  
suite l'absolution. Peu de tems après,  
la Mere de Monsieur De Thou, n'ay-  
ant plus rien à souhaiter en ce Monde, Mort de sa Mere.  
& n'y trouvant que peu de satisfaction  
depuis qu'elle avoit perdu son Epoux,  
tomba dans une maladie, dont elle  
mourut, mais avec une entiere confiance  
en la bonté du Seigneur, & avec la  
même tranquilité d'esprit qu'on lui a-  
voit toujours remarquée : jusques-là que  
peu de momens ayant sa mort, elle pris  
congé de ses amis avec la même sim-  
plicité, que si elle fut partie pour sa  
maison de Campagne : C'est le cemoig-  
nage authentique que lui rendit Pierre  
Rithou, l'un de ses meilleurs amis &  
ans

1587. de ses grands Admirateurs. Elle mourut au commencement de Janvier de l'année suivante, & le Parlement fit faire son Oraison funèbre.

Barrica-  
des.

1588. CETTE année fut des plus tumultueuses pour la France & pour les pays voisins. Les Ligueurs toujours plus insolens & plus audacieux, à proportion de l'impunité, obligèrent enfin par leurs instances réitérées le Duc de Guise à venir à Paris, contre les défenses expresses du Roi. Au lieu de punir cette déobéissance, comme il l'auroit dû & comme il l'auroit pu par le moyen des Gardes Suisses & des Gardes François, il donna lieu par sa lâcheté au Duc & aux Chefs des Séditieux de reprendre leurs esprits & de commencer cette fameuse journée, qu'on nomma *Les Barricades*. De Thou fut au Louvre, accompagné de deux personnes sans armes : il y trouva un silence & une solitude affreuse. De-là il courut à l'Hôtel de Guise, trouva le Duc qui se promenoit derrière l'Hôtel de Monmorency, environné de peuple & de soldats, qui le regardoient avec admiration ; il donnait ses ordres & recevoit des avis de tout ce qui se passoit dans la ville, comme s'il en eut été le Maître ; on voyoit bien quelque espèce d'embarras dans

dans son visage, sans préjudice de cette fermeté & de cette sérénité merveilleuse qui lui étoient particulières. Quand De Thou voulut retourner chez lui, il trouva toutes les rues embarrassées par des tonneaux, & d'espace à autre des sentinelles, qui pourtant le laisserent passer. Il fut surpris de trouver des principaux de la ville parmi les ligueurs, en apparence pour appaiser la sédition, mais véritablement pour augmenter le désordre & le courage des mutins. Un nommé Jean de la Rue, tailleur d'habits & l'un des chefs des Revoltes, l'arrêta lorsqu'il voulut franchir une barricade ; & sur ce que De Thou lui représentoit, que les troupes du Roi s'étoient retirées par ordre de leur maître : *Bon ! dit-il, c'est la peur qui les a écartées & non pas l'ordre du Roi.* En effet, le soi même ces troupes ayant abandonné tous leurs postes, le Duc de Guise, au grand étonnement des plus sensés, se trouva maître de la ville. La nuit se passa dans la crainte, dans le tumulte & dans le désordre.

Le lendemain le Parlement envoya *Le Roi* offrir au Roi sa médiation ; mais, d'un <sup>sort de</sup> autre côté, les Ligueurs redoublent leur cris, font prendre les armes aux Ecoliers de l'Université, & par ordre de Brissac,

*Paris.*

1588. dévoûé aux Guises, remplissent d'armes le grand couvent des Cordeliers. Alors des voix s'élèvent de tous cotez qu'il faut assiéger le Louvre! Le Roi, entraîné par le conseil de quelques traîtres, prend le parti honteux de quitter la partie, se rend à Trappes par S. Cloud & laisse sa Mere à Paris pour s'y menager une porte en cas de besoin.

Schomberg  
& De  
Thou le  
suivent.

DANS ces circonstances, Gaspar de Schomberg, Comte de Nanteuil & Colonel General de la Cavalerie Allemande, qui alloit bientôt marier la fille à Louis de Barbanson-Cany, beaufrère de M. De Thou, & qui à l'occasion de cette alliance, avoit formé avec lui une amitié intime, demanda au Duc de Guise un Sauf-conduit pour lui, pour De Thou & pour Albert de Belliévre, qui fut depuis Archevêque de Lyon; ne trouvant pas à propos de rester dans une ville, dont ils ne pouvoient approuver les excès. Ils en sortirent donc & se rendirent à Chartres, où le Roi étoit déjà arrivé. On y résolut dans le Conseil d'envoyer des Commissaires dans les Provinces, pour instruire les Gouverneurs & autres hommes en place de ce qui se passoit & les confirmer dans leur devoir, jusqu'à l'assemblée des Etats que le Roi alloit convoquer à Blois. La Normandie

Normandie échut à M. De Thou, & il 1588.  
 s'acquitte si bien de sa commission, que Celui-ci  
 le Roi le fit Conseiller d'Etat & lui en est député  
 expédia les patentnes le 26. d'Aoust. Le en Nor-  
 mandie:  
 détail de ces négociations n'est guères  
 de ce lieu. Je dirai seulement qu'à E-  
 vreux par où il commenga il trouva un  
 Eveque vendu à la Ligue: qu'à Rouen  
 il disposa tout le Monde à recevoir le  
 Roy; qu'à Dieppe les Protestans, c'est  
 à dire, presque toute la Ville, se décla-  
 rèrent à lui fidèles sujets, ennemis des  
 Guises & de la Ligue & prêts à agir  
 s'il le faloit; qu'à Fécamp, tout étoit  
 en confusion par les menées du Gou-  
 verneur du Havre, André de Brancas-  
 Villars, que l'argent des Parisiens avoit  
 gagné. De Thou le fonda & eut le  
 chagrin de n'en recevoir que des raille-  
 ries & du mépris. A Caen il trouva la  
 Vefune leur Gouverneur dans des dis-  
 positions différentes, mais ayant à me-  
 nager les principaux de la Ville. A la  
 Maillyraye, Pierrecourt & son frère,  
 Seigneur du lieu, ayant appris de sa  
 bouche les réponses & les râilleries de  
 Villars, opinerent qu'il n'y avoit qu'un  
 coup de pistolet dans la tête qui put guérir  
 cet homme de son arrogance! Ce bon mot  
 rapporté au Roi, le réjouit. Ce Prince  
 avoit déjà quitté Chartres pour sa ren-  
 dre

1588. dre à Rouen, où il passoit son temps à de vains spectacles, lorsque ses plus fidèles sujets se sacrifioient pour lui. A Abbeville De Thou confirma les habitans dans leur devoir. A Amiens il trouva tout prévenu en faveur de la Ligue. A Corbie, Pons de Belleforiere, qui en étoit Gouverneur, ne fit que des réponses équivoques. A Noyon, il ne trouva pas grand chose à faire, & comme le Château de Varane dans le voisinage bâti dans une île de la Riviere d'Oyse, appartenloit à Barbanson, son beau-frere, il y fut, & y trouva Madame de Thou, son Epouse, qui inquiète sur son chapitre étoit venue au devant de lui.

*L'Edit de Juillet, ou moyenné un traité entre le Roi & le de réunion.* CEPENDANT la Reine Mere avoit  
fut suivi de l'Edit de Juillet, qui reçut le nom spacieux de Réunion : après quoi la Cour revint à Chartres, pour prendre avec le Duc & la Reine Mere les mesures nécessaires pour pousser la guerre.

*Conseil ten-* Ce fut alors que toute l'Europe, & nu devant sur tout la France se trouverent dans le Roi au sujet de la l'attente de quelque grand événement, Flotte invincible. au sujet de la Flotte Invincible, qui éroit déjà

1588.

déjà entrée dans le Canal & qui menaçait l'Angleterre ou la Hollande d'accomplir les predictions de l'Archevêque de Bourges. C'étoit le grand sujet des entretiens du public & du triomphe des Ligueurs. Bernardin Mendoza, arrivé en France tout nouvellement, moins comme Ambassadeur d'Espagne, que comme agent du Roi son maître, pour animer la ligue par sa présence, redoublloit l'inquiétude & la curiosité des Esprits. Il y eut Conseil là-dessus à la Cour de France : c'est à dire, à Chartres. D'un côté de la Table étoit le Chancelier de Chiverny ; au dessous de lui Villequier, qui avoit gagné par ses débauches un ulcère à la jambe, qui lui servoit de baromètre ; car il coulois quand le temps étoit beau, & s'arrêtroit quand il étoit mauvais : ensuite les deux Secrétaires d'Etat, Claude Pinard & Pierre Brulard de Crosne : De l'autre côté, étoit l'Archevêque de Bourges, le Duc de Guise, De Thou & Mery de Vic. Tout s'y passa en dissimulation & en basses flatteries : on parla beaucoup de la Flotte & on ne conclut rien. Ce qui donna lieu à M. De Thou d'en écrire une lettre en vers à Claude du Puy, dans laquelle il se jouë très-naïvement de cette vénérable assemblée.

1588.  
Tourné en  
ridicule  
par De  
Thou.

C'est en vain qu'on en chercheroit le dégail dans sa grande Histoire ; il ne se trouve que dans ses Mémoires, & en cors en vers ; mais ces vers sont une relation dans les formes : rapportons-en quelques traits pour nous délasser. Cel Monde est une Comédie ; les Princes & les grands y jouent leur rôle bien ou mal, & le peuple, pour son argent, dit un satirique, se réserve le droit d'en fiffier ses acteurs. La Lettre débute par l'arrivée de l'Ambassadeur, & ses menaces contre l'Angleterre... Vous allez voir, dit-il, un triomphe nouveau, voici une flotte qui a couté plusieurs millions, prête d'entrer dans la Tamise. Déjà tous les Mylords ont perdu courage. Drack, l'Amiral Drack est en fuite, ses vaisseaux sont dispersés ou coulés à fonds. la Reine alarmée s'est renfermée dans le Taur.... C'est ainsi qu'il parloit à tous les Moindres, à tous les paysans qu'il trouvoit sur son chemin ; si c'éroit un Cavalier mieux instruit, il changeoit de discours, tantôt gay, tantôt triste, tantôt farouche, la parole lui manquoit souvent tout à coup : quelque fois plus mysterieux il se plaignoit des vents contraires & demandoit du temps. Voilà pour l'Ambassadeur : & voici pour la Cour & le Conseil du Roi : D'abord, comme un homme

C'est

H

qu'un

qu'un excès de zèle transporte, BRU-LARD, ajustant sa prunelle, lève les yeux au Ciel & éalte la gloire de ce pieux Prince, qui arme toutes ses forces pour venger la querelle des Roix & exterminer tous les Hérétiques ! Ah ! périsse plutôt, replique PINARD, toute cette armée & tout ce qu'il y a de Castillans au Monde ! périssent tous ces Vaisseaux jusqu'au dernier & que Neptune en colere les abisme dans ses gouffres, pour avoir osé sans notre ordre aborder nos côtes avec tant d'arrogance ! non illi impetum Pelagi. Eh ! que pensez vous, interrompit l'ARCHEVEQUE DE BOURGES, avec son ton de voix gracieux & raddouci, que pensez vous de tous ces préparatifs & du titre d'INVINCIBLE que se donne cette flotte ? Ne voyez vous pas qu'ayant dompté l'Angleterre, ou la Hollande, ils viendront jusques à nous ? Croyez moi ; Philippe n'a en vuë que la Monarchie Universelle ; s'il se couvre du manteau de la Religion, ce n'est que pour y mieux réussir... Ce n'est pas la piété, mais l'ambition qui lui met les armes à la main : Voyez S. Pierre & S. Paul : ils n'ont point donné leur approbation à ces sortes de conquêtes ; bien loin de répendre le sang, ils ont donné le leur pour fonder l'Eglise, & les premiers fidèles ont tous marché sur

1588. leurs pas. A ces mots **DE CHIVERNY** (c'est son beau-frere, qui étoit un homme timide & irresolu) jette la vuë de tous côtez & son ame incertaine n'ose découvrir ses véritables pensées. Il regarde le Roi & règle là-dessus tous ses mouvemens, tantôt il parle bas, tantôt d'un ton ferme; enfin craignant la censure, il demande à haute voix si la Flotte est bien proche des côtes de France? quel est le vent le plus favorable, ou le plus contraire pour elle? & quel obstacle elle a pu rencontrer à l'execution de ses desseins? Ne vous allarmez point, dit **VILLEQUIER**, dont un grand fauteuil pouvoit à peine embrasser l'épaisseur, le vent ne lui est plus contraire, je le sens à ma jambe, comptez que l'air est devenu calme & que le temps a changé: mon ulcere coule avec abondance; cela suffit, la flotte est en bon train, vous verrez bientôt un grand Roi au comble de ses vœux... A ce discours infame, dit la lettre, on eut la lâcheté d'applaudir. Cependant le **Duc de Guise** écoutoit tout le Monde, lors qu'enfin ayant jetté son manteau pour faire remarquer sa belle taille & ses beaux bras, il rompt le silence en frappant la table par trois fois; & poussant un long soupir; c'est en vain, dit-il, qu'on prétend aborder en Angleterre, sans s'être assuré

suré auparavant de quelque port : Le soldat fatigué tombe malade & perd courage ; il faut partir de Zélande ou d'Anvers pour entrer dans la Tamise ; les rades de Flandre pour ces grands Galions ne valent rien ; il faut un bon port en France, avant que de penser à dompter l'Angleterre... Guise, en prononçant ces mots, étoit fort ému, & se tournant vers de Vic, il lui dit à l'oreille que la Flotte avoit fait naufrage & qu'il en avoit des avis aussi certains, que si Mars l'avoit écrit à Venus : Le Roi, qui étoit derrière une balustrade, ne dit mot ; & c'est ainsi que se termina cette mémorable séance. [Soyons sûrs qu'il en est à peu près de même de bien d'autres, qui ont grand besoin de leur secret pour échapper à nos huées.]

CEPENDANT le tems marqué pour l'ouverture des Etats approchoit : déjà Blois. grand nombre de Députez s'étoient rendus à Blois, & le Roi y étoit déjà. Là, ce Prince rebutté de ses Ministres & méditant quelque entreprise d'éclat, changea toute la face de la Cour, relegua le Chancelier & Belliévre chez eux & congédia Villeroi, Pinard & Brulard, Secrétaires d'Etat. On peut voir dans la grande Histoire de M. De Thou, qui s'y rendit aussi avec Schomberg, tout

1388. ce qui se passa dans cette fameuse Assemblée, dont nous ne manquerons pas de rendre compte en son lieu ; il y a seulement quelques particularitez, qui ne se trouvent que dans les Mémoires, dont il faut que nous instruisions nos lecteurs, parce qu'elles le méritent & qu'elles ont un rapport plus direct à la personne de M. De Thou.

*Opinion de  
Montagne  
sur tous ces  
troubles.*

Nous dirons donc qu'avant les Troubles de Paris, Michel de Montagne, dont on a déjà parlé, étoit venu à la Cour ; qu'il l'avoit sauvé à Chartres, à Rouen & enfin à Blois. Il étoit des Amis particuliers de M. De Thou & le pressoit tous les jours de songer sérieusement à l'Ambassade de Venise qu'on lui destinoit depuis le retour d'André Hurault, lui promettant de l'accompagner & de le ramener. Comme ils s'entretenoient des causes de tous ces troubles, Montagne lui dit qu'il avoit servi autrefois de Médiateur entre le Roi de Navarre & le Due de Guise ; que ce dernier avoit fait toutes les avances possibles pour gagner l'autre, sans y pouvoir réussir, & qu'enfin ayant reconnu qu'il le jouoit & ne rendoit qu'une haine implacable à toute son amitié, il avoit eu recours à la Guerre, comme à la dernière ressource qui put défendre l'honneur

1582.

l'honneur de sa maison : qu'assis l'Aigreur de ces deux Esprits étoit le vrai principe d'une guerre, qui ne finroit que par la mort de l'un ou de l'autre...  
... Et la Religion dont ils font tant de parade ? ce n'est, dit-il, qu'un prette dans l'un & dans l'autre. Le Roi, s'il ne craignoit d'être abandonné des Protestans, ne feroit nulle difficulté de rentrer dans la communion de ses Rêves ; & le Duc, s'il ne craignoit les reproches de son parti, s'accomoderoit volontiers de la Confession d'Augsbourg, dont son frere le Cardinal s'est déjà coiffé. Voilà, disoit-il, les véritables sentimens de ces Princes, tels que je les ai pénétrés dans le tems que je me mêlois de leurs affaires. [Trois choses Réfutée.]  
me paroissent suspectes sur cet article : prémièrement la dissimulation qu'on attribue à Henry non seulement en matière de Religion, ce qui est probable ; mais même en fait d'amitié ; ce qui ne l'est point : car s'il avoit quelques raisons de se ménager en fait de Religion, quelle raison pouvoit il avoir de cette haine implacable contre un Homme qui recherchoit de lui-même son amitié ? en second lieu, les Protestans ayant besoin d'appui, auroient-ils abandonné leur Chef, pour avoir changé de Religion ? L'abandonnerent-ils dès qu'il fut Roi ?

Enfin

1588. Enfin pour ce qui regarde la Confession d'Augsbourg, il y a sur cet article une équivoque puerile: Le Cardinal de Guise étoit pour la présence réelle entendue dans le sens de la Confession d'Augsbourg; mais il ne s'ensuit pas de là, qu'il fut *Luthérien* sur les autres points contestez. Aujourd'hui, par exemple, un homme d'esprit assez connu n'est point pour la Transubstantiation du Concile de Trente; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit *Catholique* pour tout le reste & qu'il ne s'offengaît si on le traitoit de *Protestant*. De tout cela je conclus que le Philosophe de la Dordogne pourroit bien nous en avoir imposé à son ordinaire, à force de raffinement: il paroît par ses ouvrages qu'il ne s'embarroissoit pas beaucoup lui-même des formulaires & il s'imaginoit bonnement qu'il en étoit ainsi de la plus part du Monde. Feu M. Bayle avoit très-mauvaise opinion de la sincérité des Ecclésiastiques: aujourd'hui Waston les regarde tous comme des Athées. Qu'est-ce que cela prouve? ]

*Le Duc de Guise veut gagner de Tbou: mais inutile-ment.* Du reste le Duc de Guise grossissoit son parti, pour contrabalancer celui du Roi, de tous ceux, qu'il pouvoit gagner par présens & par promesses, comme s'il eut été le maître de toutes les charges.

charges. Il voulut sonder aussi M. De Thou; mais celui-ci l'ayant régalé d'un grand sang froid, le Duc s'en plaignit à Schomberg, qui en parla à son ami. De Thou répondit poliment, mais sincèrement, qu'il ne pouvoit approuver les differends continuels que le Duc affectoit avec sa Majesté; que d'ailleurs il ne voyoit autour de lui que des gens ruinez, ou des plus corrompus du Royaume & presque pas un honnête homme; & que pour lui, de l'humeur dont il se connoissoit, il aimoit mieux vieillir dans une retraite honorable, que d'acheter un pou d'éclat aux dépends d'un si infame commerce. Caton d'Utique n'auroit pu faire une réponse plus Romaine. Le Duc l'ayant apprise se défendit bien mal. Il replica qu'ayant fait son possible inutilement pour gagner l'amitié des bonnêtes gens, il se voyoit forcé, dans un temps où il avoit besoin d'amis, de recevoir tous ceux qui venoient à lui de si bonne grace.

AUTRE particularité notable: Le Clergé Remarques avoit fait choix de Renaud de Beaune Archevêque de Bourges, pour porter la parole dans les Etats. C'étoit sur le luxe: Origine un Prélat qui n'étoit entré dans aucune des Carof faction & qui s'étoit toujours opposé ses. aux Conseils violens. Comme on s'entretenoit sur la Réforme du Luxe, qui étoit

1588. étoit devenu excessif; il disoit en particulier ce qu'il prononga ensuite dans sa Harangue, que l'ancienne simplicité avoit commencé par Paris à dégénérer; ensuite de quoi pour modèle d'une moderation recommandable; il alléguua la première Présidente de Thou, qui en qualité de femme du premier Magistrat, auroit pu se servir comme les Dames de la Cour, d'une littiere ou d'un Carosse, dont l'usage étoit encore si rare en ce temps-là; que cependant cette Dame n'alloit jamais par la ville qu'en groupe, derrière un Domestique, pour servir d'exemple aux autres. Article qui fut infidèlement supprimé dans l'impression de ce discours, dit M. De Thou: & en effet il ne se trouve point dans les recueils d'Histoire où la Harangue est rapportée tout du long. Sur quoi notre Auteur nous apprend, au sujet de ces sortes de voitures, qui ne servent que pour la parade, que Jean de Laval-Boisdauphin, homme de qualité, a été le premier, sur la fin du règne de François I, qui se soit servi d'un Carosse, non par faste, mais par excès d'embonpoint, qui ne lui permettoit pas de monter à Cheval; qu'alors il n'y en avoit que deux à la Cour, l'un pour la Reine, & l'autre pour Diane, fille naturelle de Henry II, que l'usage en étoit venu

venu d'Italie ; que dans la Ville Christophe De Thou fut le premier, qui en eut un, apres qu'il eut été nomme Premier President, mais qu'il ne s'en servoit point, ni pour aller au Palais, ni pour aller au Louvre, lorsque le Roi les mandoit ; car dans ce bon tems les Magistrats observoient encore religieusement la coutume de n'aller à la Cour que par ordre du Roi : que son Epouse, comme on l'a dit, se contentoit de la croupe, quand elle avoit à rendre ses visites ; reservant le Carosse uniquement pour aller ensemble à la Campagne : ce qui fut cause, ajoute-t-il, qu'on fut long tems sans en avoir à Paris : Qu'enfin depuis ce temps-là le nombre s'en est tellement multiplié, qu'on peut dire qu'il est aussi grand que celui des Gondoles à Venise.

POUR revenir aux Etats de Blois, De Thou qui voyoit avec douleur que le Duc de Guise en disputant le terrain à sa Majesté, abusoit de sa patience & que cette patience ne pouvoit aboutir qu'au mépris de l'autorité Royale, résolut de retourner à Paris pour donner ordre le mieux qu'il pourroit aux affaires générales & aux siennes propres. Dans cette vue, il fut prendre congé du Roi, qui contre son ordinaire lui tint la main pendant

*Mort du  
Duc de  
Guise.*

† Achille  
de Harlay  
I. Prési-  
dent.

## LA VIE de

dant un tems considerable sans lui parler, se contentant à la fin de le renvoyer en le chargeant de voir son beau-frère & † de le prier de veiller à ses intérêts. Tout le Monde crut que la conversation avoit été longue & mystérieuse. Schomberg y fut trompé des premiers, & ayant appris le fait, il soupçonna que le Prince avoit eu dessein d'abord de lui faire quelque confidence & de lui donner d'autres ordres ; mais qu'ensuite il s'étoit ravisé. De Thou en jugea de même, & comme en cas de rupture, c'étoit un coup de partie que de s'assurer d'Orléans & de sa Citadelle, il prit quelques mesures pour cet effet avec Charles Balsac de Dunes, bon Royaliste ; mais la nouvelle de la Mort du Duc de Guise, que le Roi fit massacrer, les rendit inutiles. Les Ligueurs envoyèrent du secours à Orléans ; ce secours fut battu par les troupes du Roi, mais comme il étoit composé de 1500. hommes, une bonne partie gagna la Ville, & se joignit aux habitans, qui assiégeoient déjà la Citadelle. Cependant M. De Thou n'apprit la mort du Duc que la Veille de Noël à Paris, où tout fut en alarme jusqu'au lendemain. Le matin il se leva pour aller à l'Eglise, & à son retour s'étant approché d'un feu qui n'étoit

n'étoit pas encore bien allumé, il sortit 1588.  
un serpent d'un fagot encore humide : *Serpent à  
deux têtes.*  
ce serpent avoit 7 ou 8 pouces de longueur ; il étoit d'une couleur brune & tannée ; marqué de taches par tout le corps, &c, ce qui parut prodigieux, c'est qu'il avoit deux têtes, sans queue, se trainant en demi-lune également par les deux bouts, tel enfin que Solin a décrit l'*Amphisbene*. Lorsqu'il changeoit de route, il se servoit également de l'une ou de l'autre de ses extrémités, selon les obstacles qu'on lui présentoit ; reculant la partie, ou la tête menacée, ou les deux à la fois, si le péril étoit égal. M. De Thou, sans entrer dans les difficultez des Philosophes, ou des Naturalistes, se contente d'affurer le *fait*, comme l'ayant bien examiné. Il croit qu'il y a véritablement de tels serpens ; qu'ils sont rares en France & assez communs dans quelques îles de la Grèce : mais enfin phénomène naturel, ou véritable prodige, il n'en parla point alors, de peur d'émouvoir les Esprits, & il n'en a rien dit dans son *Histoire*. [Je prendrai la liberté de dire ici, qu'il auroit peut-être mieux fait de n'en point parler du tout ; car il n'est point établi entre les Naturalistes qu'il y ait des serpens, ou des animaux à deux têtes. Il est

1588. est vrai que Pline & Solin l'ont rapporté comme un oui-dire, (*vulgatum est*) avec d'autres Auteurs, sans parler ici du Poète Lucain, Liv. IX. §. 719.

*Et gravis in geminum surgens caput Am-  
phibiana.*

Mais il y a grande apparence que ces deux têtes ne sont que deux diverses manières d'aller, ou du côté de la tête véritable, ou du côté de la queue ; ce qui est tout ce que signifie le mot Grec *Αμφισσαντα*, comme qui dirait, *in utrumque parata*, qui marche d'un côté ou d'autre. Il est certain au moins que dans tous les Cabinets des Curieux, où l'on voit des Serpents sans nombre de toutes les parties de l'Univers, beaucoup mieux connus aujourd'hui que du temps de M. De Thou, on ne voit point de reptile à deux têtes. Un très-habille homme m'a assuré qu'il n'en avoit jamais vu de tels en 12. ans de séjour qu'il avoit fait en Amerique, où il en a peint une infinité.]

Dangers  
de M. De  
Thou. 1<sup>e</sup>.  
Ed. de Zo-  
zime.

CEPENDANT les Ligueurs surpris de voir M. De Thou sitôt de retour de Blois, soupçonnerent qu'il avoit connoissance de ce qui s'y passoit & qu'il n'étoit venu que pour fortifier le parti de

de la Cour. Surquoi ils lui détachèrent le même la Ruë, qui l'avoit brusqué le jour des barricades, & qui vint plusieurs fois chez lui insolemment pour voir qui y étoit & s'il n'y avoit ni armes, ni chevaux. De Thou, dans un premier mouvement, fut tenté de repousser ce malheureux comme il méritoit ; mais ses amis par leur prudence l'en empêcherent. Il eut pourtant dans ces circonstances assez de courage pour se mettre à la brèche en faveur <sup>†</sup> d'un <sup>Jean</sup> Obsopeius.

2. Edition des *Commentaires de Muret sur Seneque* & il travailloit à une *Collection des Sybilles de Zoroastre & autres Ecryvains*, qu'on a prétendu avoir prédit la naissance de J. C. De Thou, qui avoit encore quelque crédit auprès des Magistrats, lui procura la liberté, à condition qu'il sortît de France, & lui confia fort heureusement un MS. de Zozime, pour le remettre à Frederic Sylburge, qui le fit imprimer deux ans après à Francfort, chez Wechel, avec d'autres Auteurs de l'*Histoire Romaine*. Et c'est la 1<sup>e</sup> fois qu'il a paru dans sa langue originale. Zozime dans son Histoire est peu favorable aux Chrétiens, c'est ce qui fit qu'on s'opposa à Roma

1588. à l'Édition qu'on en vouloit faire. Muret entr' autres avoit engagé de Thou à lui en procurer une copie ; mais il étoit mort depuis ; heureusement Leunclave, qui en avoit donné la Traduction Latine sur un MS. de Constantinople, avoit remis le MS. à François Pithou ; & celui-ci le prêta à son ami, qui l'ayant fait copier exactement, rendit l'Original à Pithou & remit la copie à Opopeius. C'est la véritable Histoire de l'Édition Gréque de Zozime, due en grande partie aux soins de notre Auteur.

1589. De Thou & sa femme se sauvent à Chevrefeuille. MAIS la liberté qu'il procuroit ainsi aux morts & aux vivans, il n'en jouissait pas lui-même. La Rue étant revenu chez lui & ne le trouvant point, arrêta M<sup>e</sup>. De Thou & la conduisit à la Bastille. Elle y resta toute la journée & bien avant dans la nuit ; mais le Duc d'Aumale à la recommandation de Basfompiere la fit sortir, tandis que son Epoux étoit obligé de se cacher & de changer de logis toutes les nuits. Enfin il se retira chez les Cordeliers, où le P. Robert Chessé, Prédicateur célèbre parmi le peuple & dans les intérêts du Roi, lui rendit de très bons offices, mais qui dans la suite, ayant changé de parti, fut arrêté à la prise de Vendôme, &

1589.

pendu la même année pour ses prédications séditieuses. De Thou étoit fort pressé par ses amis de céder au tems & de se retirer ; mais la tendresse qu'il avoit pour son Epouse le retenoit. On convint donc de la faire partir la première déguisée en Bourgeoise & montée sur une haquenée ; ce qui lui réussit. Pour M. De Thou, il prit l'habit de soldat pour tromper la garde, & il arriva qu'un nommé Fesson, habile Joueur de paume & Valet de Chambre du feu Cardinal de Guise, qui aida M. De Thou à se tirer d'affaires, eut le même sort deux ans après qu'avoit eu le P. Chessé, son premier Libérateur. Quoi qu'il en soit, le Mari & la femme diversement déguisez, arriverent enfin au même gîte à Chevreuse, chez Pierre Brunet, qui avoit été Maître d'Hôtel du President de Thou ; agréablement surpris, lui de trouver sa femme en équipage de Bourgeoise, avec son Chaperon à l'antique, & elle de voir son mari en justaucorps bleu, la bandoliere à travers le corps & le mousquet sur l'épaule.

PENDANT cette espece d'exil, M. *De là à Chartres : où il est en danger.* De Thou eut la consolation de voir une bonne partie de sa famille ; entr'autres, le Chancelier de Chiverni, qui s'éroit retiré à Esclimont, & qui ayant appris

1589. le dessein qu'il avoit d'écrire l'Histoire de son siècle, l'instruisit de mille particularitez intéressantes sur les démêlez du Roi avec le Duc de Guise, dont il avoit été témoin. Il vit encoré l'Abbesse des Clairets, chez leur Oncle commun, l'Evêque de Chartres, où ils se rendirent : mais il en fut bientôt sortir, parce que les Ligueurs, qui étoient sur le point de s'en rendre maîtres, avoient ordre de l'arrêter ; & ils l'aurbient fait, si Schomberg ne l'avoit tiré d'affaire en lui envoyant par un exprès une Lettre écrite de la propre main de Christine de Lorraine, qui lui ordonoit de se rendre auprès d'elle pour l'accompagner en Italie. Cependant son Epouse passa en Picardie pour y prendre soin de leurs affaires domestiques ; tandis qu'il revint trouver le Roi à Blois.

*Il revient à Blois où abandonné, ne pouvoit se résoudre à appeler à son secours le Roi de Navarre. En vain le peu d'Amis qui lui testoient l'en avoient sollicité : De Thou fut plus habile ou plus hûreux ; le Roi ébranlé par ses raisons, permit que Du Plessis Mornay fut mandé secrettement, & qu'on dressât un traité entre les deux Princes ; que le Cardinal Morosini, Légat du Pape & prélat d'un génie très-équi-*

1589.

équitable, se mit si peu en peine de traverser, que dégouté du Duc de Mayenne & de ses manières, il se retira de la Cour, repassa en Italie & laissa le Royaume dans un grand désordre. C'est à ce pieux Cardinal que M. De Thou, *Eloge du Cardinal Morosini.* en reconnaissance des lumières qu'il en avoit reçues pour son *Histoire*, dédia sa Paraphrase Latine des *Lamentations*, composée précisément en ce tems-là, dans le goût de sa Paraphrase de Job ; cherchant, comme il le dit lui-même, quelque consolation au milieu de la calamité publique. Ce fut aussi à peu près dans ce tems que le jeune Henry de Bourbon, Prince de Dombes, très-aimable & très-éclairé, vint à la Cour ; De Thou, qui lui rendit exactement ses devoirs, lui dédia une autre Paraphrase de sa façon aussi en vers Latins, l'œuvre de l'*Ecclesiaste* ; présent qui fut si agréable à ce Prince, qu'il l'en remercia sur le champ par un billet écrit de sa main, imprimé dans la suite au devant de l'ouvrage même, comme la plus belle & la plus éclatante de toutes les approbations.

De Blois le Roi se rendit à Tours, où il résolut d'établir un Parlement pour M. De l'opposer à celui de la Ligue. Cet établissement, qui n'étoit que pour don-

*On forme  
un Parle-  
ment à  
Tours.*

*Tbon re-  
fuse d'être  
1. Prés-  
ner dent.*

1589. ner plus de poids à ses intentions dans les Provinces éloignées, n'étoit pas sans difficulté. On avoit des Conseillers & des Maîtres des requêtes, un † Avocat general ; mais on n'avoit point de Présidens : quelques uns étoient demeurez à Paris ; d'autres avoient été mis en prison ; le reste s'étoient retiré à la Campagne en attendant le calme. Là-dessus on assembla le Conseil. D'Espesses, qui s'y trouva, fit connoître publiquement qu'il étoit résolu d'abdiquer, à moins qu'on ne mit à leur tête un Président, dont le zèle & la fermeté pût servir d'exemple aux autres : sur quoi, d'un commun accord & par une infinité de raisons, on nomma De Thou. Il étoit absent ; un Huissier de la part du Roi vint l'avertir de se rendre au Conseil ; où s'étant placé, le Garde des † Sceaux lui fit entendre les intentions de sa Majesté & le Cardinal de Vendosme les appuya ; mais il se défendit si bien, que malgré toutes les sollicitations de la Compagnie, le fardeau tomba sur d'Espesses ; entre lequel & lui, il y eut un grand conflit d'honnêteté, qui fit beaucoup d'honneur à l'un & à l'autre.

*Il accom-  
pagne  
Scbam-* APRÈS une distinction si marquée de la part du Roi, De Thou pouvoit rester

rester en France en sûreté & avec hon- Schomberg  
neur ; mais il aima mieux accompagner dans son  
Schomberg en Allemagne & partager Ambassade  
avec lui les fatigues & les dangers d'un Extraor-  
voyage nécessaire au bien de l'Etat. dinaire.  
Celui-ci avoit reçu ordre d'y lever 10000.  
Chevaux & 20000. hommes de pié, &  
il avoit choisi de Thou, pour l'assister  
dans cette perilleuse commission. Les  
Ligueurs qui en avoient eu le vent, a-  
voient mis de tous côtés des embuscades  
pour la traverser, ou du moins pour la  
retarder : ce qui les obligea à faire le  
grand tour, par Saumur, Loudun, Thou- Leur route.  
ars, Niort, S. Jean d'Angely, la Guienne,  
le Languedoc, l'Auvergne, les Céven-  
nes, le Dauphiné, la Provence ; en-  
suite l'Allemagne & peut-être l'Angle-  
terre ; car il avoit été résolu d'engager  
Elizabeth à appuyer de son argent &  
de son crédit, les intérêts de S. M. &  
cette commission faisoit une partie de  
l'ambassade : mais pour gagner du temps,  
Schomberg dépêcha en Angleterre le  
frère de Du Plessis Mornay, & garda  
M. De Thou auprès de lui, quoi qu'il  
l'eut d'abord destiné à cette branche  
particulière de sa commission.

VOILA donc nos deux Amis en che- S. Jean  
min avec une bonne escorte. A S. Jean d'Angely.  
d'Angely, ils ne virent pas la Princesse  
de

1589. de Condé, qu'on avoit arrêtée depuis la mort de son † mari, mais elle leur envoya la Princesse Éléonor sa fille & le fils posthume, dont elle venoit d'accoucher, leur recommandant avec de grandes instances ces illustres Orphelins. De là on passa par Jonzac & par Coutras, où s'étoit donnée la dernière bataille ; nouvelle curiosité pour l'Histo-rien. Par bonheur il trouva encore à S<sup>e</sup> Foi, sur sa route, un brave Capitaine qui s'étoit trouvé à cette action, & qui en avoit fait tirer le plan avec la der-niere exactitude. A Monfort dans l'Ar-magnac, ils virent le fameux Du Bartas, encore jeune, mais déjà célèbre pour son poème de la *Création*, qui ne faisoit que de paroître. Il n'ignoroit pas les criti-ques qu'on en faisoit ; mais il se flattloit de la douce vengeance de les anéantir par une correction judicieuse ; lorsque la Mort, qui nous surprend toujouors, ne lui permit pas de la goûter. A Mande, Adam Heurteloup Evêque & Comte de Givandan, Prélat distingué par son ex-actitude & par sa fidélité pour son Prince, les reçut avec autant d'amitié que de magnificence. On remarqua seulement avec quelque surprise, que dans le pre-mier repas qu'il leur donna, il n'y avoit rien d'entier sur la table, quoique tout en

*Mande.*  
*Eloge de*  
*son Evêque*  
*& ses*  
*pourvoy-*  
*eurs ordi-*  
*naires.*

*Monfort.*

+ On la  
soupçonna  
de l'avoir  
expédié.

en fut équis; car il n'y avoit aucune pièce de gibier ou de volaille, à laquelle il ne manquât quelque chose, ou la tête, ou l'aile, ou la cuisse: Ce qui lui fit dire agréablement qu'il faloit le pardonner à la gourmandise de ses pourvoyeurs. Ces pourvoyeurs étoient des Olfeaux de proye. En effet, leur dit-il, dans ce pays de Montagnes, les Aigles font leurs nids, ou leurs aires dans quelque roche inaccessible, où l'on peut à peine atteindre avec des Echelles. Cependant nos bergers, dès qu'ils s'en sont apperçus, bâlissent auprès de la roche une petite loge qui les met à couvert de la furie de ces animaux. Pendant trois mois le male & la femelle n'ont d'autre soin que de nourrir leurs petits; ainsi ils vont à la petite-guerre, enlevent des chapons, des poules, des canards & tout ce qu'ils trouvent dans les basses-courts, quelquefois même des Agneaux, des Chevreaux, des Cochons de lait: mais leur meilleure tâche se fait à la Campagne, où ils prennent des faisans, des perdrix, des gelinottes de bois, des canards sauvages, des lièvres, des chevreuils. Dans le moment que les Bergers voyent le Pere & la Mere sortis, ils grimpent au plus vite sur la roche & en enlevent ce que vous voyez; mais comme ils ne peuvent le faire si promptement que l'Aiglon n'en ait devoré une partie, voilà pourquoi

1589.

pourquoi ce qu'on vous sert est si mutilé ; mais en récompense il est bien meilleur que tout ce qui se vend au marché. Quelqu'un lui demanda combien de temps duroit ce manège ? Quand l'Aiglon, ajouta-t-il, est assez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé de sa véritable nourriture, pour ne lui laisser que quelques entrailles d'animaux, les Bergers l'enchaînent, pour profiter de la chasse qu'on lui apporte, jusqu'à ce que le Pere & la Mere s'étant accoupliez, l'oublient ou l'abandonnent : permis au Berger d'en faire autant ou de l'apporter chez lui par pitié. De Thou, qui par prédilection pour son Poëme de la Fauconnerie, s'étoit affectionné à ces sortes de recherches, voulut voir lui-même ces aigles de près ; monta par un chemin très-difficile auprès d'une aire, dont l'Aiglon enchainé ne fit que goûter d'un faisan que sa Mere lui apportoit & qu'on lui enleva sur le champ. L'Evêque les assura, qu'il ne lui faloit que trois ou quatre de ces aires pour entretenir sa table splendidement pendant toute l'année.

*Ils tournent du côté de l'Italie.*

A UZEZ, Schomberg reçut de nouveaux ordres du Roi : savoir de passer en Italie & d'y amasser autant d'argent qu'il pourroit pour payer les troupes qu'il leveroit en Allemagne. Cependant il

Il falut payer les Officiers Suisses qui les avoient accompagnez. De Thou fut chargé de trouver de l'argent ; & il en trouva à Puymore chez le Duc de Lestiguieres, qui prêta au Roi deux mille écus d'or. De Thou les ayant pris, se rendit au Pont du S. Esprit, où Schomberg l'attendoit. On passa le Rhone, on vint à Orange, où les Suisses de leur escorte furent payez & congédiez. De là on passa sous bonne garde jusqu'à Merindol. A l'aspect de tant de gens armez, les habitans s'ensuivrent dans des Cavernes ; mais comme ils apprirent que le Marquis d'Oraison conduissoit la bande, ils revinrent dans le moment. D'Oraison les dépeignit à Monsieur De Thou comme des gens *simples, fidelles* dans leur négoce, *soumis aux Magistrats, bienfaisans à tout le Monde, sans malice, exacts à payer les tributs, ne se mariant que parmi eux, religieux observateurs des coutumes & des rites qu'ils avoient reçus des Vaudois & des Albigeois* ; toutes choses que d'Oraison n'avoit point apprises de Sleidan, qu'il n'avoit jamais lu, & qui par conséquent confirmèrent M. De Thou dans la bonne opinion qu'il avoit concue de ce peuple d'après la relation de l'Historien ; très croyable d'ailleurs, pour avoir été autrefois au service

*Merindol.*  
*Caractère*  
*de ses habi-*  
*tans.*

1589. service du Cardinal de Bellay, frere de Guillaume de Bellay-Langey, qui les connoissoit à fond. De Merindol on passa jusqu'à Fréjus, où il falut attendre quelques jours pour mettre les Tartanes en état. On s'embarqua à S. Raphéau, & en peu de tems on arriva à Genes.

*Genes.*

Le Senat envoya des Députez de son corps pour les complimentter sur leur heureuse arrivée & leur témoigner les dispositions favorables où ils étoient pour le service du Roi. Là ils se séparent ; Schomberg partit incognito pour Florence dans la vuë de s'assurer de l'argent qu'on lui avoit promis, & de Venise, où *De Thou* se rendit à Venise pour y prendre apprend la de justes mesures avec Hurault, Ambassadeur de France. Il y entra le 14. Mort du Roi; Henry IV. est reconnu. Il fut poignardé par un Moine. *Thou* arriva de Milan y ayant répendu la nouvelle de la † mort du Roi. Trois jours après, il en arriva un autre, qui ajouta à la nouvelle précédente, que l'Armée de France & toute la Noblesse avoient reconnu le Roi de Navarre. Cette nouvelle remit le calme dans tous les Esprits. Le Senat de Venise se signala à cette occasion & il fut arrêté dans cet illustre corps, qu'on enverroit incessamment une Ambassade Extraordinaire au nouveau Roi, digne par ses Vertus d'une si belle

belle Couronne, quand sa naissance la lui refuseroit. C'est ainsi qu'ils s'exprimoient dans la résolution qu'ils en prirent.

Le Cardinal de Joyeuse étoit alors à Venise avec Arnaud D'Ossat, ami particulier de M. De Thou ; & l'un & l'autre avoient choisi cette retraite de-  
Eloge du  
Cardinal  
de Joyeuse  
& de D'  
Ossat.  
 puis la bulle précipitée de Sixte V. contre le feu Roi ; pour défendre en quelque sorte, par leur absence, l'honneur de leur Souverain & la Majesté des Roix de France, outragée par cette audacieuse bulle. Ils ne doutoient pas que le Roi de Navarre, irrité du parricide qui venoit d'être commis, ne marchât droit vers la Capitale & ne s'en rendit le maître ; ce qu'ils prévoyaient ne pouvoit se faire sans une grande effusion de sang. Ainsi déplorant le triste état de leur patrie, & n'ayant encore aucun engagement avec Henry IV, qui n'étoit pas reconnu par tout, ils retournèrent à Rome, & par leur sage conduite ils gagnèrent si bien la confiance du nouveau Roi, qu'ils eurent beaucoup de part à sa faveur. Avant que de les quitter, De Thou déchargea son cœur avec D'Ossat, non seulement dans ses entretiens, mais entr'autres par un Poème qu'il composa alors, sur les malheurs de la France & qu'il lui dédia. Il fut im-

1589. primé depuis à Tours ; mais comme il étoit devenu rare, on le retrouve ici dans les Mémoires, quoique mutilé, parce qu'il y avoit certaines choses dont l'Auteur vouloit abolir la mémoire.

*Retour en  
France par  
la Valtel-  
line & les  
Grisons.*

COMME la mort d'Henry III. changeoit en quelque sorte le face des affaires & que son Successeur gagnoit tous les jours du terrain contre la Ligue, Schomberg & de Thou, après diverses petites courses, se rejoignirent à Verone & se déterminerent à regagner la France au plus tôt, le premier par le Trentin en prenant la route d'Allemagne, & l'autre par la Valteline & le pays des Grisons. A Coire sa Verve poétique, réveillée par les succès du Roi, produisit encore une très-belle Ode, qu'il intitula *Sequanae Vaticinium*, l'Oracle de la Seine ; dans laquelle en reprochant à la Capitale toutes ses fureurs, il lui prédit la nécessité où elle se verroit bientôt de se soumettre au Vainqueur. Il y a beaucoup de feu & d'Enthouziasme dans cette pièce & la traduction même s'en ressent. A quelques lieues de Coire, il s'embarqua avec ses gens sur un † petit Lac fort orageux & bordé de rochers : le temps s'étoit mis à la pluye ; leur barque étoit mince & de bois de sapin, &, pour furcroit de malheur, le bateleur

† C'est le  
Lac de  
Riva ou  
de Wal-  
lenstad.

1589.

Lier y avoit reçu un Allemand avec son Cheval, qui effrayé des vagues se laissoit souvent tomber & mettoit à toute heure la barque en risque. Après maintes allarmes, causées par le gros temps la question fut d'aborder ; mais il n'y avoit pas moyen, & le Pilote, abandonnant le gouvernail, fit signe à chacun qu'il pensât à se sauver comme il pourroit. Dans ce péril, un jeune <sup>Nicolas</sup> homme <sup>Rapin.</sup> plein de courage & qui savoit très-bien nager, se défit de sa Cuirasse & de son pourpoint, prêt à sauter dans le lac, assurant M. De Thou, qui l'avoit pris avec lui, qu'il n'avoit qu'à le saisir par la ceinture & s'y tenir ferme jusqu'à ce qu'ils eussent gagné le rocher. Mais cet expédient ne fut point nécessaire, parce qu'ayant apperçu une Caverne assez creuse sur le rivage, ils s'y portèrent à force de rames, & y débarquèrent tout perçez de la pluye, sans pouvoir sauver que ce qui se trouva sous leur main. Au sommet du Rocher, qu'il falut encore grimper avec des travaux infinis, ils trouverent une espece d'Hôtellerie & un poële ardent, qui les eut bientôt desséchez. Autre marche des plus fangeuses & des plus glissantes pour gagner le Lac de Zurich, où ils se rembarquèrent, & comme le tems s'é-

1589. toit rangé au beau, ils ne mirent que deux jours pour gagner la ville. A Soleure, ils trouverent Nicolas Brulard de Sillery, Ambassadeur de France qui les y retint quelques jours. A Basle, ils retrouverent les Officiers Suisses qu'ils avoient congédiez à Orange & les reprirent à leurs gages ; mais Amerbach son ancien ami n'étoit plus. De Thou y fit connoissance avec Jaques Grinée, fils du fameux Simon Grinée. Il étoit alors Professeur en Histoire, & comme il avoit fréquenté les principales Cours d'Allemagne, il y avoit appris beaucoup de particularitez intéressantes, mais peu connues, qu'il débitoit à ses Auditeurs, en leur expliquant l'incomparable Histoire de Sleidan, qui lui servoit en quelque sorte de Canevas. De Thou eut la curiosité de l'entendre à diverses fois & toujours avec ses tablettes.

*Chateau-Vilain.  
Prédiction  
de Dighiaceti.*

De là ils traverserent avec précaution la Franche-Comté. A Chateau-vilain, ils trouverent le Comte Louis Dighiaceti, qui s'occupoit à reparer la place que les Ennemis avoient inutilement assiégée ; comme il faisoit la revue de ses Officiers, il se défendit long-temps d'y recevoir un nommé Pierre Choésella Meuse, quoi que dans la dernière occasion il eut bien fait son devoir ; & comme

comme il ne put résister aux instances prieres de ses amis, il leur dit en cédant à leurs sollicitations qu'ils verroient quelque jour les raisons qu'il avoit euës de s'y opposer. Cette prédiction fut vérifiée par l'événement : quatre ans après, la Meuse sur quelques paroles prit querelle avec son Gouverneur & le tua. Dia-  
cetti avoit alors plus de soixante ans, mais comme il s'étoit abstenu des plai-  
firs, dès sa jeunesse, il étoit encore d'une santé si vigoureuse, qu'il couchoit en hyver dans les chambres les plus expo-  
sées, sans rideaux & sans couvertures ; jamais incommodé ni du froid, ni du serein, ni des brouillards ; toujours zélé pour le repos de l'Etat & prêt d'en-  
gager son bien & d'exposer sa personne pour sa défense.

A CHALONS, il salut encore don-  
ner de l'exercice à sa veine. Il y avoit  
eu dans le voisinage une espece de com-  
bat qui avoit duré 3 jours, où Robert  
de Joyeuse, Comte de Grand-Pré, s'é-  
toit battu avec beaucoup de valeur con-  
tre S. Paul ; mais sa victoire lui avoit couté la vie. De Thou arriva tout à propos pour repandre des larmes & des pleurs sur le tombeau de son Ami. Ce fut dans la même ville, où il apprit la perte qu'il avoit faite de la meilleure

*Châlons.  
Mort du  
Comte de  
Grand-pré.*

1589. partie de ses meubles & de sa vaisselle qu'il avoit fait transporter à la Fere, & qui fut estimée jusqu'à la valeur de dix mille Ecus, sans en temoigner contre personne la moindre impatience, quoiqu'il eut pû sous le nouveau Roi s'en faire restituer l'équivalent par les voies de la Justice.

*Chateau-  
Thierry.  
Eloge de  
P. Piché-  
rel.*

A CHATEAU-THIERRY, comme il entroit dans la Ville, il rencontra dans la rue-Pierre Picherel, qui l'arrêta par la bride. Cet homme étoit de la Ferté & avoit été Moine dans l'Abbaye d'Essonne. Il avoit l'esprit vif & savoit fort † Le Grec, bien les trois † langues, ayant étudié sous le Latin & Vatable. De Thou, qui le reconnut, lui demanda ce qu'il faisoit-là parmi le bruit des armes ? Picherel lui répondit, en lui montrant son logis, que malgré ce tumulte il n'avoit pas laissé de travailler 14. heures ce jour-là, le dernier de sa soixante & dix-neuvième année ; qu'en le finissant, il avoit achevé son Commentaire sur S. Paul & mis la dernière main à l'Epître à Philémon ; qu'il n'attendoit que la fin de la Guerre pour le faire imprimer ; qu'à son âge il n'avoit encore aucune incommodité considérable ; la vue & l'ouïe aussi bonnes que jamais & l'esprit aussi net. C'étoit à la considération de M. De Thou qu'il

qu'il avoit entrepris ces Commentaires, dans la persuasion d'ailleurs qu'il pouvoit y réussir. La Religion à part, il louoit fort l'exactitude de Beze; mais il assuroit qu'après lui, on pouvoit encore glaner assez copieusement. Il mourut peu de temps après, sans avoir disposé sûrement de ses MSS. & voilà pourquoi <sup>+ Rivet</sup> en a publié n'y a guere d'apparence que le Public lié quel-en <sup>+ profite.</sup> *Après cela, Docteur, vaques lampadir sur la Bible.* <sup>poliev li sp ragnoor beaux.</sup>

EN passant proche de Chateau-neuf *Eloge du*  
en Thimerais, comme ils marchoient de *Duc de*  
*Montbazon,* <sup>& du</sup>  
nuit ils entendirent crier aux armes deux fois de suite. L'allarne fut legere, on *Comte de*  
reconnut que n'étoient des troupes de *Roucy.*  
sa Majesté, qui conduisoient sur des cha-  
riots les corps de deux jeunes seigneurs,  
Louis de Rohan, Duc de Montbazon &  
de Comte de Roucy. De Thou jeta  
aussi-tôt des fleurs poétiques sur leur  
tombeau; car il étoit habile en improm-  
tus: Le premier étoit son ami intime;  
en qui il avoit trouvé un grand fond de  
Religion, une passion des plus sincères  
pour l'équité & pour tous les devoirs de  
l'honnête homme, un zèle ardent pour  
sa patrie & pour l'honneur de la France,  
enfin des qualitez qu'on cherche in-  
utilement parmi les plus grands Seig-  
neurs. L'autre, qui avoit été tué au

1589.

Combat d'Arques le 24 Septembre, & c'eit d'un enjouement qui égaloit sa vaillance ; qualitez héréditaires dans la Maison de la Rocheoucault & sur tout dans le Comte François, son pere, qui fut massacré à la St. Barthélémi. Le fils parloit bien Latin, encore mieux Italien, & il avoit si bien attrapé les manieres, le ton & les differens dialectes de cette Langue, & surtout le sérieux des personnages qu'il vouloit représenter, qu'il donnoit la Comédie à ses amis dans leurs heures de récréation.

*Arrivée à Châteaudun, où De Thou salua le Roi & lui rendit compte de son voyage, sans oublier le Roi.*

*Le conseil qu'il lui donne sur sa Religion.*

ENFIN M. De Thou arriva à Châteaudun, où il salua le Roi & lui rendit compte de son voyage, sans oublier le Roi. Il desib qu'il avoit entrevu à la Cour de Ferdinand, Grand Duc de Toscane, de lui proposer Marie de Médicis, qu'il épousa dix ans après. Il ajouta que le Sedat de Venise & tous les Princes d'Italie, à qui l'Espagne devenoit tous les jours plus suspecte, auraient bien souhaité qu'il fut rentré dans la Religion de ses Ancêtres : mais que pour lui, il ne croybit pas que l'état de ses affaires le lui permit encore, ni même qu'il en témoignât le dessein ; que les puissances dont il parloit, l'assisteroient au moins en secret, si elles ne pouvoient pas le faire ouvertement ; avant qu'il eut exécuté

ce

ce qu'il paroissoit résolu de faire en tems  
et lieu. 1589.

Le Roi répondit en habile homme, Réponse du  
qui sçait jouer son rôle & qui ne veut Roi.  
pas être matiné, Qu'à l'égard de son a-  
venement à la Couronne, c'étoit la Provi-  
dence, qui, contre son attente, l'avoit élevé  
à ce degré de grandeur, où les autres se  
battent de monter par le desordre & par le  
remouvement des loix, qu'il avoit vu de-  
vant lui quatre Princes dans la famille  
Royale, dont trois avoient regné sans lais-  
ser de postérité ; que le quatrième s'étant  
mis dans une situation à peu près égale, &  
qu'en ayant abusé, il étoit mort avant que  
de parvenir à la couronne : qu'ainsi c'étoit  
à lui à prendre bien garde de ne pas tom-  
ber dans la même ingratitudo, de peur d'a-  
prouver le même châtiment & d'être privé  
d'enfans, ce qui lui feroit aussi sensible  
que préjudiciable à la France. A l'égard  
de la Religion, il ajouta, que cet article  
lui faisoit d'autant plus de peine, qu'on le  
traitoit avec plus d'aigreur que de charité,  
que ce n'étoit ni envielement, ni obstination,  
qui le faisoient persévérer dans une Cro-  
isance où il avoit été nouari & qu'il regar-  
doit encore comme la plus saine ; mais qu'il  
ne refusoit pas d'en embrasser une meil-  
leure, dès qu'on la lui feroit connoître,  
sans prétendre, comme on faisoit, l'y amener  
elle-même.

1539. par force, ou par violence. A la bonne heure, disoit-il, qu'on m'y conduise par la main & de mon bon gré, comme la Providence m'a conduit sur le trône, afin que ma conversion ne me soit pas particulière, mais qu'elle entraîne, s'il est possible, celle de plusieurs & au dedans & au dehors du Royaume. Il se jeta ensuite sur l'utilité d'un Concile General, ou National, ou au moins d'une Conférence; & sur les égards qu'on devoit à un Prince comme lui, sorti de tant de Roix & toujours prêt à sacrifier sa vie au bien de l'Etat, pour faire en sa faveur ce qu'on savoit que l'Eglise avoit accordé si souvent à d'autres & avec tant de fruit. En voyant les périls dont Dieu me garantit tous les jours, qui scait, disoit-il, s'il ne m'a point fait naître pour être l'instrument de la Réunion de l'Eglise? J'en suis persuadé & je le souhaite; mais quoi qu'il en puisse arriver, je me suis engagé par serment à ne faire violence à personne, de même que je ne veux pas qu'on m'en fasse. J'ai juré de bonne foi, en venant à la Couronne, de défendre la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; je le ferai exactement. J'en prendrai les Evêques & les principaux auprès de moi, je mettrai les autres sous ma protection; & puisqu'il est de mon devoir & de l'intérêt de l'Etat, que je veille

veille également à la conservation de tous mes sujets, je veux bien qu'on sache que ce n'est pas l'ambition, mais la justice de mes droits qui me met les armes à la main. Ce sont des peuples, qui ne peuvent souffrir une domination étrangère, qui m'ont appellé à leur défense : si je ne la prenois pas, quels reproches & qu'elle bonte n'aurais-je pas à effuyer pour l'avenir, d'avoir laissé périr par ma lâcheté, ceux qui attendaient leur salut de ma vertu ? Le tout d'une éloquence vive & insinuante, qui lui étoit naturelle, en laissant échapper quelques larmes qu'il s'efforçoit de retenir.

Le reste de cette année & la suivante ne furent qu'une suite de succès : ample matière pour la verve de M. De Thou ; qui faisoit une ode Latine aussi facilement que son Héros prenoit une ville. La Bataille d'Yvri se donna le 14. de Mars & nouveaux chants à cette occasion, non seulement au Roi, mais même à la ville de Tours, qu'on regardoit alors comme la vraye Capitale du Royaume & où notre Historien avoit comme résolu d'établir sa demeure, si on peut parler ainsi d'un homme dont la vie devoit être encore si ambulante. Car le Roi, qui connoissoit ses talens & sa fidélité, lui donnoit souvent de nouvelles

*De Thou exerce sa veine sur divers sujets.*

1590. les commissions, & la maniere dont il s'en acquittoit, ne lui permettoit gueres de s'en passer. Cependant il eut permission d'aller rendre visite à son Epouse, qu'il n'avoit pas vuë depuis un an : quelle absence pour des coeurs si tendres & si unis, & quel torrent de larmes de joye à cette entrevue ! Il eut aussi en ce tems-là la consolation de recouvrer ses deux beau-frères, De Harlay, qui trouva moyen de se sauver de la Bastille, & De Chiverny qu'il eut ordre d'aller chercher dans sa retraite & de ramener à la Cour. Cette courise qu'il fit durant les plus grandes chaleurs de l'Eté, lui arracha encore quelques morceaux de Poësie des plus agréables. Le Roi, pendant le siége de Paris, lui confia avec une bonne garnison le Château de Nantouillet ; il y fut attaqué les ardeurs d'une fièvre violente, qui augmenta par de la fièvre.

Même dans le château de Nantouillet, il y fut attaqué  
les ardeurs d'une fièvre violente, qui augmenta par  
la nouvelle qu'il reçut de la mort de  
Pierre d'Elbene, Abbé de Bellozane,  
qu'il lui salut encore déplorer à sa maniere,  
malgré la fièvre qui le minoit ;  
mais les accès de fièvre & de poësie ne  
sont point si incompatibles que l'on diroit  
bien : ils degenerent en une espèce de  
fièvre continuë, qui n'empêche pas qu'on  
ne fasse de bons vers & assurément  
ceux qu'il composa pour un ami d'un

si

si grand caractère ne sont pas les moindres de sa façon.] Il se remit en goût pour les paraphrases sacrées & expédia en peu de tems six des petits Prophètes, comme il avoit déjà fait *L'Ecclésiaste, Job & les Lamentations.*

Après la levée du siège de Paris, *Un parti des Liegues armés sa femme.* on rappela la garnison de Nantouillet & de Thou se retira à Senlis avec sa femme. Là ils résolurent, comme je l'ai dit, de se fixer à Tours, avec ce qu'il avoit pu sauver des débris de la Fere. *Biron la fait rentrer.* Comme ils allouient à Melun sur le soir, un parti de la Garnison de Beauvais leur ehleva ces restes & fit M<sup>e</sup>. De Thou prisonniere avec tout son équipage, à la vue de son mari : triste situation pour l'Epoux qui ne pouvoit se résoudre à abandonner une femme si chère ; mais ses domestiques lui ayant fait comprendre les hazards qu'il courroit s'il s'obstinoit à la suivre, il céda au temps & prit le parti de se sauver sur un cheval vigoureux, suivi tout au plus de deux valets. Heureusement le Gouverneur de Chaumont, où il s'étoit retiré, s'intéressa pour lui ; on dépêcha à Gisors où étoit le Roi. Biron en écrivit à Sassenay, qui renvoya aussitôt l'Epouse & l'équipage.

1591.  
Le Tiers  
parti.

## .UOL A VIE de

L'ANNEE suivante les Ligueurs s'emparerent de Château-Thierry, ce qui rendit l'abondance à la Capitale. Pour contrebalancer cette perte, on prépara toutes choses pour faire le siège de Chartres, & comme on ne doutoit pas qu'il ne traînât en longueur, les mécontents se réveillerent dans la Ville de Tours & y formerent ce qu'on appela dans la suite le *Tiers parti*. Ils ne prétendoient pas, au moins ouvertement, exclure Henry de la succession à la Couronne ; mais ils trouvoient étrange qu'il fit tant de façons pour se réconcilier à l'Eglise, après en avoir donné parole depuis la dernière bataille ; qu'on voyoit bien que se mettant peu en peine de répondre aux vœux de son peuple, il fendoit toutes ses espérances sur la force de ses armes ; que le siège qui l'occupoit depuis si long temps falloit assez voir combien elles étoient incertaines, ayant encore tant de conquêtes à faire ; que si on se trompoit de compter sur sa bonne foi, tandis qu'il se rendoit maître des villes les unes après les autres ; qu'il faloit le presser de songer à Lui au plus tôt ; à faute de quoi on pourroit prendre d'autres mesures. Chartres se rendit, mais les murmures ne cessèrent point, & se répendirent jusqu'aux frontières du Royaume.

au me. Il lui falut redoubler sa vigilance pour ramener les esprits, ou du moins pour les contenir dans l'ordre & De Thou ne s'y épargna pas. On assembla le Conseil à Mantes, où l'on proposa entr'autres la révocation des Edits que la Ligue avoit extorqué du feu Roi, & la confirmation des Edits de pacification en faveur des Protestans. Le Cardinal de Vendosme s'y opposa & crut rompre la négociation, en sortant de l'Assemblée ; mais aucun des Prélats qui assistoient au Conseil ne l'ayant suivi, sa tentative fut inutile & la Déclaration fut dressée. De Thou, qui y avoit beaucoup de part, fut chargé d'en procurer la vérification au Parlement ; & de cette manière on reprima l'impatience des brouillons.

*On révoque les Edits de la Ligue & l'on confirme les Edits de pacification.*

DANS le tems que le Roi étoit encore à Mantes, on y reçut la nouvelle de la mort de JAQUES AMIOT, Evêque d'Auxerre, Grand Aumonier de France & Garde de la Bibliothèque du Roi ; il avoit été précepteur des deux derniers Roix & comblé de biens par ses magnifiques Elèves : Sa dépouille fut partagée entre plusieurs. Renauld de Beaune fut fait Grand Aumonier & de Thou Garde de la Bibliothèque. Pour ce qui est des Ouvrages de ce grand homme, à qui

*Mort de Jaq. Amiot. De Thou lui succède dans la charge de Bibliothécaire.*

1591. notre Langue est si redorable, M. De Thou en articule quatre ; la traduction des *Pastorales de Longus* ; [c'est ce qu'on nous a redonné depuis peu sous le titre  
 + Il y en a une Traduction Angloise, qui fut faite du temps de Cromwel.  
 & de + Cblæs, avec des figures qu'on dit avoir été dessinées par le dernier Régent de France ; ] celle de quelques Livres de la Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile ; celle du Roman d' *Heliodore*, [dont on a donné depuis peu une traduction nouvelle, qui ne vaut pas la sienne ; ] & enfin celle de toutes les œuvres de *Plutarque* : voici le jugement qu'en porte M. De Thou.

" Veritablement il avoit traduit ce dernier Auteur avec plus d'élégance que de fidélité, moins attentif à la vérité du Texte qu'à la beauté de la diction ; cependant il faut convenir que toutes ces traductions lui avoient fait beaucoup d'honneur. [Il y a des gens, qui pour le déprimer ont fait courir le bruit qu'à l'égard de Plutarque, il n'a voit fait que suivre à la trace une vieille version Italienne, qu'il avoit trouvée dans la Bibliothèque du Roi : mais c'est ce qu'on ne persuadera jamais à ceux qui ont lu la traduction même d'Amiot où les differences du Grec sont souvent marquées ; ajoutez à cela les secours qu'il tiroit actuellement de Turnebus, Professeur

Professeur en Grec, & les Corrections qui se trouvent dans les Editions postérieures à la première. A propos de quoi, je dirai encore en passant que l'édition de son Plutarque que M. Bayle préféroit à toutes les autres est celle d'un certain Hernios, libraire de Paris, in 8°. en plusieurs volumes. Je me souviens qu'il cherchoit cette édition avec de grands empressemens.]

Vers la fin de cette année, on forma le siège de Rouen alors entre les mains de la Ligue. De Thou y fut mandé avec le Président de Harlay son beau-frère, Thumery, Gillot & Villemereau. Ils arriverent à Dernetal au commencement de Février. Le jour précédent le Roi avait reçu une blessure légère à Aumale par les troupes du Duc de Parme qui vinrent fondre sur lui. Cette nouvelle fit trembler non seulement l'armée, mais même tous les bons François, parce que lui venant à manquer, ses successeurs légitimes étoient encore trop faibles pour se soutenir par eux-mêmes. Dans cette situation, le Roi jeta une garnison dans † Neufchâtel, † Dans la bien assuré que l'ennemi ne laisseroit Generalité pas derrière une si bonne place, & que de Soissons. par ce moyen on pourroit les arrêter quelque temps. La place fut assiégée en

1592.  
*Le Roi est  
blessé. Re-  
proche du  
Duc de  
Parme.*

1592. en effet, mais elle ne se rendit qu'à des conditions honorables. Fabien Rebours, qui y avoit commandé quelques troupes Allemandes, fut arrêté, comme n'ayant point été nommé dans la Capitulation; & ensuite relâché par le jugement du Roi, à qui le Duc de Parme en avoit remis la décision. Comme il arrivoit au Camp, le Roi avant que de lui parler de son affaire, lui demanda ce que disoit le Duc de Parme de la dernière action où il avoit reçu la blessure, dont on a parlé? Le Duc, replica-t-il, après quelques instances, est fort surpris qu'un grand Prince comme vous se soit exposé sans nécessité dans un aussi grand peril, où il s'agissoit non seulement de sa personne, mais de tout son

*Réponse du parti.* Cette réflexion, qui étoit à sa place, mit le Roi en colere. Il n'est pas merveilleux, dit-il, que le Duc qui n'agit qu'avec les deniers & les soldats d'autrui, sans risquer le sien, parle de cette maniere; mais pour moi qui ne soutiens que par mon courage le poids d'une guerre dont les suites me regardent principalement, on ne doit pas être surpris si accablé de chagrins & environné de dangers, je cherche à finir ce differend au dépends même d'une vie si traversée.

*Sa modération envers* AUTRE chagrin de la part des siens. Il étoit alors, comme je l'ai dit devant Grillon.

Rouen:

Rouen : & ce fut en ce tems-là, que 1592.  
les Assiégez firent une sortie si furieuse,  
qu'ils tuerent & renverserent tout ce  
qui se trouva dans la trenchée. Biron  
en attribuoit la faute à Grillon, Colonel  
du Régiment des Gardes, par ses allées  
& venuës continues pour négotier un  
accommodement avec le Gouverneur de  
la place. Grillon, pour s'excuser, vint  
trouver le Roi dans son Cabinet, passa  
des excuses aux contestations & des con-  
testations aux emportemens & aux blas-  
phèmes. Le Roi qui l'avoit d'abord  
écouté assez tranquillement, irrité de l'en-  
tendre continuer sur ce ton-là, lui com-  
manda de sortir ; mais comme il reve-  
noit à tout moment, & qu'on s'apper-  
çut que le Roi pâlissoit de colere &  
d'impatience, on eut peur qu'il ne prit  
quelque épée & qu'il ne se défit de cet  
Insolent. *Non, dit-il à toute la Com-  
pagnie, lorsque Grillon fut sorti . . . Il  
est vrai que la Nature m'a fait colere ;  
mais depuis que je me connois, je me suis  
toujours tenu en garde contre une passion si  
dangereuse, & je suis bien aise d'avoir au-  
jourdbui de bons témoins de ma modération.*  
En effet ses fatigues & ses adverfitez  
l'avoient endurci & lui avoient procuré  
cette fermeté d'ame, si nécessaire pour  
bien régner ; mais il faut avouer, dit

L

mon

1592. mon Auteur, que s'il étoit assez maître  
*de Lui dans sa colere, il ne l'étoit guere*  
<sup>Caractere de Biron & de Grillon.</sup> *dans ses plaisirs.* Autre circonstance no-  

table & qui nous découvre le caractere de ce siècle-là & de la Cour de ce Prince : c'est que durant la contestation de Grillon, Biron, qui se trouva chez le Roi, étoit assis sur un coffre, faisant semblant de dormir, & qu'à mesure qu'elle se renforçoit, il affectoit de dor- mir plus profondement, quoique Grillon fit tout ce qu'il pût pour le réveiller, jusqu'à lui crier aux oreilles qu'il n'étoit qu'un chien galeux & bargneux. De sa- voir maintenant quel étoit le motif de Biron dans ce prétendu sommeil ; ou prudence, pour ne pas se commettre a- vec un emporté & un furieux, avec qui il auroit falu dégainer ; ou malice, pour en laisser au Roi tout le désagrément ; ou l'un & l'autre tout ensemble ; c'est surquoi il seroit difficile de décider. Quoi qu'il en soit, le Roi avoit besoin de l'un & de l'autre, & comme il n'é- toit pas encore bien assermi sur son trône, il jugea qu'il valoit mieux les souffrir tous deux avec leurs défauts, que de se priver de leur secours dans une circon-
---

*Zele de M. de Thou pour l'Etat & pour le Roi.* Nouvel embarras avec la Cour de Rome ; les bulles fulminantes ne lui coûtoient

coutoient rien, & faisoient encore assez d'impression sur les esprits foibles : & cependant il en falloit faire venir les provisions, les dispenses & autres choses semblables. Ce fut le sujet de plusieurs Conférences entre le Roi & quelques Conseillers qu'il avoit mandez conjointement avec M. De Thou. Il nous rapporte lui-même dans l'Histoire générale tout ce qui fut réglé à cette occasion qui étoit des plus délicates ; après quoi on les renvoya à Tours : De Thou, avant que de se retirer, lui remit 30000 Ecus d'or, qu'il avoit ramassé de tous côtés, par ce zèle infatigable dont il étoit animé pour son Prince & pour sa patrie. Le Roi loua ses services, lui ordonna de les continuer & lui laissa même un plein pouvoir d'employer le tout, comme il le jugeroit à propos, lui assignant des Exécuteurs, qui devoient lui obéir comme à lui-même. Jamais tant de confiance d'un côté, & de l'autre, tant de sagesse & de modération.

SUR le chemin de Chartres à Tours, *Il tombe malade de la peste : Comment guéri.*  
il tomba grièvement malade & n'arriva au gite qu'avec beaucoup de peine. Son mal venoit de quatre mois qu'il avoit passé devant Rouen, où l'air corrupti par la longueur du siège avoit causé

1592. causé la peste. Elle se manifesta en lui au bout de trois jours par des charbons dangereux, dont il fut guéri néanmoins par l'infusion de la pierre de Bezoard, que la Duchesse d'Angoulême, sa bonne amie, procura à son Medecin. Convalescence qui répendit une joye universelle dans la Ville de Tours, & qui réveillant son esprit poétique, lui fit mettre au jour un nouveau Poëme Latin, composé à l'imitation du *Promethee* d'Eschyle, & qu'il dédia à Jean de Thumery & à Claude Du Puy, ses deux intimes : c'est celui qu'il a intitulé *Parabata Viatus*, ou le *Demon Enchainé*, & qui fait partie de ses Poësies Sacrées.

1593.  
Il travaille à  
son Histoire.

L'ANNEE suivante on conclut une trêve & M. De Thou profita de ce bon tems pour travailler à son *Histoire*, qu'il ne perdoit gueres de vuë. Il y avoit plus de quinze ans, qu'il en avoit formé le dessin : Pour cet effet, il avoit amassé de tous côtes les materiaux nécessaires, tant par le moyen de ses voyages, que par le commerce de Lettres & d'amitié qu'il avoit entretenu dès sa jeunesse avec tout ce qu'il y avoit de gens illustres en Europe & particulièrement en France. Il avoit appris ce qui s'étoit passé de plus particulier sous les règnes précédens, de ceux-là même qui avoient

avoient été employez dans les grandes Ambassades ; il avoit examiné à fond les mémoires & les instructions des Secrétaires d'Etat ; il n'avoit point négligé ce qui s'étoit dit & écrit de part & d'autre sous Henry & ses trois enfans, mais avec la sage précaution de distinguer toujours le vrai d'avec le faux, par les avis de ceux-là même qui avoient eu part aux affaires ; sans compter qu'en dernier lieu il pouvoit dire qu'il avoit été Acteur plustôt que Spectateur : *Quorum ego pars magna fui.* Après cela, *Apologie* que dirons nous de ses Envieux, qui lui de cette ont reproché, qu'il s'étoit attaché à de *Histoire*, méchans libelles & à de mauvais bruits répendus dans le public ? Il proteste ici hautement de son innocence & de sa fidélité : il en apelle à la *Vérité*, qu'il a invoquée à la tête de son Ouyrage par une très-belle + Ode, aussi bien qu'à + Elle est tous ceux qui l'ont connu depuis l'âge dans ses de vingt ans qu'il est entré dans le *Mémoires*. Monde & qu'il a vécu parmi les plus grands-hommes de l'Etat & de l'Eglise ; si par modestie il leur cède le pas à d'autres égards, il declare qu'il le leur disputera toujouors pour la sincérité ; ne pouvant pas même souffrir le mensonge dans les discours les moins sérieux. Telle a été, dit-il, & telle est encore ma

1593. réputation dans les grandes affaires, où j'ai été & où je suis actuellement employé. Si quelquefois j'ai été contraint par les loix de l'Histoire de rapporter des faits odieux, on peut juger par la comparaison de ceux qui ont traité le même sujet, avec quelle modération j'ai adouci les choses, me souvenant toujours de la priere que j'adresse au Seigneur chaque matin, de purifier mon cœur, d'en bannir la baine & la flatterie, d'éclairer mon esprit & de me faire connoître au travers de tant de passions la vérité, que tant d'intérêts opposés avoient

*Appel à la presque énevelie:* enfin si avec tous ces secours & le témoignage de sa conscience, le siècle trouve encore qu'il n'a point rempli les devoirs d'un Historien, il en appelle au siècle à venir, comme moins passionné, & il se flatte d'en obtenir plus de justice. C'est le sujet d'un nouveau Poème qu'il adresse à la Postérité, comme son véritable Juge, & où saisi de cet Esprit poétique & prophétique, particulier aux grands hommes, il annonce qu'il arrivera un jour, où l'Envie & l'Erreur, ayant épaisse inutilement tous leurs traits contre son ouvrage, il trouvera des approbateurs & des partisans en foule contre + Rome même qui veut être aujourd'hui Accusatrice &

+ Où l'on condonna son Histoire en 1609.

Juge

yage about ensemble. Ce Poème est trop long pour le rapporter ici : nous dirons seulement qu'après en avoir appelé à la Postérité, avec cette confiance qu'inspirent le vrai mérite & la vertu, il se justifie devant elle contre les Objections qu'on faisoit à son Histoire : Comme par exemple, d'avoir blâmé la vie de certains Papes ; d'avoir exposé certains mystères du S. Siège ; d'avoir dit quelque bien des Auteurs Protestans ; d'avoir défendu les libertez de l'Eglise Gallicane & la pragmatique Sanction. Tous articles qui firent le sujet de sa condamnation à Rome, mais sur lesquels l'équitable postérité l'a si bien justifié au moins en grande partie & chez les peuples les plus sensés, qu'il ne nous reste plus qu'à y applaudir, & à parcourir légèrement les dernières années de sa vie.

Au commencement de l'année suivante, le Roi qui s'étoit déjà reconcilié Exil des Jesuites. avec l'Eglise, mais non pas encore avec le Pape, fut sacré à Chartres par les mains de son Evêque, Nicolas de Thou, Oncle de notre Auteur. Le Premier Président de Marlay & les Conseillers du Parlement, que le Roi y avoient mandez, se trouverent à la Cerémonie, aussi bien que M<sup>r</sup>. & M<sup>r</sup>. De Thou. Au mois de Mars suivant, le Roi entra dans Paris &

1594.

y fut reconnu universellement de toute la Capitale : mais M. De Thou & son beaufrere retournèrent à Tours. Ce fut aussi vers la fin de cette année que l'on bannit les Jésuites de France, ce qui fit quelque peine à notre illustre Patriote. D'un côté, il savoit mieux que personne la nécessité indispensable où l'on étoit d'assurer la tranquilité publique, après un aussi grand péril que celui qu'on venoit d'éviter : car il est de fait que quelques Jésuites s'étoient fort mêlez dans la dernière Rebellion, [jusqu' là que le P. Daniel, grand dissimulateur de circonstances, n'a pas osé supprimer celle-ci ;] mais d'autre côté, M. De Thou, toujours tendre pour ses amis, étoit très-mortifié de se séparer de Clement Du Puy, leur Provincial, avec qui il étoit en commerce d'amitié, depuis long tems. Ce Pere venoit souvent lui rendre visite avec Pierre Pithou & Nicolas le Fèvre ; il avoit beaucoup d'éloquence, un jugement très-solide, une profonde érudition, & avec tout cela de bonnes intentions pour le repos de l'Etat. Ce fut encore la même année que Charles de Lorraine, Duc de Guise fit sa paix avec le Roi. On choisit M. De Thou avec le Cardinal de Beaufort pour en régler les conditions : après

après quoi, Notre Auteur se croyant 1594.  
parvenu à la fin de ses travaux politiques, s'en félicita dans une Ode, qu'il intitula son *Adieu à la Cour*, & dans laquelle il rend compte au public des motifs qui l'avoient engagé à la suivre contre ses inclinations, disposé à reprendre au plus tôt le repos & la retraite du Cabinet.

SUR la fin de l'année suivante les 1595.  
Ambassadeurs de Venise, arriverent à Paris suivis d'un train magnifique. On Ambassa-  
deurs de Venise.  
les y reçut avec des honneurs extraordi-  
naires, & ce fut M. De Thou, déjà nommé pour l'Ambassade de Venise, qui eut ordre d'aller au devant d'eux & de les entretenir pendant leur séjour à Paris. Ce fut aussi dans la même année que mourut Augustin de Thou son Mort d'  
Oncle, Président à Mortier. Il y avoit Augus tin  
déjà long temps, que le Neveu, avoit son Oncle.  
été reçu en survivance de cette charge ; il ne lui restoit que d'en prendre posses-  
sion. Il le fit avec si peu d'empresse-  
ment, que quand les Ligueurs eurent mis son Oncle à la Bastille, il refusa d'en occuper la place dans le Parlement de Tours, comme on l'a déjà remarqué. Il ne voulut pas même aller au Palais que la Cérémonie de ses funerailles ne fut achevée,

1595. achevée, & qu'il n'eut rendu à sa mémoire tout ce qui lui étoit dû.

*Son zèle  
mal inter-  
prété.*

CEPENDANT la Ligue n'étoit pas encore éteinte, & le Roi n'avoit point d'enfans légitimes. En cas de mort, la couronne appartenloit de droit au jeune Prince de Condé. C'est ce qui engagea M. De Thou à lui rendre des services considérables, aussi bien qu'à la Princesse sa Mère, non seulement sous le règne précédent, mais même lorsque le nouveau Roi les fit venir à Paris. De Thou étoit persuadé qu'il étoit de l'intérêt du Roi & de l'Etat d'en user ainsi ; mais cela n'empêcha pas que ses Envieux, par le mauvais tour qu'ils donnerent à ces services, ne rendissent sa fidélité suspecte & à la Cour & au Parlement ; ce qui lui attira des reppoches des deux côtés. Il ressentit les effets de leur malignité long temps depuis, mais comme il étoit accoutumé à la perte de ses biens & qu'il faisoit beaucoup moins de cas de la faveur que du témoignage de sa conscience, il peu de peine à s'en consoler. Il estoit avec difficulté. Les Protestans prétendoient avoir quelque droit à l'éducation de Prince, & le Roi de son côté lui avoit déjà assigné un Gouverneur Catholique, qui étoit le Marquis de Pisani. Pour éloigner

éloigner les obstacles qu'ils pourroient y apporter, il donna un nouvel édit en leur faveur, que M. De Thou fit vérifier en Parlement, par ordre de son Maître. Cet édit expliquoit plus amplement l'article XIX. de celui de 1577, qui les admettoit aux charges indifféremment avec les Catholiques. Le Procureur général, qui vouloit faire entendre qu'il s'y étoit opposé, fit mettre dans l'Edit qu'il n'avoit point été *Requerant*, mais seulement *Oui*: ce qui alarma les Protestans, & leur en fit demander un autre l'année suivante. Ils *Histoire abrégée de l'Edit de Nantes.*

prirent leur temps, que le Roi étoit occupé au siège de la Fere; la circonstance étoit pressante: ainsi le Roi pour les prévenir, leur destina un Commissaire fidèle pour traiter avec eux des articles qu'ils proposoient. Ce fut M. De Thou qui fut choisi pour cette commission; mais comme il croyoit avoir quelque sujet de se plaindre d'eux, il s'en excusa auprès de la Majesté & fit tomber plainte de le fardeau sur de Vic & Calignon, qui leur ingratitudine se trouverent obligez de s'en charger. Dans le fond, la Commission étoit trop délicate pour M. De Thou, bon & tolérant comme il étoit & exposé depuis long tems à tous les traits de l'envie. Favorizoit-il les Protestans? aussitôt le voilà

1596. voilà brouillé avec la Cour de Rome à n'en pas revenir & avec tous les Catholiques entêtez. Faisoit-il le difficile avec eux pour moderer leurs demandes ? Le voilà exposé aux reproches des Protestans & même de la Cour & du Prince, qui vouloit qu'on les satisfit dans ces circonstances épineuses. Ainsi il fut chargé d'une autre commission moins scabreuse : ce fut de négotier la paix avec le Duc de Mercœur, autre espece de Mécontent. Du reste la fin de cette année fut triste pour notre Président. Il

*Mort de  
P. Pithou.*

apprit à Angers la mort de son bon Ami Pierre Pithou, l'un des plus savans hommes de son Siècle, qui lui avoit inspiré le dessein d'écrire l'Histoire & qui l'avoit dirigé & soutenu dans ce travail. Cette perte lui fut si sensible qu'il fut sur le point de déchirer ce qu'il en avoit déjà composé.

*Dans quelles circon-  
stances l'  
Édit fut  
cancel.*

CEPENDANT l'hyver se passa en négociations inutiles. De Thou ne réussit point avec le Duc de Mercœur ; & De Vic & Calignon ne furent pas plus hûreux avec les Protestans, qui se défioient toujours d'un Prince qui les avoit abandonnez & qui pouvoit avoir des Successeurs d'un caractere beaucoup moins traitable. Pour surcroit de contrêmes, les Ligueurs surprisent Amiens.

Cette

Cette nouvelle jetta la Cour & le Royaume dans une consternation générale. Là-dessus les Protestans & leurs principaux chefs s'assemblèrent pour prendre leurs mesures dans une conjoncture qui leur devoit être favorable. Cependant le Roi ne se déconcerta point, il assiégea Amiens, le prit & rassura les frontières ; mais il ne pardonna point de bon cœur aux Ducs de Bouillon & de la Trimouille de lui avoir refusé durant le siège les secours qu'ils auroient pu lui donner ; ce qui étoit pourtant, selon M. De Thou, le vrai moyen de disposer les Parlemens à passer un Edit qu'ils amplifioient tous les jours de quelques nouvelles conditions. Il falut donc que de Thou, qui blâmoit ces deux seigneurs dans le particulier, les excusat auprès du Roi & dans le public, dans la vue de pacifier toutes choses & de rendre service à sa patrie. Ce qu'il y eut de singulier & qu'on auroit de la peine à croire, si notre Auteur n'en faisoit foi, c'est que ceux qui entretenoient de secrètes intelligences avec la Ligue, faisoient cette occasion avec ardeur pour irriter les Protestans contre le Roi, en feignant d'un côté d'entrer dans leurs intérêts pour les rendre odieux à la Cour, & de l'autre se plaignant sans cesse au

Légat

1597.

Légat du Pape qui étoit alors à Paris, des complaisances qu'on avoit pour eux; quoique ce Prélat, toujours de concert avec M. De Thou, s'en rapportât entièrement à la prudence des Commissaires. On revint donc à la Négociation & l'on convint avec les Protestans des principaux articles. De Thou, avec de Vic partirent en poste pour Amiens pour les faire voir au Roi: mais il étoit allé en Artois; & ce ne fut que l'année suivante qu'étant venu à Angers il mit la dernière main à cet Edit; qui pour quelques difficultez qui survinrent ne fut absolument achevé qu'à Nantes: [& voilà en peu de mots l'histoire de ce fameux Palladium des Protestans & d'un Edit, qui a éprouvé tant de contraventions dans la suite & qui au grand étonnement de toute l'Europe, a été de nos jours si injustement & si cruellement revoqué. On peut assurer hardiment qu'il a été proprement l'ouvrage de M. De Thou; qu'il a affermi sur son trône le grand Henry; qu'il a soutenu Louis XIV. son petit-fils durant les troubles de sa minorité; qu'il a fait la gloire & la bonheur de la France pendant près d'un siècle; & que sa révocation a été la flétrissure & la défoliation de ce beau Royaume. C'est le jugement

1598.

jugement qu'en ont porté les + meilleures têtes.] 1598.

+ Voyez

Boulain-

villiers

Etat de la

Fr.

DANS le tems que les Commissaires travailloient à calmer les Protestans, De Thou étoit logé à Chinon dans un grand Fr. logis, qui avoit appartenu autrefois à Rabelais, Médecin célèbre & fort savant dans les langues. Il avoit absolument quitté l'étude sur la fin de ses jours & s'étoit jetté dans le libertinage & dans la débauche. Il soutenoit que la raillerie étoit le propre de l'homme ; & sur ce pié-là s'abandonnant à son génie, il avoit composé un Livre, qui n'est que trop connu, où, avec une liberté de Démocrite & une plaiſanterie outrée, il divertit ses lecteurs sous des noms empruntez par le ridicule qu'il répend sur tous les états de la vie. C'est dommage que l'ordure & l'impiété y dominent d'un bout à l'autre. Quoiqu'il en soit, la mémoire d'un homme si agréable donna lieu au Président de Thou & à Calignon son collègue de plaiſanter avec ses Manes sur ce que sa maison après sa mort étoit devenuē une Hôtellerie, son Jardin le rendez-vous des gens de plaisir pendant les fêtes, & son Cabinet qui donne dessus, un Cellier pour mettre du vin. A la priere de Calignon, M. De Thou remit en train

1598. train sa veine poétique & se délassa par un badinage dont la fiction revient à ceci ; c'est que Rabelais qui avoit aimé à rire toute sa vie, ayant appris dans les Champs Elysées l'usage que Bacchus faisoit actuellement de sa maison, de son Jardin & de son Cabinet, s'en félicite de tout son cœur, & conclut que quand même il reviendroit au Monde, il ne voudroit la louer, ni la vendre qu'à cette condition.

*Beaumont  
accusé de  
Magie &  
Condanné.*

L'AVENTURE suivante est plus sérieuse. Les Judges d'Angoulême avoient condanné un certain Beaumont pour crime de Magie, & comme il en avoit appelé au Parlement & qu'on le conduisoit à Paris, il fut arrêté à Chinon par une Dame de la premiere qualité, un peu curieuse sur l'Avenir. Il y séjourna presque deux ans avec assez de liberté, & il s'en répendit aux environs des bruits surprenans. Gilles de Souvré, Gouverneur de Tours, qui se trouva alors à Chinon, eût envie de le voir & de le questionner. Il l'obtint du Président de Thou, mais comme il vouloit que ce Magistrat l'interrogeât lui-même, il s'en excusa sur ce qu'étant Président de la Tournelle, il seroit peut-être obligé de le faire à Paris. Ainsi Calignon s'en chargea, tandis que les deux autres étoient

toient aux écoutes. Beaumont déclara que la Magie dont il faisoit profession n'éroit point forcellerie, c'est à dire, un commerce infame avec de vils esclaves du Démon, grands ignorans, & avec cela trompeurs, méchans, empoisonneurs, &c. mais plutôt un commerce sublime & divin, en un mot l'art de converser avec ces Génies bien-faisans, qui sont une portion de la Divinité; Que les sages, comme lui, qui ne s'appliquoient qu'à faire le bien, commandoient à ces Génies, connoissoient par leur moyen les secrets de la Nature les plus cachés ; apprennoient aux autres à connoître l'avenir, à éviter les perils, à recouvrer ce qu'ils ont perdu, à passer en un moment d'un lieu dans un autre, à réunir les parens, les amis, les familles, les conjoints, &c. Que le Monde étoit rempli de Sages qui faisoient profession de cette sublime Philosophie ; qu'il y en avoit en Espagne, à Tolède, à Cordouë, à Grenade, & en d'autres lieux ; qu'autrefois elle étoit célèbre en Allemagne, mais que depuis l'hérésie de Luther, l'exercice y en avoit presque cessé ; qu'en France & en Angleterre elle s'y conservoit par tradition dans quelques familles illustres ; mais qu'on n'admettoit à ces mystères que des gens choisis,

1598.

pour éviter l'ordure & la canaille. Ensuite il se mit à discourir sur toutes les merveilles qu'il avoit faites par le moyen de cet art, & cela d'un air si assuré, qu'on eut dit qu'il en étoit pleinement convaincu. De Thou, sur ces confessions, le fit garder exactement, l'arracha des mains de cette Dame, qui se plaisoit si fort à l'entendre & à le consulter, & le fit conduire à Paris. Beaumont n'avoûa rien de tout ce qu'il avoit dit à Calignon ; mais on le condanna sur les informations d'Angoulême & il fut puni de mort. [Peut-être aujourd'hui se contenteroit-on de renvoyer un tel homme à la Faculté, & caution bourgeoisie pour ses comportemens à l'avenir.]

Ruggieri  
accusé du  
même  
crime &  
absous.

AUTRE avanture sur la Magie. Comme le Roi étoit encore à Nantes, occupé à la conclusion de l'Edit, on lui défera un certain Prêtre Italien, nommé Cosme Ruggieri, sur ce que se disant Peintre & ayant demandé une chambre au Château, pour s'y occuper, il avoit fait tout nouvellement une figure de cire ressemblante au Roi, qu'il perçoit tous les jours en prononçant quelques paroles barbares, dans la vue de faire mourir de langueur l'Original. Les Accusateurs donnèrent leur mémoire signé de leur main

TVOQ

&amp;

& on commit de Thou & Turcant pour en informer. Ce Ruggieri étoit le même qu'on avoit mis à la question il y avoit plus de 25. ans pour de pareils maléfices. De Thou l'interrogeant là-dessus, il se jetta sur la négative ; répondit que l'accusation avoit été si calomnieuse que ses juges l'avoient élargi honorablement ; qu'à la vérité il avoit une connoissance si particulière de l'Astrologie, que peu de gens pouvoient aussi bien que lui prendre le vrai point de la nativité ; que par ce moyen il avoit fait des prédictions surprenantes, mais qu'en tout cela il n'y avoit rien que de naturel, & que son attachement pour le Roi le justifioit assez du crime dont on l'accusoit. Il ajouta qu'après la journée de la S. Barthelemy, le Roi de Navarre & le Prince de Condé étant au pouvoir du Roi, la Reine Mere [cette même Catherine que le P. Daniel nous dépeint si pieuse & si éloignée de toute pratique semblable] lui demanda l'horoscope de ces princes ; à quoi il répondit que l'ayant prise exactement, il y avoit trouvé que l'Etat n'avoit rien à craindre de leur part ; que cette assurance les sauva & les garantit de la mort ; qu'il s'en étoit ouvert à la Nouë, l'engageant à le faire

M 2                      savoir

1598. " savoir à ces Princes, pour les avertir  
 " du péril qui les menacoit : en quoi il  
 " n'avoit suivi que l'affection sincère  
 " qu'il avoit pour eux & non l'expé-  
 " rience de son art, puisque l'affaire,  
 " de la nature, étoit au dessus de l'A-  
 " strologie. De Thou rapporta cette  
 réponse au Roi, qui se souvint en effet  
 que la Nouë lui en avoit parlé; & c'est  
 ce qui sauva Ruggieri, non sans l'aide  
 de quelques Dames de la Cour, qui in-  
 tercederent pour lui secrètement, Dieu  
 sciait dans quelles vues.

*Impudence  
de cet  
homme.*

† C'est à  
dire les 3.  
premiers  
voll. de  
l' Ed. de  
Drouart.  
fol.

‡ la con-  
sultation  
de Cathe-  
rine.

† en 1614. tems † que M. De Thou écrivoit ses  
*Mémoires.* Or dans cette confession, il  
 tombe

De Thou, dans ses *Mémoires*, rap-  
 porte cet incident tout du long sur ce  
 que, dans la suite, son *Histoire* † ayant  
 paru, ce malheureux eut l'insolence de  
 publier, que ce qu'on y trouve sur son  
 compte † à l'année 1573, ne le regardoit  
 point, mais un autre de même nom &  
 accusé du même crime. Il eut même l'ef-  
 fronterie de solliciter en Cour une pen-  
 sion d'*Historiographe*, qu'on lui accor-  
 da; ce qui ne manqua pas de redoubler  
 sa fierté. Mais une preuve authentique  
 de l'imposture de cet homme, c'est sa  
 propre confession par écrit, signée de sa  
 main, qui étoit entre les mains de Tur-  
 cant, Magistrat incorruptible, dans le

tomba d'accord d'avoir été accusé 25. ans auparavant, il articule la consultation de Catherine & tout le reste : Il est vrai qu'il ajoute, qu'il fut renvoyé honorablement, mais c'est une autre imposture ; car par les Régistres du Parlement de Paris, il est constant qu'après la question on l'envoya aux Galères, dont il n'échappa que par le crédit de quelques Courtisans, ou Courtianes, qui le retirent de la chaîne, comme on le conduisait à Marseille. Ce n'est pas encore tout ; les Envieux de M. De Thou, qui ne pouvoient nier ces faits, lui reprochoient encore d'avoir affecté malicieusement de charger un Prêtre d'un si grand crime. La vérité est pourtant, que Ruggieri n'étoit point dans les ordres quand on l'applaça à la question, car sur les reproches qu'on lui fit à Nantes, de l'Astrologie judiciaire, comme tout à fait impie principalement dans un Prêtre, il s'en excusa comme il put & protesta avec fermeté que depuis qu'il avoit pris les ordres, ce qui ne fut que long temps après, il n'avoit tire l'horoscope de personne ; ce qui étoit aussi dans sa confession. Mais enfin Prêtre, ou non, il est certain que ce malheureux ne méritoit point les regards qu'on accorde aux vrais pénitens. Après avoir vécu

1598.

## LA VIE de

dans une profonde dissimulation, il fut connoître au lit de mort & par ses discours & par le refus qu'il fit de recevoir aucun des Sacremens, le cas qu'il faisoit de ces mêmes ordres qu'on auroit voulu injustement que l'Histoire eut respectez dans un Imposteur. Il suffit de dire, qu'au grand scandale du public & de ceux même qui l'avoient protégé à la Cour, il fut enterré hors de l'Eglise. [Du reste le détail de cette affaire, qui n'est pas désinteressant par lui-même, nous a paru indispensable pour la justification de M. De Thou & de son Histoire.]

1599.  
Verifica-  
tion de l'  
Edit de  
Nantes.

QUAND l'Edit de Nantes fut conclu & scellé, M. De Thou revint à Paris. La pluspart des bien intentionnez étoient d'avis d'en presser la vérification au Parlement, avant que les Ligueurs fissent leurs efforts pour s'y opposer; & c'étoit le sentiment de M. De Thou: mais à la priere du Légat, à qui on avoit de grandes obligations, on renvoya l'affaire jusqu'après son départ, du consentement même des Protestans; & enfin après plusieurs délais, il ne fut vérifié qu'au commencement du carême de l'année suivante, non sans de vives oppositions, dont on peut voir le détail dans

M

taî dans le CXXII. Livre de la grande  
Histoire. 1599.

*Tanquam molis erat factum compescere gentem.*

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir calme les Protestans, il faloit aussi apaiser les Catholiques par quelque faveur d'éclat, qui servit de lénitif à cette espace d'échec qu'ils croyoient avoir reçu par l'Edit. Le Pape, entr'autres conditions, avoit imposé au Roi celle de recevoir le Concile de Trente & on en demandoit l'exécution. Villeroi qui prétendoit que c'avoit été l'intention du feu Roi, étoit un des plus échauffez, & ses amis l'appuyoient avec ardeur : ils avoient même engagé les principaux chefs des Protestans à n'y mettre aucune opposition, dans l'espérance qu'ils leur donnerent que l'Edit du Roi, qui ordonneroit cette publication, pourvoiroit à tout & aux droits de sa Couronne, & aux libertez de l'Eglise Gallicane & à la sûreté des Edits de pacification ; qu'ainsi il n'étoit point nécessaire que le Parlement examinât scrupuleusement & en détail les articles du Concile, ni qu'il apportât des délais à sa publication. Enfin le Roi lui-même, en bon Néophyte, donnoit là-dedans, & ayant as-

*On propose la publication du Concile de Trente.*

1599.

semblé son Conseil chez Zamet, il fit avertir M. De Thou de s'y rendre, sans savoir de quoi il étoit question. Surpris de s'y trouver seul (de Présidens), il comprit que c'étoit un piège qu'on lui tendoit, & jugea qu'il devoit s'y conduire avec précaution & avec fermeté. Il ne fut pas plus tard entré, que le Roi, après quelques entretiens sur la conférence funore entre Du Perron & Du Plessis Morlay, déclara à l'Assemblée qu'il en voul résolu de satisfaire le Pape au sujet de la publication du Concile. Alors De Thou prit la parole & ayant représenté en peu de mots les conséquences de cette démarche, qui accroîtrait encore l'hostilité sous ses prédécesseurs, il supplia sa Majesté de ne pas obliger à dire son avis sur le Concile sur une matière si importante, que n'avoit pas prévoit. Enfin sur laquelle il fut obligé d'opiner à son tour dans le Parlement, il déclara que

Le Roi donna le Roi avec ses principaux Ministres, passa de l'antichambre dans le Cabinet voisin, où ayant ordonné à la Compagnie de s'assoir, il fit un long discours sur la résolution, qu'il avoit prise de se acquitter de la promesse en faisant publier le Concile : Il dit que ses prédécessors n'en avoient été détournez que par des terreurs paniques, qu'on

qu'on n'avoit rien à craindre de cette publication, parce qu'il fauroit bien maintenir ses droits & ceux de l'Eglise Gallicane ; que les Protestans n'avoient aucun sujet de s'en allarmer depuis l'Edit accordé, en preuve de quoi il al-  
léguaient Bouillon & Roiny, qu'il avoit amenez & qui convenoient que cette publication ne les préjudicioit en rien ; que ce n'étoit plus le Cardinal de Lorraine qui la leur demandoit, mais leur Roi en personne, aussi éloigné de toute mauvaise intention, que porté naturellement à procurer le bonheur de ses peuples, comme il l'avoit assez montré en s'exposant pour eux en tant de manieres : qu'il souhaitoit donc que la satisfaction qu'il voulloit donner au Pape sur ce sujet se fit de bonne gracie, sans rappeler à contremis les horreurs du passé, que pour cet effet le Parlement devoit s'abstenir des contestations, & sans entrer dans un examen rigoureux des Canons du Concile, en approuver la publication, après y avoir apposé quelques clauses pour le maintien de ces mêmes libertez, dont on étoit si légitimement jaloux.

Ces paroles furent reçues avec un *De Thou* grand applaudissement & par le Chancelier de Bellievre & par Villeroi, qui dirent

1599.

dirent que les lettres patentes en étoient déjà signées & scellées avec ces clauses, & qu'il ne restoit plus pour consommer cette affaire sans bruit & sans murmure que de les envoyer au Parlement. Sur quoi, chacun se regardant & demeurant dans un profond silence, De Thou reçut ordre du Roi de parler. Il s'en excusa une seconde fois, sur ce qu'ayant à dire son avis dans le Parlement, ce seroit lui en ôter la liberté par une demande anticipée : mais le Roi revenant à la charge & le pressant de déclarer son avis avec la même franchise qu'il auroit pu faire au Palais, il ajouta que puisque le Roi le lui commandoit, il se croyoit obligé de lui déclarer qu'il trouveroit dans le Parlement des difficultez sur cette publication, qui seroient bien opposées à ses espérances : Que cette auguste Compagnie ne recevroit pas un Concile sans en examiner mûrement tous les articles ; que depuis l'établissement de la Monarchie Françoise, on ne trouveroit aucun exemple d'un Concile adopté de cette maniere ; que les Rois les plus jaloux de la Religion & de la Discipline n'avoient jamais porté leurs mains au Sanctuaire, laissant toujours ce soin aux Prélats, conformément aux Constitutions & aux décrets des Conciles ; que les Empereurs & les Rois de la seconde

conde race en avoient usé de même pour le bien de l'Etat & s'en étoient toujours bien trouvez, comme il paroifsoit par les Capitulaires de Charlemagne, de Louis le Debonnaire, de Lothaire & des autres Roix ; qu'il n'y avoit pas encore deux cens ans que les Théologiens de France, de retour des Conciles de Constance & de Basle, avoient proposé & insisté vivement qu'on en reçut les décisions, tant pour le bien de l'Eglise Universelle en general, que de l'Eglise Gallicane en particulier ; sur quoi s'étoit tenuë la fameuse Assemblée de Bourges, où par ordre du Roi & devant les Prélats, les Grands du Royaume & les Députez des Parlemens, on avoit examiné avec attention tous les articles de ces Conciles l'un après l'autre ; & sur chaque difficulté consulté le Pape par des Couriers exprès : qu'enfin au nom de Charles VII, on y avoit arrêté ce qu'on appelle la Pragmatique Sanction, reçue depuis par tous les Ordres de l'Etat & publiée dans tous les Parlemens, comme une loi constante & sacrée, qui passoit encore alors pour inviolable dans l'opinion des plus solides Théologiens : qu'il n'y avoit en France que ce seul exemple de la publication d'un Concile, & qu'on s'en souviendroit toutes les fois qu'on parleroit de recevoir

1599. voir celui de Trente; que tous les Parlements & principalement celui de Paris, dont le lustre & l'autorité servent de règle aux autres, demanderoient, dans l'examen & la publication du Concile, qu'on gardât les même formalitez qu'on avoit observées du temps de la Pragmatique.

*Entraine tout le Conseil dans son avis.*

La plupart des Afflans, après avoir ouï ce discours, tomberent d'accord que puis qu'en ne pouvoit proposer cette publication sans rappeler la Pragmatique & le Concile de Basle, il valloit mieux s'en desister, parce que ce seroit blesser le Pape dans une partie trop sensible, & qu'au lieu d'une grace qu'il attendoit, on lui seroit une véritable *infâme*.

<sup>†</sup> De Thou Ainsi, reprit de Thou, c'est en imposer écrit ceci bien & hardiment au Roi, que de vouloir en 1614. lui persuader, qu'on peut délibérer sur pour flétrir Ville- cette matière sans parler de la Pragmatique: je puis assurer sur ma tête que de rois, qui l'avoit abandonné aux Inquisiteurs de Rome. cent Conseillers qui opineront sur ce sujet, il y en aura plus de quatre-vingt-dix qui seront pour suivre l'exemple de l'Assemblée de Bourges.

*Le Roi se désiste de la publication.*

Le Roi se rendit à ces éclaircissements & reconnoissant l'imprudence de ceux qui avoient pressé la publication si mal à propos, Ne croyez pas, dit-il, en se retractant, que je vous aye ici assemblé pour décider

décider de la publication du Concile ; ce n'a été que pour examiner avec vous, comment on pourroit terminer une affaire d'une aussi grande importance à la satisfaction du Pape & du conseillement de mes Parlemens, sans préjudicier à l'intérêt de mon Royaume... Après quoi, tout le Monde s'étant levé, De Maiffe fit voir à Belliévre & à Villeroi le danger de cette publication. Ils répondirent, qu'après la Conclusion du Concile de Trente, on proposa dans le Conseil à Fontainebleau de le recevoir ; qu'il étoit vrai qu'on y avoit appelé les Présidens du Parlement ; que Christophe de Thou, chef de cette Compagnie, & parfaitement instruit des droits du Royaume, s'y étoit opposé & avoit parlé long temps & avec chaleur contre ce Concile, jusqu'à résister en face au Cardinal de Lorraine qui en pressoit la réception ; mais que le second Président, Pierre Séguier, avoit été d'un avis contraire, & que ces deux avis avoient partagé le Parlement. Mais cet artifice ne servit de rien, car De Thou ami de Séguier, qui avoit succédé à son Pere, & qu'on n'avoit point appellé à cette délibération, lui ayant demandé le même jour ce qui s'étoit passé à Fontainebleau & si leurs Peres y avoient été de différent avis ? Tout au contraire, répondit-il, toujours unanimes sur

1599. sur ce point, toujours d'accord contre la publication du Concile: & non content d'en parler ainsi à De Thou, il s'en explica de même à tous ses amis, tant en public qu'en particulier. Et voilà comment les Promoteurs du Concile eurent la bouche fermée. [Du reste, ce détail ne se trouve point dans la grande Histoire: M. De Thou qui craignoit encore la Cour de Rome, autant pour lui que pour le Roi & pour la France, n'avoit garde de l'insérer en son lieu; il se contenta de ne pas l'oublier dans les Mémoires, qu'il savoit bien qu'ils ne verroient le jour qu'après sa mort.]

1600. LA dernière année du siècle ne fut remarquable que par la vérification de l'Edit, comme je l'ai insinué, & par la Conférence de Fontaine-bleau entre Du Perron & du Plessis-Mornay. M. De Thou, ne fut point au Parlement au sujet de la vérification, parce qu'il avoit été nommé pour l'Ambassade de Venise, qui n'eut pourtant point de lieu à son égard: mais il fut un des Commissaires de la Conference conjointement avec Casaubon, qu'on avoit trouvé moyen d'attirer à Paris, selon les Conseils de Pierre Pithou: il ne s'agissoit proprement que de la vérification de quelques passages

*Conférence  
de Fon-  
tainebleau  
& Refor-  
mation de  
l'Univer-  
sité.*

passages des Peres, que Du Perron pré-  
tendoit avoir été mal citez & même  
alterez dans le dernier † livre de Du <sup>Le My-</sup>  
Plessis-Mornay ; Nous en parlerons suf-<sup>stere d'I-</sup>  
fisamment dans le cours de notre His-<sup>niquité.</sup>  
toire. Ajoutons ici seulement que notre  
Auteur eut une commission plus utile à  
peu près dans le même tems : Car  
comme il avoit travaillé deux ans en-  
tiers avec Renaud de Beaune à la *Re-formation de l'Université de Paris*, & que  
le Parlement avoit homologué les arti-  
cles de cette Réforme, cette Compagnie  
le députa cette année avec deux autres,  
des † plus grandes lumieres de son corps, † Lazare  
pour faire recevoir ces articles dans les <sup>Coquelei</sup>  
Assemblées générales de l'Université, <sup>& Edouard</sup>  
<sup>Molé.</sup>  
qu'on tint exprès pour cela. Or la plus-  
part de ces Articles foudroyoient les  
opinions favorites de la Ligue & de  
quelques Etrangers, savoir qu'en certaines  
occasions il est permis de détronner les Roix  
& de s'en défaire. Nouveau sujet de  
plainte à ces Esprits brouillons, qui a-  
près avoir troublé l'Etat & mis le Roy-  
aume à deux doigts de sa perte, ne  
vouloient pas qu'on leur reprochât des  
maximes qu'ils avoient prêchées, im-  
primées & même pratiquées, & dont, pour  
le malheur de la France, ils n'étoient  
pas encore bien revenus.

1601. L'ANNÉE suivante fut des plus doux pour M. De Thou. Il perdit une Epouse qu'il aimoit uniquement & qui en tout sens étoit digne de l'attachement le plus tendre. Il exprima ses regrets par une Elegie Chrétienne, où l'on retrouve par tout le bon cœur, la piété & quelquefois même la véritable Paësie. Encore, dit-il, en s'adressant à la Défunte, si avant que de me quitter, vous m'aviez laissé quelque lignée qui me rappelât ces traits, cette piété, cette douceur, qui ont fait toute ma joys, peutêtre trouverois-je ici-bas quelque consolation : mais helas ! mes plaines sont vaines, &c.

*Erepta ante annos primoque in flore juventae  
Quo fugis, atque virum in luetu & squalore  
relinquis,  
Heu ! solum atque orbum ! Saltem mibi si  
qua supremum  
Ante diem de Te proles suscepta fuisset,  
Quae matrem specie & vera pietate referret;  
Esse aliquod potuit tanti fortasse doloris  
Solamen: sed vana queror, &c.*

Après avoir représenté toute sa perte, il se soumet à la volonté de Dieu & finit son Elégie par un détail des vertus civiles & Chrétiennes de son Epouse, qui,

quoi qu'à la fleur de son âge, yit venir  
la mort avec cette tranquilité & cette  
résignation, qui est rare dans les plus  
grands-hommes; elle étoit née en Jan-  
vier, 1566, plus jeune que son Mari de  
13 ans: elle en vécut avec lui 14, &  
mourut le 5 d'Août de la première an-  
née du Siècle. On voit encore aujourd'-  
hui son tombeau dans la Chapelle de la  
famille, à S. André des Arcs, avec une  
belle Statuë de Marbre blanc, que son  
Epoux lui érigea, de la main de celui  
qui t'avoit fait celle de son Pere, & des + Bartbe-  
inscriptions très-honorables en Grec & <sup>lemei Pri-</sup>  
en Latin. Les Vers Grecs sont de la <sup>cur.</sup>  
façon de Casaubon, & l'Inscription La-  
tine est de M. De Thou lui-même.

[Ici finissent proprement les Mémoires <sup>fin de ses</sup>  
de M. De Thou, que nous avons suivis Mémoires.  
à la trace, à quelques remarques près,  
que nous avons ajoutées pour l'instruc-  
tion des lecteurs; bien mortifiez de n'a-  
voir pas de plus grandes lumières à lui  
donner sur le chapitre de ce grand Hom-  
me. C'est un bonheur que la Calomnie lui  
ait arraché au moins cet espèce d'Eloge,  
que nous venons d'abréger & qui ne  
parut qu'après sa mort dans sa grande  
Histoire. Nous en parlerons en son  
lieu; mais auparavant, il faut tâcher de  
remplir comme nous pourrons ce grand  
N vuide,

1601.

Vuide, depuis la mort de sa première femme en 1601, jusqu'à la sienne en 1617. Après quoi nous l'aprons par une jolie idée de son Caractère & par un Catalogue exact de ses Oeuvres.

*Caractere  
des freres  
Du Puy &  
de Nic. Ri-  
gault.*

+ In Vita  
P. Puteani.  
p. 664.

M. De Thou, ayant perdu sa première femme, se consoloit avec les Moises, c'est à dire avec ses Livres & avec ses Amis. Il en avoit perdu plusieurs en peu de tems ; mais il en avoit encore d'autres, qui lui furent fidèles jusqu'à la mort, & après lui, à ses Enfans jusqu'au milieu du siecle. François Pithou l'arvècut à son frère de dix ans, toujours attaché à son ami : Les frères Du Puy étoient aussi de ce nombre, & Nicolas Rigault, qui se félicita + toute sa vie d'avoir été introduit par eux chez ce grand homme. On n'a jamais vu tant de mérite, tant de savoir, tant de candeur & de véritable piété, qu'il y en avoit dans ces quatre personnages. Leur rendez-vous ordinaire étoit chez De Thou : aisance, courtoisie, libérité châtiée de due son avis, à interroger les affaires, de discuter un fait, de peser un raisonnement, en un mot de diliger son œuvre ; davantage qu'on ne trouvoit guere nulle autre part, ajoutez à cela qu'ils avoient occasion de voir chez lui tout ce qu'il y avoit de plus illustre dans

dans la Ville & dans les Provinces & même les Etrangers d'élige qui se trouvoient dans la Capitale. Les Savans y venoient en quelque sorte rendre compte de leurs méditations & de leurs travaux ; les Simeonds, les Saumaise, les Du Chesne, les Gassendi, les Godefroi, les Justel & les frères de Ste. Marthe. Ces deux derniers entre autres furent d'un grand service à M. De Thou pour la composition & la correction de son Histoire. Il partageoit son tems en trois parties : la première il la donnoit à l'Etude & particulierement à l'assemblage des Mémoires qu'il devoit employer dans son ouvrage favori : la seconde étoit due à son emplois, c'est à dire, aux affaires du Palais, dont il étoit un des Présidens ; l'autre étoit pour ses amis ; & c'étoit sur ces pié-là que son exemple les avoit formez. Non seulement il les dirigeoit dans leurs Etudes, mais même il leur apprennoit à s'aimer, ce qui n'est pas certainement une petite Science. Eaux, de leur côté, répondroient à tant de vertus par l'attachement le plus fort & le plus sincere, ils prenoient part à tout ce qui lui arrivoit d'agréable ou d'affligeant, tous, toujours inseparables ils ne le quittaient pas même lors que dans la belle saison il alloit passer les fêtes ou

1601. les vacances dans sa terre de Villeboin : c'étoient-là les jours de délectation, où ils se communiquoient leurs pensers & leurs soins, leurs études, leurs difficultez, leurs remarques particulières ; De Thou par rapport à son Histoire, Du Puy par rapport aux anciennes Chartes & aux droits du Royaume de France, & Rigault par rapport aux anciens Peres de l'Eglise. Le résultat en étoit, qu'ils ne se séparoient jamais que plus savans & meilleurs †.

<sup>† Nic. Riegaltius.  
loco citato.</sup>

Témoignage du Chev. Winwood en faveur de M. De Thou.

\* Cercy.

J'AI déjà dit que M. De Thou étoit considéré des Etrangers, & qu'il n'y en avoit aucun de distinction, qui ne se fit honneur de sa connoissance. Le Chevalier Ralph Winwood fut de ce nombre ; voici de quelle maniere il en parle dans une Lettre au Secrétaire \* d'Etat, dans un tems où l'on avoit donné un mauvais tour chez les Etrangers à l'affaire du Comte d'Essex, décapité à Londres au mois de Février de cette même année.

Je compris, dit-il, quelle espèce † de marque M. De Thou avoit entre les mains (c'est à dire, sur quel pié il en parleroit) ayant entrepris l'Histoire Universelle de son temps, & pour parer le coup, je lui offris une Relation exacte de toute cette affaire dès la première découverte.

<sup>† Buckley  
2. lett.  
P. 22.</sup>

verte de la trahison ; le priant d'être persuadé, que la Reine seroit bien plus sensible à la moindre atteinte qu'on feroit à son honneur, qu'à aucune violence qu'on pourroit attenter sur sa personne ; car pour sa personne, elle faisait bien quelle doit finir & qu'elle est née mortelle ; au lieu que l'bonneur de son nom & de sa mémoire doit vivre & regner éternellement. Il accepta mes offres & m'avoua qu'il avoit formé un tel projet. Sur quoi il ajouta, que toutes les fois qu'il auroit occasion de parler de cette auguste Princesse, quoi qu'il ne fut ni son serviteur, ni son Pensionnaire, il en parleroit toujours avec autant de respect & de religion, que s'il y étoit engagé par devoir ; non pas, ajouta-t-il, d'une maniere proportionnée à ses merites, mais autant que la basseſſe de sa plume pourroit atteindre à la hauteur d'un sujet si divin. Ce Président est le plus digne personnage qu'il y ait dans cette Ville, reconnu pour tel autant pour l'étendue de ses connoissances que pour son intégrité.

Deux ans après, M. De Thou se voyant sans lignée pensa à un second mariage, persuadé que si on a besoin d'une femme étant jeune, ce besoin redouble pour d'autres raisons, lorsqu'on est sur le retour & qu'on éprouve mieux que jamais, qu'il n'est pas bon que l'

1683. homme soit seul. Il épousa donc cette année, la 53<sup>e</sup>. de sa vie, GASPARD DE LA CHATRE, la 3<sup>e</sup>. & dernière fille du célèbre Gaspard de la Chatre, S<sup>r</sup>. de Nancey, Chevalier de l'Ordre du Roi & Capitaine de les Gardes, mort de ses blessures après la bataille de Dreux. Cette alliance n'étoit point inférieure à la précédente du côté de la noblesse, & du côté des sentiments & de la conformité de l'humeur, il parut assez que s'il avoit aimé sa première femme, il n'eut pas moins d'attachement pour cette seconde : Car outre trois garçons & trois filles qu'il en eut, il fut si sensible à la perte qu'il en fit en 1616, qu'il ne lui survécut que de quelques mois.

*Il fait immédiatement la 1. partie de son Histoire.*

CEPENDANT il étoit tems que son *Histoire* parut, cette admirable composition qui lui avoit couté tant de travaux & tant de veilles & à laquelle il avoit rapporté tous ses voyages, toutes ses recherches, toutes ses négociations en paix & en guerre, au dedans & au dehors du Royaume. Un Copiste Allemand, qui travaillloit chez lui, lui en avoit dérobé une copie & il étoit à craindre qu'on ne l'imprimât ailleurs imparfaitement : & du reste la circonstance ne pouvoit être plus favorable. Il étoit bien

bien auprès du Roi, qui lui devoit beaucoup, & qui par reconnaissance étoit engagé à le protéger, quand il ne l'aurroit pas été par les principes de la justice & de l'honneur : ajoutez à cela que le fonds de cette Histoire étoit proprement la défense des droits du Royaume en général, & en particulier, celle des droits de la Maison de Bourbon ; celle des Libertez de l'Eglise Gallicane, & enfin celle de l'Humanité en fait de Religion ; dogme également conforme aux principes du vrai Christianisme, aux maximes de la plus saine Politique, & à la constitution du Royaume de France, qui venoit d'accorder aux Protestans un Edict des plus solennels. Cependant il faut avouer, qu'il y avoit dans cette Histoire bien des choses, qui ne devoient pas plaire aux bigots de la *Hautte Eglise* : une grande liberté contre les Papes vicieux ; une exposition naïve des menées de la Cour de Rome & de ses Emissaires ; quelques traits perçans contre certains Ecclesiastiques, Légats, Archevêques, ou Cardinaux ; des portraits ressemblans des principaux directeurs de la Ligue ; une recherche exacte & approfondie de leurs vues, de leurs motifs, de leurs projets ambitieux & de leur hypocrisie ; une censure vive de leur ignorance,

## . U O L A V I E de

ignorance, de leur faux zèle, de leurs persécutions & de leurs furcours; une balance égale entre les deux partis de contraire Religion, où on ne dissimuloit ni les défauts ni les vertus des particuliers, non pas même à l'égard de ceux qui ne s'étoient distinguez que par la plume: enfin une Histoire, telle que Ciceron la vouloit, où *l'on n'ose rien dire de faux,* où *l'on ose dire tout ce qui est vrai.* C'est dommage que l'Auteur ne se soit pas avisé de l'expédient qu'on a mis en usage depuis, & qui est dû, si je ne me trompe, au celebre D<sup>r</sup>. Burnet; c'est de renvoyer à la fin les pièces ou les lambeaux qui font la véritable preuve de ce qu'on avance. Il est vrai que dans la suite M. De Thou prit soin d'indiquer, à la tête de chaque Livre, les sources où il avoit puisé; mais cela ne suffit pas pour marquer les chasses. Les citations en marge sont plus commodes; mais il faut avouer que les passages mêmes, ou les pièces entieres, procurent au lecteur Curieux une toute autre satisfaction. Quoiqu'il en soit, M. De Thou, reconnu universellement pour un homme integre & d'une Conscience scrupuleuse, y prend Dieu à témoin de sa candeur & de ses bonnes intentions; & la maniere dont il s'en acquitte, nous prévient

prévient heureusement en sa faveur. Tout 1603.  
ce qui lui faisoit de la peine, c'est qu'af-  
fûre d'ailleurs du suffrage des gens d'é-  
lite, il prévoyoit bien qu'il ne conten-  
teroit gueres le parti qu'il avoit si bien  
dépeint. Ainsi pour marcher plus sûre-  
ment & sonder le gué, il ne fit d'abord  
paroître qu'une partie de ce qu'il avoit  
composé.

C'EST ce qu'on nomme proprement 1604.  
la 1. Edition de son Histoire. Elle se fit *Ce que c'est*  
à Paris chez la Veuve de Mamert Pa-*que cette*  
tisson, & parut sous ce titre : *Jacobi Aug.*  
*Thuani Historiarum sui temporis pars pri-  
ma.* Elle est in folio, très-bon papier  
& très-beaux caractères, portant date de  
l'an 1604, quoi que le privilège soit du  
14. d'Octobre de l'année précédente.  
Cette première partie ne contient, que  
18. Livres, dont le premier n'est qu'une  
espèce d'introduction, ou de sommaire  
pour les regnes de Louis XIII. & de  
François I. & les autres l'Histoire univer-  
selle du XVI. Siècle, depuis l'année 1546,  
jusqu'en 1560 inclusivement. Il n'y a *Sa Dedi-*  
point de Préface, mais en récompense on *cace à*  
y trouve une *Epître Dédicatoire*, qui vaut *Henry IV.*  
toutes les Présfaces du Monde, par l'ex-  
position grave & sublime de son dessein,  
par le poids des choses, par la grandeur  
& la dignité des sentimens, aussi bien que  
par

## La Vie de

par la douceur & la beauté de l'expression ; toutes qualitez qui la font aller de pair avec ce que nous avons de plus estimé en ce genre ; comme sont par exemple, la Preface de PLINE à l'Empereur Tite sur son *Histoire Naturelle*, celle de CALS-  
VIN sur ses *Institutions*, au Roi Fran-  
cois I<sup>e</sup>, celle de ZUINGLE au même  
Prince sur son traité de la vraye Religion ; & celle de CASAUBON sur *Palybe*, au  
† Jacques I<sup>e</sup> Roi + de la Grande Bretagne. Nous en  
donnerions ici un extrait avec plaisir, si  
cette excellente pièce n'avoit déjà paru  
quatrefois en notre langue : la premiere  
fois traduite par M. De Villiers Hotte-  
man, en 1604, la 2<sup>de</sup>. en 1614, par le  
S<sup>r</sup>. Rapin, Grand Prévôt de la Conné-  
tablie de France : La 3<sup>e</sup>. par un jeune  
Ministre de Delft, dans l'*Histoire de l'*  
*Édit de Nantes* ; & la 4<sup>e</sup>. à la tête de  
ses *Mémoires*. Nous nous contenterons  
seulement de dire ici, qu'après avoir  
exposé au Prince le sujet de son *Histoire*, il entre dans un grand détail contre les  
maximes pernicieuses de ceux qui ayant  
troublé la France pendant plus de 50,  
ans par leurs violences en fait de poli-  
tique & de Religion, n'avoient recueilli  
d'autre fruit de leurs emportemens, que  
l'effusion du sang Humain, la déolation  
des villes & de la Campagne, le ren-  
versement

versement des loix, l'impunité des crimes & la confirmation d'un Schisme funeste dans l'Etat & dans l'Eglise. Il vient ensuite aux éloges qu'on ne pouvoit refuser à ce grand Prince sans injustice, & après l'avoir exhorté à se reposer avec ses sujets à l'ombre de ses Lauriers, il continua ainsi : *Perseverez, Sire, dans les Conseils vos généreux desseins, rendez aux loix leur qu'il lui donne.*

juste autorité, comme vous avez déjà commencé de le faire si heureusement : Servez à vos peuples cette paix que vous leur avez acquise au prix de tant de travaux : N'oubliez jamais cette maxime, que la force & l'appui de l'Etat, ce sont les loix, & que comme dans le corps humain les parties qui le composent ne peuvent agir que par l'esprit qui les anime, ainsi dans le corps politique il n'y a que les loix, qui en sont l'ame, qui le puissent faire agir & subsister ; que les Juges & les Magistrats n'en sont que les Ministres & les Interprètes, que nous n'en sommes tous que les Esclaves, & que ce n'est que par cette douce servitude, que nous devons véritablement libres. On verra par la suite qu'il ne s'oublie pas lui-même : C'est dans l'espérance du retour de cette liberté sous votre règne, & dans les premiers avantages que j'en ai ressentis, que de soi. j'ai composé, d'abord au milieu de nos plus grandes

## LA VIE de

grandes confusions & ensuite depuis qu'elles ont cessé, l'**HISTOIRE DE NOTRE TEMPS**, dont je mets présentement la première partie en lumiere. J'ose la dédier à VOTRE MAJESTÉ, pour des raisons qui me regardent autant que l'Ouvrage même. Je ne saurois oublier sans ingratitude, qu'ayant commencé à entrer dans les charges sous le feu Roi ; V. M. m'a encore élevé plus haut : & comme mon emploi m'engagea d'être continuellement à l'Armée & à la Cour, ou occupé ailleurs de négociations importantes pour son service, j'ai acquis dans leur maniment les connoissances qui m'étoient nécessaires pour un tel ouvrage, & par le commerce des personnes illustres qui ont vieilli à la Cour, j'ai examiné avec attention & sur la règle de la Vérité, tout ce qui se trouvoit répandu touchant nos affaires dans les écrits de quelques uns de nos Auteurs encore anonymes. A la suite de V. M. & dans le tems de mes emplois, j'ai toujours cultivé ces connoissances, jusqu'à ce qu'enfin le devoir de ma charge m'a attaché au Palais. De plus, SIRE, ce n'est pas du jour d'hier que j'ai l'honneur d'être connu de V. M.. Il y a vingt-deux ans que le feu Roi m'ayant envoyé vers Vous en Guienne, avec d'autres Députez du Parlement, le bon accueil de V. M. me fit esperer dès-lors que vous agréeriez un jour

jour les fruits de mon Esprit, s'il étoit capable d'en produire. Ce ne sont là encore que des préliminaires ; mais voici le point capital qui lui tenoit au cœur : Une autre raison m'oblige à Vous dédier mon ouvrage ; c'est que comme mon entreprise est délicate & très-susceptible de calomnie, j'ai besoin d'un puissant appui contre la médisance & la malignité & sur tout de cette vive pénétration que vous faites parolte tous les jours dans la direction des affaires . . . C'est à vos lumières que j'ai résolu de me soumettre pour le présent & pour l'avenir, soit que vous m'autoriziez à publier le reste de mon Histoire, soit que vous jugiez à propos d'en supprimer jusqu'à cette première partie. C'est moins une Edition que j'en donne, qu'un Essai de l'Ouvrage entier, que je soumets à votre examen ; & tout ce qu'il vous plaira d'en statuer & d'en ordonner sera pour moi comme la voix d'un Oracle divin : bien assuré de l'approbation publique, si j'ai l'avantage de mériter la vôtre.

IL ne se retire point sans avoir caractérisé ses Envieux ; Si après cela il se trouve encore des Critiques, ce seront sans doute ces personnes, qui quoi qu'élèvées par le caprice de la Fortune dans les postes les plus éminens, n'y ont rien fait qui soit digne

1604.

digne de mémoire & qui prendront pour un affront le récit simple & fidelle de ce qui s'est fait sous leur ministère; mais puisque leurs mauvaises qualitez ont presque toujours été funestes à la Patrie, je抓abrois ma conscience & je ferois tort à ma réputation, si la crainte de leur déplaire m'empêchait d'en instruire la postérité. Il y a apparence que ses Ennemis sentirent ce trait, comme nous le versons tout à l'heure.

Comment  
elle fut  
reçue du  
Roi:

C E R T E première partie de l'Histoire de M. De Thou ayant paru, le Roi à qui elle étoit dédiée & à qui elle faisait beaucoup d'honneur en fut satisfait; non que ce Prince l'entendit bien par lui-même, mais apparemment qu'il s'en fit lire la Dédicace par quelque Expert, comme Casaubon par exemple, son Bibliothécaire, ou M. De Thou lui-même; ajoutez à cela qu'elle fut traduite en François & publiée en cette langue la même année, comme nous l'avons déjà dit. Il paroit au moins par une lettre de ce Prince au Cardinal de Bechune,

<sup>+ Buckley</sup> qu'il en avoit commandé le coup d'<sup>op</sup> la vente, & c'est ce qui fit que les Exemplaires de cette Edition étant en petit nombre, on pensa aussi-tôt à une seconde. Cependant ce que l'Auteur avoit prévu arriva: Celle foule d'En-

p. 15.

vieux

vieux qu'il avoit à Paris & à la Cour, restes indociles de la Ligue morante, voyant que l'Historien débutoit d'une manière à he les poigné flatper, ni même à les excuser dans la suite, puisqu'il n'épargnoit ni les mauvais Baptes, ni leurs Emissaires ; ils conclurent qu'il faisoit arrêter le cours d'un ouvrage, qui devoit les flétrir à jamais, & même en supprimer le début, s'il étoit possible, en le faisant condamner à Rome. Le Légat en fut prévenu des premiers, & en fit ses plaintes de déjà les Monts & ensuite au Roi, comme cela paroit par la même lecture que nous venons de citer & dans laquelle il témoigne à son Ambassadeur, qu'il en a eu d'autant plus de plaisir, que l'étoit lui qui avoit donné cours à l'ouvrage. Les factieux ne s'en tinrent point-là : Ils s'adresserent aux premiers favoris, les animèrent contre le Livre, & se servirent du prétexte de la Religion & de la nécessité qu'il y avoit ; dis dirent-ils, de monager la Cour de France, puis les pousserent à agir auprès du Roi & contre l'Historie. Se rebelle l'Auteur. Henry, qui connoissoit M. De Thou, & qui l'aimoit, résista quelque tems à leurs importunités, mais enfin par politesse, ou autrement, il se laissa ébranler, & abandonna enfin son ami

1604.  
& persécu-  
tée par ses  
Envieux.

1604. ami & son meilleur sujet à l'acharnement de ses Ennemis : comme on le verra dans la suite. Hûreusement pour M. De Thou, les lenteurs de la Cour de Rome, où son Histoire fut déferée, lui permirent d'en donner de suite plusieurs Editions.

*M. De  
Thou l'en-  
voie au Roi  
d'Angl.*

Buckley  
2. lett.

*avec une  
lettre.*

EN effet la premiere ne pouvoit guere suffire que pour des présens. M. De Thou non content de la donner à ses amis, à ses parens & aux personnes les plus éminentes du Royaume, l'envoya aussi aux Ambassadeurs de France dans les Pays Etrangers, & l'Angleterre ne fut pas oubliée. Un Savant y étoit sur le trône & il étoit avantageux & honorable à l'Auteur de s'assurer de son suffrage, ou du moins de le prévenir pour la suite, qu'il alloit publier & où en parlant des affaires d'Ecosse en toute liberté, il devoit faire un portrait de sa Mere & un récit de ses aventures, qui ne lui étoient pas des plus favorables. Ainsi M. De Thou lui fit presenter son livre par l'Ambassadeur de France, avec une lettre, qui n'a jamais paru en François, la voici :

SIRE,  
IL vous paroîtra peutêtre surprenant qu'un homme inconnu à V. M. ose interrompre

terrompre aujourd'hui vos occupations  
 Royales : mais l'éclat de vos Vertus, qui  
 comme celui d'un soleil nouveau + se + Il n'y  
 répend jusqu'à nous, l'amitié sincère <sup>avoit que</sup>  
 qui vous lie avec notre invincible Mo- <sup>9 mois</sup>  
 narque, l'union des deux Royaumes, <sup>qu'il étoit</sup>  
 Roi d'  
 l'amour singuliere que vous témoignez Angl.  
 pour les lettres & pour les savans, &  
 enfin l'humanité & la douceur que vous  
 avez pour tout le Monde, m'ont ouvert  
 un accès auprès de V. M. & me font  
 esperer qu'Elle ne dedaignera pas de  
 recevoir des mains du Comte De Beau-  
 mont, notre Ambassadeur & mon pro-  
 che parent, cet essay Historique de ma  
 façon, quelque médiocre qu'il puisse  
 être. Je ne fais point cette démarche  
 sans la participation du Roi : Je puis  
 dire même que c'est lui qui me l'a con-  
 seillé & ordonné, en ajoutant qu'un Ou-  
 vrage qui route sur un sujet si important,  
 si je ne l'avois pas dédié à mon Prince, ne  
 le devoit être qu'à V. M. Elle y trou-  
 vera quantité de bonnes actions, & un  
 plus grand nombre de mauvaises, tant  
 de la part des vôtres que de la part des  
 nôtres, mais elle y verra aussi des ex-  
 emples de ces préceptes salutaires, qu'elle  
 a tracez elle-même dans ce livre + d'or, + C'est le  
 qui est sorti de la plume & qu'elle a <sup>Basilicon</sup>  
 consacré à l'immortalité. Je n'en dirai <sup>Doron, ou</sup>  
 présent  
 pas Royal.

1604.

pas davantage sur le chapitre du mien. Votre Majesté verra le reste par ses propres yeux & elle en jugera, selon sa prudence & sa pénétration, beaucoup mieux que personne. Je prie le Seigneur, qu'il Vous conserve long tems & en parfaite santé, Vous, Sire, & le Roi mon Maître, non seulement à vos Royaumes, mais aussi au Monde Chrétien, & que comme il vous a déjà unis par les sentimens & par les offices d'une amitié réciproque, il vous anime tous deux à travailler de concert au rétablissement de la Concorde dans l'Eglise ; depeur qu'il ne semble qu'en donnant la paix à l'Europe, Vous ayez plus pensé à la défense de vos frontières, qu'à l'amplification de sa gloire. Je finis ma lettre, en vous priant, Sire, de m'accorder aussi quelque part à cette bienveillance, que vous ne refusez à aucun de ceux qui Vous aiment & qui vous honorent. Je suis avec une parfaite vénération,

SIRE,

De V. M.

Le très-humble &  
très-obéissant Serviteur,

JAQ. AUG. DE THOU.

La

La lettre est dattée de Paris, pridi<sup>te</sup> Calendas Januarij, 1603. c'est à dire, à la rigueur le 31. Decembre, 1602 ; mais il est visible que c'est le dernier jour de l'année suivante, qu'il a voulu dire : ce qui prouve que le livre a paru ayant la date †, qui est au titre.

† 1604.

L A Réponse du Roi Jaques ne se fit gueres attendre, & comme elle est en François, nous n'aurons pas la peine de la traduire.

Réponse de  
Roi Ja-  
ques.

M O N S I E U R le Président. Nous vous remercions très-affectueusement des lettres que Vous nous avez écrites, & du Livre que nous avez envoyé, dressé par votre labeur. Tant par l'offerte de celui-ci, comme par le témoignage de celles-là, vous nous faites paroître le respect & la bonne volonté que vous nous portez ; lesquels nous recevillons & reconnoissons de pareille affection & prenons en très-bonne part l'exhortation, que d'un cœur rond nous avez voulu faire, d'embrasser & nous employer à l'union de l'Eglise, par l'éclaircissement & composition des différends qui règnent en la Religion : A quoi nous vous pouvons assurer que nous sommes & serons toujours de notre part non seulement disposez, mais très-affectionnez ; & apporterons en toute oc-

1604. cation à une si bonne œuvre tout ce qui dépendra de nous ; n'ayant jamais, Dieu mercie, été d'humeur sectaire, ni restifs au bien de la Chrétienté ; & désirerions que tous Princes & Potentats fussent touchez d'une même inclination & desir en cet endroit, que nous sommes, pour acheminer & mener une œuvre si digne & importante à quelque bonne conclusion, au soulas & repos universel de la Chrétienté ; & convertir unanimement nos differends contre l'ennemi commun. Pour votre Livre, bien que nous n'ayons pas eu le loisir de le reconnoître encore qu'à demi & bien légerement ; nous y avons toutefois assez reconnu votre suffisance, & y avons goûté du plaisir & contentement, tant pour l'amour du stile que de la matière ; ainsi que Monsieur l'Ambassadeur vous pourra témoigner, auquel nous avons ingenuement déclaré, sur la lecture d'iceluy, le jugement que nous en faisons ; & n'y a rien qui nous ait plus contenté que de vous y reconnoître si fidelle observateur de ce que vous recommandez par vos lettres, d'avoir banni de vos écrits toute partialité, qui est le vice mortel & trop fréquent de l' Histoire. Ce qui nous croissant l'envie de voir le reste & suite de ce bel œuvre de

de même fabrique, selon la promesse,  
que vous faites de vous vouloir engager  
en cette peine; nous vous prions & som-  
mons aussi d'ajouter & parfaire ce con-  
tentement à la curiosité de vos amis:  
& de croire, Monsieur le Président,  
que personne ne sera plus desirieux &  
disposé à honorer & reconnoître vos véri-  
tus & vos merites, que seraient

A notre Palais Votre affectionné Ami, + C'est à  
de Westmestre, dire, selon  
le 4<sup>e</sup> Mars, + 1603. JAQUES R. le St. Angl.  
1603.

DANS le tems que M. De Thou re-  
cevoit des éloges & des encouragemens  
de la part des Roix, ses Ennemis lui  
préparoient à Rome des censures & des  
mortifications: il s'y attendoit bien,  
mais il esperoit de parer le coup par le  
moyen de ses amis & sur tout par l'au-  
torité du Roi. Le Cardinal de Joyeuse  
étoit alors à Rome auprès du Pape pour  
les affaires de son maître & il avoit  
auprès du lui Christophe Du + Puy,<sup>Buckley</sup>  
<sup>2 lett.</sup> Je crois, (lui écrit-il dans une Lettre <sup>+ Frere de</sup> P. Du Puy,  
dattée du 24. Janvier de l'année courante) intime de  
que Monseigneur le Cardinal de Joyeuse M. De  
aura reçu mon Histoire & qu'il en aura  
remis un exemplaire à Monseigneur le Car-  
dinal d'Offat. Je ne doute point qu'elle

LA VIE de

ne soit soigneusement examinée, voire USQUE  
AD CALUMNIAM. Je vous prie de re-  
cueillir diligemment ce que vous en appren-  
drez & de me le faire savoir ... Je vous  
prie d'aller saluer de ma part le Cardinal  
d'Offat & de prendre garde à ce qu'il  
vous dira de mon Histoire : je pense bien  
qu'il m'en écrira ; mais je serai bien aise  
de savoir d'ailleurs ce qu'il vous en pourra  
dire en privé.

Il prévoit que l'on sauroit bien que, n'ayant guere  
sur quoi épargné certains Papes, il avoit eu beau-  
coup d'égards pour quelques Protestans  
célebres : Je ne doute pas, (lui dit-il  
dans une autre lettre) que l'on n'y re-  
trouve fort à redire par delà, principale-  
ment aux endroits où je parle des Papes  
Jules II. Paul III. & Jules III. sur la  
fin du 4. livre & au commencement du  
suivant ; & aussi de la légation du Car-  
dinal Caraffe, & dans l'endroit où il est  
fait mention de M. Charles Du Moulin :  
mais j'ai écrit en France & durant les  
troubles. Je vous prie de recueillir soig-  
neusement ce que vous en entendrez dire,  
afin que s'il y a chose en quoi je puisse san-  
tisfaire (la vérité & la dignité de la  
France sûre) aux Esprits de delà, je m'ef-  
force de leur donner contentement en la  
prochaine édition qui se commence déjà . . .  
. . . Il y en a bien d'autres, qui pour au-  
tres

tres respectés + m'ont voulu abîmer par 1604.  
désâ : mais sa Majesté m'a défendu jusques + au sujet  
ici ; & l'approbation publique qu'Elle a des Guises.  
faite de l'œuvre, a fait cesser les clamours  
de beaucoup de malveillans. La lettre est  
dattée de Paris, du 25. Fevrier.

NON content d'en écrire à M. Du <sup>Il passe</sup> Puy, il en écrivit aussi au Cardinal de Joyeuse, qui peutêtre lui avoit communiqué les remarques qu'on faisoit à <sup>condemnation sur ce qu'il a dit de certains</sup> Rome sur son *Histoire* : Il y a deux "Papes." endroits que je n'ai eu le loisir de "Buckley considerer qu'après l'œuvre du tout "2 lett. imprimé ; l'un sur la fin du 4. livre, "& l'autre sur le commencement du suivant, que je voudrais en être retranché, & dès cette heure ce qui est dit & écrit, *indictum & non scriptum* "volo, touchant les PP. Paul 3. & "Jules 3 ; car encore que cela soit pris des Ecrits lors divulguez en Italie, toutefois je reconnois que la mémoire en doit être sobrement restraingt (*refrenée*) pour la révérence du S. Siège, en laquelle j'ai toujours vécu & veux mourir : estimant que les mœurs ne nous doivent jamais empêcher de rendre l'obéissance que nous y devons pour la doctrine & la Discipline. Cela soit dit, s'il vous plaît, non seulement pour ces deux endroits,

1604. " mais pour autres aussi, si aucun s<sup>e</sup>  
 " trouvent. J'espere en la prochaine  
 " Edition, qui est déjà sur la presse,  
 " satisfaire à ce que l'on pourroit re-  
 " querir en cela. La Lettre est du 25.  
 Fevrier.

*Se justifie sur l'éloge de M. De Thou, c'est qu'on y trouve à qu'il a fait de quelques protestans.* UN des bons endroits de l'Histoire  
 chaque pause les Caractères des Auteurs célèbres qui son morts pendant le cours de l'année, *Tros, Rutulusve fuat, Orthodoxes ou Hérétiques, pourvû qu'ils aient été respectables par le mérite & par le savoir ; Si la piété est de la partie, encore mieux ; l'éloge n'en est que plus brillant.* Par exemple dans cette 1. portion de son *Histoire*, le volume qui finit à l'année 1560, est terminé par divers éloges : celui de *Melancthon*, qui contient une page entière, est des plus avantageux, & celui de *Dryander*, Professeur en Mathématiques à Marpurg, qui ne contient que peu de lignes, ne laisse pas d'être remarquable sous la plume d'un Auteur Catholique : ac tandem, dit-il, en le finissant, *Marburgi, ubi diu docuit, XIII. Cal. Januar. ad patior rem uitam migravit* : c'est à dire ; Enfin il mourut à Marbourg, où il avoit enseigné long temps, & le 20. de Décembre il passa à une meilleure vie. C'est ce juge-  
 ment

1604.

ment de charité, qui scandalisa si fort les Censeurs de Rome; premierement sur ce qu'il introduissoit de plein vol dans le Ciel une ame Protestante, & en second lieu, de ce qu'il lui épargnoit les ardeurs du Purgatoire. Il reçut cette critique de Rome avec la nouvelle de la mort du Cardinal d'Ossat son ami & son Défenseur; & voici comme il en écrivit à M. Du Puy, après lui avoir témoigné ses regrets sur la perte de cet excellent homme : " Quant à migra- " Buckley  
 vit ad meliorem vitam, (ce n'est que l'é- " 2 lett.  
 quivalent du passage) je ne me sou- "  
 viens pas de l'avoir dit de Sectaires "  
 manifestes & faisant profession de la "  
 Théologie. Peut-être que cela se "  
 pourra trouver être dit de quelque "  
 Allemand, excellent ès autres sciences "  
 & qui par avantage étoit Protestant; "  
 ce que je n'ai consideré lorsque j'ai "  
 ainsi parlé de son decès. D'ailleurs "  
 la Charité Chrétienne nous oblige d'é- "  
 sperer même, de ceux qui ne sont "  
 Hérétiques, & qui nez de Peres "  
 Sectaires pensent en tant de lieux, où "  
 ce mal a pris pied, en leur erreur faire "  
 leur salut. Je n'en parle en Théolo- "  
 gien, mais en homme qui a compas- "  
 sion de l'homme, & qui par les loix "  
 du tems & du Royaume est obligé de "  
 vivre "

" vivre avec les hommes . . . On tra-  
 " vaille déjà à la seconde Edition de  
 " mon Histoire ; de laquelle je ne fau-  
 " drai à vous envoyer la 1. partie, qui  
 " sera en plus commode forme, c'est à  
 " dire en 8°. Il y aura quelque chose  
 " de changé, ou plustôt adouci : car de  
 " dire les choses autrement qu'elles ne sont,  
 " ou de dissimuler lâchement la vérité, j'en  
 " ferois conscience. La lettre est du 3.  
 Avril de la même année.

*2. Edition de son Histoire.* ON imprima dotti; cette même an-

née, cette 2. Edition tant promise en 2.  
 toire. voll. in 8°. à Paris chez les frères Ambroise & Jerome Drouart. Elle contient le même nombre de livres que la pré-  
 cédente, 18. en tout, qui s'étendent aussi jusqu'à l'année 1560, inclusiv-  
 ment, & le même privilège, qui n'ayant pas besoin d'être renouvelé porte la  
 même † date. Avec tout cela, il y a  
 quelques changemens : Les fautes de la  
 premiere Edition, qui n'étoient pas en  
 petit nombre, y sont toutes corrigées :  
 les endroits qui regardent les mauvais  
 Papes y sont extrêmement adoucis : ceux  
 qui ouvroient le Ciel & fermoient le  
 Purgatoire aux Auteurs Protestans, sont  
 réduits au formulaire de l'incertitude,  
 ou même de l'équivoque ; car au lieu  
 d'une meilleure vie, on ne leur laisse en  
 general

† le 14.

OCT. 1603.

1604.

general qu'une autre vie, bonne ou mauvaise, *ad alteram vitam migravit*: Il y a aussi quelques additions, comme entr'autres celle d'une certaine *Pierre des Indes*, si miraculeuse en tout sens, que qui en auroit une pareille, pourroit aisément passer pour Sorcier. Il est vrai que dans la suite sur l'avis de Camden, très-fin connoisseur, la pierre miraculeuse fut coulée à fonds & retranchée des Edition suivantes.

M. DE THOU ayant donc publié <sup>Il l'envoya</sup> cette 2. Edition, & se flattant qu'elle <sup>à Rome,</sup> adouciroit l'esprit de ses Censeurs, il ne manqua pas d'en envoyer à Rome bon <sup>comme la</sup> <sub>seule qu'il</sub> avoué. nombre d'exemplaires, avec déclaration expresse à ses amis, qu'il souhaitoit qu'on Buckley, s'en tint à celle-là: L'on s'offense, (écrit-<sup>2</sup> lett.) il encore à M. Du Puy) de ce qui est écrit du Conclave de Jules III. Sur ce; je vous prie de prendre garde, que l'on ne s'arrête à la 1. Edition in folio, de laquelle il y eut peu d'exemplaires, imprimez en mon absence, ou occupé ailleurs, tellelement que je ne puis vaquer à les revoir, & que ce qui fut lors imprimé du dit Conclave, étoit en la Copie traffé, mais les Libraires ne laisserent de le mettre: & pour preuve de cela, vous prendrez garde, qu'en la 2. Edition, il n'y a un seul mot du dit Conclave; ains seulement est fait mention

1604. mention de l'indigne choix qui fut fait du Cardinal De Monte; chose trop notoire non seulement à Rome, mais par tout le Monde, pour pouvoir être omise. Cela servira d'avertissement à celui qui a charge de recevoir le Livre, de distinguer les deux Editions & s'attacher seulement à la seconde. La lettre est du 14. Novembre.

*Sa Dédi-  
cace y est  
blâmée.*

*Buckley  
z lett.*

ON chicoit aussi beaucoup la Dédicace, comme trop décisive contre les Maximes des Catholiques rigides & persécuteurs, & trop favorable aux Persécutés, c'est à dire aux Protestans: Quant à la Préface, (ajoute-t-il dans la même lettre) elle a été faite pour tout l'œuvre & pour ce que je savois que la façon modérée dont je parlois des Protestans seroit mal interprétée d'aucuns, je me suis étendu dès le commencement sur ce sujet, pour m'excuser & rendre raison de tout l'œuvre. Faites mettre en considération, que ceux de la Maison de Bourbon tiennent cette Histoire, comme faile pour montrer la justice de leur cause, contre ceux qui ont voulu entreprendre contre eux & leur Maison pour le passé: tellement que si on lui donne quelque atteinte, ils estimeroient l'injure faite à eux; & que ceux qui s'en sont plaints à tort par deça, & n'ont rien obtenu, auront fait faire par Rome, par les supports & faveurs qu'ils y ont, tout

1604.

tout ce qui s'en ensuivra : ce qui renouvel-  
lera les playes anciennes & fera croire à  
ceux de Bourbon, que leurs Ennemis ont  
plus de crédit à Rome, qu'Eux. Ce tour  
d'apologie est certainement des plus a-  
droits : nous dirons seulement ici, à pro-  
pos de la Dédicace, que le fameux Jésuite  
Bellarmin, ayant été consulté sur cette  
pièce, déclara ingénument qu'il n'y trou-  
voit rien à reprendre, sinon qu'elle étoit  
un peu anticipée. En effet, comme il ne  
voyoit dans le corps du Livre que les  
règnes d'Henry II. & de François II.  
qui n'ont pas été certainement les plus  
tragiques pour les Protestans, il s'éton-  
noit que dans la Dédicace, on fit une  
si longue censure des voyes de rigueur  
dont on usa contr'eux dans la suite :  
mais, comme le remarque fort bien M.  
De Thou, dans ses *Mémoires*, Bellar- + à la fin  
min ne consideroit pas que cette Pré- du Liv. V.  
face embrassoit non seulement cette 1<sup>e</sup>.  
partie, mais aussi toutes les autres qui  
devoient suivre jusqu'à la vérification de  
l'Edit de Nantes.

L'ANNÉE suivante se passa à peu 1605.  
près dans les mêmes altercations, & Comment  
comme on lui reprochoit toujours d'a- il se justi-  
voir plaidé politiquement la cause des fie sur le  
Sectaires & de leur parti, il se défend- parti qu'il  
doit en soutenant, qu'il ne s'étoit déclaré avoit pris  
contre pendant les troubles.

1605. claré contre la Ligue & pour la tolérance que par un principe de loyauté

<sup>+ Buckley</sup>  
<sub>2 lett.</sub>

pour ses Roix légitimes. Le + Cardinal Seraphin, (dit-il) considerera, s'il lui plait, en quel tems & de quel tems j'ai écrit. J'ai été toujours François & serviteur des Roix & de la Maison Royale & non jamais pensionnaire, ni partisan d'autres : tout ce qui leur a été contraire, a été contraire à mon affection : avec perte de mes biens & au hazard de ma vie, je les ai suivis aux armées & par-tout ailleurs, durant ces calamiteuses guerres. Je n'ai pourtant rien donné à la faveur, ni à la baine en écrivant l'*Histoire* ; mais j'ai osé dire la vérité & en conserver la mémoire à nos neveux plus librement qu'un autre, en

<sup>+ Coupable, accusé de quelque faute.</sup> craignant l'envie ou + OBNOXIOUS, n'eut là je ne semble à beaucoup avoir trop librement, voire hardiment écrit en certaines choses ; mais il a été besoin que plusieurs par deça ayent eu cette même hardiesse & mêmes sentimens de l'*Etat*, pour conserver l'*Etat* & aider à le préserver du péril où ceux qui nous étoient contraires l'avoient mis. Dieu enfin a jugé le differend, & la justice de la Cause, qui commença à être connue dès-lors, c'est à dire, il y a 45, (dès la domination des Guises en 1559.) a été décidée & connue par l'hûreux succès qu'il

1605.

qu'il a plu à Dieu de donner à ceux qui ont suivi l'ordre & les loix du Royaume. Il s'exprime encore plus nettement dans une autre Lettre au même : Je crois avoir satisfait en partie à ce que vous m'écrivez & fait des ouvertures qui seront trouvées raisonnables : après lesquelles, si on passe outre, je suis délibéré de me soucier aussi peu de ce qui s'en ensuivra, que je me suis montré équitable pour éviter une injuste censure. Il voyoit bien que la Cour de Rome, animée par les factieux, n'en vouloit pas démordre ; ainsi il commençoit à prendre son parti.

ON a vu ci-dessus, à l'année 1599, Pourquoi que M. de Villeroi, Secrétaire d'Etat & l'un des principaux Ministres d'Henry IV. étoit assez dévoué à la Cour de Rome, puisqu'il parut des plus échauffez à appuyer le Roi dans le dessein qu'il avoit de la faire, en faisant approuver & publier le Concile de Trente dans tout le Royaume. Il est vrai que le Roi s'y étoit engagé en quelque sorte par un des articles qui lui avoient procuré son *absolution* de la part du Pontife ; mais l'article étoit conditionnel & muni de cette clause ; [excepté aux choses qui ne se pourront exécuter sans troubler la tranquilité du Royaume] & c'est sur ce pié-là qu'on rejeta l'article dans la Conférence

1605.

dont nous avons rendu compte & où M. De Thou par sa prudence & par sa fermeté déconcerta toutes les mesures des Bigots. Mais aussi ils eurent leur tour, & M. De Villeroi, qui en avoit eu le démenti, ne fut pas fâché dans la suite de trouver l'occasion de s'en vanger : car ce fut lui proprement qui reçut les plaintes des factieux & qui en importuna le Roi : en quoi n'ayant pas d'abord réussi, ils se tournerent du côté de la Cour de Rome, &, par leurs menées secrètes, ils obligèrent enfin le Prince à abandonner celui qu'ils auroient dû pour l'honneur de leur souverain & pour la gloire de la France, soutenir *Sa lettre à M. de Bethune* jusqu'à la fin. C'est ce qui paroît en-  
M. de Be-  
tbune. tr'autres par une lettre de Villeroy à M. De Bethune, Ambassadeur à Rome, qui apparemment lui avoit appris ce qui s'y passoit à cet égard : Je croi, lui-dit-il, que M. le Président de Thou est marri d'avoir publié son livre & qu'il ne s'y engageroit si avant, s'il étoit à recommencer : mais il faut manier ce fait doucement pour y apporter quelque remede ; qui ne peut être autre à mon avis, que d'en empêcher la réimpression [c'est à dire, supprimer non seulement ce qui en avoit déjà paru, mais encore les règnes de Charles IX. & de Henry III. qui faisoient

Buckley  
2 lett.

1603.

foient tant de honte à ces fauteux] car pour l'amender & corriger, il faudroit changer une grande partie d'icelui ; chose difficile à faire. Je lui en las parlé par le commandement de Sa Majesté. Il m'a assuré qu'il sera le premier à tenir la main qu'il fait bensevelé & qu'il ne s'en parle plus ; mais qu'il estime avoir failli à l'Histoire, qu'il se veuille dédire de ses opinions en ce qui concerne la Religion ; mais parce qu'il ne a vein faire chose qui desagrée à sa Majesté & à la partie préjudice à son service. On voit d'au moins un homme fort empêtré à faire satisfaction à la Cour de Rome, sur la publication d'une Histoire qu'il n'a point lue ; qui est d'avis de la supprimer & de la laisser tomber ; qui en a parlé au Roi sur ce pié-là, & à M. De Thou de sa part, & qui ne craint point de s'ingerer à donner son avis sur une chose qui le passe, tout habile qu'il est. C'est ce qu'il appelle manier doucement les choses. D'autre côté, on y voit un honnête homme, qui bien assuré en sa conscience d'avoindit la vérité, ne se rétracte point, disposé néanmoins à obéir à son Prince & à lui faire de plus grands sacrifices, s'il le faut.

AVEC tout cela son Ouvrage se termine. M. De  
springoit pour la 3<sup>e</sup> fois, comme on va  
le voir par une lettre qu'il écrivit à Camden  
et à Camden

1605. Camden cette même année. Ce savant  
 & lui de- Anglois y avoit fait quelques remarques  
 mande & les lui avoit communiquées par le  
 quelques moyen de M. Lisle, son compatriote &  
 directions sur les af- son ami, alors à Paris. Ce trait de ge-  
 faires d'E- nerosité le charma & attira à Camden  
 cosse. une très-belle lettre Latine, dont nous  
 mettrons ici la substance en François :  
 Il la commence par de grands remerci-  
 mens sur la bonté qu'il avoit euë de lui  
 communiquer ses lumieres sur les affaires  
 d'Angleterre & il le somme d'en faire  
 autant sur celles du Royaume voisin, qui  
 l'embarrassent beaucoup, & où j'ai bien  
 peur, dit-il, que je n'aye bronché. Je  
 Buckley, vous demande vos conseils pour savoir com-  
 2. lett. ment je m'y prendrai pour déduire les af-  
 faires d'Ecôsse dès l'année 1566. (car cette  
 partie de nos Annales est déjà sous pressé)  
 de maniere, qu'étant toujours fidelle à la  
 vérité, je n'offense personne, s'il est possi-  
 ble. Je suis fort intrigué sur cet article,  
 ayant déjà éprouvé à d'autres égards de-  
 puis long tems les traits de l'envie & de la  
 baine de la part des nobres : & je ne veux  
 pas me hazarder à être taxé d'imprudence  
 ou de malignité de la part d'un certain  
 personnage qui m'a honoré de ses lettres &  
 exhorté à publier avec la même candeur  
 & le même zèle pour la verité le reste de  
 mon Histoire. Je l'ai déjà poussée jus-  
 qu'à

qu'à l'an 1596. Peutêtre que Buchanan  
a écrit tout cela avec un peu trop d'ai-  
greur & j'apprends qu'à cet égard le Dis-  
ciple (Jaques L.) n'est pas content de son  
Maître. Ecrivez moi là-dessus, & ne re-  
fusez pas vos conseils à un homme qui en  
a tant de besoin & qui est sur les épinés :  
Un mot de votre part suffira pour me di-  
riger, sans vous exposer à de longs éclair-  
cissemens. Et du reste soyez sûr que vos  
avis me seront des loix. Vous verrez par  
l' Edition prochaine de mon ouvrage, si je  
fais profiter de vos corrections. Ensuite  
il vient aux affaires d'Irlande, où il  
avoué qu'il est tout à fait étranger ; &  
fini par un éloge bien flatteur pour les Eloges d'  
manes de la Reine Elizabeth. Je suis Elizabeth  
fâché, dit-il, qu'il ne se soit trouvé encore Reine d'  
personne parmi vous, qui nous ait donné <sup>Angl.</sup>  
les annales de cette Heroïne. Pour moi,  
je vous avoué que si mon Style & mon E-  
sprit pouvoient atteindre à la dignité d'un  
si beau sujet, & qu'avec celas j'eusse assez  
de loisir, assez de connoissance de vos af-  
faires & les secours suffisans pour y tra-  
vailler, il y a long tems qu'elle n'auroit  
eu d'autre Heraut que moi : mais je crains  
que vous n'attribuez à une espèce d'arro-  
gance, ce que vous devriez plutôt pardon-  
ner au grand fond de zèle & d'affection que  
je me sens pour la mémoire de cette il-  
lustre

1605. *Lustre Princesse.* Heureusement M. De Thou écrivoit à un homme de probité car autrement on auroit pu tirer copie de cette lettre & l'envoyer à Rome au Confesseur des Cardinals, & Dieu feroit les signes de croix!

*Réponse de Camden.* REMARQUONS en passant que les gens d'Etude ne savent pas toujours ce qui se passe dans le Monde, même à l'égard de la Rep. des Lettres. M. De Thou ignoreoit qu'il y avoit déjà plus de huit ans que Camden étoit après à rattrapper des Mémoires pour un pareil dessein & ce ne fut même qu'en 1612, qu'il apprit par accident que son Ami étoit déjà assez avancé dans la composition de ses Annales. Quoi qu'il en soit, la réponse de Camden est fort curieuse & comme elle n'a point été publiée en François, nous en donnerons ici un extrait. A l'égard de cette partie des affaires d'Ecosse, qui a déjà paru dans votre Histoire, je ne vous pas comment je puis vous y être utile, quoi qu'après tout je ne vous refuse pas mes éclaircissements mais pour ce qui est de l'année 1566, allez brûle en main & foyez bien circonspect entre le Comte de Murray, Hamilton, la Reine, le Roi, & les Fauchieux. Vous ne sauriez marcher plus sûrement qu'en

qu'en vous éloignant des extrémités;  
medio tu si quis ibi. Il est certain que  
Jacques COMTE DE MURRAY, frere  
naturel de la Reine, d'un côté, & le  
Duc D'HAMILTON de l'autre, ont  
aspire à la Royauté; celui-ci à la fa-  
veur du droit héréditaire; puisque sa  
grand-mere étoit fille de Jacques II.  
Roi d'Ecosse; & l'autre par ambi-  
tion & spus le prétexte de je ne scai  
quelles fiançailles qu'il s'imaginoit  
qu'il y avoir eu entre son Père & sa  
Mere; il se flatta donc qu'avec ses  
bonnes qualitez & le secours de ses  
partisans, il pourroit suppléer à ce  
qui manquoit à sa naissance par le  
voile specieux de Resformation. L'un  
& l'autre auroient appris avec le plus  
grand plaisir du Monde, que la jeune  
Reine, à son retour de France, étoit  
partie d'ici bas pour aller en Para-  
dis; l'un & l'autre, enflez de leurs  
espérances, firent tout ce qu'ils pu-  
rent pour la détourner du mariage,  
surtout le frere bastard, qui trouva  
moyen de préparer les voyes à l'ab-  
dication & à l'exil de cette Reine,  
par le ministere de BUCHANAN, (ce  
qui l'a fait nommer par notre Roi  
l'Archi-souffre de la Sédition) car c'est  
dui qui en attaquoit la Reine par ses  
libelles

1605.

„ libelles diffamatoires, lui a imputé  
 „ plusieurs choses fausses; & par con-  
 „ séquent mérite peu de créance sur ce  
 „ qui concerne cette Princesse & son  
 „ frere naturel; quoi qu'à l'égard du  
 „ reste on puisse s'y fier davantage.  
 „ Pour ce qui est de la REINE, encore  
 „ toute jeune & assez novice dans l'art  
 „ de regner, on ne sauroit nier que  
 † *rebus se-* „ dans la prosperité elle ne se soit † ou-  
*xundis lu-* „ bliée. Son MARI aussi jeune qu'elle,  
*xuriavit:* „ crédule & sans expérience & plus leger  
 apparem- „ que la feuille, ne savoit ni se conduire  
 ment dans „ le sens d' „ par lui-même, ni prêter l'oreille à de  
 Ovide: „ bons avis, ni même garder un secret;  
*Luxuriant* „ d'où il arriva qu'ayant perdu les bon-  
*animi re-* „ nes graces de son Epouse, les Fac-  
*bus ple-* „ tieux le traiterent avec la dernière  
*runq; se-* „ perfidie & enfin s'en défierent. EUR-  
*cundis.* „ ZABETH voyoit tout cela & plaignoit  
 „ souvent sa cousine, mais beaucoup  
 „ moins qu'elle n'eut fait, si Marie n'a-  
 „ voit usurpé de son vivant le titre &  
 „ les armes de Reine d'Angleterre, &  
 „ si les PARISTES du Royaume n'eussent  
 „ fondé leurs esperances sur la succef-  
 „ sion future de cette Princesse. Je ne  
 „ vous indique qu'en peu de mots ce  
 „ que les plus sages & les plus équita-  
 „ bles des nôtres estiment le plus ap-  
 „ prochant vrai: permis à vous d'en  
 „ faire

faire usage selon votre jugement & “ 1605.  
de l'exposer à votre maniere : *Haec  
quae prudentiores & acquiores apud nos  
propius a vero abesse credunt, verbo in-  
nus; tu tuo utere judicio & penicillo.*  
On verra tout à l'heure que M. De  
Thou ne goûta point ce tempérament,  
parce qu'il le croyoit opposé à la vé-  
rité. La lettre est du 16. Avril.

CEPENDANT il donna l'année sui- 1606.  
vante une troisième Edition de son His-  
toire, c'est à dire, de cette première  
partie, qui avoit déjà paru in folio, <sup>3. Edition  
de l'His-  
toire de M.  
De Thou</sup>  
chez la Veuve Patisson, & in 8°, chez & quel-  
les frères Drouart. Cette troisième E. ques suiv.  
dition est in folio, mais avec cette dif-  
férence, qu'au lieu de 18. livres, elle  
est partagée en 26, (sans augmentation  
considerable) seulement pour la commo-  
dité des lecteurs, qui y trouvent des  
pauses plus naturelles & en plus grand  
nombre. A cette 1<sup>e</sup> PARTIE il en a-  
jouta la même année une SECONDE, qui  
commence au Livre 27, & va jusqu'au  
49. inclusivement, c'est à dire, jusqu'à  
l'année 1572. Mais comme l'Édition  
in 8°. n'étoit pas complète & que bien  
des gens la préféroient aux autres pour  
la commodité des volumes, les Drou-  
arts publierent aussi cette seconde par-  
tie en deux tomes, pour les appareiller  
-sqqa.

1606. aux deux précédens de l'année 1604.  
Il est vrai qu'il en naissait un inconveni-  
nent, c'est que le 2<sup>e</sup>. volume finissant  
par le Liv. 18. le 3<sup>e</sup>. volume devoir na-  
turellement commencer au 19. ce qui  
n'est point observé: il commence, com-  
me le folio, par le 27<sup>e</sup>, & par une nou-  
velle liberté de l'Auteur sur son propre  
ouvrage, il y ajoute deux pauses de  
plus, ensorte que le dernier livre, qui  
devoit être le 49, est le 51. L'année  
suivante, les mêmes Libraires imprime-  
rent une TROISIÈME PARTIE de leur  
Edition in folio, & sans avoir égard à  
la division précédente, qui finissoit au  
49<sup>e</sup> livre, ils se réglèrent sur le partage  
de l'Édition in 8°. si bien que cette 3<sup>e</sup>.  
partie commence au Livre 52, & finit  
au 57. ces six livres ne contenant que  
l'espace de trois années, 1572, 73, 74,  
jusqu'à la fin du règne de Charles IX.  
Sur ce pié-là, pour compléter l'Édi-  
tion in 8°. il ne fut besoin que d'un 5<sup>e</sup>.  
volume, qui reçut le même partage, &  
ne parut qu'en 1608. Enfin, en 1609,  
Jérôme Drouart imprima une 4<sup>e</sup>. PAR-  
TIE aussi in folio, en commençant,  
comme de raison au 58. Livre, & fini-  
sant au 80<sup>e</sup>. qui va jusqu'à l'année 1584.  
Il ne restoit plus que de donner aussi  
en 8°. cette continuation; mais comme  
appa-

apparemment le débit de ces petits volumes avoit été inégal, il se proposa de réimprimer le tout en onze volumes in 12, d'un caractere plus petit & d'une forme plus portative: ce qu'il exécuta peu de tems après, faire les 9 premiers volumes en 1609, & les deux autres en 1614. C'est tout ce qui a paru de cette Histoire du vivant de l'Auteur.

Il est assez naturel de demander ici *Pourquoi cette Hist. n'a ni sommaires, ni argumens.* comment il est arrivé que M. De Thou, qui étoit un Esprit si net, a publié son livre, à peu près comme auroit pu faire un Ancien, sans citation, sans sommaire, grand ou petit & sans autre division que celle des livres. Car enfin la belle économie dans toutes sortes d'ouvrages n'est pas à négliger, même pour le premier aspect, & avant que de s'engager dans une grande lecture, on est bien aise de voir d'un coup d'œil dans quel pays on va nous mener. L'Historien <sup>+ C. Pl</sup> de la Nature, par exemple, quoi que si reculé de notre temps, avoit compris que cette méthode étoit nécessaire pour le délassement de l'Esprit & pour l'arrangement des idées, puisqu' immédiatement après sa Préface, il donne à l'Empereur Tite, une *Table* exacte de toutes les matières dont il va traiter dans

dans chaque livre, avec le Catalogue des Auteurs où il a puisé & le sommaire des choses remarquables. Plus d'un Ancien l'a suivi en cela, & si les Historiens politiques se sont dispensez de cette exactitude, comme un Tite-Live, par exemple : on en a si bien reconnu dans la suite l'agrément & l'utilité, que des anciens même ont composé des sommaires ou des Epitomes sur ses Livres ; exemple que M. De Thau, grand imitateur de l'Antiquité, même jusqu'à l'excès, ne pouvoit ignorer. Sauf meilleure instruction, je conjecture qu'il l'a fait à dessein, pour ne pas effaroucher ses lecteurs par des censures trop marquées : En effet, il avoit à faire à un siècle extrêmement bigot, soupçonneux, plein d'envie & de malignité, & comme Catholique, il étoit sujet à la ferule de la Cour de Rome, qui vouloit être menagée & qui faisoit sonner bien haut l'*absolution* qu'elle avoit accordée à Henry IV. Dans ces circonstances, il ne lui convenoit pas, ce me semble, de déterminer si cruellement par des argumens en marge, ou à la tête de chaque livre, les censures générales ou particulières qu'il alloit faire : il lui suffisoit que l'essentiel restât, insinué adroitemment sous différentes formes par la liberté de l'*Histoire*,

toire, tantôt comme un *soupçon*, tantôt comme une *conjecture*, tantôt comme un *rapport* ou une *remarque* de l'Ennemi ; permis à chacun de qualifier en soi-même les dits & les faits proposez à son entente. Ce qui me confirme dans cette *Censure*<sup>se.</sup> *vere de l'*  
*Editeur Allemand,*  
*qui avoit supplié à*  
*l'éditeur allemand de*  
*l'ouvrage de M. de Thou*  
 idée, c'est que lors qu'on s'avisa en Allemagne de faire pour son livre, ce qu'il avoit soigneusement évité, il se mit en colère contre l'Editeur, qui refusa de se conformer à ses vues : Mais telle *ace défaut.*  
*été, dit-il, la Stupidité de cette Tête de Verrat, qu'il s'est obstiné à faire la sourde oreille aux sages remonstrances qu'on lui en avoit faites de ma part. Il pousse l'invective encore plus loin ; Ainsi, ajoute-t-il, comme ce qui est fait est fait, & qu'on ne peut plus le rappeler, contentons nous de cette vengeance & que la peau de ce Marsyas, que nous venons d'écrocher, exposée à la rizée du Monde, serve au moins d'épouvantail à tous les barbouilleurs de cette espèce.*  
*Sane hominem, ut ab incepto desisteret, viri probi & graves in Germania passim hortati fuerant, quibus illè si pudori, si otio consuluisset, parere necesse habebat : Sed is fuit vervecet capitis stupor (il fait allusion aux Cochons de Westphalie) ut prudenter tissimis monitis pervicaciter obsurduevit. Itaque quando facta infecta fieri nequeunt,*

" nequeunt, satis vindicata videbitur in-  
 " juria, si nugatoris illius marrucinitas  
 " quasi Marsyae cutis ad ludibrium pro-  
 " posita caeteros hujusmodi nebulones  
 " absterreat &c cispellat. Lutetiae Pa-  
 risi, prid. Eid. Vltil. 1609. Cette in-  
 jure lui canoit si fort au coeur, que dans  
 la Préface de la petite Edition in 12°, il  
 renouvelle les mêmes plaintes. Je you-  
 drois bien, dit-il, quo ces Messieurs se  
 dispensassent de me rendre de pareils Of-  
 fices, comme de partager en chapitres, en  
 sommaires, en paragrapbes & pour ainsi  
 dire en pièces un corps d'Histoire bien lié  
 & bien suivi. J'apprend même qu'ils  
 poussent leur zèle encore plus loin & qu'il  
 veulent border mes marges de leurs notes  
 politiques. J'en appelle à Vous, lecteurs  
 judicieux, cela est-il souffrable? Loin d'ici  
 ces puerilités ou plutôt ces délires: qu'on  
 laisse à l'Ouvrage sa couleur & sa beauté  
 naturelle, à l'Histoire sa simplicité, &  
 à chacun la liberté entière de penser & de  
 remarquer ce qu'il voudra. Voilà ce qu'il  
 vouloit, & non qu'on fournit aux Ex-  
 aminateurs de Rome des propositions ton-  
 tes machées pour le faire condamner.

Réponse de  
l'Editeur  
Allem.  
Buckley,  
i Lett.

L'ÉDITEUR Allemand ne fut pas de  
 son avis &c en bon Libraire il y oppose  
 des raisons d'intérêt qui méritent d'être  
 écoutées. " L'Auteur, dit-il, ne paroît  
 " pas

pas content de ce qu'en l'imprimant  
son ouvrage, nous y ayions ajouté  
quelques sommaires ou notes margi-  
nales, & il s'en est plaint par deux  
fois ; nous prendrons la liberté de re-  
poser cette chicane par une réponse  
modestie & convenable à la gravité  
de nos peuples. Ce n'est point par  
absence d'avidité de gloire, que nous  
avons copié & publié à notre maniere,  
les Annales de M. De Thou d'après  
les Editions de Paris ; c'est l'utilité  
du public qui nous a engagez à des  
avances si considerables. Les argu-  
ments ou les notes dont il se plaint,  
ne sont aucune violence au sens de  
l'Original, ni à la beauté du Stile :  
j'en appelle à mon tour au jugement  
de tous les Savans d'Allemagne, qui  
préfèrent constamment nos Editions  
à toutes les autres, comme je le fis  
par l'expérience & l'opinion débit que  
j'en fais dans ma boutique. Pour ce  
qu'il ajoute, que des gens graves &  
de probité de ce pays ont voulu me dé-  
tourner de mon entreprise, ce fait est  
si éloigné de la Vérité, que c'est plus  
tôt le libraire de Paris, que mon E-  
dition a desolé, qui a poussé le sage &  
l'honnorable Auteur de ces Annales,  
à se plaindre de nous. Je prie donc  
ce "

1606. " ce savant Homme de ne pas se fâcher  
 " contre moi, si sans penser à mal &  
 " pour répondre aux desirs & aux in-  
 " stances perpétuelles de nos Savans, dont  
 " j'ai les remoignages entre les mains, sans  
 " qu'il y en ait aucun de ma connoissance  
 " qui s'y soit opposé, j'ai rimprimé son  
 " Histoire de la maniere que j'ai jugé  
 " la plus utile: & pour ce qui est de  
 " son libraire, qui a trouvé à propos de  
 " l'animer si fort contre nous, qu'il  
 " fache que nous avons autant de droit  
 " de rimprimer ici les Livres de France,  
 " qu'ils prétendent en avoir de copier  
 " à Paris nos Editions d'Allemagne.  
 " Qu'il cesse donc désormais d'exciter  
 " contre nous la bile & l'indignation  
 " des Hommes Illustres, à moins que,  
 " par la loi du talion, il ne veuille s'ex-  
 " poser à recevoir sur les doigts de la  
 " part de nôtres. Cet Avertissement est  
 " datté de Francfort sur le Mein, le 1. de  
 Mars, 1610, quoique le titre du Livre  
 place l' Edition à Offenbach.

M. De  
Thou en  
profite.

M. BÜCKLE Y, qui nous a procuré  
 tant de petites pièces curieuses sur ce  
 sujet, remarque fort bien que dans la  
 suite M. De Thou se rangea de lui-même  
 à la raison, en composant des sommaires  
 étendus pour chaque livre, quoi qu'il  
 ne fit aucune section dans le texte. Mais

en

en ce temps-là, la Cour de Rome avoit déjà prononcé & condanné le livre & ne méritoit plus aucun ménagement : je reprends maintenant le fil de ma narration, que je n'avois interrompuë que pour renfermer dans un seul article toutes ces *Editions* différentes, qui parurent précisément dans le tems que les Inquisiteurs de Rome étoient occupez à examiner la 1. partie de cette Histoire.

ON continuoit de lui reprocher non *se justifie* seulement la *Préface*, mais aussi les *E-vivement loges* qu'il avoit prodiguez aux Auteurs <sup>contre</sup> *Rome.* Protestans. Il répond que la *Préface* <sup>Buckley</sup> étoit faite pour tout l'*œuvre* & pour éx- 2. lett. auer d'autres choses qu'il prévoyoit qu'on pourroit reprendre dans cette première partie, & à l'égard des gens de lettres ; Ce n'est pas leur Religion, dit-il, que je recommande en eux, mais seulement l'*Erudition* ; ou si j'ai parlé honorablement de quelques Théologiens, comme de Melanchton, dont on s'offense tant, c'a été pour remarquer sa modestie, telle que les Catholiques mêmes l'ont reconnue pour les conférences & la conciliation des Religions . . . Il est bien aisé à ceux qui sont loin du péril de prononcer si bardiment en telles choses & blâmer ceux qui embrassent le repos & le veulent persuader à leurs concitoyens. Et cependant où est la charité ? n'a-t-on point

1606. de plus de 40. années passées pleines de misères? n'a-t-on point barre de la partie des Pays-Bas, avenué par cette obstination forte? Nous pouvons être ici bons Catholiques & obéissans quant à la Doctrine du St. Sidge, sans tenir cette sanglante position; Qu'il faille pour la force & par les armes établir la Religion. Voilà pourquoi je ne me repentirai jamais d'en avoir été dans le poste où je suis ce que j'en ai toujours dit, & moins encore de ce que j'en ai écrit... Je suis résolu d'attendre tout ce que l'on voudra en ordonner avec une patience Chrétienne & ennemie de toute division, mais qui ne cédera qu'à la raison. C'est ainsi qu'il s'en exprime dans une lettre à M. Du Puy, datée du 12. Février, 1606.

*Sur tout  
par un  
principe  
de paix.  
Buckley  
2. lett.*

Le Cardinal du Perron lui rendit à Rome quelques bons offices, en donnant une idée de sa personne & de ses vertus très-conforme à la vérité. M. De Thou l'en remercia, en continuant à se défendre sur ce qu'il avait parlé si modérément de quelques personnes dont le nom ne pouvoit être entendu qu'avec offense en certain pays. Il y a bien de la différence, dit-il, entre la Religion & la science hors de la Religion: j'ai touché l'une, & passé légèrement sur l'autre, de peur de violer les loix sous lesquelles nous vivons

1606.

vivons paisiblement : lesquelles si tous sont obligez de garder, à plus forte raison ceux qui ont été employez à les faire. Il veut parler de l'Edit de Nantes, qui étoit proprement son ouvrage, comme on l'a vu ci-dessus. C'est la même raison qu'il allégué, deux ans après, au Cardinal Sforze dans une lettre datée du 14. Juillet, 1608, mais que nous ant leipsons ici par la liaison des matières. Il lui en voyoit apparemment cette partie de son Histoire, qui renferme les 3. dernières années du regne de Charles IX. & par conséquent le massacre : J'ai apprehendé que ce reste du Roi Charles fut moins bien reçu au lieu où vous êtes pourroit sujet des confusions qui s'y voyent : mais il doit être pardonné à ceux qui en ont senti si long temps depuis & en sentent encore le mal, d'en parler plus librement : mal qui ne se peut guérir que par une longue suite d'années en paix & par le rétablissement inviolable de la foi publique. Je n'en dirai rien davantage, encore que j'y sois obligé & pour la justification de ce que j'en ai écrit & pour avoir été employé par S. M. au traité de l'Edit dernier . . . encore que pour éviter l'envie j'eusse fait tout mon possible pour en être excusé. Vous, Monseigneur, qui jugez plus sincérement de telles affaires que ceux qui sont nourris dans la poudre

1606. poudre des livres, me serez, s'il vous plait,  
en cela protecteur & empêcherez par votre  
bonté ja de moi expérimentée, que l'ino-  
cence ne soit opprimée par la calomnie, &  
ferez que la liberté demeure à ceux qui sont  
obligez de dire la vérité.

Lettre du  
Card. du  
Perron à  
M. De  
Thou.  
Buckley  
2 lett.

Du Perron répondit à M. De Thou  
le 12. Juillet de l'année en marge : cette  
lettre est un témoignage très-authentique  
pour notre Historien : . . . J'ai toute ma  
vie autant pris & estimé vos vertus que  
personne du monde ; mais cette estime que  
je pensois être au comble . . . a été encore  
beaucoup augmentée par le lustre que j'ai  
reconnu que vos écrits appartiennent à notre  
Siècle : c'est pourquoi j'ai cru devoir d'aut-  
tant plus aider à procurer que le Public  
en jouisse plainement & universellement.  
Ils sont grandement honorez par-tout ; mais  
j'oseraï dire & le dirai véritablement,  
qu'ils le sont plus en Italie de ceux qui les  
ont vus qu'en aucun autre lieu de l'Europe.  
Messieurs les Cardinaux Aquaviva, Vis-  
conti, Sforze & autres de ce College, qui  
ont l'esprit élevé par dessus la portée or-  
dinaire des Hommes, ne se peuvent lasser  
de les louer & célébrer & de les mettre au  
premier rang après Salluste, Tacite &  
autres anciennes lumières de l'Histoire La-  
tine : & partant avez-vous grand intérêt  
que le vol de leur gloire ne soit point rac-  
courci

courci & que les copies s'en distribuent librement en cette Province, qui est le plus resonnant & resplendissant théâtre du monde, où ils sont reçus & désirés avec tant d'applaudissement. C'est chose qui se fera sans beaucoup de mutation. J'en ai parlé diverses fois au Pape, lui représentant le mérite de l'œuvre & la condition du tems où il a été écrit, à sevoir durant les derniers troubles; pendant lesquels ceux qui aimoient la conservation de l'Etat, & en appréhendoient la ruine prochaine & imminente, tendoient plusbt à maintenir en union les esprits qui affectionnoient la défense commune de leur patrie qu'à les agrir & diviser, pour toucher lors sévèrement les ulcères de la Religion. Sa Sainteté m'a montré d'en faire le cas qu'il convient & de désirer que l'on y procède avec toute la douceur, respect & discretion, dont sont dignes les vertus & qualitez de l'œuvre & de l'auteur. De maniere que je croi que l'une des bonnes fortunes de votne livre aura été ce peu d'opposition qu'il a trouvée au commencement; d'autant que ces obstacles aura servi à le faire voir, estimer & admirer par deça, & à faire désirer, comme l'on fait, avec impatience, que le 18<sup>e</sup> Tome sorte bientôt en lumiere . . .  
 Il entond par ce 3<sup>e</sup>. volume la suite des 2 premiers vol. 18<sup>o</sup>. de l'Édition de

1606. Drouart. M. De Thou étoit trop exact & trop fidèle à ses devoirs pour ne pas témoigner de la reconnaissance à de si belles paroles. Je vous prie (écrit-il à M. Du Puy, le 14. d'Août.) de remercier M. Le Cardinal Du Perron de la lettre qu'il m'a écrite, dans laquelle il ajoute à ceux que m'aviez averti qui me faisoient l'honneur de favorizer mon travail, le Cardinal Aquaviva. Je loue Dieu, fr, en œuvre entrepris pour le Public, je n'ai pu plaire à tous, au moins que je n'ai déplu à ceux dont la grandeur d'esprit, conjointe à la splendeur de la race, peut mieux juger de telles choses, que le commun des Esprits élévez en bas lieux, quelque érudition que par étude ils ayez acquise : c'est à ceux-là que j'appellerai quand les autres me condamneront ; mais la POSTERITE en donnera le jugement définitif. C'est une allusion à son Poème, dont nous avons parlé en son lieu & qui vraisemblablement fut composé dans ces circonstances. Mais non content d'en marquer la reconnaissance à M. Du Puy, il en écrivit à Du Perron l'année d'après : " Je n'ai point de paroles suffisantes pour exprimer l'obligation que " je vous ai, pour avoir voulu de telle " affection prendre ma cause contre ceux " qui échauffoient l'affaire sur des mé- " moires "

Réponse  
de M. De  
Thou.

Dionys

6

## Monsieur DE THOU.

245

1606.

moires envoyez de ce lieu . . . Mon innocence & ma conscience me consolent & me fortifient contre tous ces artifices, appuyé sur la bonne volonté de ceux qui me connoissent au dedans, comme vous. Je reconnois que le temps auquel j'ai écrit & ma liberté naturelle me peuvent avoir quelquefois emporté, mais sans haine, dont j'appelle Dieu à témoin, & moins encore avec mépris de ce que je dois vénérer. Vous savez que je n'ai jamais vacillé en la Religion de mes Pères, c'est à dire, en la Catholique, en laquelle je veux vivre & mourir ; mais j'ai parlé librement de ceux qui se servoient de la Religion pour en faire une + Cape à l'Espagnole & couvrir leur ambition : je ne pouvois louer les vertus, sans noter par reflection les vices. En cela, je n'ai touché, ni entendu toucher en rien la réverence du lieu & des personnes. *Non loca, sed mores scriptis vexavi.* Toutefois . . . je ne refuse d'être admonesté & recevoir les avertissemens, qu'il vous plaira de me donner en particulier, afin qu'avec ce peu de mutation que vous dites, l'œuvre puisse être lue par tout. Cependant j'ai pris la hardiesse de vous envoyer quelques exemplaires

+ C'est  
une ex-  
pression de  
Rabelais.

1606. " de la 2<sup>e</sup> partie, pour les faire voir à  
 " qui des Messigneurs les Cardinaux  
 " vous trouverez à propos. Il s'y pourra  
 " trouver quelques particularitez tou-  
 " chant nos droits qui pourront déplaire :  
 " & toutefois écrivant l'Histoire du  
 " temps, je n'ai pu omettre ces choses  
 " publiques . . . Vous qui êtes né Fran-  
 " cois & qui avez toujours suivi le parti  
 " François, vous excuserez aisément ce-  
 " la : mais je crains fort que ceux qui  
 " ignorent nos droits & nos libertez,  
 " ne le prennent de si bonne part. C'est  
 " pourquoi j'implore derechef votre  
 " prudence & votre protection en ce  
 " fait & semblables : vous suppliant de  
 " croire que comme je n'ai rien écrit  
 " pour flatter, aussi n'ai-je eu intention  
 " de blesser, ni offenser personne. Toutes  
 " ces remontrances firent peu d'effet, par-  
 " ce que l'année suivante le Cardinal du  
 Perron partit de Rome, pour s'en re-  
 tourner à Paris.

*Réponse à  
Camden  
sur les af-  
faires d'  
Ecosse.*

AVANT que de finir cette année, nous  
 dirons ici quelque chose de la Réponse  
 de notre Auteur au mémoire de Cam-  
 den sur les affaires d'Ecosse : . . . Je  
 vous envoie le second Tome de mon Histoire,  
 (de l'Ed. de Drucourt in folio) où je  
 crains bien de n'avoir pas toujours observé  
 dans les affaires d'Ecosse, ce tempérament  
 dont

dont vous me parliez. Rien ne m'ent did plus facile, ni plus agréable, s'il m'eut été permis, que de passer sous silence des faits qui sont dans la bouche de tout le Monde, d'autant plus que de cette maniere je me serois déchargé du souci qui me reste & qui n'est pas petit, de faire mon apologie envers les vostres sur le parti que j'ai pris: mais dans un ouvrage comme le mien, à moins que de manquer à mon devoir, je ne pouvois me dispenser d'éviter un silence criminel avec autant de soin qu'un mensange positif. Or en supposant que j'ai dû parler de cette affaire, je ne vois pas comment j'aurois pu m'en tirer d'une autre maniere. Car d'aller rejeter sur un autre par des soupçons toute la faute d'un crime que l'on a commis soi-même publiquement, qu'est ce autre chose que de se préparer à défendre le Criminel par des exceptions calomnieuses? Dans un Accusé, dans un Défenseur d'une cause douteuse, on pourroit peutêtre excuser ce procédé, parce qu'on suppose qu'il s'agit de la vie & que le danger est éminent; mais dans un homme, qui fait profession de dire la vérité & de prononcer un jugement, c'est un crime que de charger l'un pour disculper l'autre. La chose parle d'elle-même: supposons pour un moment, comme l'ont publié ceux du parti contraire, que Murray brûlant & am-

1606. bition ait eu dessein de monter sur le trône par de mauvaises voyes, (ce qui est constamment desavoué par tous les Ecois dignes de foi, à qui j'ai eu occasion d'en parler, sans en excepter ceux-là même, que la difference de Religion l'obligeoit à ne pas aimer; car ils soutenoient tous qu'à la Religion près, c'étoit un homme sans ambition, sans avarice, incapable de faire tort à personne, respectable par sa vertu, par sa douceur, par sa bénificience & par son intégrité; & s'il n'avoit été tel, ceux qui aujourd'hui le déchirent après sa mort, ne seroient jamais parvenus au pouvoir dont ils jouissent:) mais posons, dis-je, qu'ayant foulé aux piez tous les droits divins & humains, il eut conçu dans son ame un si grand attentat, qui lui a servi de directeur & de soutien dans cette entreprise? Il est certain, avant toutes choses, qu'il n'y a jamais eu d'inimitié plus capitale que celle qui a paru entre lui & Bothuel. Or qui pourra se persuader, qu'il s'est pu former entre deux si grands Ennemis une conspiration si bien liée pour un aussi grand crime que celui qu'on leur impute? ou qu'ils ayent pu se flatter d'un secret réciproque, si nécessaire à l'exécution. En second lieu, qui pourra s'imaginer que Murray, naturellement si ennemi de Bothuel, après avoir réussi dans son projet, ait été mortellement affez

assez lâche pour conseiller à sa sœur d'é-  
pouser publiquement le meurtrier de son  
mari ; ou que la Reine ait été si étourdie  
que de prêter l'oreille à un frere, qui lui  
conseilloit un mariage si dangereux & si  
infame ? En troisième lieu, pourquoi Mur-  
ray, après tout cela, se retire-t-il en France  
de son propre mouvement, s'il s'est faité de  
pécher en eau trouble & de profiter par  
sa présence de toutes ces confusions ? ou  
pourquoi, ensuite, ayant été rappelé, a-t-il  
administré les affaires du Royaume, avec  
tant de fidelité, sous la minorité du Roi,  
le défendant toujours contre les Hamiltons,  
s'il avoit déjà conçu en son ame l'esperance  
de s'emparer du trône, en se défaissant du  
Roi ? car il y avoit bien moins de crime  
& de danger, à disputer la souveraine  
puissance avec les Hamiltons, s'ils avoient  
réussi, que de se défaire d'un Neveu, qui  
avoit été commis à sa tutèle par sa Mere  
& par les Etats du pays. Enfin, pour-  
quoi les Hamiltons, qui constamment vou-  
loient être les maîtres, auroient-ils conspiré  
contre la vie de Murray, si ce n'est qu'ils  
avoient conclu que tant qu'ils auroient en  
tête un Defenseur du Roi & du Royaume  
tel que lui, ils ne pouvoient que desesperer  
du succès ? D'autre côté, rappelez vous,  
je vous prie, cette grande familiarité de la  
Reine avec Bothuel, même avant le par-  
ricide ;

1606. ricide ; cette aversion éclatante pour son mari, dès qu'elle eut perdu son Riccio ; le mépris ouvert qui s'en ensuivit ; ensuite, après le parricide, ce jugement précipité obtenu par ses soins en faveur de Botbuel, quoi que généralement suspect aux yeux de tout le Monde, ou pour mieux dire convaincu ; ensuite le divorce heureux de Botbuel d'avec sa femme Gordon, pour convoler à de secondes noces encore plus heureuses. Car de faire passer cela pour un rapt, n'est-ce pas apprêter à rire aux gens sages ? Ne voit-on pas au contraire, par tout ce que nous venons de dire, que cette femme naturellement si fière, si elle n'avoit été entraînée par son propre mouvement & amorcée par les liaisons quelle avoit déjà pris avec cet homme, n'auroit jamais consenti si facilement à un tel mariage, ou ne l'auroit jamais excusé avec tant d'artifice, qu'elle a fait depuis par les lettres qu'elle en a écrites en France ? Mais tout cela, s'il vous plait, à part-vous & sans témoins : car il ne s'agit pas ici, dans une lettre si courte, ni même dans mon histoire, d'accuser ou de défendre personnellement qui que ce soit. Mon cœur & mon style sont également éloignez de ces sortes d'accusations ou médisances, & vous verrez par la lecture même de mon livre, que j'ai beaucoup adouci ce que d'autres ont exposé plus

plus cruëment. J'ai rapporté le fait, tel que je l'ai appris de la bouche de quelques Ecossais, spectateurs de la Tragédie & c'est sur leur rapport que j'ai pezé celui de Buchanan. Du reste, je n'ai jamais eu en pensée pour qui que ce soit de changer le noir en blanc, & encore moins en écrivant l'Histoire. C'est pourquoi je vous prie instamment & je vous conjure même par les droits de notre amitié, que toutes les fois que dans votre Cour & parmi les grands ou parmi vos amis, il sera fait mention de moi, ou de mon Histoire, vous vous souveniez de toutes ces raisons, & que vous fassiez en sorte qu'on se mette bien dans l'esprit, que ce n'a été que par la nécessité qui m'en étoit imposée, en tant qu'Historien, que j'ai été comme forcé d'écrire ce que j'en ai écrit; très-devoué d'ailleurs à la gloire & à la réputation du nom Britannique, & que j'aurrois bien mieux aimé ensevelir tout cela dans l'oubli, si d'autres Ecrivains ne l'avoient déjà répêndu dans le Public. Cette lettre est dattée de Paris du 29. Juillet, 1606.

L'ANNEE suivante il eut encore de nouveaux chagrins. M. Du Puy avec le <sup>Son Histoire est censurée par l'Inquisiteur.</sup> Cardinal du Perron, les deux meilleurs amis qu'il eut à Rome, se disposoient à partir pour revenir en France. Il en fut allarmé par rapport à son Histoire, comme cela

## LA VIE de

cela parroit par une lettre, qu'il écrivit au premier, le 15. Septembre. On parle ici, dit-il, que Monseigneur le Cardinal du Perron veut changer d'air : faites en sorte avant son départ que mon affaire soit mise en tel état que les brouillons ne puissent la traverser. Il se trompa ; M. Du Perron partit de Rome avec M. Du Puy dès le même mois, & son affaire ne fut point mise à couvert des chicanes & des artifices des brouillons. Le Roi fatigué des importunités des factieux, l'abandonna enfin ; les Examinateurs de Rome en eurent le vent, & profitant de l'absence du Cardinal du Perron, ils procéderent à la censure, dont M. Buckley nous a procuré un Extrait ; en voici la traduction :

## CENSURE de l'Histoire de Jaques de Thou, de l'Ed. de Paris, 1604.

## Censure du Tome I.

“ LA Préface doit être corrigée en  
“ quelques endroits, particulièrement où  
“ il s'élève contre les justes peines qui  
“ sont dues aux Hérétiques ; où il in-  
“ finie qu'il faut accorder aux Errans  
“ la liberté de conscience & où il se  
“ déclare pour celle qu'on leur a accor-  
“ dée dans son pays.

Suit

*Suit une liste des passages de ce i. Tome que l'Examinateur juge qu'on en doit retrancher ; après quoi il conclut ;*

Touchant ce Livre & touchant son Auteur, mon sentiment est, que le Livre mérite d'être condanné absolument & même aboli, comme contenant des propositions si vilainement contagieuses, (*Iam fæde pestilentes*) & en si grand nombre, qu'on ne sauroit l'en repurger entièrement, sans mutiler le sens de l'*Histoire* & la rendre inutile. Et pour ce qui est de l'Auteur, à en juger par l'horrible haine qu'il y fait paroître à tout moment contre le Siège de Rome & ses Souverains Pontifes, il me semble qu'il est Calviniste & qu'à cet égard on peut le ranger à bon droit entre les hérétiques de la première classe.

*De Antoine Caracioli.*

### Censure du Tome II.

DANS ce second tome on mal-traite les *Papes* en plusieurs endroits ; on y loue les *Hérétiques* non seulement du côté de l'*Erudition*, mais même par rapport à la piété ; & l'auteur ne fait point scrupule d'y honorer par tout du nom de *Religion* les

” les diverses sectes de ces mêmes Hé-  
” rétiques.

Suit une liste des passages de ce second  
Tome, que l'Examinateur juge qu'on  
en doit retrancher ; après quoi il  
conclut :

” Mon jugement sur ce second tome  
” est le même que celui que j'ai porté  
” du premier : car dans celui-ci, comme  
” dans l'autre, De Thou attaque le Con-  
” cile de Trente ; il y blâme à tout mo-  
” ment les Souverains Pontifes ; il y pro-  
” digue ses louanges aux Hérétiques ;  
” sur-tout au Prince de Condé, au Roi  
” de Navarre, au Connétable de Mon-  
” morency, les vrais auteurs de la Sédition  
” en France & les principaux protec-  
” teurs des Hérétiques. Cependant on  
” pourra consulter les illustrissimes du  
” Perron & du Henry, qui, comme je  
” pense, connoissent très-bien l'Auteur  
” & pourront nous dire, s'il doit être  
” rangé entre les Hérétiques de la 1<sup>e</sup>.  
” Classe. Il sera l'opinion de

D. Antoine Caraccioli.

Ses obli-  
quitez.

M. Buckley n'a point trouvé de datte à  
ce rapport : mais il conclut de la fin,  
que quand il fut dressé, du Perron étoit  
encore à Rome. Du reste, ce n'est point  
ici un jugement dans les formes de la  
part

part du Tribunal de Rome, ce n'est qu'un rapport, ou un projet, dirigé indubitablement par les Emissaires de la Ligue, qui vouloient à quel prix que ce fut, qu'on flétrit d'une maniere ou d'autre, un Livre & un Auteur qui les avoient si bien dépeints. On avoit promis à M. De Thou qu'on ne toucheroit point à la Préface ; & cependant c'est cette même préface, l'endroit le plus brillant du Livre, où les Ligueurs étoient vivement secouez, quoi qu'ils fissent semblant de n'y prendre aucune part : il faloit donc que pour se soulager du dépit secret, qu'ils en avoient, ils la fissent condanner à Rome précisément dans l'esprit de la Ligue ; en ce que cette Préface blâme la Persecution ; en ce quelle approuve la liberté de Conscience & en particulier celle qu'on a accordée aux Réformez de France par les Edits de pacification : ce qui est une censure indirecte de la politique d'Henry IV. & une approbation des fureurs de la Ligue. Après cela fiez-vous aux décisions Ecclésiastiques. Remarquez encore que, non contens de s'en prendre au Livre, ils affectent de déprimèr l'Auteur jusques dans la Classe la plus contagieuse des Hérétiques : & parce que probablement les Cardinaux du Perron & du Henry avoient

rendu

rendu témoignage à l'orthodoxie du prévenu, ils se gardent bien de rapporter ce témoignage ; ils n'y ont aucun égard dans la censure du premier tome ; & dans la censure du second, ils se contentent de renvoyer le Consistoire à ces deux Cardinaux, pour savoir si leur premier jugement est une vérité ou une calomnie : quelle pitoyable contradiction ! La malignité n'est pas moins évidente dans le genre d'hérésie qu'ils attribuent à l'Auteur : ils disent qu'à la haine épouvantable (immane odium) qu'il fait parroître à tout moment contre le S. Siège & contre les Papes, on le reconnoît Calviniste, comme s'il n'y avoit que les Calvinistes, qui revoquaient en doute l'autorité du siège de Rome, ou qui se donnaient carrière sur l'indignité de certains Papes : mais enfin ils avoient leurs vues ; ils vouloient diffamer l'Auteur, le flétrir aux yeux de son siècle & de la postérité, & par ce moyen invalider son témoignage dans les faits prégravans qu'il avoit ramassé contre eux & exposé dans leur véritable jour.

1608.  
Autre let-  
tre de M.  
De Thou à  
Camden.

ON a vu ci-dessus le sentiment de Camden sur les affaires d'Ecosse pendant l'année 1566, avec la réponse de M. De Thou, qui est bien digne de considération. En attendant que M. Buckley

1608

ley nous donne là replique de l' Histo-  
rien Anglois, qu'il n'avoit pas d'abord,  
mais qu'il a recouvrée depuis & qu'il  
publierà sans doute dans les appendices  
de la belle Edition qu'il prépare, il  
faudra nous contenter pour le présent  
d'une nouvelle Lettre de M. De Thou  
à son illustre ami, qui ne doit pas être  
passée sous silence. Après quelques com-  
plimens, il le remercie des remarques  
qu'il lui a envoyées sur son Histoire :  
J'ai déjà fait beaucoup de progrès, " (ajoute-t-il) dans les affaire d'Irlande, "  
(Camden lui audit envoyé quelques me-  
moires sur ce sujet) & vous verrez que "  
j'en aurai fait encore davantage, lors-  
que les dernières parties de mon His-  
toire paroîtront ; au moins si l'in-  
quité des tems, ou plusôt de ceux "  
qui gouvernent aujourd'hui presque "  
partout me permet de les publier. "  
Plût à Dieu qu'ayant déjà donné l'*Histoire naturelle* de votre pays, vous "  
eussiez bien voulu nous exposer avec "  
la même candeur & la même simpli- "  
cité ce qui regarde votre Histoire ci- "  
vile & politique par rapport à toute "  
la grande Bretagne ! Par ce moyen, "  
en marchant sur vos traces, j'aurois "  
pu suivre avec plus de facilité ce *tempe- "  
perament* qu'on trouvera peutêtre dans "

R à votre "

1608. " Mon cher p̄ys qđ je m'laï pas gardé par  
 rapport aux affaires d'Ecosse & je  
 ne ferois pas tombé dans l'imposture  
 nient que je voulais éviter, qui est  
 d'avoit déplu aux grands & aux prin-  
 cipaux de vos quartiers. Mais n'y  
 ayant Jusqu'ici que là sc̄l Buchanan  
 qui m'aï devancé dans cette tâche,  
 il a falu nécessairement avoir recouru  
 à lui pour suivre le fil de cette mat-  
 riation tragique, après l'avoir vérifiée  
 comme j'ai fait, sur le rapport de di-  
 verses personnes du même pays, ou-  
 lement attachées à la Religion des  
 Protestans. Quoiqu'à vous dire le  
 vrai, je crains fort que ceux qui ont  
 pris parti contre Buchanan, ne s'en-  
 tent à la simple mention de l'assas-  
 sinat. Après tout, les Grands & les  
 Princes de ce Monde doivent se met-  
 tre dans l'esprit, que si lls se croient  
 tout permis, il est permis aussi à tout  
 le Monde de parler & d'écrire libra-  
 ment de leurs dits & de leurs faits.  
 Et véritablement on ne peut que  
 louier la générosité & la grandeur  
 d'âme de l'Empereur Maximilien II.  
 à qui l'Electeur de Saxe ayant fait  
 voir les lettres interceptées de Lazare  
 Selwend & de Jean Craton, en grande  
 autorité salors à la Cour Imperiale,  
 1608. *Mon cher p̄ys qđ je m'laï pas gardé par rapport aux affaires d'Ecosse & je ne ferois pas tombé dans l'imposture nient que je voulais éviter, qui est d'avoit déplu aux grands & aux principaux de vos quartiers. Mais n'y ayant Jusqu'ici que là sc̄l Buchanan qui m'aï devancé dans cette tâche, il a falu nécessairement avoir recouru à lui pour suivre le fil de cette matriation tragique, après l'avoir vérifiée comme j'ai fait, sur le rapport de diverses personnes du même pays, oulement attachées à la Religion des Protestans.* Quoiqu'à vous dire le vrai, je crains fort que ceux qui ont pris parti contre Buchanan, ne s'enrent à la simple mention de l'assassinat. Après tout, les Grands & les Princes de ce Monde doivent se mettre dans l'esprit, que si lls se croient tout permis, il est permis aussi à tout le Monde de parler & d'écrire librement de leurs dits & de leurs faits. Et véritablement on ne peut que louier la générosité & la grandeur d'âme de l'Empereur Maximilien II. à qui l'Electeur de Saxe ayant fait voir les lettres interceptées de Lazare Selwend & de Jean Craton, en grande autorité salors à la Cour Imperiale,

dans lesquelles ils s'entretenoient avec la franchise des mœurs & du génie de leur Maître & de tous ses Courtisans; ce Prince se contenta de répondre, après y avoir un peu pensé : *Né nous flattions point, telle est la vie que nous menons, tel sera le jugement de notre siècle & de la postérité.* En un mot, c'est une terrible entreprise, que d'écrire l'Histoire, si on veut s'en acquitter fidellement : car on s'oblige par là non seulement à ne rien dire de faux, mais même à oser dire toute la vérité... Je vous remercie encore une fois du beau présent que vous m'avez fait. On imprime actuellement une nouvelle Edition de mon Histoire, augmentée de 23. livres ; ce qui en fera en tout 80 : les 45. qui restent, demandent d'autres tems & d'autres mœurs. La Lettre est datée du 13. Avril, 1608. On y voit que M. De Thou ne favoit encore rien du dessein de Camden, par rapport aux Annales de la Reine Elizabeth, qui étoient sur le métier depuis plus de onze ans, & qui ne parurent que 7. ans après, à l'occasion de l'Histoire même de M. De Thou.

L'ANNÉE suivante elle fut condamnée à Rome dans les formes, non pas à la mort, mais à l'emprisonnement pour deux ans, et à la

1609.  
M. de T.  
est con-  
damnée à  
Rome :

la vérité sur le pié du projet, dont nous avons parlé, mais d'une maniere plus generale, par un decret du Maître du Palais, daté du 9. Novembre, 1609, où, parmi plusieurs livres proscrits, on trouve *Jacobi Augusti Thuanii Historiae*, les *Histoires de Jaques Auguste de Thou*, comme enveloppées dans la même condannation, & taxées avec les autres de *Livres pernicieux, défendus comme tels à tous les fidèles dans quelque langue que ce soit.* On choisit ce tempérament sans doute pour deux raisons ; la premiere pour épargner à l'Auteur les épithètes de *Calviniste*, & d'*Hérétique*, trop injurieuses pour un Président au Parlement de Paris, toujours aimé & estimé, quoi qu'abandonné du Roi : & l'autre pour condanner d'avance tout ce qui suivroit cette 1<sup>e</sup>. partie, qui avoit déjà paru si étrange à l'Inquisiteur. M. De Thou se plaignit vivement de cette injustice dans ses lettres à ses Amis & sur-tout au Président Jannin, à qui il découvre les véritables causes de cette condamnation, savoir l'envie & l'activité de ses Ennemis, la foiblesse du Roi, la lâcheté de ses Ministres, la mort des Cardinaux D'Offat & Seraphin, la retraite du Cardinal du Perron & enfin les deux articles fameux qu'on lui reprochoit, l'un d'avoir

1609.

d'avoir dressé & approuvé l'Edit de Nantes, & l'autre d'avoir soutenu les droits du Royaume avec une liberté, qui n'est point du goût des Théologiens d'Italie. Ajoutons ici qu'en 1640, l'Inquisition d'Espagne marchant sur les traces de celle pugne de Rome, condanna aussi cette Histoire, & que dans l'*Index Expurgatorius*, qui fut imprimé à Madrid en 1667, on trouve une liste des passages censurés, qui se rapportent à l'édition in folio des Drouarts. Ceux qui n'ont pas voyagé en Espagne ne demanderont peut-être comment ces sortes de livres se paroissent dans les Bibliothèques. Ils y sont ordinairement sous la clé & dans un Armoire à part, de peur que les Novices n'y mettent le nez : car il n'y a que les Prêtres, qui sont censés les plus habiles, qui obtiennent permission d'y jeter des yeux. A la marge du titre, comme par exemple, de celui-ci, *Jacobi Augusti Thoumi, &c.* on voit écrit à la main en gros caractère, *AUTOR DAMNATUS, vide Indicem Expurg. page tant.* Dans le corps du Livre, si le passage est dangereux, ou il est effacé avec la plume, ou coupé avec des ciseaux ; s'il est moins dangereux, il n'est que barré de telle sorte, qu'on peut chevaucher le lire ; enfin si le passage est simplement équivoque, on se

1609.

contente d'un avis en marge, *Habes  
caute legendas*: ceci doit être lû avec  
précaution. Dans les Paraphrases d'E-  
rasme, par exemple, il y a divers traits  
contre l'Eglise Rom. où cet aveugle-  
ment est toujours appliqué. Je renvoie  
à M. Dd Thou.

1610.

*Admirée  
en Angl.  
par le Roi  
Jaques.*

Buckley  
2. lett.

Ce qu'il avoit crainc par rapport au  
Roi Jaques, qu'il ne fut chequé du por-  
sonnage qu'on faisoit jouer à sa Mort,  
avita. Il oüst vrai que d'abord Cafau-  
tion, qui avoit été applé à Londres  
auprès de ce Prince, vers la fin de l'an-  
née 1609, lui en écrivit mous & mon-  
veillies. Dès qu'à mon arrivée j'ai eu  
l'honneur de toucher le Roi de la Grande-Bret-  
agne & de l'entendre raisonner sur divers  
sujets, je l'appravé folt au dessus de sa  
réputation, & je le trouva tel de plus en  
plus à mesure que j'en étudie davantage.  
Croyez moi, illustre Seigneur, que soleil ne  
avoit rien auquel d'au plus humain, de plus  
doux, de plus affectionné pour les lettres,  
de plus attaché à toutes sortes de vertus.  
Aussi est gré Erudit, qui est celle, quelle  
suffisoir pour un parjouer, pour lui pro-  
curer de la gloire, & qui dans un Roi, sur-  
tout pour le tems où nous voulons, dont pos-  
ses pour une espèce de miracle. Que vous  
dirai-je de sa passion pour le vrai en toutes  
choses, & de l'amitié qu'il a pour nous  
ceux

deux qui lui ressemblent à cet égard? C'est par ces endroits, illustre Président, que nous assez tellement gagné son estime, que juf qu'à présent il ne m'a presque parlé que des vices de notre Histoire. Si ceux de Rome (Romains) en jugoient avec la même évidentur, moi! Monseigneur vous aime; il n'apprendra que vous fusst dans ce genre d'écriture & il souhaitera qu'à cet égard vous regnez avec un petit nombre d'admirateurs. En nombrez-vous davantage? Je lui ai entendu dire plus d'une fois, qu'il PRÉFÉRAIS DE THOU À PLUSSIERS TALENTS. Nul habile homme n'appelletra de ce jugement. Le caractère de Tacite est la brièveté, la sublimité, la pénétration, & si on l'ose dire, la malignité; le caractère de Monsieur De Thou est la bonté, la majesté, la candeur & la probité; l'un se propose de décrier tout à faire la Nature humaine, sans donner aucune espérance à la vertu; l'autre n'a en vue que de nous montrer meilleurs & de sauver la vertu au milieu des plus grands découragements. L'Histoire du premier est assez bonne pour un Payen qui ne fait de la Société qu'un vain spectacle; celle de l'autre est plus sérieuse, plus tendre, plus aimée de la conscience, & plus conforme à la véritable grandeur de nos amis.

1611.  
Qui s'en  
plaint  
pourtant  
au sujet  
des affaires  
d'Ecosse.

Buckley  
2 lett.

M. DE THOU ne manqua pas de répondre comme il devoit à une lettre si avantageuse & si honorable pour lui. Mais comme le Roi, en lisant cette Histoire, parvint enfin à l'endroit scabreux des affaires d'Ecosse, Casaubon eut ordre d'en écrire à l'Auteur, dès le 25. de Février de l'année suivante: *J'ai montré au Roi & je lui ai fait lire voire dernière lettre: Comme il aime souverainement la vérité, il a fort agréé la protestation que vous faites de l'aimer comme lui; & il approuve la candeur avec laquelle vous déclarez être prêt de changer & de corriger ce qui ne se trouvera pas conforme à de meilleures informations . . . Mais sur ce point-là, il est fort faible, qu' étant animé de cet esprit, vous vous soyez laissé surprendre par de certaines gens & même emporter au delà des bornes du vrai dans la composition de votre Histoire; en rapportant de la Reine sa Mere, dont la mémoire lui sera toujours vénérable, une infinité de choses, qu'il sait de science certaine être fausses, & qui n'ont été forgées, de l'avent de toute l'Ecosse, que par les plus cruels Economis de cette incomparable Princesse; gens qui après avoir traversé mille dessins, ont réuni toutes leurs forces, & toute leur malice pour l'abimer. Car dès que l'Ecosse eut été divisée en deux factions,*

M R

il

Il n'est pas concevable avec quelle fureur le parti contraire s'est débâti contre elle & ses partisans . . . Il suffit de dire, qu'il s'en est trouvé, qui ont regardé comme un des plus grands devoirs de la piété envers Dieu que de se signaler contre elle de toutes les manières, dans la vue de lui ôter son bien, sa réputation, & sa vie même . . . Le Roi, qui est certainement un personnage à mériter par ses vertus le titre de TRES-BON, raconte des choses étonnantes des horreurs de ces tems-là & de la confusion générale qui régnait alors dans son pays. D'autres personnes d'une grande probité nous en ont dit encore davantage, & quoi qu'elles approuvent la Réformation, elles ne peuvent rapporter sans fremir toutes les tragédies que les factieux y ont jouées. Pour ce qui est de George Buchanan, beaucoup meilleur Poète, que bon sujet, quelque rang qu'il tienne entre les gens de lettres, il faut n'avoir jamais lu ses écrits pour douter qu'il n'ait été du nombre des factieux, & un grand ennemi de la Reine sa Maîtresse & du nom Royal . . . Ainsi vous ne devrez pas étre surpris que sa Maj. ait été choquée que vous ayez suivi ces hommes avec tant de passion, jusqu'à copier les injures qu'il donne à sa Mere, dans l'exposé que vous avez fait de ses aventures. Et ne vous imaginez pas que le Roi exige, que, pour l'amour

## LA VIE DE M.

l' amour de lui, vous nous écartiez le moins du monde de la vérité, il demande seulement q̄ il exige de la part des Historiens, qu' ils n'aillent pas en imposer à la postérité par des Romans, ou pour mieux dire, par des fictions calomnieuses, forgées par des sujets perfides avec une audace des plus horribles, ni lui donner pour des crimes réels des accusations sans fondement. Ainsi pour antéparer une bonne fois tant de calomnies, le Roi a trouvé à propos de faire dresser une relation exacte, certaine, & très-véritable de toutes ces choses q̄ de nous l'envoyer. Car il auroit que vous veus fairez un devoir q̄ un plaisir de distinguer le vrai du faux, les choses certaines des choses douteuses, & la vérité elle-même des fausses couleurs du mensonge. Il y a dans cette ville un Chevalier très-fouant dans l'artiquité, passionné pour l'Histoire ancienne & moderne; qui a recueilli la véritable Histoire de tout ce qui s'est passé sur ce sujet, des monuments grecques & des lettres mêmes des deux Reines d'Angleterre & d'Ecosse, & dès à présent, par ordre du Roi, il est après à la composer & à la mettre en ordre. Le Roi lui-même qui est mieux instruit de tout cela que qui que se soit au Monde, rachet le tout & en pose tous les articles à la balance la plus exacte de la vérité; dans la vue de vous l'envoyer

+Le Chev.  
Cotton.

voyer au plus tôt, afin que vous substituyez à un récit fausse & plein de calomnies, une narration véritable. Et du reste vous ne devoez pas craindre d'être accusé pour cela de logogriphie au tribunal des bonnes gens : bien loin de là, les juges éclairés & équitables vous loueront d'avoir préféré, sans balancer, la vérité, dès qu'elle est venue à l'oreille de votre esprit, à vos propres idées. Le Roi croit aussi qu'il sera bon, quand vous publierez ces nouveaux mémoires, d'avertir vos lecteurs des sources où vous avez puisé quand vous avez été mal informé, & du guide que vous aviez suivi depuis que vous êtes rentré dans la voie. On ne peut pas assurément voir des manières plus honnêtes.

M. De THOU répondit, que . . . Rép. do . . . Sa Maj. ne devoit pas s'émuvoir, si M. De n'ayant eu d'autre histoire de ces tristes & Thou. misérables accidens, qui en personnes si illustres ne peuvent être bonnes secrètes & cachez, que celle de celui dont Elle se tient si grièvement offensée, & les autres n'en ayant parlé que confusément, sans expliquer les causes particulières, il a suivi celui qui les avoit plus particularisées. En quoi, s'il lui plait, y prendre de près garde, il trouvera quo j'ai beaucoup & tant que j'ai pu, adonci les choses, & romis à la foi de celui, duquel je les empruntois, les plus grieves.

1651.

graves. Je suis aussi bien aise que vous  
vous soyez souvenu de lui representez  
qu'en la grandeur terrible de ces accidens,  
me trouvant perplexe, j'ai communiqué &  
pris le conseil d'aucuns Ecossais anciens,  
qui s'étoient trouverz en ces entrefaites, mes-  
mement des Catholiques, estimant leur foi  
en ce sujet moins suspecte. Sa Maj. peut  
connostre par-là quelle religion & modera-  
tion j'ai apporté à cette partie d'Histoire,  
ayant toujours craint & appréhendé qu'elle  
ne s'en sentit offensée. Mais puisque Dieu  
a voulu qu'elle ait pris le conseil que m'é-  
crivez, qui est de m'envoyer de meilleures  
& plus certaines instructions de ces choses  
que celles que j'ai suivies ; les ayant re-  
quées, il connoitra que n'ayant eu autre but  
en tout mon travail que d'écrire les choses  
au vrai & sans baine, ni gracie, si-tôt  
que cette vérité, que j'ai par-tout cher-  
ché, me sera représentée, je l'embrasseroi,  
& laisserai le faux & incertain pour le  
vrai & l'assuré. Mon Histoire a été ex-  
posée au public du commencement, non tant  
comme un œuvre du tout arbevé, ains  
pour recevoir en un si grand œuvre les  
jugemens de plusieurs, & suivant iceux  
corriger, augmenter, changer, remettre ce  
qui s'y trouveroit avoir de defaut par omis-  
sion ou mauvaise information des choses.  
De cela pouvez vous assurer Sa Maj. &  
qu'il

qu'il n'y a personne aujourd'hui qui favo-  
rise plus sa gloire & tout ce qui lui touche,  
que moi, comme je desire lui témoigner en tou-  
tes les occasions qu'il peut attendre d'un bon  
François amateur de la vérité & de son nom.  
Cette lettre est dattée de Paris, du 22.  
de Mars, 1611. Environ trois mois a-  
près, il écrivit au même, qu'il avoit  
reçu les *Memoires* qu'on lui avoit envoyez  
de la part de ce Prince ; qu'il auroit bien  
voulu les avoir eus avant que de composer  
les années 67 & 68 ; mais qu'étant desti-  
tué de toute autre *Histoire*, excepté celle  
qui les a décrites avec tant d'aigreur, tout  
ce qu'il put, fut de les adoucir. Vous êtes  
témoin, ajoute-t-il, combien j'ai sué &  
d'esprit & de corps sur ce sujet, prévoyant  
ce qui est arrivé. Je vous en ai parlé sou-  
vent & vous ai dit comme je m'étois tra-  
vaillé de savoir la vérité des choses par les  
Ecossais Catholiques, qui à cause de la Rel-  
igion étoient ici Refugiez. Je ne pouvois  
faire autre chose. Si on lui objecte, qu'il  
faloit passer tout cela sous silence, il ré-  
pond que la mort des Grands & les chan-  
gements qui en surviennent ne le permettent  
pas. Enfin il promet de revoir ce qu'il  
en a écrit & de l'accomoder autant qu'il  
pourra suivant les mémoires ; mais que com-  
me ils ne vont que jusqu'à l'année 72, il  
a besoin de la suite, au moins jusqu'à la  
mort

1611. mort indigne mais généreuse de la Reine Marie, y compris celle du Comte de Morton... On eut égard à sa demande. Le Roi fit expédier la suite de ces Mémoires & les envoya à M. De Thou : " Je ne  
 " les ai pas vus, lui écrivit Cassaubon,  
 " mais je scai que le Roi lui-même,  
 " mieux instruit que qui que ce soit  
 " sur ce sujet, a tout là, examiné &  
 " même corrigé. Si bien que s'il peut  
 " y avoir quelque chose de certain dans  
 " les affaires de ce Monde, vous pou-  
 " vez compter sur cet Auteur & vous  
 " fier en lui, sans vous en écarter, ni à  
 " droite, ni à gauche. Il souhaite que  
 " vous fassiez la revue de votre His-  
 "toire, & qu'avec les secours qu'il  
 " vous envoie vous passiez l'éponge sur  
 " les endroits qui en ont besoin. Tout  
*Reflexion*  
*sur le mé-  
 rite de  
 cette His-  
 toire.*  
 cela fait voir, que le Prince & l'Histo-  
 rien avoient également l'honneur en re-  
 commandation ; l'un s'intéressant vive-  
 ment pour la mémoire de sa Mere, qu'on  
 chargeoit des plus grands crimes ; &  
 l'autre toujours attentif à la sévérité de  
 l'Histoire, & aux obligations où il é-  
 toit entré avec le Public, ne croyant  
 pas que des considérations humaines,  
 même du plus grand poids, dussent  
 l'emporter sur l'instruction publique. Il  
 prévoyoit ce qui devoit arriver ; il en  
 suoit

suoit de corps & d'esprit, il en ou-  
vrait son coeur à ses amis; son in-  
quiétude alloit jusqu'à la perplexité;  
mais enfin le devoir prenoit toujours le  
dessus, & n'en déplaist à nos grands &  
petits Athées, il renversoit la Maxime  
Vaniniennne, tant prônée de nos jours,  
par une autre maxime plus raisonnable:  
*Vides utiora, sed maliora sequor:* Où trou-  
vera-t-on un Historien de cette trempe?  
Un autre que lui, dans ces circonstances,  
avant à faire à un Tribunal altier & ful-  
minant, à des compatriotes bigots, à un  
Ministre lâche & à un Souverain ingrat,  
sans parler ici du Roi d'Angle-  
terre, qui s'entendoit pas raillerie au su-  
jet d'une Mere; tout autre, dis-je, dans  
ces circonstances, auroit supprimé son  
nom & abandonné son livre à sa bonne  
au mauvaise fortune: mais pour lui, il  
avoit l'ame plus grande: *L'ambition*, dit-  
il, au Cardinal de Sforse, dans une let-  
tre datée du 1. de Mai, 1606, ne m'a  
point poussé à cela, & prévoyant l'envie  
que j'attirerois sur moi, j'eusse volontiers  
supprimé mon nom, s'il eut été loisible:  
mais craignant que cela rendroit la chose  
suspecte, j'ai mieux aimé sacrifier mon  
nom & ma fortune, que de faire rien en  
cela qui eut pu diminuer la foi & la cri-  
ance de l'Histoire, puisqu'elle étoit faite  
pour

1611.

pour servir au Public. C'est le sens des paroles que vos allez lire dans une autre langue, que cet illustre Auteur parlloit beaucoup mieux : tant il est vrai qu'on ne peut gueres bien écrire en deux langues à la fois. *Nomen meum,* dit-il au Président Jannin, *quod si licuisset, suppressum cupiebam, non ambitoꝝ adponit passus sum ; sed malui gratiae in aula, fortunarum domi & existimationis foris (Rome scilicet) periculum facere, quam committere, ut quod ad publicam utilitatem & conseruandam rerum memoriam iuncta cura scripseram, præpostera illa prudenter, fidem apud eos qui nunc sunt & posterunt, amitteret.* Ceci fut écrit en Avril, 1611. & fait voir en passant que ses principes étoient fixés, sa conduite toujours uniforme & sa vertu toujours semblable à elle-même.

*M. de Harlay résigne à M. de Thou sa charge de 1. Président.*

Nous venons de voir comme on le traita à Rome : voici le traitement qu'il reçut dans sa patrie après la mort d'Henry IV. M. de Harlay, son beau-frere, qui avoit succédé à Christophle de Thou dans la charge de Premier Président, se trouvant accablé d'années & d'infirmitez, obtint permission en 1611. de Marie de Medicis, de disposer de sa place en faveur de la personne qu'il jugeroit à propos, pourvu que le sujet lui fut

fut agréable. Naturellement la chose regardoit M. De Thou : Il étoit beaufrere de M. De Harlay, autre cela son ami intime, déjà Président à Mortier, neveu de Président & fils du fameux Christophe ; sans parler ici de sa probité & de la capacité, universellement reconnues : ajoutez à cela que les deux beaux-frères étoient d'accord entr'eux sur la substitution : mais le parti de la Ligue se trouva trop fort à la Cour, &c, par les suggestions des Ministres, M. De Thou fut rejette. Mais la Cour le rejette.

M. De Verdun, déjà premier Président à Toulouse, fut admis à la place vacante. Cette injustice, ou plutôt cet affront donna lieu à M. De Thou d'écrire au President Jannin cette admirable lettre, dont nous avons déjà cité quelque lambeaux & qu'on trouvera toute entière dans la belle Edition qu'on nous prépare. Il y fait en quelque sorte l'histoire de sa vie, de ses annales & des persécutions qu'il a soutenuës, & il n'oublie pas d'insinuer à l'égard de ce dernier échec, qu'une de ses principales causes est l'*Histoire* même qu'il a écrit, jointe aux pratiques secrètes du Secrétaire d'Etat, dont nous avons déjà parlé, & dont voici le caractère de la façon de deux Anglois, qui s'étoient trouvez à Paris plus de dix ans auparavant : *Portrait de Villery.*

1654. vant : Le premier est le S<sup>r</sup>. Neville,  
 + Cecyll, dans une lecture au Secrétaire + d'Etat :  
 Depuis mon arrivée j'apprends qu'il y a  
 certains Jésuites nouvellement venus de  
 Rome & envoyez au Roi pour traiter avec  
 lui de leur rétablissement en France, mat-  
 tierie qui a donné au R<sup>e</sup>p<sup>e</sup> fort intérêt  
 en leur faveur, beaucoup de mouvement.  
 Ces bons Pères ont été présentés au Roi par  
 le Doyne de ses Saintes, & aussitôt sont  
 avoyez jusqu'à la première rangée du Con-  
 seil. M<sup>r</sup> de Villeroi est un des grands Pro-  
 moteurs de leur restauration & mais le Par-  
 llement s'y oppose. L'autre est le Sieur  
 Winwood, dans une lettre au même Se-  
 crétairie d'Etat, qui est à peu près sur le  
 même ton : M<sup>r</sup> de Villeneuve qui regardent  
 le service de M<sup>r</sup> De Villeneuve comme  
 un peu suspect à sa Majesté, surtout par  
 rapport à l'arrestation de son frère dont je vous  
 parle [c'est qu'il râcha, mais en vain,  
 de faire agréer son fils pour Ambassa-  
 deur auprès du R<sup>e</sup>p<sup>e</sup>] parce qu'en l'a-  
 jours regardé comme superstitieusement at-  
 taché à ce siège, même dans les affaires  
 d'Etat. Tout cela s'accorde, comme  
 on voit, avec le portrait que M<sup>r</sup> De  
 Thou en a donné dans ses Mémoires,  
 lorsqu'il l'a représenté comme un des  
 plus échauffez en faveur des prétentions  
 de Rome : XII ob autq. etis P. 4. 1590

Il n'avoit bien raison de dire, que c'é-  
toit une terrible entreprise qui d'arrêter <sup>1611.</sup> Il reprend  
l'*Histoire* de son temps, lorsqu'on ne veut <sup>la plume</sup>  
dire que la vérité & la dite <sup>pour conti-  
nuer son</sup> *Histoire*.  
Le voilà déjà condamné à Rome & dis-  
gracié dans sa patrie par un affront des  
plus sanglans. Cependant il ne se dé-  
concerta point. Il reprit la plume qu'il  
avoit quittée six ans auparavant, après  
avoir conduit son *Histoire* jusqu'à la  
naissance du Dauphin en 1609 ce qui  
conclut le CXXVII Livre. Son dessein  
étoit de la pousser jusqu'à la mort de  
Henry IV. & de finir par là toutes ses tra-  
vaux, mais il ne put fournir qu'une  
partie de cette carrière, comme nous le  
dirons en son lieu. Cependant on ne  
fera pas mal de consulter le livre 127.  
où il débute par un Exorde des plus pa-  
thétiques sur les raisons qui auroient pu  
le détourner d'aller plus loin, & où le  
peu de reconnaissance qu'on avoit eu  
dans sa patrie pour ses travaux & pour  
ses bonnes intentions; raisons néanmoins  
qu'il a surmontées par le grand intérêt  
de l'utilité publique, joint aux sollicita-  
tions de ses amis des pays Etrangers;  
qui en lui redonnaient le courage, l'ont  
déterminé à continuer. <sup>1610.</sup>

CEPENDANT les affaires d'Ecosse lui <sup>1612.</sup>  
donnoient peut-être plus d'inquiétude <sup>Le Roi Ja-</sup>  
<sup>que que</sup>

1612. que les affaires de Rome : Casaubon lui  
 'ques re- en écrivit encore le 26. de Fevrier ; &  
 vient à la comme cette lettre n'a point paru en  
 charge au notre langue & qu' elle roule sur un su-  
 sujet des plus intéressans, on ne sera pas  
 sujet de sa Mere. Buckley  
 2 lett. fâché de la trouver ici : " Il y a quel-  
 ques jouts que j'ois mandé auprès  
 de Sa Majesté, c'étoit par rapport à  
 quelques nouvelles qu'il avoit reçues  
 de Paris sur votre sujet. Car l'An-  
 glois qui vous a remis de sa part les  
 Mémoires de l' Histoire Cottonienne  
 en dix livres, a écrit depuis peu à  
 M. Cotton lui-même les choses sui-  
 vantes : Que vous n'avez pas fait des-  
 seins de publier une nouvelle édition de  
 vos livres revus. Et corrigez, si ce n'est  
 après je ne scai combien d'années, parce  
 que l'Imprimeur a encore beaucoup d'ex-  
 emplaires des premières Editions. Que  
 vous avez trouvé dans l'Histoire que le  
 Roi vous a envoyé diverses choses, qui  
 vous font encore suspectes : parce qu'il  
 y a un certain Ecclais, nommé Colvill,  
 dans vos quartiers, qui les revoque en  
 doute pour la pluspart, Et que vous a-  
 viez beaucoup de déférence pour ses avis  
 Et une grande idée de ses lumières :  
 Que si le Roi étoit résolu à exiger de  
 vous de corriger votre Histoire sur la si-  
 gnure, il ne l'obtiendroit qu'à cette con-  
 dition,

dition, savoir que c'a été par son ordre " "  
 qu'on a fait ces changemens, & que c'est " "  
 par un écrit signé de sa main qu'il vous " "  
 a engagé à les croire & à les écrire de " "  
 la sorte. L'Anglois ajutoit, que " "  
 vous aviez grand peine à vous persua- " "  
 der que Murray, qui eut tant de part " "  
 à ces affaires, ait été autre qu'un hom- " "  
 me de bien, d'une fidélité & d'une pru- " "  
 dence singuliere, tel en un mot que vous " "  
 l'avez décrit. Le Roi m'ayant recité " "  
 le contenu de cette lettre, dit qu'il " "  
 étoit fort surpris de vous voir ainsi " "  
 changer de sentiment, sans en deviner " "  
 la cause : qu'il n'avoit fait travailler " "  
 aux Mémoires pour vous les envoyer, " "  
 que parce que vous aviez paru le sou- " "  
 haitez & que vous ne refusiez pas " "  
 même de corriger votre composition, " "  
 après avoir été mieux instruit : & ici " "  
 le Roi me prenant à temoin, m'or- " "  
 donna de me souvenir combien de " "  
 fois ou de mon propre mouvement, " "  
 ou d'après vos lettres, je l'avois as- " "  
 suré de ces sentimens de votre part. " "  
 Sur tout Sa Maj: ne peut assez s'é- " "  
 tonner que vous fassiez plus d'état " "  
 du témoignage de quelques rebelles, " "  
 coupables de trahison, & même trans- " "  
 fuges notez, quel domien propre & de " "  
 tout le Royaume d'Ecosse qu'il " "  
 n'est "

1612. " n'est pas le premier qui ait condamné  
" l'Histoire de Buchanan & autres de  
" même sorte ; que dès sa 14. ou 15.  
" année, par un acte du Parlement  
" d'Ecosse & son Histoire & son Li-  
" belle furent accuséz & condamnez,  
" comme un attentat de lèze-Majesté,  
" ce qui est si vrai, que cette Histoire,  
" ni aucune autre semblable, n'ont point  
" été publiées dans ce Royaume-là :  
" Mais de voir qu'on s'en rapporte là-  
" dessus aux Colvills & autres Rebelles  
" de cet ordre, les Ennemis déclarez  
" de la mémoire glorieuse de sa Mere  
" & les siens propres & que vous soyez  
" du nombre de ceux qui s'y fient,  
" vous dont la gravité & l'amour du  
" vrai sont si connues, c'est ce qui cho-  
" que le Roi souverainement & qu'il  
" regarde comme une injure mani-  
" feste... Sa Maj. ne juge pas de  
" Murray sur des bruits incertains ou  
" sur de frivoles conjectures ; mais par  
" des faits, dont la vérité lui est plus  
" connue, qu'à qui que ce soit au  
" Monde ; puis qu'il a consulté les  
" actes publics avec soin, qm' il ales a  
" tous pesez avec exactitude, & qu'il  
" n'a rien omis pour parvenir sûrement  
" jusqu'au point de la vérité, souvent  
" si cachée. Enfin j'ai eu ordre de sa  
" flén"      " 2      " part

part de vous exposer ce qu'il vient  
de me dire, & d'ajouter que si vous  
vous départez de la première convention &  
que vous ne voulez avoir aucun égard  
à une demande si équitable, il fera en  
forte de publier lui-même la véritable  
*Histoire de ces Evenemens*, &c, en ré-  
tablissant l'honneur de sa Mère de  
glorieuse mémoire, de vous demander  
raison en même tems, par un écrit pu-  
blic, de l'injure que vous lui avez faite :  
Ce qu'il ne sera pourtant que mal-  
gré lui & par nécessité, à cause de la  
bienveillance dont il vous honore  
& de la considération qu'il a pour  
vos vertus ; disposition dont il a au-  
tant de témoins, qu'il y a de per-  
sonnes qui l'ont ouï parler sur votre  
chapitre. En recevant cet ordre de  
sa part, j'ai pris la liberté de repre-  
senter à ce grand Prince, que je ne  
faisois point de comparaison entre l'é-  
gard qu'on pouvoit avoir à la lettre  
de cet Anglois & celui qu'on devoit  
aux vôtres ; que je connoissois trop  
bien votre prudence pour balancer là-  
dessus ; qu'il se pouvoit que cet hom-  
me ne vous eut pas bien compris, ou  
qu'il eut interprété vos paroles plus  
durement qu'il ne falloit ; qu'il lui  
éroit peut-être échappé avec vous

1612.     " quelque expression peu mesurée, qui  
   " vous avoit aigri, & que de là étoit  
   " venue ja contestation. Enfin j'ai  
   " prié le Roi qu'avant que de s'indis-  
   " poser contre vous, il permit qu'après  
   " vous en avoir écrit, vous nous ap-  
   " prissiez vous-même la vérité du fait  
   " & la conversation qui s'est passée en-  
   " tre vous : que je m'affurois & que  
   " j'en répondrois même à sa Majesté,  
   " que vous lui donneriez satisfaction en  
   " toute maniere. Car pour ce qui est  
   " du retardement de l'Édition dont on  
   " parle, à cause des exemplaires qui  
   " restent, c'est un petit objet & une ob-  
   " jection bien legere ; qu'on scait assez  
   " que dans l'Édition de vos Histoires,  
   " comme vous ne semez rien , vous  
   " n'attendez point de moisson non  
   " plus ; le gain ou la perte restant sur  
   " le compte de l'Imprimeur ; qu'il n'est  
   " pas juste d'exposer à se casser le cou  
   " sur sa propre bête. [C'est une allu-  
   " sion au proverbe Latin, *suo sibi ju-*  
   " *mento malum quaerere*, devenir l'ar-  
   " tisan de sa propre misere] Le Roi a  
   " approuvé mon avis & a conclu pour  
   " cette réponse : du reste il attend la  
   " vôtre avec impatience, & comme je  
   " suis persuadé qu'elle sera juste & é-  
   " quitable, je ne doute pas qu'elle ne  
   " soit

soit bien reçue du plus équitable & “  
du plus juste de tous les Princes. “  
1612.

LA Réponse de M. De Thou ne *M. De*  
*tarda guère : L'Anglois mentionné en la* <sup>*Thou se*</sup>  
*vôtre n'a pas fait entendre de bonne foi,* <sup>*justifie.*</sup>  
soit faute d'intelligence ou autrement, au  
Seigneur Cotton, ce que je lui ai dit : car  
s'il l'eut fait, le Ser. Roi de la G. Br.  
n'eut eu sujet de vous dire ce qu'il vous a  
chargé de m'écrire. Car l'Anglois m'étant  
venu trouver, après plusieurs propos que  
nous eumes ensemble fort familièrement, la  
conclusion fut ; car je ne me souviens bon-  
nement du surplus ; que pour le desir extr-  
ême que j'avois de faire que Sa Maj. fut  
contente de moi, je le priois de faire en-  
tendre au Seigneur Cotton, que l'on m'eut  
fait un singulier plaisir de me prescrire  
nommément ce que l'on vouloit être, changé & ajouté sur ce sujet en mon His-  
toire : non que j'aye désiré ou exigé, comme  
vous m'écrivez qu'il a fait entendre, que  
de cela me fut écrit ou commandé par S.  
M. à quoi je n'ai jamais pensé ; mais seule-  
ment j'ai désiré, parmi les occupations que  
j'ai, qui ne me permettent de vacquer  
maintenant à cette étude, comme autrefois,  
que je fusse en cela soulagé & instruit de  
façon, que je ne passe tomber derechef en  
l'inconvénient où je me vois maintenant  
précipité contre ma volonté. Car vous m'êtes  
témoin

1612. témoin comme j'ai toujours dès le commencement craint qu'en ce passage je ne pusse satisfaire à mon desir ou contentement de S. M. & n'y a chose qui m'ait tant travaillé l'esprit en toute mon Histoire que ce seul point. Quant à ce que vous m'écrivez touchant l'Edition future, cela a été aussi peu fidellement rapporté que le reste. Car comme il me demanda si je faisois réimprimer mon Histoire, je lui répondis que le Libraire à qui j'avois donné le Privilège, à mon jugement, ne se laisseroit persuader de la rimprimer si-tôt ; & qu'il y auroit assez de loisir entre-ci & là de faire la correction & mutation que l'on desiroit. Quant à ce que je lui dis de Colville, ce n'étoit en intention qu'il le fit entendre par delà ; & ne fut autre chose, que desirieux de savoir d'un bomme, qui ne devoit vraisemblablement favorizer la mémoire du Comte de Murray, à cause de la baine de la Religion, s'il étoit soupçonné en Ecosse d'avoir participé au parricide : je le priai de me dire ce qu'il en savoit, & je croi que dès-lors je vous le dis. Cela ne méritoit d'être récrit à S. M. Enfin, je suis en la même volonté que j'ai toujours été, de faire tout ce que je pourrai pour le contentement de S. M. & pour le mieux faire, je desire non seulement d'être fourni des mémoires par le dit Seigneur Cotton ; mais aussi afin de

n<sup>o</sup> y

1612.

n'y retourner à deux fois, que l'on me prescrivit particulierement & fort distinctement comme l'on vouloit que le tout fut écrit. Car il y a grand interest (difference) comme vous savez, en quel tems, en quel ordre & avec quel jugement l'on écrit. Il m'est besoin en cela d'être conduit & aidé. C'est ce que j'ai dit & redit à l'Anglois, qui ne l'a ou bien entendu, ou fidellement rapporté. Cela me fait vous prier de remontrer au Seren. Roi de la Gr. B. que quand S. M. me voudra faire entendre quelque chose de sa part, ou qu'elle voudra savoir quelque chose de moi, qu'elle se serve de Vous, & ajoute plutôt foi à ce qui lui fera dit par vous, qu'à tout autre rapport qui lui pourra être fait. Voilà ce que je puis vous répondre sur ce sujet, bien fâché que ma bonne volonté ait été si mal interprétée & reçue par S. M. que sur tous les Princes de la Chrétienté j'bonore & affectionne comme je dois, lui ayant voué tout le service qu'il peut attendre d'un homme de bien. La lettre est dattée de Paris, le 15. de Mars de l'année en marge.

Il paroît par d'autres lettres de M. *Particularité des Annales de Camden*: c'est  
De Thou, dont M. Buckley a publié *des Annales de Camden*; nous nous contenterons seulement ques qui

d'in-

1612.  
en a revû  
& corrigé  
ce qui re-  
garde sa  
Mere.

d'indiquer ici en passant un billet de Casaubon, qui nous instruit d'une particularité notable sur les *Annales de Camden*: c'est que ces *Mémoires Historiques* du Sieur Cotton, composez par ordre de S. M. pour la justification de sa Mere & revûs exactement par lui-même, font une grande partie de ces annales. Voici donc ce que Casaubon en écrivit à M. De Thou le 1. de Juillet, 1612. Je vous ai déjà écrit plusieurs fois que le Sieur Cotton étoit à la Campagne, attaché à la composition de son *Histoire*: Mais le Roi m'ayant appris depuis peu qu'il étoit en Ville, je fus le voir aussitôt en conséquence de vos ordres: Il me répondit qu'il étoit tout occupé de son *Histoire*; Or vous saurez qu'il l'écrivit en Anglois, MAIS CAMDEN LA TRADUIT EN LATIN.

*Hist. des  
Annales de  
Camden  
tirée d'une  
de ses let-  
tres à M.  
De Tb.*

CAMDEN, qui n'avoit point écrit à M. De Thou depuis 4. ans, ayant fçu par un ami commun qu'il avoit repris la continuation de son ouvrage, il l'en felicita & lui envoya quelques corrections sur le 3<sup>e</sup>. Tome, en l'avertissant qu'à l'égard des noms propres Anglois, il pourra les rectifier sur les *Mémoires du Sieur Cotton*, qu'il fçait lui être parvenus: après quoi, il lui découvre un secret, qu'il ne savoit pas. C'est que c'étoit lui, Camden, qui avoit commencé

à les mettre en ordre dès l'an 1596. à la réquisition du Grand Trésorier d'Angleterre, qui pour cet effet lui avoit ouvert tous ses recueils. Quoi que " ses papiers, dit-il, fussent en assez mauvais ordre, cependant j'en ai tiré bien des choses qui m'ont été d'usage. Outre cela, j'ai secoué mes propres recueils, ayant toujours été également curieux des choses anciennes & modernes; dans cet esprit j'ai fait quantité de remarques & d'observations sur ce que j'ai vu & ouï; j'ai ramassé beaucoup de pièces par ci par là, j'ai parcouru les actes de nos Parlemens, j'ai appris beaucoup de particularitez de ceux qui avoient été à la conduite & au maniment des affaires; mais mon plus riche repertoire a été la *Bibliotheque de Robert Cotton*, où j'ai trouvé les Mémoires originaux des Ambassadeurs, les documents publics, les consultations & autres pièces de cette nature, que ce savant & habile compatriote s'est acquis à grands frais & avec beaucoup d'industrie. C'est avec ces secours que j'ai commencé à mettre en ordre les *Annales d'Angleterre & d'Irlande*, sous la Reine Elizabeth, dans la vue de les faire imprimer en Allemagne.

1612.

» magne sans nom d'Auteur & de volis  
 » les dédier, afin que vous en prissiez  
 » ce quel vous jugeriez à propos pour la  
 » composition de votre Histoire uni-  
 » verselle. Mais à peine avois je fait  
 » mon canevas, que voici le Comte de  
 » Northampton, qui me pris de remet-  
 » tre ces papiers entre les mains de Robert  
 » Cotton, pour les communiquer au Roi,  
 » qui souhaitoit fort de les consulter. J'o-  
 » béis sans balancet, & même sans les  
 » relire, bien loin de les corriger, je les  
 » remis au Sieur Cotton, le laissant de  
 » maître de tout, puisque c'étoit lui  
 » qui m'en avoit fourni si abondam-  
 » ment les materiaux, principalement sur  
 » les affaires d'Écosse. Je ne suis point  
 » avide de gloire, & à l'âge † où suis,  
 » après avoir évité le reproche d'oisifi-  
 » vité, il est bien temps que je pense  
 » à Dieu & que je me retranche à jouir,  
 » comme dit un ancien de la première  
 » vie. Je connois par expérience nos  
 » tems & nos moeurs, & vous les con-  
 » noissez mieux que moi. Vous n'avez  
 » pas oublié le bon-monde de votre \* Phi-  
 » losophe de la Dordogne, vous l'avez  
 Michel Montagne.  
 » peut-être éprouvé ; Quel le commence-  
 » ment du métier d'Historien est l'envie,  
 » la continuation le travail, & la fin la  
 » haine. Du reste, j'avois bien sou-  
 » haité

† de 60.  
ans.

\* Vefter  
Arvernum :  
Michel  
Montagne.

1613.

haité que ces Mémoires vous fussent " parvenus un peu plus châtiez : Dans " une copie que j'en ai vûe depuis peu, " j'ai remarqué plusieurs endroits de " factueux & mutilés, & quelques autres où le copiste s'étoit donné la " liberté de changer quelques petits mots. Vous savez ce qu'on a dessiné " d'en faire, puisque le Roi lui-même " vous en a instruit : Vous ne les insé- " rerez pas en entier, j'en suis sûr, dans " votre ouvrage : car il y a beaucoup de choses qui ne vous regardent " point & qui ne sont que pour les nô- " tres. Enfin sous quel astre qu'ils soient, " je ne puis m'empêcher de faire pour eux le même vœu que les peres & les meres font toujours pour leurs enfans, lors même qu'ils ne viennent pas à bien, c'est qu'ils soient de longue vie. Mais tout ceci, s'il vous plaît pour vous seul & sous le sceau du silence. Cette lettre, copiée d'après l'original qui est à Paris, est datée de Westminster le 10. d'Avril, 1662. Mais l'habile & industrieux M. Buckley, qui nous l'a procurée, en a recouvré ici jusqu'au brouillon & y a déterré la date de cet ordre du Roi Jacques par rapport aux MS. de Camden. Car on y lit ces mots, Comes Northbamp- tonius

1612. tonus mibi ANTE ANNUM obviis rega-  
vit ; c'est à dire, que ce fut en 1611,  
qu'il reçut ce message de la part du  
Roi, lorsque ce Prince commença à  
s'apercevoir que M. De Thou avait  
suivi sur les matières d'Ecosse des mé-  
moires, qui n'étoient gueres favorables  
à la réputation de sa Mere.
1613. M. De Thou répondit à cette lettre  
Réponse à l'année suivante ; mais sa réponse  
la lettre contient que deux articles : L'un que  
précéd. cette allégeance avec laquelle il avoit repris  
la continuation de son Histoire ~~soit~~ été  
bien rabattue par les bruits qu'on avoit  
femez à son désavantage auprès de sa Maj.  
Br. pour lui enlever la bien veuillance  
de ce Prince ; l'autre roule sur les Mé-  
moires Historiques de Cotton, ou pour  
mieux dire, de Camden lui-même. M.  
De Thou lui marque que ce qu'il a  
reçu ne va que jusqu'à l'an 1523 qu'il  
demande le reste jusqu'à la mort d'Ex-  
lizabeth ; qu'il en fera usage avec d'aut-  
tant plus de plaisir & de confiance,  
qu'il se fait maintenant qui y a le plus de  
part ; qu'il le remercie de sa bonne vo-  
lonté & de l'honneur qu'il lui offroit  
de les lui dédier ; qu'il verra par la  
suite combien il en a profité à tous é-  
gards ; & combien il en profitera quand  
il aura reçu le reste du Siècle. Cette  
lettre

lettre fut écrite vers Pâques, de Villebois, terre de l'Auteur, où il se délassoit ordinairement pendant les vacances, ou pendant les fêtes, & Calvinizoit peut-être tout son saoul avec son cher Rigault & son cher Du Puy.

1613.  
Lettre à  
Casaubon.

Il paroît par une lettre qu'il écrivit à Casaubon le 24. Fevrier de l'année 1614. que le Roi Jaques n'étoit pas entore tout à fait revenu des impressions sinistres qu'on lui avoit données par rapport au prétendu refus qu'il faisoit de réformer sa narration sur les affaires d'Ecosse. A ce que je vois, dit-il, cela slure encore: je vous supplie donc de prendre occasion d'en parler à sa Maj. Je vous puis assurer que j'ai fait fort mon profit de ce qui m'a été déjà envoyé & que j'ai insert chaque pièce en son lieu, comme il se verra par la première Edition; laquelle, si elle a été retardée jusqu'ici, le retardement venant de la paresse & avarice des Libraires, ne me doit attirer l'indignation d'un si grand Prince, que j'bonnere, & à la gloire & à la grandeur duquel je favorise de tout mon caur! Faites donc, s'il est possible, que ce reste me soit envoyé & vous servez de M. Camden en cette pourfaite . . . Casaubon mourut cette M. De Thou même année, & M. De Thou se voyant travaille à amagoé en faire d'endroits, à Rome, à ses Mémoires.

1614. Paris, en Angleterre & en Allemagne, d'où il reçut un libelle virulent contre son Histoire sous le titre de *Censures*, par un certain *Jean Baptiste Gallus*, nom supposé du Jésuite *Machault*, qui, à la faveur de ce masque, se donnoit des licences inouïes : M. De Thou, dis-je, se voyant ainsi assailli, comme le Vieux Lion, de toutes les bêtes de la forêt, jusqu'à l'asne Sauvage, pensa tout de bon à composer une *Apologie générale* contre tous ses Censeurs, & cela par un exposé simple & fidelle de sa vie, de ses Etudes, de ses voyages & de ses emplois à la cour & à l'armée & dans le Palais; toujours cheri & honoré de tout ce qu'il y avoit en France de plus distingué par la naissance, par le mérite & par la vertu. Ce sont les *Mémoires de sa vie*, que nous avons abrégé ci-dessus & qui ne vont que jusqu'à la fin du siècle, soit qu'il ne trouvât pas à propos de les pousser plus loin, ou que ses infirmités, ce qui est plus probable, ne le lui permissent pas. Quoiqu'il en soit, ils sont de lui ; on y voit son stile & ses manières, ses pensées & ses principes, ses excursions favorites sur de certains sujets, ses reproches ordinaires à la Cour de Rome, à la Ligue, aux perturbateurs de la France & aux persécuteurs

teurs de son Histoire; & quoi qu'il ne parle de lui qu'en 3<sup>e</sup>. personne, il est visible que ce n'est qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, même parmi les plus grands Historiens, & pour raconter les choses qui le regardent avec plus de modestie: Il est vrai qu'à la fin du † V. + Ces Mémoires sont divisé en 6. livres.  
 Livre, où il s'élève avec assez de véhémence contre les bigots & les faux-zelez, il en demande excuse à ses lecteurs; ajoutant que M. De Thou lui-même n'en auroit pas tant dit: *secique quod ille nou fecisset, nec factum vellet:* mais, sauf correction, c'est une manière de parler, ou peutêtre une addition de ses Amis, qui avoient reçu en dépôt & l'*Histoire & les Mémoires*, & qui les firent imprimer après sa mort: Car que ces Mémoires soient de lui, outre les raisons qu'en a données M. Buckley, je le prouve, à mon gré, évidemment par ce passage de Tacite, qui se trouve à la tête, imprimé en gros caractères: *Plerique suam ipsi vitam narrare, fiduciam potius morum quam arrogantiam arbitrati sunt. Nec id Rutilio & Scauro citra fidem aut obirelationi fuit: adeo virtutes iisdem temporibus optime aestimantur, quibus facillime gignuntur.* C'est à dire, Qu'il y en a plusieurs qui sont devenus leurs propres Historiens, moins par arro-

1614.

gance que par une juste confiance dans leur probité ; que RUTILIUS & SCAURUS parmi les Romains ont été de ce nombre. & qu'il ne paroît pas que leur témoignage ait fait tort à leur réputation ou au crédit de leurs Mémoires ; tant il est vrai que dans un temps où les grands exemples sont encore communs, on est plus porté à rendre justice au mérite & à la vertu. Rien n'est plus vrai que cette pensée ; mais elle est mal placée & mal appliquée, si M. De Thou n'est pas le véritable Auteur de ces Mémoires.

*Le libelle  
qui atta-  
que son  
Hist. est  
condanné.*

Du reste le livre du Jésuite masqué, *In Jacobi Aug. Thuani Historiarum libros Notationes, auctore Joan. Baptista Gallo,* ayant été déféré au Parlement de Paris, il y fut condamné comme un libelle perfidieux, contenant plusieurs choses contre la tranquillité publique & les Edits de pacification, outre qu'il est rempli de calomnies & d'impostures contre les Magistrats & les Officiers du Roi ; en conséquence de quoi il est défendu dans toutes les formes, sous peine corporelle & amende de 500. livres. Cet arrêt du Parlement est datté du 7. Juin, 1614. On le trouve à la fin des Mémoires, avec un Avertissement, où ce misérable crabeau, c'est le nom qu'on y donne à l'Auteur, se trouve empalé de la belle manière, pour servir

servir d'exemple à tous ces Miquelets de la Rép. des Lettres, qui s'imaginent qu'il est beau de se cacher dans un libelle, ou dans un Journal, pour tirer sur les passans; mais il arrive à la fin que le Miquelet est surpris & qu'on le traite selon ses mérites.

ENFIN le Roi Jacques impatient de 1615.  
voir l'Histoire de M. De Thou se mul- *Le Roi  
tipier & se répendre par tout, sans Jaq. perd  
voir paroître cette Edition, qu'il atten- patience  
doit de la part de l'Auteur, & où il fait  
espéroit de voir résoudues en quelque imprimer  
sorte toutes les affaires d'Ecosse, sur les les Annales  
Mémoires de Cotton & de Camden, qui justi-  
revus & corrigez par lui & envoyez depuis sa  
long tems à M. De Thou, prit  
tout à coup la resolution de se faire  
justice à lui-même. Il fit donc signifier  
à Camden, dès le mois de Mars, un  
ordre positif de publier incellamment  
cette partie de ses Annales, qui avoit  
passé par ses mains, comme suffisante  
pour son dessein; puisqu'elle s'étendoit  
du commencement du règne d'Eliza-  
beth jusqu'après la mort de la Reine sa  
Mere. Camden fut mortifié de cet or-  
dre, mais il sut obéir; comme cela Buckley  
paroit par quelques brouillons de lettres <sup>2 lett.</sup>  
qu'on a trouvez parmi ses papiers. Dans  
la 1<sup>e</sup>. de ces lettres, qu'on suppose  
découvertes*

1615. avoir été addressée à M. Le Chevalier Thomas Edmondes, Ambassadeur d'Angl. à Paris, il lui apprend que Sa Maj. dans le dernier voyage qu'Elle fit à Cambridge, lui fit signifier un ordre (a Warrant) bien contraire à son attente, d'imprimer & de publier cette partie de ses Annales: Ces mots, bien contraire à mon attente, sont inserez après Warrant, mais ensuite ils sont effacez. Dans la 2<sup>de</sup>, qu'on suppose avoir été destinée pour M. De Thou, & qui est dattée du 8. Juin, il lui envoye un exemplaire des mêmes Annales, que le Roi, dit-il, a fait imprimer à la hâte, je ne sçais pourquoi, si ce n'est que le dessein lui en soit venu de vous ou de votre part. Ce que je prévois de certain, c'est qu'il m'en coutera bien des traverses aussi bien qu'à vous, mais il faudra parer tous les traits des l'envie & du mépris par le bouclier de la patience. Dans la 3<sup>e</sup>. qui est pour Gruter, il lui promet aussi cette Edition précipitée des mêmes annales, faite par ordre du Roi; je m'attend, dit-il, à bien des contradictions; mais enfin il a falu obéir à mon Prince, & je me console par le témoignage de ma conscience, dont je fais beaucoup plus de cas que de la réputation & de la gloire. Tout cela s'accorde avec la préface même du Livre; dans laquelle il déclare

déclare qu'ayant travaillé à ces Annales pendant quelques années, son dessein avait été de les léguer par son Testament à son bon Ami Jaques Auguste de Thou, qui ayant bârbeusement commencé l'*Histoire universelle* de son tems, ne devoit pas être privé du secours qu'il en pouvoit tirer par rapport aux affaires d'Angleterre. Mais dans le tems, ajoute-t-il, que j'y pensois le moins, il arriva je ne saï comment que mon projet fut détourné, & qu'une grande partie de ce que j'avois préparé, fut envoyée à mon Ami, encore imparfaite, pleine de ratures, de lacunes & de pièces rapportées, sans compter les fautes de copiste, qui n'étoient pas en petit nombre. Avec tout cela, il n'a pas laissé d'en faire usage avec beaucoup de juge-  
ment, en changeant & ajoutant peu de choses, dans les deux derniers tomes de son *Histprie*. (c'est le X. & le XI. de la dernière Edition des Drouarts, qui paraissent en 1614.) Mais comme son dessein embrasse proprement l'*Histoire Universelle* de son siècle, & qu'il s'est contents d'en extraire peu d'endroits touchant l'Angleterre & l'Irlande, laissant à part ce qui nous interresse davantage nous autres Anglois; j'ai cru qu'en cette occasion je devois avoir égard aux infâmes réitérées des Etrangers, qui nous demandent tous les jours

1615.

Et même avec impunité une connoissance plus étendue de nos affaires. J'ai donc pris l'ouvrage que j'avois en quelque sorte suspendu, j'ai relu avec soin tout ce que j'en avois fait, je l'ai revu & augmenté, &, pour n'être pas tout à fait barbare, j'en ai retourné le style, &c. Il paroît donc maintenant de tous les faits exposéz ci-dessus & de toutes les Lettres, dont nous avons donné la substance sans altération.

*Consequen-  
ce qu'on  
peut tirer  
de tous ces  
faits.*

Premièrement, que Camden, qui étoit un homme des plus savans & des plus judicieux de son siècle, également curieux de l'Antique & du Moderne, avoit amassé dans ses recueils quantité d'Observations sur l'Histoire d'Angleterre en general & en particulier sur le règne d'Elizabeth, qu'il avoit suivi, pour ainsi dire, à la trace depuis le jour qu'elle monta sur le trône jusqu'à sa mort.

Secondement, que dès l'année 1596, le Grand Trésorier Burleigh, qui connoissoit la capacité & les talents, l'avoit engagé à composer les Annales de cette Reine, & pour cet effet, lui avoit communiqué tous ses papiers, où il avoit trouvé de bons mémoires.

Troisièmement, qu'avec tous ces secours il avoit découvert un répertoire encore

*Monsieur DE THOU.*

297

1615.

encore plus riche dans la Bibliothèque  
du Chevalier Cotton, homme curieux  
& n'épargnant rien pour parvenir aux  
pièces originales, aux Mémoires des Amba-  
lladeurs, aux consultations, aux lettres  
respectives des deux Reines, &c.

Quatrièmement, qu'étant consulté par  
M. De Thou en 1605, sur la maniere  
dont il devoit se conduire à l'égard des  
années 1566. & suivantes sur les affaires  
d'Ecosse, il avoit répondu que la meil-  
leure maniere de s'en tirer étoit d'évi-  
ter les extrêmes & d'aller bride en main  
sur le caractere des principaux acteurs,  
que Murray & Hamilton étoient deux  
Ambitieux qui au long voulu savoir Ma-  
rie Stuart en l'autre Monde, & que le  
premier en particulier, à l'aide de Bu-  
chanan, avoit dirigé la manœuvre qui jeta  
celle Princesse dans tous ses malheurs ;  
que son mari étoit un homme léger & in-  
constant, également incapable de suivre  
un conseil, ou d'agir par lui-même, ce  
qui fit que la Reine s'en dégoutta ; qu'elle  
de son côté, enfiée de ses prosperitez &  
novice dans l'art de régner, ne conserva  
pas toute la moderation & la prudence re-  
quise ; REBUS PROSPERIS LUXURIAVIT  
idées néanmoins, qu'il ne donne pas tant  
pour les siens propres, que pour celles  
des plus sensz de la Cour d'Angleterre. Il

cite

cite même le Roi, comme ayant imposé à Buchanan le nom d'Archisoufflet de la Sédition, *Rebellionis Archifollem.*

Cinquièmement, qu'en l'année 1610, le Roi Jaques étoit encore si content de l'Histoire de M. De Thou, dont il avoit reçu la dernière partie imprimée chez Drouart, que Casaubon en felicita son Ami; mais que dès le mois de Mars de l'année suivante, ce Prince déjà parvenu sans doute aux troubles d'Ecosse sous la Reine sa Mere, & n'étant pas content de la maniere dont elle y étoit traitée, il en temoigna son chagrin à Casaubon; qui par son ordre ne manqua pas d'en avertir son ami & de lui apprendre que ce Prince, justement intéressé dans une Histoire si tragique, avoit fait travailler à des mémoires plus sûrs & plus exacts, dans la vue de les lui faire tenir en France pour la reformation de son Histoire: qu'ainsi Robert Cotton ayant fourni en grande partie les matériaux, Camden leur avoit donné la forme & ensuite les lui avoit remis par ordre du Roi, signifié à l'Auteur par le Comte de Northampton.

Sixièmement, que ces Mémoires Historiques encore imparsfaits, ayant passé par les mains du Roi, ce Prince savant & éclairé, mais suspect, y avoit corrigé & changé

etiam +  
obligatum  
vixit et  
emissum est  
sibz sibz  
Catholique.

changé diverses choses; ce que Camiden insinué à De Thou, en lui disant sous le sceau du secret, en 1612, qu'il a vu des puis peu une copie de ces mémoires, où il y a des defeciositez, des mutilations, des vuides, & des mots changez par l'audace du copiste (il n'ose pas dire du Roi). *ce-terum, utinam ad tuas manus limati per-venissent: in exemplari, quod nuper vidi,* plurima observavi manca, mutila, biulca, & verbula quaedam librarii audacia immutata . . . . Sed baec tibi soli & Signationi: mais ceci pour vous seul & sous le sceau du secret.

Septièmement, que M. De Thou ayant reçu ces Mémoires, en demanda la suite jusqu'à l'année 1582, & cependant parut persister dans les premières idées qu'il avoit conçues d'après le rapport de Buchanan, confirmé par le témoignage de quelques Ecossois Catholiques, & réfugiez à Paris: ce qui lui attira une lettre de Casaubon, pleine de reproches de la part de sa Maj. Britannique, qui vouloit que tout fut redressé dans une Edition nouvelle, qui ne se fit pas trop attendre.

Huitièmement, que cette nouvelle Edition ne paroissant point, & qu'au contraire dans les deux derniers tomes de la petite Edition de Drouart, qui ne sortirent

*+ pauca  
mutando  
& addendo  
sed summo  
cum judi-  
cio, dit  
Camden.*

UOLTA VIE de M.

fortirent de la presse qu'en 1614, M. De Thou s'étant contenté de quelques petits adoucissements & à ses premières idées, le Roi, sans plus différer, donna ordre à Camden de publier incessamment tout ce qu'il avoit de prêt jusqu'à l'année 82, ce qu'il jugeoit suffisant pour son dessein, & que c'est cet ordre, qui nous a procuré la 1<sup>e</sup> Edition des Annales de cet Auteur, qu'il nomme lui-même une *Edition précipitée*, puisqu'elle fut faite en trois mois, & si remplie d'*fautes*, qu'il étoit obligé d'en corriger les exemplaires, qu'il envoyoit en présent à ses amis. *Exemplar ex in-eruditio praelo mea manu castigatum ad te destinatur*: comme il s'en exprime dans sa lettre à Gruter, datée du 8. d'Aout. Enfin, quo cette *Edition* de commandé, dont on prétend encore aujourd'hui tirer de si grands avantages & contre Dunchanan & contre M. De Thou, dans l'affaire d'Ecosse, ayant été conçue, dirigée & même corrigée sous le règne & sous les yeux d'un Prince trop intéressé à la mémoire de sa Mere, pour souffrir patiemment qu'on y insérait quelque trait abîm' püt la fidélité, ne doit à présent nous en imposer qu'à proportion des preuves ou des vraisemblances qui y sont contenues: ce qui rend à chacun

la

la liberté d'en juger. Camden lui-même en avoit destiné le MS. à M. De Thou : Ensuite il forma le dessein de la publier en Allemagne sans nom d'Auteur ; & enfin on la lui arracha *contre son astance* mais il se garda bien d'en publier la seconde partie de son vivant ; il la fit couler en France, depeur qu'elle ne passât, comme la première, par l'étamine de la Cour. Tout ceci, comme on voit, & c'est la conséquence que j'en tire, diminué un peu le triomphe des partisans de Marie & sur-tout du Collecteur des pièces pour & contre qui la regardent, lequel dans sa *Préface à l'élève* contre M. De Thou & lui oppose le témoignage de Camden, c'est à dire, du Roi Jaques lui-même, actuellement sur le trône, fils & successeur de cette malheureuse Princesse.

CEPENDANT M. De Thou, outré de tant de calomnies, commença à en sen-  
tir l'effet par un † scbirre qui lui vint à l'Estomach & qui fut cause de sa mort. Pour comble d'amertume, il perdit son Epouse dès le mois de Juillet : ce qui fut pour lui une source de douleur & d'accablement, dont il ne fut pas le maître. Il se retira, pour quelque tems, chez M. de Harlay, son beaufrere, ne pouvant soutenir le poids d'une si triste  
separa-

1616. separation dans le lieu où elle s'étoit  
*& fait son Testament.* faite. Ensuite considérant son état &  
 celui de sa famille, s'il venoit à leur  
 manquer, il y fit son Testament, que ses  
 Amis ont jugé à propos de joindre à  
 ses Mémoires, & que nous nous faisons  
 une espece de religion de rapporter ici  
 tout entier :

Au nom de la Sainte & Indivi-  
 duelle Trinité.

COMME il a plu à Dieu que Ma Chere  
 Epouse, GASPARDE DE LA CHATRE, que  
 j'avois toujours espéré & souhaité qui me  
 survécût, soit décédée la premiere, contre  
 l'ordre de la Nature, Je, JAQUES AU-  
 GUSTE DE THOU, le plus grand des pé-  
 cheurs, me crois averti par cette mort dou-  
 loureuse de penser serieusement à la mienne,  
 & de disposer de mes affaires & de mes biens  
 comme je fais à présent par cet acte de ma  
 dernière volonté.

*Sa Confession* AVANT toutes choses, je rends graces à  
 Dieu du fond de mon cœur de ce qu'il m'a  
 fait naître de Pere & de Mere fidelles, de  
 ce qu'il m'a régénéré par le S. Batême  
 dans son Eglise, de ce qu'il m'y a fait  
 participer à ses saints sacremens & de ce  
 qu'il a imprimé dans mon ame une foi  
 vive, & non morte, avec l'esperance de la  
 vie Eternelle, qui consiste en ceci, Que  
 nous

*Monſieur D E T H O U.*

363

1615.

nous croyons en Dieu & en son Fils bien-aimé qu'il a envoyé, le Verbe éternel, né avant tous les siècles, savoir Jesus Christ, qui ayant été conçu par l'operation du S. Esprit, a pris notre chair, dans le Tems, au sein de la bien-hûreuse Vierge Marie, est né, a souffert, est mort & a été enseveli, est ressuscité dans la même chair, est monté au ciel, menant en captivité la captivité même ; d'où il a distribué liberalement ses dons aux hommes, en leur envoyant pour accomplir ses promesses le S. Esprit, qui procède du Pere & du Fils.

*Je fais profession de vivre dans cette Foi & je demande à Dieu par mes prières continues & par mes larmes, qu'il me fasse la grace d'y perséverer constamment & sans hésiter jusqu'au dernier soupir : comme aussi je le conjure par sa bonté immense qu'il lui plaise de me nettoyer du péché dans lequel j'ai été conçu & de toutes les taches de l'infirmité humaine, & d'indigne, que je suis, de me rendre digne par sa miséricorde, de lui servir de Temple, où il daigne habiter, en m'appliquant pour l'entière expiation de mes péchez le mérite de la passion de son Fils-bien aimé Jesus-Christ ; afin que si la dernière heure venoit à me surprendre, je me voye enlevé par ses Anges dans le sein d'Abraham, pour y jouir*

1616. y jouir avec tous ses Saints & ses Elus de la felicité éternelle. vno à l'ho omis-nid

*Reflexion  
sur sa Re-  
ligion.*

[J'ai trop bonne opinion de mes lec-  
teurs pour m'imaginer que cette Confe-  
sion de foi si générale & néanmoins si  
étendue ait grand besoin de Commen-  
taire. L'Auteur a protesté toute sa vie  
qu'il avoit vécu & qu'il vouloit mourir  
Catholique, & la charité, aussi bien que  
la justice, ne nous permettent pas d'en  
douter. Il importe même pour tous les  
vrais Protestans que ce grand Histo-  
riep, qui leur a rendu justice en tant  
d'occasions, ne soit plus soupçonné d'a-  
voir été un des leurs Disciples secrets.  
Cependant par les mêmes loix de l'Histo-  
ire, qui lui ont toujours été si sacrées,  
qu'on me permette de remarquer, que  
les gens soupçonneux se feroient atten-  
dus à toute autre chose de la part d'un  
homme qui avoit eu tant d'Ennemis, &  
dont les ouvrages déferez à Rome, y  
ayoient été condamnez comme pleins  
d'horreuses pestilentiellles & jugez dignes  
d'une plure Calviniste : de sorte que  
dans un testament, c'est à dire, une Ex-  
position naïue des sentimens le plus intimes  
de notre ame, on avoit lieu de se pro-  
mettre quelque protestation particulière,  
relative à ces accusations injustes. On  
ne trouve ici rien de semblable : Ce ne

Monsieur De Thou.

303

1616.

sont que des généralitez, qui nous ramènent au plus ancien Christianisme : l'Eglise, le Baptême, les Sacrements, la foi du Concile de Nicée, la S. Trinité, l'Incarnation, le peccatum originel, la justification par le Sang de J. C., le fils d'Abraham après la morte & la gloire éternelle. Les Protestans n'ont jamais nié, ni refusé de signer ces articles. Ils ne se sont jamais récriez que contre la Catholicité entendue à la Romaine, la soumission au Siège de Rome, la présence réelle, l'invocation des Saints, le Purgatoire & autres choses semblables, dont il n'est pas dit un seul mot dans cette admirable profession de foi. Il est vrai que dans l'Avertissement contre le Jésuite Machault, M. De Thou y est représenté comme attaché à cette Eglise, que les Bienheureux Apôtres S. Pierre & S. Paul ont fondée par leurs Ecrits & confirmée par leur sang ; *Romanæ Ecclesiæ, quam sanctissimi Apostoli Petrus & Paulus scriptis sanguine suo consignatis fundavarunt, religiosissimum cultorem* : mais il reste à savoir si l'Eglise Romaine du XVII. Siècle, qui a condamné M. De Thou & son Histoire, est purement & simplement la même qu'elle étoit du tems de S. Pierre & de S. Paul. Du reste, ce que j'en dis n'est que conjecture &

U argument

argument négatif, qui ne sauroit être d'une grande force, sur-tout dans une circonstance d'affliction : Ce qu'on en pourroit conclure à la rigueur, c'est que notre Historien, Catholique dans le fonds & pour l'Unité de l'Eglise, n'en a envisagé pour sa consolation, que les articles les plus fondamentaux, laissant aux Controversistes la discussion des points qui partageoient encore toute la France.]

Ses En-  
fans.

*A l'égard de mes ENFANS, que j'ai eus de ma très-chère & très-debonnaire Epouse, laquelle je regretterai toute ma vie & dont je serois inconsolable sans l'esperance de la Resurrection ; je leur assigne & nomme pour Tuteurs, HENRY DE LA CHATRE, Comte de Nancey, frere de la défunte, avec HENRY VICOMTE DE BOURDEILLE, Lieutenant de Roi en Perigord, & LOUIS VOISIN d'Ambres, mes beau-freres : & parce qu'à cause de la distance des lieux, ils ne pourroient pas toujours être à portée, je leur adjoins JEAN DE THUMERY DE BOISSISE, Conseiller d'Etat, RENE DE THOU de Bonnoeil, mon neveu, avec JACQUES GILLOT & CYPRIEN PERROT, Conseillers au Parlement de Paris : Je les prie tous en commun & chacun d'eux en particulier, de prendre soin de l'éducation de mes enfans & de l'administration de*

*mes*

1616.

mes biens & d'aider de leurs conseils & de leur autorité celui que je nomme & constitué Tuteur & oneraire, MARTIN PARIS, Avocat au Parlement, mon bon ami ; onerarium, à qui, comme à son Epouse, que la mienne a toujours si tendrement aimée, je donne & assigne, dans la maison que j'ai en ville, un logement commode, selon l'avis & direction des Tuteurs, pour en jouir lui & sa femme aussi long tems que durera la Tuteure.

Pour ce qui est de mes MEUBLES, & de Ses meubles ma Vaisselle d'argent, je souhaite qu'on n'en vende, ni qu'on n'en distraye aucune partie, si faire se peut ; mais que ce qu'on en pourra conserver soit mis en réserve, jusqu'à ce qu'on en fasse le partage entre mes héritiers.

A l'égard de ma BIBLIOTHEQUE, Sa Bibliothèque que j'ai amassée avec tant de soin & à si grande charge depuis plus de quarante ans, & qu'il importe qui soit conservée en entier tant pour le bien de ma famille, que pour celui des bonnes lettres, je défend qu'on la partage, ou qu'on la vende, ou qu'on la laisse dissiper de quelle manière que ce soit ; mais je veux, que conjointement avec mes médailles d'or, d'argent & de cuivre, elle reste en commun entre ceux de mes fils, qui s'attacheront aux lettres, de telle sorte pourtant qu'elle soit ouverte

1616: aux Etrangers & aux Savans pour l'usage du Public. J'en commets la garde à PIERRE DU PUY, mon allié, qui m'est cher par tant d'endroits, jusqu'à ce que mes Fils soient devenus grands; & je lui permets outre cela d'en prêter les MSS. à ceux qui en auront besoin, pourvu qu'on s'assure d'une manière convenable de la restitution.

Je le prie donc lui & aussi NICOLAS RIGAULT, Avocat au Parlement & Bibliothécaire du Roi, également recommandable par sa science & par sa probité, de favoriser de leurs conseils & de leur direction l'instruction de mes enfans dans les Lettres, de les visiter officieusement, & d'afflister leurs maîtres de leurs bons avis.

Son His-  
toire.

Pour ce qui est de mon HISTOIRE, que j'ai composée, j'en prends à témoin le Ciel & la Terre, à la gloire de Dieu & à l'utilité publique, sans baine & sans flatterie, & dont j'ai par devers moi une copie en état d'être imprimée: j'entends, en cas que je vienne à mourir avant que l'édition s'en fasse, que cette copie soit remise entre les mains des dits Sieurs Du Puy & Rigault. & je les charge d'exécuter mon intention, en se servant pour cet effet des conseils des frères de SAINTE MARTHE, qui par leurs soins & leur

*exactitude m'ont été d'un grand secours dans la composition de l'ouvrage entier.*

*A l'égard de mes autres compositions <sup>qui seront trouvées parmi mes papiers,</sup> je remets & confie à la fidélité des deux Amis que je viens de nommer.*

*Au surplus je conjure, avec tout le respect & toute l'ardeur dont je suis capable, Madame de Bourdeille & Madame d'Ambres, les Sœurs de ma très-chère De-funte, de conserver pour mes enfans la même tendresse & la même affection dont elles ont honoré la Mere & principalement de prendre soin de mes filles, soit qu'il s'agisse de les placer dignement, ou de les mettre en Religion; ce que je ne souhaite pas qu'on fasse, ni avant l'âge prescrit par les loix, ni par contrainte.*

*Quant à mon Corps, en quel tems où Son Corps en quel lieu que je vienne à mourir, je veux qu'on l'enterre à côté de celui de mon Epouse, que je ne puis ni ne dois jamais nommer sans un éloge honorable, ni un vif sentiment de sa perte. Pour ce qui est du lieu de l'inhumation, je n'ai rien encore déterminé là-dessus; mais je l'indiquerai dans un Codicille à part, si je vis; ce que je me réserve de faire aussi par rapport à mes autres biens ou effets, legs ou donations à faire aux présens ou aux futurs dans ma famille: de telle sorte*

1616. néanmoins qu'il ne soit dérogé en aucune façon à cette mienne volonté testamentaire, que je veux & entend qui soit ferme, valide & certaine.

Je, Jaques Auguste de Tbou, sain de corps, & du reste pensant à la mort, comme si Jésus-Christ étoit proche, j'ai écrit ceci & l'ai souscrit de ma propre main. Fait à l'Hôtel d'Acbille de Harlay, ci-devant Premier Président du Parlement, mon beau-frere, où je m'étois transporté pour chercher dans la solitude quelque soulagement à ma douleur. Le 13. Juillet de l'an de grace, 1616.

TEL est le testament de ce grand homme, où il s'est peint lui-même sans y penser : car on y voit des preuves de sa Religion, de sa piété, de son bon cœur, de son amour pour les lettres & pour les savans, de sa prudence, de sa probité, de sa tendresse pour les siens & pour ses amis ; en un mot de toutes ces vertus qu'on admira en lui pendant sa vie & qui l'ont fait regretter amèrement après sa mort.

*Il fait  
r'imprimer  
son  
Histoire.*

CETTE même année il pensa à donner au Public l' Edition de son Histoire, qu'il avoit projetée & qu'il nomme lui-même *Editionem paratam*. Pour cet effet, il employa Robert Etienne, le 3<sup>e</sup>. Robert de cette savante famille, aussi fa-

vant

vant lui-même & aussi habile dans sa profession qu'aucun de ses Ancêtres, & c'est sur la copie prête, qu'il en avoit par devers lui, qu'elle fut commencée. Il mourut durant le cours de l'impression, & ce ne fut qu'en 1618. qu'en parut le premier volume sous ce titre ; *Jac. Aug. Thuani Historiarum sui temporis Libri XXX. de CXLIII. Editio quarta, auctior & emendatior.* Elle contient 26 livres, divisez de la même maniere que dans la petite Edition in 12°, excepté que le Liv. 7. commence ailleurs. A proprement parler c'étoit la 5. Edition ; mais il ne comptoit la premiere, que comme un Essai, où il s'étoit donné des libertez, qu'il reprima dans les suivantes. Du reste cette 5°. Edition n'eut point de suite, parce que l'Auteur étant mort, ses Ennemis se réveillerent & en empêcherent la continuation. Il promettoit dans le titre d'en donner 80. livres, de 143, que tout l'œuvre devoit contenir : c'est qu'il se proposoit d'aller jusqu'à la mort d'Henry IV. inclusivement, & de réservrer les 63. derniers livres pour d'autres temps & d'autres mœurs, comme il s'en exprimoit à Camden : & encore de ces 63, il n'en a paru que 58. dans l'Édition de Geneve, parce que sa dernière

maladie ne lui permit pas d'aller plus  
avant.

1617.  
Sa Mort.  
† Rigalt.  
in Vita P.  
Puteani.

Ainsi est ob nunc ip se illi fortia  
de Vion ilide quelle maniere son bon  
ami M. Rigault nous racconte sa den-  
niere fuit: Il s'élévait, dit-il, des tems si  
fertiles en mauvais Appréciateurs, qu'on  
ne vit jamais tant de jugemens si insensez,  
ni si iniques en bonne & en mauvaise part:  
ce qui déplut si fort à un homme comme  
lui, naturellement impatient contre la ma-  
lignité & la calomnie, qu'à peine enté  
dans sa vieillesse & jouissant encore de  
toutes ses forces de corps & d'esprit, sans  
être à charge à personne qu'à lui-même, il  
se joignit au chagrin qu'il avoit de tant de  
contradictions, & à la douleur qu'il eut de  
perdre son Espouse, un scirrié qui se forma  
dans l'estomac & qui ayant enfin degeneré  
en gangrène, l'emporta neuf mois après.  
Nos yeux furent les témoins de son état dé-  
plorable pendant sa maladie, & après sa  
mort nous n'avons trouvé d'autre consola-  
tion à ta perte que nous avions faites que  
le souvenir de sa chère présence & l'esti-  
mation du bien que nous avions perdu. Il  
laissoit 6. Enfans, grande esperance pour la  
conservation d'une famille si illustre; mais  
d'un âge entore tendre. Le Pere par son  
testament leur assignoit des Tuteurs d'âme,  
les en particulier qu'il s'adressoit à nous am-  
plement pour nous recommander l'éducation

de ses Fils, en nous laissant les maîtres de la publication de ses ouvrages : Ses Parents abdatus par la double perte qu'il venaient de faire, furent si bien secourus par les soins & la diligence de Pierre Du Puy, que cette affliction perdit beaucoup de son amer-tume : car il donna à ces Enfans les meilleurs Précépteurs & les Gouverneurs les plus sages ; il conserva la splendeur de la maison & il augmenta la Bibliothèque : Il fit encore plus, c'est qu'ayant loué la maison même du défunt, il y entra peu de tems après & succéda en quelque sorte à M. De Thou lui-même, y reçut comme auparavant les amis communs & dans la même chambre où on avoit accoutumé de les recevoir, ce qui leur en rappeloit agréablement le souvenir. C'est-là, où se rendoit souvent Thumeray de Boissise, le premier des Tuteurs, grand ami de Du Puy dès son enfance, pour régler avec lui les affaires de la tutèle, jusqu'à ce que François De Thou, l'aîné des Pupilles, eut achevées ses études. Le Passage est un peu long, mais l'exemple est remarquable & j'aurai mauvaïse idée de tout lecteur qui n'en sera pas touché. M. Rigault nous apprend encore dans cette pièce, que ce fut au même Du Puy que l'illustre Camden envoya en dépôt la seconde partie de ses Annales, qu'il n'osoit mettre au jour pendant

1617. pendant sa vie, depeur de s'attirer le ressentiment de celui qui n'avoit pas été trop content de la premiere ; & ce fait est confirmé par le témoignage du Dr. Gibson, à présent notre digne Evêque, dont M. Buckley a rapporté les propres paroles.

*Circons-  
tances de  
cette mort.*

POUR ce qui est des circonstances de sa dernière maladie, nous n'en savons point d'autres que celle qu'il nous apprend lui-même dans ce morceau de Poësie, qu'il composa peu de jours avant sa mort :

*Vigesimus praeteriit & centesimus  
Dies, reclini corpore ex quo in sellula  
Humili recumbo, sternor aut supra torum;  
Tandemque plane clinicus jaceo,  
Inter dolores languidum corpus trabens :  
Pejor priore semper & sequens fuit :  
Tentata, Tē monente, nequicquam omnia,  
Amice THUMERI, debeo cui vitam baētenuis.  
Asclepiadum cessit in vanum labor :  
Frustra rogatus & bonus Renealmius,  
Peculiaris abdita artis pandere ;  
Stertit profundū nocte dum crucior miser !  
Quid jam amplius moramur in terrestribus,  
Graviora morbo & experimur remedia ?  
Tentanda Coelo per pias preces via ;  
Nec vita tanti est, tandiu, ut vivas, mori !*

C'est

C'est à dire : Voici le cent-vingt-unieme jour que je me vois couché sur une chaise basse, ou étendu sur mon lit, sans pouvoir trouver de repos. . . . trainant mon corps languissant parmi les douleurs. Le jour qui suit a toujours été pire que celui qui l'a précédé. En vain, Mon cher Thumery, à qui je dois la vie jusqu'à présent, on a tenté, à ta priere, toutes sortes de remedes ; en vain tous les Asclepiades du Siècle se sont tourmentez autour de moi ; en vain on a appellé à mon secours l'cellent Renéaulme si bable à approfondir les secrets de son art. Il est venu auprès de moi, il a passé les nuits entieres à mes côtez & dans le tems que je souffrois le martyre, je l'entendois ronfler profondement. Pourquoи nous arrêter plus long-tems sur cette terre, où les remedes sont encore plus douloureux que le mal ? Tâchons de nous ouvrir un chemin vers le Ciel par la ferveur de nos prières : La vie est-elle si considerable, qu'il faille pour la prolonger, mourir à toute heure & à chaque instant ? Cet écrit est daté du 7. May, & il mourut 10. jours après.

Ce ne fut pourtant pas sans faire son Epître Epitapbe, dont je ne rapporterai que le sens : Ici j'attends en repos le son de la dernière trompette, lorsqu' elle commandera aux Ames de venir reprendre leurs corps

&amp;

1617. & qu'elle les rassemblera autour de leur Juge, pour recevoir leur sentence : Dès ma tendre jeunesse j' ai gardé la Foi, qui a été reçue par tout & de tout temps . . . j' ai adoré la Sainte Trinité d'un cœur sincère, & j' ai embrassé la Croix innocente, qui a expié les crimes des autres. L'amour de la vérité m' a toujours été plus sacrée que tous les avantages & les affections de la vie. Sans avoir jamais offensé personne ni de parole, ni de fait, j' ai enduré patiemment les injures de mes Ennemis : Pour vous, O PASSANT, qui que vous soyez, si la vérité vous est chere, si vous êtes susceptible de quelques sentimens de piété ou de tendresse, je vous conjure de m'épargner moi & les miens. Il semble que ce grand homme se doutât de ce qui arriveroit après sa mort, & ce n'est qu'avec douleur que je me rappelle ici le peu de eas qu'on a fait de cette priere. Car prémièrement son Fils ainé, qui courroit alors sa quinzième année, ayant fini ses études, & s'étant montré digne de sa naissance au tant par son esprit que par la noblesse de ses sentimens, il fit un tour en Angleterre, pour saluer le Roi Jaques, qui avoit été si peu content de la docilité de son Pere, qu'au rapport de Varillas & de M. Burnet, il déchargea sur le fils, tout à fait innocent de l'Histoire Universelle,

*Eloge de  
son Fils  
ainé.*

## Monsieur DE THOU.

312

1617

verselle, une bonne partie de sa colere : & le reproche en fut si aigre, à ce qu'on prétend, qu'il *en fut malade pendant trois mois*. C'est peut-être une ex-aggrégation de Varillas : mais M. Burnet Buckley convient du reproche & ajoute que si <sup>z</sup> lett. la sensibilité de François de Thou a été jusques-là, il faut qu'il ait eu le cœur bien rendu. Mais ce ne fut-là encore qu'un échec. Dans la patrie & sous l'empire de Richelieu, Cinq-Mars fut arrêté à Lyon en 1642. pour avoir formé avec le Duc d'Orléans, un complot contre le Cardinal, dont on prétendoit que de Thou avoit été *conscius*, sans l'avoir révélé : on l'arresta donc & on lui fit son procès, & il se trouva que pour avoir voulu sauver la tête de son ami, il perdit la sienne propre. Toute la France déplora le sort de cet illustre Citoyen, & blâma également & la dureté de Richelieu, qui s'obstina à le perdre, & la faiblesse du Prince, qui refusa de lui faire grâce. Pierre du Puy & Nicolas Rigault, qui vivoient encore & qui gémissoient de la Tyrannie du Cardinal, verserent des larmes amères sur le sort de leur pupille. Le premier entr'autres, qui le connoissoit à fond & qui l'aimoit autant pour ses vertus que pour la mémoire du défunt, entreprit sa défense, &

Rigault.

loc. cit.

& publia là-dessus, pour réhabiliter la mémoire de son Eleve, un Ecrit qui mérite bien d'être réimprimé : mais nous ne faurions nous y arrêter, parce que nous écrivons l'*Histoire du Père* & non pas celle du fils ; & nous n'en aurions pas tant dit, si l'épitaphe du premier n'avoit en quelque sorte renouvelé nos regrets sur la fin déplorable du second. Je trouve encore parmi les ouvrages de P. du Puy, une *Apologie de l'Histoire de M. De Thou.* Ces 2. pièces paroîtront dans l'Ed. de M. Buckley.

*Histoire de  
la 1. Ed.  
de Geneve.*

C'EST encore à cet habile Editeur que nous devons la véritable *Histoire de l'Edition de Geneve*, qui ne parut que trois ans après. Nous avons déjà dit, que les bigots ayant vu paroître le 1. volume de l'*Edition de Robert Etienne*, se souleverent & en arrêterent la continuation ; ce qui jeta les Editeurs, Du Puy & Rigault, dans un grand embarras. Ils étoient chargés par le testament du défunt, de lui succéder à cet égard, en procurant au public l'*Edition projetée*, & ils avoient trop d'honneur & de conscience, pour abandonner un dessein d'ailleurs si utile : cependant la prudence ne vouloit pas qu'ils s'exposassent trop, de peur de se perdre eux-mêmes

mêmes avec le dépôt qu'ils avoient en main. Ils prirent donc le parti de le mettre en sûreté & pour cet effet de l'envoyer en pays Protestant. Geneve fut choisi pour cela, aussi bien que pour le lieu de l'impression. Ainsi du consentement de *Michel de Lingelsheim*, Conseiller à la Chambre de Spire, on fit passer l'édition sous son nom, comme si avant mourir l'Auteur avoit pris la précaution de lui en envoyer la vraye copie, & c'est ainsi qu'on l'a cru communément jusqu'en 1728, qu'en parcourant un *Recueil de Lettres à Vossius* <sup>Epistolas</sup> <sub>Clar. Vir.</sub> publiée à Londres, M. Buckley y en trouva une de Lingelsheim à Grotius, <sup>ad Voss.</sup> <sub>1695. p.</sub> où il fut également surpris & réjoui de lire ces paroles : *Je vaudrois bien que vous pensassiez sérieusement à publier votre Histoire [celle des Pays-Bas, Grotii Annales] que vous ne sauriez nous refuser plus long-tems, ni à la posterité. Je vous dirai pour nouvelle, que celle de M. De Thou, avec la suite entière, est actuellement sous presse.* Les Exécuteurs, pour éviter l'envie, ont fait comme si la copie envoyée par l'Auteur en Allemagne depuis long-tems fut sortie nouvellement des mains du dépositaire. C'est à Geneve que l'impression s'en fait, & pour plus grande précaution on est convenu encore de différer

En effet, muler le + lieu. La lettre est du 25<sup>e</sup> dans la Juillet, 1618. Les tems s'accordent ; l'Édition de Robert Etienne, 1<sup>e</sup>. partie, parut au mois de May de cette année-là & c'est sans doute sur les difficultez de la continuation, qu'on prit le parti de faire passer le tout à Geneve. Que de précautions pour introduire la Vérité !

Ce qui la distingue des précédentes.

Du reste, c'est la première Edition complète qui ait paru de cette Histoire. Les Editions des Drouarts n'alloient que jusqu'au livre 80<sup>e</sup>, celle-ci va jusqu'au 138. Outre la *Préface*, qui étoit déjà dans l'Édition de Paris, on y voit quelques *Lettres*, sous le nom de M. Lingelheim & de M. Denaise, pour recommander l'ouvrage & le faire couler comme d'après la copie d'Allemagne. Il y a des *Sommaires* à la tête de chaque livre, qui sont d'une juste étendue & de main de maître, soit que l'Auteur de l'Histoire en soit le véritable pere, soit que ses Amis y ayent travaillé ; ce qui me paroit plus vraisemblable : cependant ils sont toujours énoncés avec beaucoup de précaution ; quelquefois on y supprime des choses qui sont réellement dans le texte ; d'autrefois on les adoucit ; & souvent il y a des traits dans le sommaire, qu'on chercheroit inutilément

utilement dans le cours du Livre. Enfin pour donner une juste idée de cette Edition, qui est en 5. voll. in folio, tous inégaux & qu'on peut relier en IV. il faut ajouter qu'elle contient les *Memoires de sa Vie, Commentarii de Vita sua,* en 6. livres, que les Editeurs ne manquerent pas de joindre à la bonne copie, selon l'intention du Testateur ; y comprise, comme de raison, sa dernière volonté. L'Edition entière parut en 1620, & fut reçue avidement par toute l'Europe. On la copia en Allemagne avec des additions, pour remplir les lacunes des Editions précédentes. En 1626. on en fit une seconde à Geneve, avec de nouvelles additions ; & c'est pour marquer toutes ces différences qu'on † publia en Hollande le *Thuanus Restitutus*, 1663. in qui est un Recueil des passages tronquez : livre nécessaire jusqu'à présent, quelle Edition que l'on ait ; mais qui deviendra bientôt inutile par la belle & savante Edition que M. Buckley prépare & qui est déjà si avancée.

Pour remplir le plan que je me suis prescrit, il ne me reste plus que de rapporter les jugemens qu'on a fait de la personne & de l'*Histoire de M. De Thou*, non pas dans toute l'étendue que je pourrois faire ; car pour cela il

*Jugemens  
divers sur  
M. De Thou  
& son His-  
toire.*

faudroit un gros volume, qui ne seroit  
*En France.* rempli que de répétitions. En France  
 le parti des Bigots se souleva contre lui,  
 & les Jésuites, comme on l'a vu, ne  
 l'épargnerent pas. Le P. Daniel, dans

\* *Histoire générale de France,* Tome I. sa Préface \* générale, qui est une bonne  
 pièce, n'en parle point, je ne sçai par  
 quel motif ; mais ce silence affecté ne  
 donne que plus d'éclat au mérite de  
 notre Auteur ; comme ce qui arriva aux  
 images de Brutus &c de Cassius, qui  
 pour n'être point vues en jour de cérémonie,

+ *Sed prae-fulgebant.* Il est vrai que dans le cours de son Histoire, ce Jésuite le cite quelquefois & que Brutus s'en plaint aussi, comme d'un Ecrivain eo ipso quod effigies eo-trop favorable aux Protestans : C'est là rum non grande raison du silence. Depuis peu visibantur néanmoins un Compilateur des faits du Tacit.

† *Mémoires pour l'Hist.* XVII. Siècle †, très-envenimé contre nous, en se plaignant de la confiance de au 17. Siècle. M. De Thou pour les Historiens Calvinistes, ne laisse pas d'avouer que l'Histoire du P. Daniel ne peut passer pour

la meilleure de France, que de celles que nous avons en François ; c'est reconnoître tacitement qu'il y en a une meilleure dans une autre langue : & qu'elle autre pourroit-elle être, que celle de M. De Thou ? Il semble qu'un aveu si enveloppé lui ait coûté cher. M. Le Vassor, qui

Qui avoit tant de goût pour les bonnes choses, étant parvenu à l'année mortuaire de notre Auteur, le caractérise par le titre de *dernier des Historiens François*, dans le sens que ce Brutus & ce Cassius, dont nous venons de parler, avoient été nommez sous l'Empire de † Tibère, † *Ultimi les derniers des Romains*. M. De Larey Romano-rum, Suet. in Tib. 61. lui donne de grands éloges, sur-tout dans sa Préface sur le règne d'Elizabeth, où il rend raison pourquoi il l'a plustôt suivi, sur les aventures de Marie Stuart, que son Contemporain & son Emule, Guillaume Camden, qui écrivoit sous le fils de cette Princesse; mais M. de Larey n'ayant pas vû toutes les pièces que nous avons rapportées de ces deux Écrivains, il ne lui étoit pas possible de justifier sa critique aussi clairement que nous l'avons fait. Je dis la même chose de M. Bayle, qui cite à chaque page M. De Thou, qui l'éxalte beaucoup pour le fond des choses & aussi pour la *majesté* du stile, jusques-là qu'il ne se hazarde jamais de le traduire. Dans son article de *Camden*, il y a une longue dissertation sur les rapports divers de ces 2. Historiens, au sujet de Marie Stuart, & il paroît que cet habile homme a approfondi cette affaire en homme pénétrant; mais il demeure toujours certain,

que le Roi Jaques prenoit la chose trop à cœur, pour souffrir que deux de ses sujets, *Cotton & Camden*, publiassent sous ses yeux la condamnation de sa Mere : quoi qu'indépendamment du Roi, ils eussent choisi l'opinion du tems, c'est à dire, un milieu entre les deux extrêmes. *D'Aubigné*, qui a écrit à sa maniere une *Histoire Universelle*, où il y a des choses si naïves, n'a fait que suivre, pour le reste, la narration de M. De Thou, qu'il a souvent mal entendue, mal copiée & presque toujours étranglée. *Gui Patin*, qui étoit si sincere, ne parle de M. De Thou & de ses *Annales* qu'avec respect ; & sur ce qu'on lui avoit dit quelque bien de celles du Président Gramond ; j'ai cette Histoire, répond-il, † qui est peu de chose & infiniment au dessous de celle du Président de Thou. Elle est remplie de fausses-  
tez & de flatteries indignes d'un homme d'<sup>e</sup>bonneur, &c. Cependant ce même Gramond, tout bigot & tout entêté qu'il étoit, jusqu'à representer Vanini comme un misérable, crime que nos beaux-esprits ne lui pardonneront peut-être qu'en l'autre siècle, ce Gramond a pourtant parlé de M. De Thou d'une maniere très-honorale, & peut-être plus sensible que beaucoup d'autres : En ce

<sup>†</sup> Voyez Bayle,  
Art. de Gramond.

temps-là, dit-il †, mourut M. De Thou, † Lib. 3.  
 Président au Parlement de Paris, person- Hist.  
 nage illustre par sa naissance & auquel peu  
 de personnes peuvent être comparées, soit  
 qu'on ait égard à son érudition, ou à son  
 expérience dans les affaires du Monde. Dès  
 son enfance, il fit profession des Sciences  
 & des Arts libéraux & eut un amour ex-  
 trême pour les gens de lettres & pour le  
 bien public, comme il paraît par l'Histoire  
 qu'il a écrite avec beaucoup d'exactitude  
 . . . & qui lui a mérité les remerciemens &  
 les louanges des Etrangers . . . Mais ce grand  
 homme n'a pas besoin d'être loué par les  
 autres, puisqu'il a fait lui-même son éloge  
 & par les actions de sa vie (ses Mémoires)  
 & par les Livres qu'il a publiés. Ses ex-  
 pressions sont pures, son style disté; mais il  
 est quelquefois un peu diffus dans ses nar-  
 rations, &c. Au reste, parce que ce grand  
 Politique défendit avec chaleur les privi-  
 lèges de l'Eglise Gallicane & l'autorité des  
 puissances souveraines, il se rendit suspect à  
 la Cour de Rome. Mais ce soupçon [il  
 n'ose pas dire, cette condamnation] étoit  
 entièrement injuste; & pour faire voir  
 qu'il étoit mal fondé, on n'a qu'à confiden-  
 cer, que non seulement il passa toute sa vie  
 dans la Communion de l'Egl. Catb. Ro-  
 maine, donnant de grands exemples de tou-  
 tes sortes de vertus Chrétiennes, mais encore

que dans son testament il déclara qu'il faitoit profession de la Religion Orthodoxe. Rien n'est plus ingénuy, & assurément il faudroit être bien injuste pour en demander davantage du Président Graramond. Les Freres de Sainte Marthe, Baillier & Moreri se sont distinguéz dans les tonanges qu'ils ont données à notre Historien: je ne rapporterai que quelques lambeaux du dernier, parce qu'ils contiennent de nouveaux faits. Le dernier des Fils de Christophe est JACQUES AUGUSTE DE THOU, dont ses contemporains ent admiré le savoir, la probité & la sagesse dans les fonctions de sa charge de Président à Mortier, & dont la posterité admirera le savoir & la bonne-foi dans les ouvrages qu'il nous a laissé. Ce grand homme . . . . . après la journée des barricades, suivit le Roi Henry III. qui l'envoya avec le Sieur de Schomberg en Allemagne; d'où il passa à Venise, où il reçut la nouvelle de la mort de ce Prince. C'est ce qui l'obligea à revenir en France auprès d'Henry IV. lequel charmé de son savoir & de son intégrité, lui faisoit souvent l'honneur de l'appeler dans le Conseil. Il l'employa en des négociations importantes . . . . Durant la régence de la Reine Marie de Médicis, notre sage Magistrat fut un des Directeurs généraux des Finances, Député

à la Conférence de Loudun & employé dans d'autres affaires. Il s'en acquitta toujours avec une prudence qui le rendit le **CATON DE SON SIECLE, & L'ORNEMENT DE LA FRANCE.** Le Roi le commis aussi avec † le Cardinal du Perron, † ou plus tôt avec Renaud de Beaulne, Arch. de B. pour trouver les moyens de réformer l'Université de Paris & de travailler à la construction du Collège Royal, qui fut commencé par ses soins. L'an 1601, il fut élu Pere Temporel de l'Ordre de S. François dans tout le Royaume de France : ce fut alors qu'il eut le soin de faire continuer la nef de l'Eglise des Cordeliers de Paris. Mais ces emplois si ordinaires & si attachans ne l'empêcherent pas de travailler dans le particulier à l'avantage de la posterité : car il composa l'Histoire de son temps depuis l'an 1543 jusqu'à l'an 1608. en **CXXXVIII. Livres**, qui est un ouvrage, par son sujet & par son éloquence, comparable à ceux des Anciens. Il eut de sa seconde femme 3 fils & 3 filles, dont le dernier **JAQUES AUGUSTE DE THOU**, Président à la chambre des Enquêtes, est le seul qui a laissé postérité. [C'est apparemment le Pere ou l'ayeul de Monsieur L'Abbé de Thou, encore aujourd'hui plein de vie, & d'un caractère à ne démentir en aucun sens ses illustres Ancêtres.] C'est lui qui fut élevé à S. André des Arcs

le magnifique monument & les inscriptions qu'on y voit à la mémoire de son Pere. Les deux autres fils de ce grand homme sont ACHILLE AUGUSTE DE THOU, conseiller au Parlement de Bretagne, & mort sans alliance en 1635, & FRANÇOIS AUGUSTE DE THOU, l'ainé de tous, Conseiller du Roi en ses Conseils d'Etat & privé, & Maître des requêtes. C'est celui dont nous avons déjà parlé.

Mais personne entre les François n'a rendu plus de justice à notre Auteur, que M. Perrault de l'Academie Françoise, dans ses Hommes illustres du dernier Siècle. Voici les principaux traits dont il le dépeint : Celui dont nous faisons l'éloge avoit recueilli comme par droit de succession toutes les bonnes qualitez de ses Ancêtres, la droiture de l'ame, l'amour de la justice & tout ce qui forme une probité consummée, le courage, la sagesse & la science ; il sembloit même qu'il ne les eut reçues qu'à condition de les porter à un plus haut degre de perfection ; tant il prit de peine à se rendre un des premiers hommes de son siècle . . . Après s'être enrichi de la connoissance des lettres humaines & de la Jurisprudence, il voyagea en Italie, en Flandres & en Allemagne, où il s'instruisit à fond des mœurs, des coutumes, des intérêts des Princes & de la Géographie

phie de tous ces pays differents : études qui lui servirent merveilleusement, non seulement pour toutes les grandes négociations où il fut employé, mais pour mettre à fin aussi glorieusement & aussi utilement qu'il le fit ensuite, l'admirable HISTOIRE qu'il nous a laissée... Lorsqu'il étoit à Venise [dans son dernier voyage d'Italie] & qu'il y eut appris la mort malheureuse du Roi, il revint aussitôt trouver Henry IV. qui le reçut avec toutes les marques d'estime & de bienveillance imaginables & qui l'admit dans tous ses conseils les plus secrets : & comme un des principaux talens de ce grand homme étoit de manier les esprits par la force de son éloquence naturelle & acquise & de les tourner comme il lui plaisoit, sa Majesté s'en servit en plusieurs affaires très-importantes... Il lui donna la charge de Garde de sa Bibliothèque, vacante par la mort d'Amiot... cette illustre Bibliothèque, la plus belle du Monde, après celle du Vatican, ne tomba pas en de moins dignes mains & n'en reçut pas moins d'bonneur qu'elle lui en fit : elle devint plus que jamais le réduit de ce qu'il y avoit de plus savans hommes & de plus vertueux parmi les gens de lettres, & ça étoit particulièrement sous sa conduite qu'elle s'est rendue recommandable, tant par les hommes vivans, qui y conféroient de toutes sortes de sciences,

sciences, que par les Auteurs morts qu'on y alloit consulter . . . Dans les finances, sa suffisance & son intégrité ne parurent pas moins que dans l'exercice de ses charges de judicature. Ces Differens emplois, capables d'occuper toute l'attention des plus habiles, ne l'empêcherent pas de trouver du tems pour composer le plus grand corps d'*Histoire* que nous ayons, contenant dans 138. Livres tout ce qui s'est passé, non seulement dans toute la France, mais dans toute l'Europe depuis l'année 1543, jusques en l'année 1608. [exclusivement s'entend] avec une exactitude & une fidélité, qui n'a gueres d'exemples. Il n'a jamais ni déguisé, ni supprimé la vérité: noble & généreuse hardiesse, dont il a été loué de tous les grands hommes de son temps, & particulièrement de Papyre Maffon, qui disoit, Qu'il n'étoit pas possible qu'un Historien, qui n'est pas sincere, allât loin dans la posterité. Cet Ouvrage est digne des Anciens, & peut-être surpasseroit-il une grande partie de ce que les anciens Romains nous ont laissé en fait d'*Histoire*, s'il n'avoit pas trop affecté de leur ressembler. Car cette affectation de bien parler leur langue a été si loin, qu'elle lui a fait défigurer tous les noms propres des Hommes, des villes, des pays & des choses dont il parle, en les traduisant en Latin d'une maniere

maniere si étrange, qu'il a falu ajouter un Dictionnaire à la fin de son *Histoire*, où il s'ex-  
touz ces noms propres . . . sont retraduits prime mal:  
en François: secours non seulement utile, la Dictio-  
naire a  
mais nécessaire à ceux qui veulent avoir perdu in  
une parfaite intelligence de son Livre. Je 4°. en  
dirai ici en passant que M. De Thou, 1636.  
ayant résolu d'écrire son *Histoire* en Latin, soit qu'il écrivit mieux en cette  
langue qu'en François, ou qu'il voulut  
rendre son ouvrage plus durable, ou du  
moins se couvrir de cette espèce de gaze  
pour le peuple, ne pouvoit gueres se  
passer d'en latinizer les noms propres,  
à moins que de mêler les terminaisons  
de plusieurs langues avec la Latine; ce  
qui auroit produit un effet des plus de-  
sagréables; mais il auroit pu & il au-  
roit dû marquer à la marge les noms  
François ou étrangers les plus difficiles  
à deviner sous ce nouvel habit; & de  
cette maniere il auroit épargné à M<sup>r</sup>.  
Du Puy le travail pénible & dégoutant  
de composer un Dictionnaire de noms  
propres, dans lequel il est resté encore  
bien des défectuosités. On y peut sup-  
pléer en quelque sorte par le traduction  
de l'*Histoire* même, de la façon du Sieur  
Du Ryer, laquelle parut en 3. volumes  
in folio vers le milieu du dernier siècle;  
mais outre qu'il y a de nouvelles fautes,  
qui

qui ne sont pas dans l'*Index* de M<sup>me</sup>. Du Puy, cette Edition est tronquée de la *Préface*, & ne va que jusqu'à la fin du règne de Charles IX. c'est à dire, jusqu'au Livre 57. ce qui ne fait pas la moitié de l'œuvre.

*En Italie.* Les autres nations de l'Europe n'ont pas fait moins de cas de l'*Histoire* de M. De Thou : à ROME elle fut persécutée par bigoterie & par vengeance, & condannée par façon & par grimace ; mais cela n'empêcha pas, qu'elle n'y fut honorée, dit le Cardinal du Perron, autant & plus qu'en aucun autre lieu de l'Europe : l'élite des Cardinaux, qui avoient l'esprit élevé par dessus la portée ordinaire des Hommes, ne se pouvoient laisser de la louer & celebrer, & de la mettre au premier rang après Salluste & Tacite : & qu'on ne dise point que c'étoit alors par l'attrait de la nouveauté, car la réputation de cette *Histoire* est toujours allée en augmentant, comme on en peut juger par l'éloge qu'en a fait, il n'y a pas encore si long temps,

+ Lorenzo Crasso un + Italien de mérite dans le caractère qu'il a donné de notre Auteur. Elle est remplie, dit-il, d'une si grande diversité d'évenemens, qui sont rapportez avec beaucoup de liberté & écrite de telle sorte, qu'elle passe dans l'esprit des plus judicieux pour

pour un des meilleurs ouvrages de ce siècle & qui a mérité que ses partisans lui donnent le titre de grand Historien de la France, . . . Il ajoute que cette Histoire, quoi qu'elle ne soit pas du goût de toutes sortes de Princes, est digne d'être luë par les plus excellens esprits & qu'elle lui a mérité une gloire immortelle. Après un aveu si authentique, permettons à un auteur qui est sous la férule du S. Siège d'ajouter, comme il a fait, que si cet ouvrage n'a pas plu à toute sorte de souverains, c'est ou parce qu'il a suivi sa passion pour la France, ou qu'il a jugé avec trop de liberté des actions d'autrui, ou enfin qu'il a entrepris sur la juridiction des autres. Il ne faut pas être bien fin pour entendre ce langage. Il finit par ces paroles : Quelques uns ont cru [Entr'autres quelques Jésuites & les Inquisiteurs Romains] qu'il s'étoit éloigné de la Religion Catholique ; mais à cet égard il n'a manqué d'Apologistes ni pendant sa vie, ni après sa mort. Il mourut en 1616, [il se trompe d'un an] mais sa réputation ne mourra jamais.

EN Espagne on a inseré M. De Thou En Eſ- & ſon ouvrage dans l'Indice Expurga-pague-toire ; mais chacun feait assez que c'eſt une place d'honneur pour un livre, & d'ailleurs on n'a qu'à parcourir legere-  
ment

† Le Liv.  
1. de  
l'Hist. de  
M. De  
Thou.

ment l'Indroction † qui est à la tête, pour s'appercevoir aussi-tôt des raisons qui ont pu porter le S. Office à lui infliger cette prétendue flétrissure : Notre Auteur n'ayant épargné les Espagnols, ni du côté de la bravoure, ni du côté de leurs Conquêtes en Orient & en Occident, ni du côté de la Religion, & de leur maniere de l'établir par le fer & par le feu ; il n'est pas merveilleux qu'ils ayent cherché à s'en vanger du côté de l'Orthodoxie.

*En Alle-  
magne.*

EN Allemagne & dans les pays du Nord, M. De Thou a trouvé autant d'admirateurs que de lecteurs, & il paroît assez par tant d'Editions qui s'y sont faites en grand & en petit de cette excellente Histoire, aussi bien que par les souscriptions que M. Buckley y a trouvées jusques à la Cour & dans la Bibliothèque même du présent Empereur, qu'on y fait plus de fond sur le mérite intrinsèque de l'ouvrage, que sur la condamnation de Rome ou de Madrid.

*En Hol-  
lande.*

J'APPREND qu'en Hollande on en prépare une Traduction, qui sera apparemment mieux reçue, que celle dont on nous menace à Paris, & qui paroîtra selon les dernières nouvelles dans moins d'un an. Je souhaite qu'elle ne soit point tronquée, comme la précédente, parce

parce que si malheureusement elle l'étoit,  
je connois quelqu'un qui se feroit un  
plaisir & un devoir d'en indiquer les la-  
cunes.

Mais de toutes les Nations, il n'y en *En Angle-*  
a point qui ait rendu plus de justice à *terre*.  
la mémoire de M. De Thou & au mé-  
rite de ses Ouvrages que la Nation Ang-  
loise. C'est ce qu'on a vu dans le cours  
de cette *Vie*. Dès que le Roi Jaques en  
eut parcouru le premier Tome, il en  
fut frappé & conclut que l'Auteur n'é-  
toit point au dessous des Anciens les  
plus estiméz, ni même de Tacite, dont  
on à tant vanté le sublime & la péné-  
tration. Camden, la meilleure tête qu'il  
y eut alors dans son pays & peut-être  
dans la Rép. de lettres, en eut une si  
haute idée dès la 1<sup>e</sup>. partie, qu'il la ju-  
gea digne d'un Supplément de sa façon  
pour les affaires d'Angleterre : de sorte  
que si nous avons aujourd'hui un *Cam-*  
*den*, c'est qu'auparavant nous avons eu  
un *De Thou*. Ecouteons le parler lui-  
même dans la Préface de ses Annales :

*In his concinnandis, limandis, & perpoli-  
endis omne subcisivae industriae curriculum  
conficeret, atque supremis tabulis, amplis-  
fimo Viro Jacobo Augusto Thuanio, QUI  
HISTORIAM SUI TEMPORIS SUMMA FI-  
DEI ET MODESTIAE LAUDE INCHOAVIT,*

*l gare*

*legare destinavi: ne, quod exteri solent,  
ille mibi cum primis carus, in rebus nostris  
tanquam bespes in Rep. aliena peregrina-  
retur.* On a vu ci-dessus par la lettre  
du Chevalier R. Winhood le cas qu'on  
faisoit ici de M. De Thou, même avant  
la publication de son Histoire, puisque,  
pour épargner à la Reine Elizabeth quel-  
que trait désagréable sur l'affaire du  
Comte d'Essex, on jugea qu'il faloit *le  
prévenir, en lui offrant des mémoires ori-  
ginaux sur cette tragique avantage.* La  
colere même du Roi Jaques contre le  
Pere & le Fils, au sujet de Marie Stuart,  
est une preuve manifeste de l'estime  
qu'il auroit continué de faire de notre  
Auteur, s'il avoit voulu insérer dans  
son livre une entiere justification de sa  
Mere. On ne se fâche point ainsi con-  
tre un Historien de bas étage, dont le  
public est bientôt vengé. Les Romans  
de Sanders, de Varillas & de Maim-  
bourg n'offensent personne : leur répu-  
tation diminuë tous les jours, & celle  
de M. De Thou s'accroît de siècle en  
siècle. On l'a lu & admiré pendant sa  
vie, on l'a chéri après sa mort & au-  
jourdhui plus que jamais il va être en-  
tre les mains de tout le Monde. De-  
puis peu, il est vrai, il s'est élevé quel-  
ques partisans de *Maria*, qui ont ramassé  
diverses

diverses pièces pour & contre, & parée  
que M<sup>r</sup> De Thou, loin de la faveur du  
Roi Jacques, b<sup>a</sup>uté parler selon ses ha-  
mieres de cette malheureuse Princesse &  
n<sup>t</sup> admettre que peu des modifications  
qu'on lui envoioit (*sed recte sane cum  
judicio*, dit Camden lui-même) on l'a  
pris à partie & l'on s'est cru en droit,  
en lui donnant quelques éloges, & de le  
déprimer au dessous de l'Annaliste Ang-  
lois & cela *minus ab oxam*. & comme si  
les comparaisons entre deux Genies du  
premier ordre étoient fort faciles. Je  
me garderai bien de les imiter en cela,  
j'ai trop bien appris que de semblables  
Héros ne doivent être jugez que par  
leurs Pairs.

S'IL étoit permis à quelqu'un de pro-  
noncer sur ce sujet, ce seroit plutôt à <sup>Jugement  
de Mylord</sup>  
ceux qui, ayant joint l'éducation à la  
naissance, & l'étudition la plus choisie  
& la plus délicate au traçement des af-  
faires, se sont mis en état de juger du  
mérite des hommes & de leurs ouvrages.  
A ce portrait on reconnoîtra aisément  
l'illustre Seigneur, qui a bien voulu  
gratifier le public de son opinion sur  
le Caractere de ce grand homme. Que  
les Fontenelles ne viennent donc plus  
nous dire, que nous n'approvions ici que  
la fruict de notre terroir. Voici au moins

une gloire toute nouvelle : Un Historien François, qui a trouvé un Panégyriste parmi les Pairs de la Grande Bretagne !

*O si me tanto Superi praecone bearent !  
Per Superos cuperem protinus ipse mori.*

De Thou est un Historien du premier rang par rapport à l'étendue & à la dignité de son sujet, qu'il a traité d'un style & avec tous les ornemens les plus convenables à l'Histoire. Jamais Ecrivain ne fit tant d'honneur à sa patrie. Il a défendu en toute occasion les droits de la France & a fourni à ses Compatriotes de solides argumens pour les maintenir. Il a aussi exposé les droits de la Maison de Bourbon dans le plus beau jour. Cependant tels ont été les temps où il a vécu, que les Courtisans de Paris n'ont point rougi de l'avoir sacrifié au ressentiment de la Cour de Rome, avec cette aggravation particulière, que son propre Héros Henry IV. peu ferme dans sa défense, a souffert que ce savant François, plein de candeur & de générosité, que ce Sujet des plus fidèles, que cet utile Ami ait été insulté par des Prêtres & des Bigots, qui avoient voulu, s'ils avoient pu, supprimer cet ouvrage immortel ; & c'est ici où il faut avouer que

que ce Prince ne montra pas cette grandeur d'ame qui lui étoit ordinaire, ou plusfort qu'il s'oublia, en abandonnant un homme qu'il aimoit & qu'il estimoit & à qui il dovoit beaucoup, à l'iniquité de certaines gens pour qui il n'avoit lui-même que du mépris. Quiconque lira cette Histoire avec attention, trouvera que De Thou se rend justice & qu'il parle véritablement, quand il dit qu'il a été plus porté à éviter les honneurs de Cour qu'à les rechercher, & qu'il a toujours placé toute sa dignité & sa sûreté dans une bonne conscience. Quoique l'ouvrage soit long, considéré en gros, il ne l'est pourtant pas, si on l'envisage dans ses parties respectives. Il promene son lecteur par toute la Terre, est fort agréable dans tout ce qu'il écrit, & dans sa plus grande partie très-instructif. Il ne faut pas s'attendre qu'il soit aussi exact dans ce qu'il dit des Pays étrangers, que dans ce qu'il rapporte du sien propre : le principal mérite de son ouvrage consiste dans ce qu'il nous apprend des Cours de Rome, de France & d'Espagne : & lorsqu'il traite de ce qui s'est passé dans ces Cours on peut le compter pour un Historien original. On y trouve diverses choses curieuses touchant l'Allemagne ; mais comme elles sont empruntées d'autres Ecrivains, il n'a pas l'avantage d'être original à cet égard

égard, & avec tout cela sa copie, si je l'ose  
 ainsi nommer, passe infiniment en beauté.  
 Et en ornemans tous ses originaux. Il y  
 a aussi quelques traits qui ne sont pas moins  
 curieux concernant quelques Goures d'Italie.  
 Et c'est en vain qu'on les chercheroit ailleurs,  
 au moins pour quelques uns. Pour  
 ce qui est des Pays Bas & de la guerre  
 d'Espagne, il nous en donne le détail la  
 plus sûr & le plus complet que nous en  
 ayons, dès le commencement des troubles  
 jusqu'à la trêve commencée en 1607. La  
 grande Révolution de Portugal, après la  
 mort de Don Sébastien, y est admirablement  
 décrite à l'année 1579. Pour ce qui est  
 des affaires de la Perte & de celles des  
 Chériffs en Afrique, il surpasso tous ceux  
 qui en ont traité, & il semble que touché  
 de la nouveauté des faits & des accidents  
 surprenans qu'il y rencontrera, il se soit fait  
 un délice de s'y arrêter. Il fait des ex-  
 cursions jusqu'en Amerique, aussi bien que  
 dans les pays les plus éloignez de l'Orient.  
 Il nous rend trèsbon compte de la Pologne,  
 de la Hongrie, de la Transylvanie & de  
 la Valachie & des affaires de la Majesté  
 d'Autriche avec ces Etats. Il nous en dit  
 assez de la Moscovie, de la Suède & du  
 Danemark, de la Prusse & de la Lituanie,  
 & sur tous ces articles il est extrêmement  
 agréable. A l'égard de l'Angleterre, il  
 faut

faut avouer qu'il n'est pas toujours exact,  
mais quelques méprises sur la partie légale  
de notre Constitution & sur les matières de  
judicature, sont très-excuseables dans un E-  
tranger. Il rend justice à la Nation sur de  
grands points, & le règne d'Elizabeth ne  
paraît nulle part dans un plus grand uni  
plus véritable lustre que dans son Histoire.  
Pour l'Ecosse, il suit Buchanan en grande  
partie, au moins jusqu'où va cet Auteur,  
& on peut dire que le Copiste ajoute du  
poids à l'Original. Ceux qui censurent un  
ouvrage de cette étendue & de cette im-  
portance sur de petites inexactitudes à l'E-  
gard des pays étrangers, font bien voir le  
peu d'expérience qu'ils ont dans les affaires  
publiques, en s'imaginant qu'il pouvoit ob-  
tenir des mémoires fort exacts des autres  
pays de l'Europe touchant leur état Inté-  
rieur & ce qui n'avoit rapport qu'à eux-  
mêmes. Il y avoit bien peu de gens qui  
pussent lui donner de tels mémoires de leur  
pays. & chacun seait assez, que les plus  
attentifs & les plus judicieux n'y sont que  
trop souvent trompés. Quelque affaire  
qu'ayent été respectivement les diverses  
Cours de l'Europe, avec celle de France,  
elle y est brâvement rapportée, & la va-  
rité de tant de sujets, qui s'y succèdent  
les uns aux autres, en rend la lecture des  
plus agréables & des plus délassantes : mais  
après

après tout, le premier mérite & la plus grande utilité de son Histoire consiste dans ses relations touchant les Cours de Rome, de France, & d'Espagne, qui dans ce tems-là donnoient la naissance aux principales affaires du Monde entier.

Dans ce grand ouvrage sont contenues diverses sortes d'Histoire, toutes distinctes des objets principaux : comme, par exemple celle du progrès des Sciences & de la Littérature, qui s'y trouve inserée & comme tissuée avec un art & un travail surprenant, dans les caractères qu'il nous donne d'environ 400. Personnages, qui durant l'espace de son Histoire, se sont fait estimer par leurs travaux en diverses parties du Monde ; & à cet égard son humanité y paraît jusques dans ses censures, qui ne sont jamais trop sévères : mais comme il relève les fautes doucement, il donne aussi de justes louanges à quiconque les mérite, sans distinction de langue ou de Religion ; & c'est ce qui lui attira toute la colere de la Cour de Rome. Son ouvrage y fut censuré, comme si ç'eut été la composition d'un Hérétique. Cependant cette même cour eut l'avantage de voir vivre & mourir de Thou dans sa communion, & ses Emissaires ont prétendu, que son ouvrage posthume, ou la Continuation de son Histoire depuis le liv. 80. devoit être suspecté : mais outre que cette conti-

continuation prouve d'elle-même son authenticité, tant par le style, que par cette inimitable liberté d'esprit qui y règne, tout à fait conforme à ce qu'il publia lui-même pendant sa vie & sous son propre nom ; on peut ajouter que M. Buckley nous a donné des preuves convaincantes que l'Édition de Lingelsheim est la vraye **COPIE TOUTE + PRÊTE**, dont il est parlé dans l'**Édition son Testament.**

La symmetrie, ou plutot la contexture de l'œuvre entier ne sauroit être assez admirée ; & le tout est si riche en matériaux, que si on le rompoit en diverses parties, toutes rangées sous leurs chefs respectifs, on en feroit plusieurs Histoires excellentes, qui seroient toutes pleines & concises & par conséquent recherchées avec avidité par le general des Letteurs : au lieu qu'en les prenant ensemble, cinq volumes in folio & en Latin, pour l'espace d'environ 60 années seulement, on s'en effraye & plusieurs se détournent d'une si bonne lecture : mais la nouvelle Édition diminuera cette crainte par des sections convenables ; d'où il paroitra, que presque partout, après une demi-heure de lecture, on trouvera une pause naturelle, où l'on pourra reprendre haleine.

Il y a autour d'un Siècle qu'on n'a publiée aucune Édition de cette Histoire ;

Et comme il y en a peu de belles, & pas une seule qui puisse se soutenir séparément, nous sommes très-redevables à M. Buckley d'avoir entrepris à si grands frais un ouvrage si utile, qui fera quelque honneur à l'Angleterre, lorsqu'il paroîtra & aussi rendra justice à un des meilleurs Historiens & des plus grands Avocats de la Liberté, qui ait jamais écrit.

J'ACQUIESCE de tout mon cœur à ce jugement & en attendant que les Curieux voyent paroître cette belle & savante Edition, qui effacera toutes les autres, j'invite tout le Monde, à parcourir avec moi dans une langue plus connue & moins fatigante, les principaux événemens, qui y sont renfermés & qui les conduiront avec plaisir jusqu'à la fin d'un siècle si mémorable :

— longa est materia, longae  
Ambages ; sed summa sequar fastigia rerum.

**CATALOGUE des Ouvrages de  
Monsieur DE THOU.**

- D**escription de Maillé-Laval & des environs, en vers Latins. p. 57 1580.
- H**ieracosophium, sive de re Accipitaria, Libri duo. Burdig. apud Sim. Millangum. Le 3. Chant ne fut composé que l'année suivante, & le tout impr. à Paris, 1599.
- E**legie Latine sur la mort d'Anne de Thou, femme du Chancelier de Chiverny. p. 95 1584.
- P**araphrases Latines sur Job, sur les Lamentations, l'Ecclesiaste, les 6 premiers petits Prophètes. p. 104 --- 155. 1589—
- P**arabata Vinctus. Le Démon enchainé 1592.
- S**tatuta Academiae Parisiensis. p. 191 1600.
- J**ac. Aug. Thuani Historiarum sui temp. pars prima, apud Patiss. folio; avec d'autres Ed. de Paris. p. 198, 218 1604.
- J**ac. Aug. Thuani Historiarum sui temp. Libri XXX. de CXLIII. Ed. quarta, auctior & emendatior: apud Rob. Steph. Patif. folio, 1618. Pars 1. tantum. 1618.
- H**ist. Viri Jac. Aug. Thuani Historiarum sui Temp. ab anno 1543. usque ad annum 1607. Libri CXXXVIII. Accedunt Commentariorum de vita sua Libri VI. hactenus inediti. Aurelianæ, ou Genève, apud Petr. de la Rouiere, folio, cinq. vol. C'est la 1. Ed. de Geneve. 1620.
- S**econde Ed. de Geneve, augmentée. 1630.
- L**'Edition de Londres, sous presse. 1730.

SOMMAIRE de la Vie de  
M. De Thou.

<i>Sa Naissance &amp; ses Etudes.</i>	P. I
<i>Eloge de Cujas &amp; de Jos. Scaliger.</i>	13
<i>Le Baron des Adrets.</i>	16
<i>Le Massacre de la S. Barthélémi.</i>	17
<i>Il va en Italie avec Paul de Foix.</i>	19
<i>Arrivée à Rome : Discours notable du Cardinal</i>	
<i>Santa Cruce sur les longueurs de cette Cour.</i>	33
<i>Retour de l' Ambassade à Lyon.</i>	40
<i>Est fait Conseiller au Parlement.</i>	45
<i>Voyage en Allemagne.</i>	47
<i>Son retour à Paris ; Maillé-Laval.</i>	57
<i>Il parcourt la Normandie.</i>	58
<i>Nommé Commissaire pour les Grands jours, en</i>	
<i>Guienne.</i>	59
<i>Naïveté de la Hilliere à Bayonne.</i>	71
<i>Son Pere le rappelle à Paris.</i>	72
<i>Mort de Christophe De Thou.</i>	88
<i>Son fils le trouve enterré en arrivant.</i>	90
<i>Cenjure d' Henry III. &amp; de sa Mere.</i>	91
<i>Caractere du Chancelier de Birague &amp; de sa fille.</i>	93
<i>Caractere de R. de Beaulne, Arch. de Bourges,</i>	
<i>avec des remarques sur son Oraif. fun. de</i>	
<i>Marie Stuart.</i>	95
<i>M. De Thou est fait Maître des Requêtes.</i>	104
<i>Vertus anonymes de M. De Thou.</i>	107
<i>Est nommé Président à mortier.</i>	109
<i>Son 1<sup>er</sup>. mariage : mort de sa Mere.</i>	110
<i>Barricades ; le Roi sort de Paris.</i>	112
<i>Conseil du Roi sur la Flotte invincible.</i>	116
<i>Etats de Blois : Opinion de Montaigne.</i>	121
<i>Origine des Carrofes à Paris.</i>	125
<i>Mort du Duc de Guise : serpent à 2 têtes.</i>	127
<i>Dangers de M. De Thou.</i>	130
<i>Accompagné Schomberg dans son Ambass.</i>	136
<i>Monfort :</i>	

<i>Monsfort: Mande: Evêque du lieu &amp; ses paroisseurs ordinaires.</i>	136
<i>Ils tournent du côté d' Italie.</i>	140
<i>Merindol, éloge de ses habitans.</i>	141
<i>De Thou retourne en France.</i>	144
<i>Chateau-Vilain : éloge de Diacetti.</i>	146
<i>Châlons : mort du Comte de Grand-pré.</i>	147
<i>Eloge de Pierre Pichereau.</i>	148
<i>Du Duc de Montbazon &amp; du C. de Ronsard.</i>	149
<i>De Thou arrive à Chateaudun, où il salut le Roi, le conseil qu'il lui donne.</i>	150
<i>Réponse notable de Henry IV.</i>	151
<i>Tiers parti : revocation des Édits de la Ligue.</i>	157
<i>Le Roi blessé à Aumale, sa réponse au reproche du Due de Parme.</i>	159
<i>Sa modération envers Grillon.</i>	160
<i>Zèle de M. De Thou pour l'Etat.</i>	162
<i>Exil des Jésuites : éloge de leur Provincial.</i>	167
<i>Histoire abrégée de l'Edit de Nantes.</i>	171
<i>Badinage sur la maison de Rabelais.</i>	175
<i>On propose au Conseil la publication du Concile de Trente : De Thou s'y oppose.</i>	183
<i>Le Roi se désiste de la publication.</i>	188
<i>De Thou perd son Epouse.</i>	192
<i>P. Du Puy &amp; N. Rigault amis de l'Auteur : agréments de leur amitié.</i>	194
<i>Témoignage de Winhood pour De Thou.</i>	196
<i>N se remarie avantageusement.</i>	197
<i>Publie la 1. partie de son Histoire.</i>	198
<i>Comment elle fut reçue du Roi.</i>	205
<i>Il l'envoie au Roi d'Angleterre avec une lettre.</i>	208
<i>Réponse du Roi Jaques.</i>	211
<i>Son Histoire déferée à Rome.</i>	213
<i>Passe condamnation sur quelq. articles.</i>	215
<i>Se justifie sur les élog. des Aut. Protessants.</i>	216
<i>2<sup>e</sup> Edition de son Histoire.</i>	218
<i>La Dédiacion est blâmee à Rome.</i>	220
<i>Ce qu'en pensoit Bellarmino.</i>	221
<i>Pourquoi Villeroi lui donnaient contraire.</i>	223
	224

<i>Sa lettre à M. De Bethune.</i>	224
<i>Ecrit de Camden sur les affaires d'Écosse.</i>	225
<i>Son Eloge d'Elizabeth Reine d'Angleterre.</i>	227
<i>Réponse de Camden.</i>	228
<i>3<sup>e</sup> Edition de son Histoire.</i>	229
Pourquois elle n'a point de fauteuils.	230
<i>Censure de l'Editeur Allemant.</i>	231
<i>Réponse notable de son Editeur.</i>	232
<i>M. De Thou en profite pour l'avoir.</i>	233
<i>Sa Justice évidente contre Rome.</i>	234
<i>Lettre du Gard: Du Pausan à M. De Thou.</i>	241
<i>Sa réponse à sa lettre à M. De Puy.</i>	244
<i>Replique de M. De Thou à Camden.</i>	246
<i>Projet de Camden à Rudec pour son Hist.</i>	251
<i>Autre lettre de M. De Thou à Camden.</i>	256
<i>Son Histoire condamnée à Rome &amp; à Espagne.</i>	259
Admirée en Angl. par le Roi Jaques I.	262
Qui s'en plaint au sujet des affaires d'Écosse.	264
Réponse à ses plaintes par M. De Thou.	267
Réflexion sur le manuscrit de cette Histoire.	270
<i>M. De Thou réfugie à M. De Thou de Thury</i> de l'Emperior à cause de la guerre.	272
<i>M. De Thou reprend son Histoire.</i>	275
<i>Le Roi Jaques revient à la charge.</i>	276
<i>M. De Thou se justifie.</i>	281
<i>Particularité sur les Amis de Camden.</i>	283
<i>Lettre de Camden très-notable.</i>	284
<i>Reponse à Camden par M. De Thou.</i>	288
<i>M. De Thou travaille à ses Mémoires.</i>	289
<i>Labelle du Jésuite Mechault condamné.</i>	290
<i>Le Roi Jaq. fait imprimer les Annales de Camden.</i>	293
Consequence qu'en fait tout de ce soit.	296
Il perd son Epouse: son Testement.	301
Il fait réimprimer son <i>Histoire</i> .	310
Sa mort & ses circonstances.	312
<i>Eloge de son Fils</i> (M. De Thou).	316
<i>Hist. de la 1. Ed. de Geneve.</i>	318
Jugemens divers sur M. De Thou & son <i>Histoire</i> .	321

MVSEVM  
 BRITAN  
 NICVM